LE MYTHE DE DON QUICHOTTE

—

La première fois que je rencontrai le poète Emmanuel Lochac, il me demanda à brûle-pourpoint si le bovarysme pouvait être interprété comme un pouvoir d'échapper aux contraintes de la réalité, de construire dans la substance des images un monde où tous les événements seraient déterminés par notre pouvoir autonome de les composer au gré de nos désirs. Le bovarysme par où nous nous concevons autres que nous ne sommes ne comporte-t-il pas un pouvoir de réalisation? Ne peut-il nous isoler de la réalité commune où un pouvoir, indépendant de nous, nous met aux prises avec des circonstances qui nous blessent?

Audacieuse conception de poète. Elle laisse deviner, chez les poètes de tous les temps, une sensibilité à vif, mieux adaptée à ressentir les blessures que les caresses de la vie et, avec une avidité d'éterniser la joie des instants privilégiés, une aptitude paradoxale à distinguer dans les plus purs breuvages l'amertume de l'éphémère.

Ma réponse fut ambiguë. Ce n'est pas en effet dans le but de justifier cette présomption de bonheur que la notion du bovarysme s'est imposée à mon esprit comme la loi de toute vie sous le jour de la conscience. Mais cette vue très générale vaut pour poser les problèmes plus que pour les résoudre et je ne pouvais que m'intéresser à la répercussion qu'elle avait eue sur une sensibilité individuelle pour laquelle elle avait été un moyen de défense. C'est d'ailleurs la source la plus profonde et la

plus intarissable du bovarysme que ce pouvoir d'imaginer qui distingue l'homme de toutes les autres espèces et l'écartèle entre les sensations et les images. Ne peut-on donc former l'hypothèse que, torturé d'abord par l'âpreté de ce conflit entre des forces sensiblement égales, il réussira à trouver la quiétude par l'intensité accrue du pouvoir des images? La race où ce pouvoir se forme, déjà existe. C'est celle que j'ai nommée ailleurs *homo estheticus*. De son existence témoigne une légion de poètes, d'artistes, d'écrivains et de savants, tous doués, comme d'un nouvel organe, de ce sens esthétique que j'ai défini dans *la Sensibilité métaphysique* « le pouvoir de jouir des choses sans les posséder » (1). Parmi les représentants de cette nouvelle espèce, dont les noms affluent à ma mémoire, je ne retiendrai à titre exemplaire que celui de Villiers de l'Isle-Adam, dont M. Max Daireaux nous a dit, dans un récent ouvrage (2), l'extrême misère et la grandeur. Au plus grand nombre d'entre nous, cette extrémité de la misère risque de le faire apparaître comme le plus malheureux des hommes et le plus pitoyable. Mais il faudrait appartenir à la race esthétique pour décider si cette misère n'était pas compensée pour lui par la joie de vivre parmi les mondes imaginaires qu'il évoquait.

M. Emmanuel Lochac, l'auteur de *l'Oiseau sur la pyramide* (3) et de ces *Monostiches* (4) qui sont, dans la concision dépassée des haï-kaï, une sorte d'impressionnisme de la pensée poétique, appartient lui aussi à cette espèce esthétique. Deux de ces monostiches nous révèlent sa patrie et son identité, cet aveu :

Parce que mon recours suprême est la légende

et cette invocation :

Salut illusion, bonheur par intérim.

Avais-je le droit de lui contester cette interprétation du bovarysme comme d'un appareil spirituel propre à

(1) *La sensibilité métaphysique;* un vol. in-16, Alcan.
(2) Max Daireaux : *Villiers de l'Isle-Adam, l'homme et l'œuvre.* Un vol. in-8°, Desclée de Brouwer.
(3) Emmanuel Lochac : *L'oiseau sur la Pyramide.*
(4) Emmanuel Lochac : *Monostiches.* Ed. Marsyas.

survoler le monde de la réalité commune et à surmonter sa détresse?

Et à cette espèce appartient aussi l'écrivain américain Benjamin de Casseres qui unissant, selon des doses nouvelles, le grand lyrisme, l'esprit critique, le sarcasme et l'humour aux vues philosophiques, a composé un cocktail spirituel d'une singulière saveur. A l'un de ses ouvrages, il a donné pour titre *The Shadow's eater* et ce titre qui désigne le poète ne montre-t-il pas, en ce pouvoir qu'il a de se nourrir d'images, la supériorité de ce nouveau mécanisme mental dont l'a pourvu le sens esthétique? Le poète sait tirer sa force d'une nourriture spirituelle que les autres hommes ne peuvent s'assimiler.

Benjamin de Casseres est, avec Emmanuel Lochac, un de ceux qui, dans ce conflit entre la sensation et l'image pour la possession du réel, ont pris parti pour l'image en faveur d'un bovarysme triomphant.

J'ai un préjugé contre les romans qui finissent bien, surtout en métaphysique. Toutefois, dans l'ignorance où nous sommes du sens et du destin de la vie, une hypothèse pessimiste ne saurait fonder sa valeur sur un état de sensibilité individuel. Dans ce domaine de l'incertitude, l'hypothèse optimiste des poètes possède aussi ses titres. On peut les présenter ainsi.

La sensation, sous ses formes élémentaires du plaisir et de la douleur, marque, au cours de l'aventure cosmologique, la transition du monde inconscient et indolore des réactions physico-chimiques à la biologie. Jouir et souffrir ont été les circonstances qui ont appelé la vie à la conscience d'elle-même et cette péripétie rend compte de toute l'activité qui dans le règne animal se montre commandée par la recherche du plaisir et la répulsion à l'égard de la douleur : activité utilitaire. Mais une nouvelle propriété de la vie se manifeste en l'espèce humaine. Ce n'est pas la métamorphose de la sensation en perception, par où la vie, qui n'était qu'un ensemble de vibrations de douleur et de volupté, s'est muée en un monde de formes, de couleurs, de sons et d'odeurs. Cette objectivation du monde extérieur dans la perception est

antérieure à l'homme qui en a reçu le legs des espèces plus anciennes. Mais ce qui est nouveau chez l'homme, c'est le plaisir pris à la contemplation de ce monde et de lui-même. Pouvoir de convertir les sensations en images qu'il conserve en son esprit et rappelle à sa guise. Apparition du sens spectaculaire où se manifeste le plaisir pris à la vision. L'art en témoigne qui, aux époques les plus reculées que nous connaissions de l'histoire de notre espèce, nous a laissé des œuvres, attestant la réalité de son pouvoir créateur. L'art, plaisir pris à la représentation des choses indépendamment de leur utilité biologique. L'art, stade nouveau de l'aventure cosmique signifiant que la vie s'est inventé une fin où elle trouve un plaisir dans la connaissance, en tant que vision, de ses propres modalités, comme si celles-ci, sous leur aspect utilitaire, n'avaient été qu'un moyen d'atteindre cette fin spirituelle. L'homme serait, dans l'hypothèse, une sorte de démiurge à qui serait dévolu le rôle de façonner, dans la matière brute de la sensation, œuvre provisoire des âges antérieurs de la vie, une réalité de son choix, composée de la substance des images à laquelle une hypertrophie du pouvoir d'imaginer le rendrait plus sensible qu'aux sugestions du sens commun et le délivrerait ainsi de sa tyrannie.

C'est dans le cadre de cette hypothèse que l'interrogation des poètes trouve sa justification. Nous sommes dans la vie en plein mystère. L'apparition de la sensation dans la matière inanimée ne comporte aucune explication. Rien ne nous autorise à penser qu'elle supporte un état définitif de la réalité, que le pouvoir d'imaginer qui s'est développé sur ses données ne puisse en imposer à l'esprit une conception différente et que les poètes ne soient les précurseurs de cette forme nouvelle du réel.

I

La question posée par M. Emmanuel Lochac a rencontré en d'autres esprits une inquiétude pareille. Les écrivains qui empruntent au merveilleux scientifique la

fantaisie de leurs inventions se sont plu parfois à imaginer une terre privée de son atmosphère et les hommes de ces temps fabuleux appareillant sur des machines perfectionnées à la recherche, à travers les mondes, de planètes offrant à leurs poumons un air respirable.

C'est dans le domaine psychologique que, mû par le désir d'échapper à une réalité hostile, Benjamin de Casseres, en une étude publiée au *Mercure de France* (5), envisageait comme moyens d'évasion, trois sortes d'appareils spirituels : le Don Quichottisme, le Bovarysme et le Poitémisme.

Je ne retiendrai tout d'abord que ce dernier mode qui répète la question posée par Emmanuel Lochac et la résout, au pays d'utopie, par le triomphe des vies imaginaires. Le Poiténisme est la philosophie qui se peut conclure du roman de James Cabell *Beyond the life*. A Jurgen, le héros du roman, il semble que toutes les tentatives utilitaires en vue d'augmenter le bien-être humain et dont l'effort a atteint aux Etats-Unis son apogée, n'ont abouti qu'à rendre la vie plus intolérable et que seul le monde de la légende et de la fable, créé par les poètes, puisse lui offrir un refuge où se complaire. C'est dans ce domaine d'utopie qu'il a fondé la cité de Poitème.

Les lois d'immigration, dit Benjamin de Casseres, y sont rigoureusement prohibitives, et tous les passeports doivent... être revêtus du sceau de don Manuel, grand chancelier, et porter sa devise : *Mundus vult decipi.* Il n'y a pas de voie même aérienne pour pénétrer dans Poitème. Aucun Lindberg ne peut y atterrir. Votre radio, qui fait le tour du monde, ne pourra jamais vous faire entendre un son venu de Poitème. Vous entendrez plus aisément les roues du char d'Ulysse, les soupirs de Narcisse ou le jeu des aiguilles des nornes dans l'arbre Ygdrasil.

C'est le royaume de l'illusion. A ce titre pourtant, Poitème existe. Elle existe pour tous ceux qui ont ac-

(5) Benjamin de Casseres : *Trois modes d'évasion spirituelle. Mercure de France* du 15 août 1930.

cepté la devise de Don Manuel : le monde aspire à l'illusion.

Poitème, dit Casseres, est un endroit réel de la même façon que tous les endroits réels sont des mythes.

Mais cette réalité n'est-elle pas précisément supérieure à l'autre de toute la supériorié qu'a le pouvoir d'imaginer, qui est une activité, sur la propriété passive qu'a la sensibilité d'éprouver, au gré de l'événement, peine ou plaisir?

C'est en cette ville de rêve que Jurgen vit parmi les héros de son choix, ceux dont les siècles écoulés ont transformé en légende l'existence historique, ceux que l'imagination des artistes de tous les temps, y compris les artistes anonymes du Folklore, ont élevés au-dessus des péripéties de la vie commune, leur conférant, dans cette cité dont tous les matériaux sont des images, une existence plus durable. Dans ce royaume qu'il gouverne au gré de ses désirs, Jurgen a ses chevaliers, ses courtisanes, son grand trésorier qui n'entre en guerre avec l'arithmétique que pour l'asservir à ses fantaisies. A l'abri dans sa citadelle de toutes les contingences du réel, il nargue du sommet de sa plus haute tour l'Amérique utilitaire, ses besognes et sa dure loi du travail, où toute jouissance se paie d'un prix qui excède le profit.

§

Traitant du bovaryme, Benjamin de Casseres l'a envisagé sous le jour où il s'accorde avec le rêve de Jurgen. C'est dire que j'envisage les conséquences qu'il en tire dans le même esprit qui m'a fait prêter attention à l'interrogation des poètes. Celle-ci se fondait sur un état de sensibilité assez puissant pour engendrer presque une croyance. Or j'ai l'esprit façonné de telle sorte que la foi en une représentation positive du destin des hommes et du mien propre ne m'apporterait pas la satisfaction que d'autres disent y trouver. J'ai quelques racines dans la terre de Montaigne et n'ai garde de les renier. Croire, et pour des raisons, serait pour moi une

gêne et un malaise. Non en raison du contenu de la croyance, quel qu'il fût, mais en raison de l'attitude essentielle qu'est la croyance et pour ce sans doute qu'elle limite l'horizon de la pensée. Faut-il voir en cette disposition, ce fait de tempérament individuel qui est, selon Nietzsche, en toute philosophie, le germe d'où tout le reste découle, en mon cas, de cette conception du Bovarysme qui exclut la possibilité du vrai, de l'adéquat et du définitif? Il reste que, parmi les perspectives que cette conception tient toujours ouvertes peuvent s'insérer, sous le jour de l'hypothèse et dans la vacance des possibles, des attitudes nouvelles, engendrées par le jeu des sensibilités parmi les changements du milieu mental. Si d'ailleurs, conformément à la doctrine, nous ne pouvons parvenir à la connaissance adéquate de notre pensée, il demeure d'un prodigieux intérêt d'assister à son évolution en nous-même et dans l'esprit des autres hommes.

Dirai-je que parmi les miroirs spirituels qui m'offrent de ma propre pensée des images où je la reconnaisse, les commentaires de Benjamin de Casseres, plus enrichis que déformés par un tempérament d'une forte originalité, sont de ceux qui m'agréent le plus?

Dans la philosophie du Bovarysme, dit-il, l'homme est donné pour le seul être vivant doué du pouvoir de se concevoir autre qu'il n'est. Il acquiert, par là même, le pouvoir de concevoir la vie et l'univers autres qu'ils ne sont. La conscience est le voile éternellement tendu entre l'homme et le réel.

Voile bienfaisant.

Privez l'homme de ses illusions, de ses idéals, de son adoration de lui-même, et il mourra d'horreur. Tel est le sens des fables de Méduse et d'Isis. Celui qui regarde en face le visage de Méduse sera changé en pierre et celui qui enlève le voile d'Isis mourra. Méduse et Isis dévoilés sont la réalité.

Et il ajoute :

La réalité et l'imagination ont toujours été en lutte. Toute

vie dans le monde humain est une réalité qui se développe selon le rythme du Bovarysme. Maya, maîtresse de l'illusion, est l'unique déité.

Et tirant les dernières conséquences du point de vue :

L'homme, dit-il, crée sa propre réalité dans la mesure exactement où il persévère dans sa volonté d'illusion. Il crée de nouvelles réalités, bonnes pour lui, au moyen de son pouvoir de se mentir à lui-même sur lui-même, de se mentir à lui-même sur l'univers, de se mentir à lui-même sur la vie... C'est la loi de la vie que toute réalité, extérieure ou intérieure à l'homme, soit convertie en fiction.

Me serait-il donc permis de rejeter cette interprétation de mon point de vue? Si j'avais pu y songer, il se trouverait que Casseres n'a pas manqué de me rappeler le titre de l'un de mes principaux ouvrages, *la Fiction universelle,* avec ce sous-titre : *Deuxième essai sur le pouvoir d'imaginer,* signifiant que le pouvoir d'imaginer est le véritable objet que je n'ai cessé de considérer dans tous mes ouvrages. Et posant le problème selon ses termes les plus favorables à l'espoir des poètes :

Ce pouvoir, dit-il, est, au cœur humain un nouveau pouvoir créateur et qui entre en conflit avec la première création, celle de ce monde de la matière et de l'histoire que nous connaissons et qui n'est peut-être qu'une réalisation provisoire et une ébauche.

Je n'emprunterai plus ici aux *Trois modes d'évasion spirituelle* que ce qui a trait à Don Quichotte.

Le Don Quichottisme, dit Casseres, est la déformation inconsciente de ce que nous appelons « réalité ». Tandis que le bovarysme est générateur d'illusions et transforme peu à peu le monde en images, le Don Quichottisme est un fait pathologique d'hallucination.

Ce fait n'est pas négligeable. Il se confond avec la folie qui m'apparaît comme la solution apportée par la biologie, non par la métaphysique, aux conditions, terribles

pour la sensibilité des hommes, que posent les conditions de la réalité phénoménale.Cette réalité, qui propose à tous les fins d'un même désir, est régie par la loi de la force. Le plus fort l'emporte. C'est à la dureté de cette loi que se heurte toute la philosophie morale dont c'est l'entreprise d'élever quelque chose au-dessus de la force. Entreprise paradoxale entre toutes, aveugle à cette conséquence qu'élever quelque chose au-dessus de la force, fût-ce une idée, ne se peut faire que par l'entremise de la force, en sorte que c'est faire encore que le plus fort l'emporte en camouflant sous l'hypocrisie d'un mot la réalité d'un fait.

Or, la biologie ayant donné naissance, au cours de ses métamorphoses, à un être, l'homme, capable d'opposer des images aux sensations, a développé chez quelques-uns le nouveau pouvoir d'imaginer à un apogée de puissance où, en raison même du principe de raison, *le plus fort l'emporte,* l'imaginaire l'emporte sur la réalité commune. Tandis que les autres hommes interprètent les excitations du monde extérieur conformément à des modalités qui leur sont communes à tous et les mettent aux prises selon les règles d'un jeu qu'ils acceptent, le fou déforme ces excitations en vertu d'un pouvoir personnel. Il ne leur accorde le passe-port visé par Jurgen qu'après les avoir converties en images et frappées à l'effigie de ses désirs. Fascisme biologique. Le fou s'est isolé dans sa réalité propre où seul il commande, maître de toutes les résistances, et dont les frontières sont interdites à toutes les formes de la réalité du sens commun.

Or, le fou n'est pas pour nous un être fictif. Nous ne pouvons éviter de lui accorder la même réalité que nous reconnaissons aux objets qui tombent sous nos sens. Lui, au contraire, fait de nous ce qu'il veut, nous métamorphose à son gré, nous attribue la place et le rôle qu'il veut sur la scène de son théâtre intérieur. Il est à l'abri du malheur et cet amant qui a perdu sa maîtresse, plus puissant qu'Orphée et plus heureux, la conserve vivante et radieuse d'une beauté intangible dans la plus haute chambre de son palais d'images. Vous dites en

termes de mépris qu'il est fou. Mais vous ne pouvez le convaincre de folie. Vos arguments n'ont aucune prise sur lui. Redoutez plutôt qu'il ne vous entraîne hors des bornes frontières du sens commun. Cela s'est vu. Le fou fait de l'hypothèse du solipsisme, citadelle imprenable de l'idéalisme, une réalité.

Tel est le cas de Don Quichotte. Don Quichotte est fou. Mais, par cette folie, il accomplit de la façon la plus certaine l'évasion hors de la réalité commune dont il s'annexe et aménage à son gré les territoires. Cervantes a su faire jouer à la perfection, au cours des aventures qu'il prête à son héros, ce mécanisme pathologique que la Folie développe chez ses élus. Don Quichotte a commencé par le bovarysme. J'ai montré, dans le *Génie de Flaubert* (6) comment, petit hobereau sédentaire en son village de la Manche, il s'est conçu, sous l'influence des lectures qui exaltaient le romantisme de cette époque, chevalier errant à une époque où il n'y avait plus de chevaliers errants. Ce pouvoir d'exaltation des images s'est élevé chez Don Quichotte à une température assez haute pour déclancher dans le jeu cérébral le dispositif qui réalise la prépondérance des images sur les sensations. Don Quichotte est fou. C'est là sa différence avec Mme Bovary à qui Emile Montégut l'a comparé. Mme Bovary se conçoit autre qu'elle n'est, mais elle n'a pas le pouvoir de réduire les circonstances extérieures, ni sa propre nature à réaliser les conditions de son rêve. Elle n'a pas réussi à sauter le mur de la réalité. Elle demeure dans le champ clos psychologique où le duel entre les images et les sensations constitue l'élément essentiel du drame humain. Elle appartient encore à la psychologie, elle est un personnage de tragédie.

Le cas de Don Quichotte est tout autre. Don Quichotte appartient au mythe. Il s'est évadé triomphalement, dans les bras de la Folie, du champ clos psychologique. Le pouvoir d'imaginer l'emporte chez lui sur les assauts du sens commun. Les sensations et les perceptions se brisent à l'armure et au bouclier d'images dont il est revêtu

(6) Un vol. in-18, Mercure de France.

alors que chez Mme Bovary, ce sont les images qui se brisent au mur de la réalité. Il a le pouvoir, qu'elle ne possède pas, de transformer le monde extérieur et de le réduire aux dimensions de son rêve. Il est la source de toute réalité. Il peut tout changer autour de lui. Lui, ne change pas, demeure fidèle au rôle qu'il s'est lui-même attribué et sans doute faut-il voir dans cette fidélité à lui-même le principe du pouvoir qui lui permet de tout métamorphoser à son gré.

Chevalier errant, ayant pour mission de faire régner la justice, il lui faut des victimes à défendre. C'est pourquoi, rencontrant une bande de forçats destinés aux galères, il y distingue des opprimés que les lois de la chevalerie lui ordonnent de délivrer de leurs chaînes. Il lui faut des aventures héroïques et c'est pourquoi, métamorphosant en armées redoutables un troupeau de moutons rencontrés sur sa route, il se rue sur eux et en fait un grand carnage. La réalité toutefois ne manque pas de se défendre. Les forçats qu'il a délivrés commencent à l'assommer quand il leur commande d'apporter à Dulcinée en hommage le récit de l'exploit qu'il a accompli pour elle, et les bergers dont il a massacré les troupeaux le criblent de pierres lancées avec leurs frondes. Cervantès ne craint pas de mettre son héros aux prises avec les circonstances les plus propres à le désabuser. C'est au contraire pour lui un moyen d'exposer le mécanisme et les ressources inépuisables du pouvoir qu'a Don Quichotte d'assurer le triomphe des images. Don Quichotte sait par ses lectures que les chevaliers errants rencontrent parfois des magiciens qui enchantent la réalité pour leur dérober le profit de leurs victoires. « Ce sont, dit Don Quichotte à Sancho, des choses fantastiques dont on ne peut se venger. » Ainsi l'honneur est sauf, l'aventure s'ennoblit et reste digne d'un chevalier errant. C'est à la suite d'un enchantement que les armées qu'il a mises en déroute ont été transformées en troupeaux de moutons et quand ses amis, disais-je dans *le Génie de Flaubert,* pour le ramener dans son village l'ont enfermé dans une cage placée sur une charrette traînée

par des bœufs », il comprend fort bien qu'il est lui-même enchanté. Ainsi Don Quichotte demeure fidèle à sa réalité intérieure et sait toujours se rendre maître de la réalité commune. Ou bien, il réussit à la voir telle qu'il la veut ou, s'il y échoue, constate qu'elle est enchantée.

Cervantès, avec son héros, a donc construit un appareil d'une sûreté infaillible et qui, par un double jeu, réalise, sous les formes d'un idéalisme subjectif contre lequel le réel ne peut rien entreprendre, un bovarysme absolu (7).

Ainsi Don Quichotte renouvelait pour moi la question posée par E. Lochac. L'homme, le poète pourvu du pouvoir de perpétuer dans l'image la sensation et tout ce qu'elle nous livre du monde extérieur dans la notion du sens commun peut-il faire triompher sur cette première ébauche de la réalité le monde imaginaire de sa création? Après avoir usé du monde du sens commun comme d'une matière élémentaire proposant à son choix des modèles divers du possible, peut-il rejeter, dissoudre dans une évanescence absolue ces matériaux hors d'usage et s'évader, en une ascension, vers la raélité qui est son œuvre, celle des poètes, des héros ou des saints? L'homme qui a le pouvoir de *concevoir* les choses autres qu'elles ne sont peut-il faire que les choses *deviennent* autres qu'elles ne sont?

II

Don Quichotte renouvelait la question. Toutefois il en changeait quelque peu les termes. Les poètes, le héros de Poitème l'avaient posée en termes de bonheur individuel. Don Quichotte la transpose en termes de morale, de bonheur collectif. Un idéal de justice est au principe de sa folie. S'il se conçoit tout puissant, c'est à l'encontre des injustices du sort et des hommes qu'il a entrepris d'exercer sa force. Cervantès a composé avec les éléments du grotesque et de la comédie la forme la plus pure du bovarysme moral. Mais si Cervantès est l'auteur génial du mythe de Don Quichotte, comme tous

(7) V. *Le Génie de Flaubert*. Un vol. in-18. Mercure de France, 267-70.

les grands créateurs de mythes, il a doué son mythe d'un germe de vie qui lui permet de s'approfondir, de croître et de s'enrichir de significations nouvelles à mesure que la sensibilité et l'intelligence des hommes se sont accrues d'expériences et de notions nouvelles. C'est, ainsi que je l'ai formulé dans le Mythe de Jésus (8), le caractère du mythe de créer une forme d'une rigidité et d'une souplesse égales par où il contraint les esprits de l'avenir le plus lointain de l'interpréter avec une même convenance et leur permet d'y faire entrer des significations indéfiniment diverses au gré des horizons plus lointains, découverts par l'altitude au cours de l'ascension de la pensée. Il demeure comme un moule pouvant conférer leur forme aux substances spirituelles des plus variées, introduites par l'apport des générations successives.

Or, il est un écrivain contemporain qui, avec le plus grand respect et la plus fervente admiration pour Cervantès, a eu l'audace d'ajouter à son œuvre un magnifique épilogue. C'est M. Henri Petit avec *Les Derniers combats de Don Quichotte* (9).

M. Henri Petit a publié, il y a deux ans, un ouvrage qui sous ce titre : *Un homme veut rester vivant* (10), illustre, sous la forme concrète d'un récit autobiographique, le drame qui, dans la société de notre temps, met aux prises l'homme de l'espèce esthétique, le poète, l'artiste, l'écrivain, le mangeur d'images avec les nécessités pratiques de la vie auxquelles il est spécifiquement impropre à faire face. Drame émouvant. Il évoque celui de tous les êtres de transition qui, au cours de la biologie, inaugurent une nouvelle espèce avec des organes nouveaux tandis que s'atrophient chez eux les organes qui permettent de vivre aux individus de l'espèce ancienne. Ceux-ci, ignorant le plan nouveau qui peut-être s'élabore au sein de leur propre espèce, constatant que les nouveaux venus sont impropres aux tâches utilitaires, les repoussent et les acculent à l'impossibilité de vivre. Pour justifier leur réprobation, ils pensent, ils

(8) *Jesus homo estheticum*, « Mercure de France », 15 juin 1928.
(9) Un vol. in-16, éd. Rieder.
(10) Un vol. in-16, Ed. Montaigne.

disent parfois : « Après tout, le monde ne vous doit rien. » A quoi, se fondant sur l'axiome de Berkeley : *L'existence est conditionnée par la connaissance d'elle-même*, on peut répondre sur le mode ironique : « Oui, le monde ne vous doit rien, si ce n'est sa propre existence. » A supposer que l'évolution biologique n'ait engendré que des espèces régies par le dispositif de la réaction répliquant à l'action, comme cela se passe dans le domaine physico-chimique, le monde n'existerait pour personne et il n'y aurait rien. Pour que le monde existât, il a fallu qu'à quelque moment de son évolution la biologie engendrât, avec l'homme, un être, un miroir animé où son improvisation aveugle se réfléchit en un état de connaissance. Or, cet acte de conscience qui conditionne l'existence, c'est lui que perpétuent dans le monde, non plus de la biologie, mais de la société humaine, les artistes, les hommes du sens contemplatif, en reflétant dans leurs œuvres et leurs pensées l'histoire de la nature inanimée et celle aussi des hommes, en convertissant en spectacles, en objets de connaissance et de contemplation les grandeurs, les misères et jusqu'aux atrocités des actes hallucinés.

Au cours de ce dernier ouvrage, *Un homme veut rester vivant*, M. Petit se montre encore inspiré par le point de vue général qui domine son œuvre et qui atteint dans *Les derniers combats* ses conséquences métaphysiques. Il s'agit, dans tous ses ouvrages, de cette condition singulière de l'homme qui le situe, dans le jeu de l'évolution, au croisement des chemins où se rencontrent, pour s'affronter, les sensations et les images. Péripétie à ce point singulière que je n'ai pas cru me détourner de l'objet de cette étude en signalant l'intérêt pathétique de ce roman pour les hommes du temps présent, écrivains et artistes, en lesquels s'ébauche le nouveau pouvoir et qui se heurtent aux nécessités brutales de la vie économique, pour lesquels il s'agit de rester vivants sans abdiquer la fonction, au destin inconnu, qui semble leur être départie.

Le premier livre de M. Petit, *Images de Pascal et Des-*

cartes, touche de plus près encore au souci qui inspire l'œuvre. C'est une longue méditation qui, sur un rythme de flux et de reflux, va et vient, tour à tour et incessamment, de l'un à l'autre de ces deux grands esprits. Un même problème les tourmente. Acquérir une certitude à l'égard du problème du sens et du destin de la vie. Mais ce problème, ils l'ont abordé avec des sensibilités différentes, l'un comptant davantage sur la foi délivrée du contrôle de l'intelligence, l'autre demandant plus à la pure logique de l'esprit. Et, sous cette apparente opposition, un même doute, comme une grande lame de fond, trouble et soulève ces deux pensées. Elle déferle, sous un ciel bas et tourmenté, sur les rivages où Pascal construit sa méditation. Descartes se laisse porter par elle. C'est sur ce doute même qu'il fonde la certitude qu'il pense. Ce doute, masqué de sérénité par le courage, est la base paradoxale sur laquelle il édifie son œuvre. Pascal pense assassiner son doute en se précipitant dans l'abîme de la foi. Pascal est un joueur. Il joue, il parie, muni d'une martingale qui doit faire sauter, par un calcul de probabilités, la banque où se tient le croupier du Destin. Descartes s'en tient à sa fidélité au monde qu'il a créé. M. Henri Petit, au dernier chapitre des *Images,* rapporte, d'après une lettre de Menjot à Puérari, que « feu M. Paschal appelait la philosophie cartésienne le roman de la Nature, semblable à l'histoire de Don Quichot ». Et il note encore que Descartes lui-même pour plaisanter avec ses amis, appelait aussi sa philosophie « le roman de la nature ». Ce propos impliquait sans doute chez Pascal une satire. On doit penser qu'il avait chez Descartes une tout autre portée. Il témoignait de la perfection de sa lucidité intellectuelle. Ce doute, qui lui attestait la réalité authentique de sa pensée, et, à travers sa pensée, de son existence, il n'avait pas trouvé de raisons suffisantes pour le renier parmi les perspectives de l'intelligence. Ce doute l'informait que sous le jour de cette optique, il n'est pas possible d'atteindre une connaissance adéquate de la réalité. Toute image du réel que nous composons à travers elle ne vaut que par l'harmonie

de ses constructions, par l'absence de contradiction qu'elle comporte, par sa cohérence. Devant la carence de l'intellect à l'égard du vrai, la seule attitude à laquelle un pur intellectuel, tel que Descartes, pouvait se rattacher, c'était la fidélité au personnage qu'il s'était composé au centre de son roman de la nature, la fidélité à l'hallucination en laquelle il s'était lui-même ensorcelé. C'est cette vue sur Descartes qui a inspiré à M. Petit le personnage de son Don Quichotte. Il a magnifié don Quichotte en faisant apparaître en lui, sous les traits de la caricature, la grandeur de Descartes, cette fidélité irréductible à soi-même qui tranche par le courage le nœud gordien des raisons et de la logique.

Cervantès avait revêtu son héros de l'armure de la folie. C'est par ce talisman qu'il était invulnérable et bravait le sens commun. Mais si les hommes ne peuvent convaincre don Quichotte de sa folie, il les laisse aussi inébranlables dans leur foi, sûrs d'eux-mêmes dans la citadelle du sens commun. L'auteur des *Derniers combats* fait brèche dans cette citadelle. Cervantès avait fait mourir son héros délivré de sa folie. C'est en cet état qu'il renaît dans le roman d'Henri Petit. L'hallucination qui lui composait un monde personnel ne l'environne plus de son cercle magique. Mais en ceci consiste la vue profondément originale qui transfigure don Quichotte, attribue au mythe une signification nouvelle et justifie l'auteur des *Derniers combats* d'avoir donné une suite à l'œuvre de Cervantès : si son héros est délivré de l'hallucination qui le faisait agir, il n'a pas recouvré, en échange, l'hallucination commune à tous les hommes. « A mesure, dit la Folie d'Erasme, que les hommes s'éloignent de moi, la vie se retire d'eux ». Et voici don Quichotte privé de tout motif d'agir. Il était fou; le voici métamorphosé en un pur intellectuel exempt de toutes les passions, de toutes les illusions qui déterminent les hommes à juger, à commander, à combattre. Sancho Pança l'accompagne toujours, mais un Sancho transformé, affiné et qui a conservé un peu de la folie ancienne de son maître en ce qu'elle avait de plus noble, protéger

les opprimés, châtier les méchants, assurer dans le monde le règne de la justice.

Leurs aventures les conduisent dans un village au moment où un meurtre vient d'y être commis. Une fermière a empoisonné son mari. Elle a pour complices ses deux valets, qui sont ses amants et auxquels elle a appris à assouvir aussi, l'un par l'autre, les convoitises de leur chair. Trio de luxure. Sancho, qui a découvert le crime, traîne la meurtrière dans la salle d'une auberge où don Quichotte est assis devant l'âtre. Cependant les villageois apportent le cadavre de la victime et poussent dans la salle les deux valets, qu'ils vont mettre à mort. Sancho intervient, montrant don Quichotte, il déclare : « Voici le seigneur de la Manche en personne; il va juger. » Et voici don Quichotte engagé dans la plus terrible de ses aventures. Privé des illusions sur lesquelles les hommes s'entendent entre eux, il ne reconnaît pas leur justice, ne croit pas à la responsabilité des êtres et ne voit dans leurs instincts criminels, dans leur impuissance à résister à leurs passions, qu'un élément de leur misère et qu'ils n'ont pas choisi. Quand Sancho a traîné à ses genoux la meurtrière, l'apostrophe dont il l'accueille met à nu le nouvel état de son âme. « De quoi te mêles-tu, imbécile? Qu'as-tu fait là? Qu'as-tu fait? Qui t'a chargé de punir les crimes? » Pourtant dans le but d'apaiser la fureur des villageois, il accepte d'entrer dans le rôle où la bonté de Sancho l'a engagé. Il juge, il interroge, et la sincérité cynique des coupables confirme sa répugnance à intervenir dans un domaine régi par un illusoire auquel il échappe. Tous avouent, et la femme confesse jusqu'à l'impossibilité des regrets « et cette soif des sens toujours inapaisée, toujours renaissante, et qui ne laisse place qu'à rêver d'autres amours et d'autres liens charnels ». Don Quichotte prononce une sentence de mort et déclare qu'il conduira les coupables à la ville voisine où l'alcade exécutera la sentence. Mais déjà il est résolu à n'en rien faire. Fidèle à son nouveau personnage, il délivre ses prisonniers dès qu'ensemble ils ont quitté le village, et cet épisode nous montre don Quichotte aussi

isolé du monde des hommes, dominés par une hallucination à laquelle il ne participe pas, qu'il l'était au cours de sa première vie, en proie à une hallucination qu'il avait seul en partage. Ceux qu'il a sauvés, qui ont agi sous l'impulsion d'un instinct incoercible, n'en appartiennent pas moins au monde de l'hallucination commune. Ils relèvent d'une morale que la violence de leur sensualité les empêche d'observer, mais dont l'universalité et la toute-puissance ne leur permettent pas d'éviter ni même de contester les verdicts. Aussi considèrent-ils don Quichotte comme un fou ou comme un hypocrite ayant reçu la mission de les convertir, afin qu'ils témoignent avant de mourir, par leurs remords, de la vérité de l'illusion commune. Selon la formule d'Esope, qui est le C. Q. F. D. du monde de l'imagination, la fable de don Quichotte « montre que », pour vivre avec les hommes selon la norme, il ne s'agit pas de n'être pas fou, mais d'avoir une folie conforme à celle des autres hommes. Privé du conformisme de cette folie, don Quichotte sait qu'il ne peut juger, que, dénué de la présomption commune aux autres hommes d'être en possession de la science du bien, du mal, prononcer des sentences, punir, châtier, serait de sa part la plus criminelle des aberrations. « C'est toi, dit-il à Sancho, toi seul, toi seul qui m'as donné le droit de juger. »

§

Don Quichotte ne peut pas juger, mais il ne peut non plus participer à aucun des actes de la vie sociale. Il ne peut non plus commander. Au cours de sa vie errante, il s'approche d'une ville de laquelle il voit sortir le long cortège d'une foule affligée accompagnant au cimetière le corps du chef qui vient de mourir. Et comme, après avoir rendu les derniers honneurs à celui qui avait été l'âme de la cité, tous reviennent vers la ville, don Quichotte, qui a attendu au bord de la route, se trouve maintenant à la tête du cortège. Il a grand air encore dans son armure. Un jeune homme saisit la bride de Rossinante et conjure le chevalier de remplacer l'ancien chef, de rendre

une âme à la cité. Don Quichotte se récuse. « Je ne suis pas un chef ni un législateur, jeune homme, je ne puis rien pour votre pays. Je ne suis qu'un chevalier errant; ma vocation n'est pas de commander à des hommes ni de gouverner des cités. » Pour que la comédie ou le drame de la vie soit bien joué, il faut qu'il soit joué par des acteurs hallucinés. Or, don Quichotte, insensible aux sortilèges dont la magie fait participer tous les hommes à un même rêve, sait que ses actes ne peuvent avoir d'effet dans ce domaine de féerie et qu'il n'a pas le mot de la charade. Sa clairvoyance, désormais totale, l'exclut du monde du sens commun après l'avoir exclu du monde de sa chimère.

§

Au seuil des *Premiers combats,* son double lui apparaît, son double, le don Quichotte de Cervantès, l'être en lequel il s'est conçu, et ce personnage de son imagination le somme de lui dire qui il est. « Je suis toi-même », dit le nouveau don Quichotte. « Veux-tu voir mes traits? Veux-tu que je lève ma visière? » Et, comme l'autre refuse, il lui fait confesser sa peur, sa peur de connaître qu'il y eut une illusion et un mensonge à chaque moment de sa vie et, par delà cette peur, cette autre plus poignante qui est tout le drame du nouveau don Quichotte, celle d'affronter, par delà tous les masques attachés devant ses yeux par la conception qu'il s'est forgée de lui-même, le vide de la réalité. C'est cette forme ultime de la peur que don Quichotte va vaincre, au cours de ses derniers combats pour accepter ce vide absolu que lui cachaient ses images. Celui, dirais-je en termes de Bovarysme, qui cesse de se concevoir autre qu'il n'est tombe, au-dessous de la conscience, en une solitude dont lui-même est exclu. « Un masque, encore un masque » c'est le cri que fait proférer Nietzsche à la Vie aux approches du néant créé par la critique. C'est le plus haut courage de don Quichotte de dénouer tous les masques plutôt que de simuler la foi en des mirages dont il a cessé d'être abusé.

§

L'illusion de son plus haut idéal se dissipe, sous la forme du dénuement absolu, quand, assistant à une chasse à courre et au moment où le cerf est aux abois il entend une voix qui murmure : « Il faudrait pourtant l'empêcher d'être tué. » C'est la voix d'une jeune fille qui ressemble à Dulcinée, mais n'est pas tout à fait elle. Et don Quichotte se représente son ancien personnage se jetant entre la meute et la bête traquée, faisant face aux chiens et aux chasseurs qui, devinant sa folie, ne répondent même pas à ses coups. Il se le représente, mais n'accomplit pas ses gestes. Le cerf est égorgé selon les rites, et c'est la fin de l'hallucination ancienne que les autres aventures des derniers combats confirmeront.

§

Qu'est devenue pour lui Dulcinée? Elle est le symbole de sa folie et, à l'époque où il a le pouvoir de métamorphoser les réalités, il a pu faire sans doute que la paysanne montée sur son âne, qui se rend au marché avec un panier d'œufs et des volailles liées par les pattes, lui apparût comme la plus belle des femmes. Il l'a pu faire d'autant mieux que son vœu de chevalerie le tient toujours éloigné de la dame de ses pensées. Mais, maintenant qu'il a perdu ce pouvoir de métamophose, les fantômes qu'il a créés se matérialisent à ses yeux pour lui demander des comptes, et se dissoudre en analyses lucides du mécanisme de sa folie. Dulcinée elle-même, comme a fait son double, lui apparaît et lui dit, avant de s'évanouir pour jamais, ce qu'elle a été pour lui. « Tu as supposé une Dulcinée pour donner à tes exploits une raison d'amour... Tu t'es fait chevalier errant. Tu es prisonnier de ton rôle. Un enthousiasme, une passion de tous les instants te lie à un parti-pris d'imitation. » Le héros désabusé sait toutefois qu'au fond de lui-même quelque chose de supérieur à la parodie de l'héroïsme inspirait sa folie, l'amour de la justice. Mais le dépouil-

lement de toute illusion collective, qui a succédé aux mirages de sa propre folie, poursuit son œuvre de destruction de toutes les idoles. Il en vient à concevoir que la justice n'a pas de place en un monde soumis à l'unique loi de la force, où l'on ne peut la faire prévaloir elle-même que par la force en ne réussissant par ce moyen qu'à déplacer ou à accroître les injustices inhérentes au fait même de la vie. Pour demeurer fidèle à Dulcinée et à cet amour de la justice qu'elle symbolisait, il lui faut donc savoir que cette fidélité s'adresse à un être dont c'est la réalité d'être absent du monde. Dulcinée, la dame d'absence, la dame de justice, c'est parce qu'elle n'était jamais là que je me suis fait armer chevalier. » — Dès lors, il refusera de combattre pour Dulcinée, pour un être qui n'est plus même une image, qui n'est plus qu'une abstraction qui implique l'abolition de toute cette diversité dont est fait le monde dans lequel nous vivons. Et ce terme extrême de sa délivrance est signifié par la rencontre qu'il fait, un beau matin de printemps, de quatre jeunes seigneurs revêtus d'armures étincelantes, enguirlandés de rubans aux couleurs de leurs dames. Tous caracolent autour de lui sur des chevaux écumants, l'encerclent de leurs galops, se disputant l'honneur de provoquer le premier l'invincible chvalier, et de lui faire confesser que leur maîtresse est plus belle que Dulcinée. Don Quichotte admire leur courage et leur jeunesse et sans doute est-il charmé de retrouver vivante dans leur cœur l'image de lui-même qu'il a créée au temps de sa folie. Pourtant, il ne relève pas leurs défis. Sans les humilier, sans s'humilier lui-même, il refuse par de douces paroles de combattre avec eux et tente de leur expliquer, comme il a fait à Sancho, qu'il n'y a pas de commune mesure entre leurs belles maîtresses et Dulcinée, que les unes et les autres appartiennent à des mondes différents. Ceux-ci, déçus dans leur passion d'affronter cette grande épreuve, se laissent persuader pourtant et leur essaim tourbillonnant s'éloigne en un dernier galop dans la poussière dorée de la lumière d'un beau jour. Et c'est l'un des derniers combats de don Quichotte où il n'affronte que pour les

dissiper les fantômes de son ancienne folie. Mais ce triomphe sur le plus cher d'entre eux consacre son refus radical de participer à ce monde de l'existence qui, n'étant fait que des débris de l'être, ne peut en présenter, au cours du morcellement indéfini où il s'éparpille, que des images déformées, imparfaites et où l'imperfection revêt les formes de la douleur, de l'injustice et du mal.

§

Nul personnage de l'Histoire ou de la Légende n'échappe comme le don Quichotte des *Derniers combats* à ce bovarysme de l'être qu'est l'existence et que la conscience réalise. Aussi est-ce de sa conscience elle-même qu'il s'éloigne et s'exile dans la gravité calme de ses dernières chevauchées. « Notre défaite, dit-il à Sancho, n'est qu'apparente. Elle nous atteint dans la conscience que nous avons de nous-mêmes et non pas en nous-mêmes. Ainsi nous apprenons peu à peu que notre conscience n'est pas tout et qu'il y a une vie plus profonde. Il faut pouvoir échapper, Sancho, à sa conscience. » Ainsi le Mythe de don Quichotte trouve-t-il sa conclusion dans la mystique, dans la mystique la plus pure, telle qu'aucun des grands mystiques de l'histoire n'a réussi à la vivre. Sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, peuvent bien tendre toutes les forces de leur âme à se confondre avec Dieu, ils conservent l'espoir de jouir cependant de cette confusion en un état de conscience. Ils affrontent la chute dans la nuit abyssale, mais non dans la nudité totale de leur être, non sans s'être pourvus d'un viatique. Comme un voyageur conserve à la main ne fût-ce qu'un havresac avec quelque provision de route, tous les mystiques de l'histoire s'éloignent munis de quelque lambeau de conscicence, dissimulé au lieu le plus secret de leur pensée en un lieu qu'une volonté plus secrète encore leur interdit de regarder. Mais don Quichotte s'est dépouillé de tout. Il a abdiqué tout espoir de retour. « Sancho, condamnerais-tu l'espérance? » « Je me suis demandé, répond Sancho, si les héros pouvaient aussi songer à la

joie du retour. J'ai compris que vous n'êtes pas, comme les autres, parti sans savoir. Je vous ai suivi. Je n'ai pas de regrets. Nous ne pourrons revenir sur nos pas. »

On peut supposer que Cervantès fut influencé par les idées platoniciennes qui, de son temps, en réaction contre la philosophie d'Aristote avaient conquis de hautes intelligences. C'est la noblesse de son don Quichotte que, sous l'héroïsme comique de ses exploits, se manifeste cet amour abstrait de la justice qui se confond avec la générosité de sa nature. Ce n'est qu'un stade du mythe. Il est dépassé dans le don Quichotte des *Derniers combats* où le mythe se métamorphose et s'amplifie en profondeur sous l'influence de l'esprit critique, caractéristique la plus certaine des temps modernes. « Sans les bêtises, il n'y aurait rien », prononce le père Zozime des Frères Karamazoff, et cela signifie qu'abstraction faite des illusions, des égoïsmes individuels, des instincts et des vices qui incitent les hommes à agir et à développer sur la trame de l'événement la fresque de leurs passions, il n'est plus qu'un air raréfié où aucun organisme vivant ne respire. Supprimées dans le monde toutes les circonstances naturelles et psychologiques qui s'opposent à la jutice, et il n'y a plus place pour la justice dans ce royaume du vide. « Tout arrêt de justice, a dit Remy de Gourmont, en un sens profond, est un arrêt de mort. »

Dès lors apparaît le principe qui anime le personnage de don Quichotte au cours de toutes les phases de son mythe. C'est la fidélité à l'être intime qui inspire tous ses actes, qui est action pure et qu'il ne connaît pas. Quand ce foyer d'action suscite les phantasmes de sa folie, il se comporte à l'égard de ces images conformément à la noblesse de sa nature et il agit de même quand l'image se transforme en idée. Et quand ce grand foyer s'éteint et n'illumine plus des feux de l'illusion le paysage de la réalité, il demeure fidèle encore à la ferveur secrète qui l'anime en refusant d'agir en ce monde décoloré dont sa grande âme ne lui permet pas d'accepter le mécanisme, cette mathématique glacée des jeux de la force. Ici le mythe de don Quichotte se confond avec les belles analyses de

Benjamin de Casseres que j'ai rappelées précédemment. Méduse et Isis dévoilées sont la réalité. L'homme ne peut les regarder en face sans mourir. Il ne persiste dans la vie que dans la mesure où persiste son pouvoir d'illusion, son pouvoir de bovaryser le réel et de le façonner à sa guise. Mais si ce pouvoir de tisser le voile de l'illusion et d'en masquer la face du réel est la condition de vivre, c'est l'attitude la plus vaine que de feindre ce pouvoir quand il est épuisé. C'est la grandeur de don Quichotte de ne point consentir à cette parodie. Il s'éloigne du monde des phénomènes dans la fierté d'un être qui n'ayant plus le pouvoir de le modeler à son effigie, refuse de participer à sa laideur. Il a conservé intacte sa ferveur, cette foi en son être dont la flamme, ayant consumé toutes les apparences, le guide plein de sérénité, parmi la solitude et le silence, vers la région d'ignorance d'où il est sorti. Mysticisme pur, qui ne se protège d'aucune image, d'aucune pensée, fût-ce la plus abstraite, projetée vers un au-delà du phénomène. Le mythe de don Quichotte s'achève dans la forme la plus pure de la mystique.

De la mystique, il convient de ne rien dire. Elle n'est, qu'à la condition d'échapper à toute explication. Toutes les définitions qu'on en pourrait donner, ou seraient négatives et ne contiendraient aucun enseignement ou, dans la mesure où elles prétendraient en peindre quelque trait, témoigneraient qu'elles ne la concernent pas; car nous ne pouvons atteindre à travers les perspectives auxquelles nous soumet le principe de raison, à travers ses logiques et ses langages, que des phénomènes. C'est la fonction expresse de la raison d'exprimer la relation de l'être avec lui-même en tant qu'il est dénaturé par l'apparition de la conscience qui brise son unité. C'est sa fonction propre, à l'exclusion de toute autre, d'engendrer des phénomènes, de déposséder l'être de tout absolu en échange du spectacle que lui donne la conscience. Elle n'implique toutefois en aucun de ses principes qu'elle soit l'unique modalité possible de l'Etre. La maxime même de Berkeley : « L'Etre est conditionné dans l'existence par la connaissance de soi », ne s'applique qu'au monde de la représenta-

tion. Le don Quichotte des *Derniers combats* s'évade de ce monde de la représentation qu'il a perdu le pouvoir de transfigurer. La fidélité à son être inconnu s'exprime dans la réprobation à l'égard d'un monde qu'il ne peut plus réduire à sa mesure. Son attitude est de pure négation. « Nous ne reviendrons jamais sur nos pas. » En dehors du monde des phénomènes qu'il abandonne aucune représentation d'un autre monde. Mais l'élément expressément mystique qu'il nous livre s'exprime en la coïncidence de la fidélité à son être avec la confiance *sans motif* qu'il conserve à l'être. « Il faut pouvoir échapper, Sancho, à sa conscience. » Ici finit le mythe de don Quichotte.

III

Le mythe de don Quichotte me permet-il d'apporter une réponse à l'interrogation des poètes et du héros de Poitème? L'homme nouveau, l'*homo estheticus*, a-t-il le pouvoir d'opposer victorieusement le monde d'images de sa création au monde du sens commun? Oui, je pense que la vie exemplaire de don Quichotte permet cette réponse. A la bien interpréter, elle déplace les perspectives et les mesures instituées par l'hallucination collective des hommes. Ceux-ci interprètent le monde par le truchement de leurs philosophies, comme un système donné dans un ordre immuable dont la connaissance les met en possession de la vérité. Dans cette vérité ils trouvent inscrites les fins que leur propose le destin humain. A l'origine donc, *un fait intellectuel : comprendre, savoir.*

Pour don Quichotte, rien de pareil. A l'origine, un acte de création. Il tire de son hallucination, comme d'un principe créateur, le monde avec lequel il entre en relation.

La solidité, la persistance et la pérennité de son univers sont conditionnées par la fidélité qu'il lui voue, par le courage dont il l'oppose à tous les autres univers et le maintient au-dessous d'eux. Au monde de la vérité, immuable et figé, don Quichotte oppose une conception pragmatique. Il ne s'agit plus de se conformer à un modèle établi une fois pour toutes, mais de lutter pour

le maintien de la réalité dont on est l'auteur. Non plus jeu logique, mais jeu de forces et, comme vertu essentielle, *le courage* au service de la fidélité à soi-même.

Qu'est-ce donc que soi-même? le «je suis cela», le grand soi de Nietzsche. C'est ce qui de nous-même échappe à la connaissance pour la même raison qui fait que la rétine ne se réfléchit pas sur elle-même. Ce soi-même est en nous la source même de l'action, avant qu'elle n'ait été amoindrie par le handicap de la conscience, par l'emprunt que lui fait la conscience pour s'exercer sur la part d'improvisation, sur la force créatrice qu'elle appauvrit de ce qu'elle lui a ravi pour son activité de représentation. C'est à ce soi-même que don Quichotte demeure fidèle au cours de toutes les phases de son histoire de personnage mythique. Tel est le grand exemple qu'il propose aux poètes, à tous ceux qui se nourrissent d'images. Il leur enseigne la fidélité au monde qu'ils ont créé. Comme don Quichotte, au temps où il est sorti du cerveau de Cervantès, riche d'une magnifique folie qui lui permettait de métamorphoser les réalités du monde, les poètes ont le pouvoir de se construire, avec les données du sens commun transfigurées pour leur usage, des palais d'images aménagés au gré de leurs désirs. Don Quichotte leur enseigne que, dans un champ clos où il n'y a pas de place pour la vérité, le trophée du réel appartient à celui qui demeure fidèle à son hallucination. Hallucination pour hallucination, celle des poètes vaut celle du sens commun. Ce qui décidera en leur faveur, c'est le pouvoir dont ils sont doués, à des degrés divers, de jouir de leurs créations, parées par les magies de l'art des séductions de la beauté, plus que les autres hommes ne jouissent de leurs sensations, de leur sens pratique, de leur aptitude à l'emporter sur les autres hommes pour la conquête des biens qu'il faut posséder pour en jouir. Cette aptitude est limitée, et limitée aussi est le pouvoir qu'ils ont de jouir des biens qu'ils ont conquis. Entre ceux qui luttent pour la possession des biens et ceux qui ont reçu nativement, avec le sens esthétique, le pouvoir de jouir des choses sans les posséder, il est permis de penser que ceux-

ci, comme la Madeleine des Evangiles, ont choisi la meilleure part.

IV

Et je songe, pour conclure, au beau livre de Louis Vialle, *le Désir du Néant* (1). L'auteur, qui a bien voulu placer son livre sous l'invocation du bovarysme, a poussé à bout, avec une magnifique rigueur, toute la part négative que cette conception implique à l'égard des prétentions des anciennes philosophies de l'absolu. Coexistence impossible de la conscience et de l'absolu. La présence dans l'univers d'un être doué de conscience ne laisse aucune place à la possibilité de l'absolu. Mais à supposer que toute parcelle de conscience puisse être exclue de l'existence et c'est la fin de l'existence qui n'est plus pour personne. M. Vialle, au cours de son grand ouvrage, a appliqué la rigueur de ce dilemme non seulement aux grands systèmes métaphysiques, mais aussi aux passions les plus profondes de l'âme humaine, l'amour, l'amitié. Il a montré l'homme en proie au désir d'absolu, aspirant à l'union totale avec l'être particulier auquel il a voué son amour, comme le mystique à l'égard du Dieu qu'il imagine. Et le désir se heurte à l'instabilité de la nature humaine, qui engendre la souffrance des passions malheureuses ou, par impossible, aboutit à sa fin dans l'identification où chacun des deux êtres retrouve plus profonde la solitude à laquelle il voulait échapper. Ce triomphe exceptionnel de l'aventure amoureuse n'aboutit qu'à soulever le voile d'une illusion, à situer l'homme en face d'Isis dévoilée. Il aspirait à l'unité parce qu'il souffrait de la diversité comme d'une séparation, mais l'unité réalisée supprime les raisons de son amour. Il souffrait des obstacles qui s'opposaient à son vœu. Celui-ci s'éteint dans sa réalisation. Dilemme métaphysique : imperfection essentielle de l'existence, impossibilité de s'y soustraire sans sortir des conditions de l'existence.

A cette vue pessimiste, qui a attribué à l'ouvrage son titre : *le Désir du Néant*, s'oppose en sous-titre *la Philo-*

(1) Louis Vialle : *Le désir du néant*. Un vol. in-8°, Alcan.

sophie du Divertissement. Idée maîtresse du livre. Conception jaillie du fond de l'abîme et qui ne pouvait naître que d'une philosophie du désespoir. Il faut, pour l'accepter comme un présent, avoir touché le fond du pessimisme qu'enfante la logique inexorable des vues intellectuelles. Mais à cette lutte avec l'Ange, le mauvais Ange de notre Destin, elle emprunte sa force.

Le roman de l'existence est une tragédie. Mais on peut affirmer qu'il est dans la nature même de l'homme de s'en divertir. Les jeux de l'enfant n'ont d'autre but. L'homme prend plaisir à ses passions, à ses vices, à ses ambitions. Selon des nuances plus subtiles, il croit à l'utilité de ses actes, et l'orgueil d'être utile ajoute au divertissement d'agir. Ce sont là les premiers dons de la Folie. Et quand le plaisir pris à ces activités s'épuise, des formes plus rares du Divertissement s'épanouissent en des cerveaux plus complexes. Plaisir pris à spéculer sur la vie ou à la contempler : philosophes ou artistes. Les métaphysiques les plus hautes n'apprennent rien aux hommes sur leur destin, mais les divertissent d'y songer. Et de ces formes du Divertissement l'Art sans doute est la plus précieuse qui assigne une fin dans le spectacle à tous les événements engendrés sans but par l'improvisation d'une force créatrice inconnue. S'il est une hypothèse métaphysique qui donne un sens à la vie, c'est celle qui la justifie par l'apparition dans la beauté de l'œuvre d'art, soustraite au flux de la causalité.

A supposer qu'il ne s'agisse encore ici, selon la grande hypothèse de M. Vialle, que d'une forme du divertissement, il reste que le Divertissement apparenté à la Folie d'Erasme est lui-même une justification.

Il semble que la vie ait pour symbole laplus paradoxale de nos machines modernes, le plus lourd que l'air, l'avion. La force de la pesanteur menace, à tout instant de son vol, de l'attirer vers le sol et de l'y écraser. Mais une force de propulsion, qui l'emporte sur la pesanteur, fait qu'il survole la mort, qu'il glisse dans l'air et y propage sa course. Ainsi du Divertissement. Il fait que la vie survole un abîme de désespoir dont aucune spéculation ne

parvient à combler le vide infini. Mais qu'importe l'abîme s'il est toujours dominé? La réalité vraie n'appartient-elle pas au Divertissement qui engendre constamment cette force de propulsion par où la force de la pesanteur est vaincue? Il ne s'agit pour l'homme ni de vérité, ni de savoir, mais de courage dans la fidélité à lui-même et à sa propre folie, au divertissement qu'il s'est inventé pour animer de sa force le mouvement qui résiste à la chute. Don Quichotte nous est encore ici un exemple quand, enchaîné sur le char à bœufs, il domine du vol de ses images l'univers des autres hommes, Don Quichotte enchaîné et triomphant.

JULES DE GAULTIER.

PAGES DU CARNET D'UN ÉTUDIANT ORIENTAL

—

A mon ami l'abbé A. Fasciaux.

SOUVENIRS

L'on a presque toujours pensé que les poètes ne sont pas philosophes; aussi a-t-on besoin d'appeler poésie philosophique celle qui n'est pas la poésie véritable.

Comme si, depuis que les hommes existent, les poètes n'avaient en rien contribué à l'édifice de la connaissance! Comme si les monuments de larmes et d'ironie qu'ils ont élevés à la douleur n'étaient, en fin de compte, que des châteaux de cartes!

Ils ont la sagesse du *n'est-ce-pas-que*, laquelle à la sagesse du *pourquoi* s'oppose. Combien de *pourquoi* ont-ils sauvé le monde? Tandis que beaucoup de *n'est-ce-pas-que* m'ont rempli de joie et consolé.

Un jour, à Hanoï, assis devant mon bureau (j'étais alors rédacteur de la revue scolaire *L'Ami de la Jeunesse studieuse*), je me débattais dans une profonde tristesse.

Mon père, lettres sur lettres, me pressait d'entrer dans le mandarinat. Il avait ses raisons, toutes très dignes — dont en premier lieu la préoccupation de voir mon avenir assuré, — car son apparence froide cachait un amour illimité pour ses enfants. Je lui résistais, non sans remords, et à la plaque d'ivoire (1), je préférais ma vie de Bohême. Nous avons une image pour confondre l'enfant prodigue : « Tu es une goutte de sang détachée

(1) L'insigne du mandarin.

comme par hasard du sein de ta mère »; autrement dit : « Tu n'as pas d'affection, car tu t'inclines à croire que ton enfantement n'a pas coûté! » Jadis, l'enfant pieux, songeant à ses parents, se demandait : « Qui les réchauffera quand ils auront froid, qui les éventera quand ils auront chaud? ». Devant mon bureau, à cette heure, mes inquiétudes prenaient une autre allure. Je pensais à la chevelure de mon père, moitié neige, moitié ébène; et — me rappelant une histoire lointaine (qu'il m'avait racontée), où il était question d'un général prisonnier, tout jeune, qui devint tout vieux après une nuit de misère et de fuite, — je me dis : « Sa chevelure sera toute blanche à cause de moi! »... Dans un coin, le dactylographe, frappant nos correspondances, emplissait d'un bruit d'averse la salle.

J'éprouvais aussi les menaces de la faim. N'avais-je pas veillé des nuits entières pour concevoir et pour écrire, dans la fièvre et la toux, des poèmes ou des romans? Ah! les pauvres enfants avortés! Je les avais portés, le cœur plein d'un rêve immense, d'un bureau de journal à un autre bureau de journal, d'une maison d'édition à une autre. Partout l'on m'avait repoussé, ici avec arrogance, là avec mépris. *L'A J. S.* (*l'Ami de la Jeunesse Studieuse*) me reçut enfin, mais pour me promettre monts et merveilles, pour m'accabler d'un fardeau de bête de somme, et pour ne me payer presque rien, au compte-gouttes!

Une petite dame d'environ trente ans entra, tenant par la main sa fillette sautillante. Je l'invitai à s'asseoir et lui demandai l'objet de sa visite; elle me répondit d'une voix très douce, et me regardant à peine :

— Je voudrais rencontrer Monsieur L..., qui est pensionnaire ici (*L'A.J.S.* était un bureau de presse en même temps qu'un pensionnat).

Je fis appeler M. L..., et, tandis que la dame attendait, je rédigeais mon article pour la semaine suivante.

Le soir, en rentrant, je trouvai ce mot qui m'était destiné : « Je serais infiniment heureuse de vous connaître », avec cette adresse : *Mme V. D., n° ... rue Jules-*

Ferry. Aussitôt après dîner, je courus chez elle, et quelle fut ma surprise de me voir reçu par la petite dame de tout à l'heure! Elle me sourit, je lui souris. Gênés tous les deux, nous restâmes un instant sans nous parler. Elle prépara du thé parfumé au lotus et m'en offrit dans une minuscule tasse de porcelaine antique, ornée de dragons et de nuages. Puis elle m'entretint d'un lointain poème que j'avais publié dans un obscur hebdomadaire de ma région. « Ah! me dis-je, elle est poète? », et, par une étrange association d'idées, je me rappelai avoir vu quelque part la signature V. D. Je récitai :

Chaque fois que gémit le vent, m'apportant le brouillard et le froid,
Chaque fois que flétries, les feuilles tombent, mon cœur s'émeut;
Je pense à celui qui est très loin, au-delà de l'horizon,
Je pense à celui qui, soir et matin, promène en terre inconnue son exil...

Ce passage n'est-il pas de vous, madame ? lui demandai-je .Elle garda le silence. Vis-à-vis de moi assise (une petite table où était disposé le service à thé nous séparait), elle tricotait, la tête légèrement penchée sur son ouvrage. Je m'aperçus alors de sa beauté, qui était toute dans la douceur de ses traits et dans la mélancolie des arcades noires de ses sourcils. Sa chevelure, enroulée en chignon [à la mode saïgonnaise], découvrait la résignation de son front et l'ovale de sa figure. Elle posa l'ouvrage; et, comme si elle était revenue des abîmes du songe, elle me dit :

— Excusez-moi, monsieur; je ne vous ai pas invité pour me voir tricoter!

Je ne sus que répondre. Au fond de moi, pourtant, je voulais dire : « Mais notre silence, madame, était si délicieux! ». Elle me regarda, dans les yeux cette fois, et tout bas, comme se parlant à elle-même, elle demanda :

— *N'est-ce pas que* vous avez beaucoup souffert?

J'oubliai tout, muet de joie, et, dans mon cœur, je berçai comme une romance du vieux temps le suprême

bonheur d'être compris! Ah! si j'étais femme, avec quel transport j'aurais embrassé la petite dame et quelles larmes de gratitude j'aurais versées?

IMPRESSION DE PARIS

L'on pourrait écrire un dialogue [ce serait une œuvre de poète essentiellement] où l'on ferait s'affronter *l'intelligence et le cœur.*

Une question d'abord se poserait : que faut-il entendre par l'un et par l'autre? Je voudrais qu'on donne à *l'intelligence* les meilleurs atouts, qu'on élargisse l'étroite conception bergsonienne, qu'on la nuance davantage et qu'on fasse de l'intelligence cette faculté subtile, adaptatrice et créatrice par excellence qui fait l'admiration des penseurs et l'enthousiasme des dogmatiques. Je définirais le *cœur* par la propension à aimer, par cela seulement.

A l'occasion, je me rappelle une de mes premières impressions d'Europe. C'était le soir d'un jour de fête; remontant à pied l'avenue d'Orléans pour rentrer à la Cité Universitaire, j'apercevais sur les trottoirs, ici et là, de petits groupes sombres d'où sortait de la musique. J'approchai le groupe le plus petit, le plus sombre, attiré par les sanglots d'un accordéon. Quel spectacle humain je découvris! (pour moi, humain veut dire sublime.) Assis contre un mur, un prolétaire jouait, le visage tourné vers le ciel. Il portait des lunettes noires; sans doute était-il aveugle; sans doute, à dessein, cachait-il l'expression de la misère dans ses yeux contenue. A ses pieds, une cuvette où brillaient des pièces de nickel. Je m'avançai, les yeux presque mouillés de larmes; et, déposant mon obole, je me dis : « O toi, pauvreté qui, la première, inspira à Bouddha l'amertume de la vie, sous quels traits tu m'apparais : un prolétaire jouant de la musique pour gagner son pain, le visage tourné vers le ciel! O agréable révélation : la beauté et la dignité dans la pauvreté même! Si bien que je me demande pourquoi souhaiter le néant, c'est-à-dire l'effacement du

monde et des hommes, lorsque, dans le malheur, il y a tout de même une certaine majesté! »

Franchement je n'avais jamais écouté de musique aussi poignante... Il me vint par hasard cette question [alors que poursuivant mon retour] : Comment serait le langage de *l'intelligence?* Mais, hélas, pour ma part, le laisser parler, c'est laisser ensevelir un rêve trop beau!

HOANG-XUAN-NHI.

POUR
MESSIRE NEVILLE CHAMBERLAIN

—

Battez, battez tambours,
Battez l'alerte, battez baguettes
De village en village et de place en faubourg;
D'un vallon à l'autre le bruit sourd se répète :
Battez tambours.

Plus d'un moulin à café tourne et l'eau bout;
Debout, vite debout
Ambroise, Henri, Jean-Pierre;
Debout
Pour partir à la guerre.

Adieu ma mère, adieu ma mie, adieu fillette;
Passez-moi mon bissac, passez mon paletot;
Adieu ma mère, adieu ma mie, adieu fillette;
Il ne faut pas pleurer trop tôt :
Je reviendrai peut-être.

Allons les gars, la vie est belle
En nos habits moutarde;
Ce n'est pas l'arme à la bretelle
Qu'on peut monter la garde.

Huilez bien la gâchette des fusils, troupiers;
Voici l'heure de la funèbre danse;
Courons-y tous à pied;
On nous ramènera dans l'ambulance.

D'Artois en Aquitaine,
D'Angleterre en Bohême
Les canons roulent sans arrêt,
Et les vaisseaux eux-mêmes
Ont tous les capitaines
Et tous les pointeurs prêts.

Il y aura demain bataille
Comme oncques l'on n'en vit encor;
Cent milliers de crânes sauteront en l'air
Et le sang coulera des corps
Mieux que le vin d'une futaille;
Sur le quart de la terre
Il y aura bataille.



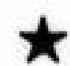
Et cependant avec son parapluie
Un vieil homme est allé vers le chef étranger;
Dieu! qu'il avait donc le cœur chargé
De mélancolie!

Il a plaidé pour ceux de Londres,
Pour ceux de Prague et de Paris;
Pour éviter au moindre prix
Si effroyable coup de dés
Il a plaidé;
Et tous les régiments du monde
Attendaient arrêtés.

Par deux fois, Seigneur! il s'est entendu répondre :
« Non! »
Mais si honnêtement pour sauver tant de vies
Il a sans se lasser poursuivi
Que le chef étranger a masqué ses canons.

Alors tous les gens ont respiré mieux
L'air plus pur du vieux continent;
Les femmes ont senti la joie mouiller leurs yeux,
Les hommes ont crié : « Hurrah! » à la folie,
Et le bon pèlerin leur a dit : « Maintenant,
Messieurs, vous pouvez aller dormir dans vos lits. »

Oui, messire, ils pourront dormir comme jadis,
Doigts entre doigts, joue contre joue,
Et l'esprit de mille songes habité,
Ceux qui se seraient pour l'éternité
Sauvagement roidis
Sous quatre pieds de froide boue.
Ceux qui allaient mourir, pendant d'autres saisons,
Peut-être des années,
Verront encor monter des cheminées
La fumée tremblante de leurs maisons,
Verront leurs femmes leur sourire
De loin à la croisée,
Sentiront sur leurs fronts
La douceur des baisers,
Et tous ceux-là, messire,
Vous le devront.



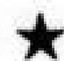
Holà! mon camarade,
Crois-tu toujours à ce qu'on t'a conté naguère
Sur la sinistre mascarade
Des seigneurs de la guerre?

Mon camarade de Picardie ou de Sarthe,
De Lille, d'Angoulême ou de Cahors,
Te faut-il révérer ceux qui jouaient aux cartes
Avec la dame blanche et noire de la Mort?

Pare l'attaque
Et prends ta place dans le rang
Pour te défendre du pirate,
Mais ne grave pas son nom sur la plaque :
Arrache le laurier des conquérants.

Il n'est gloire que d'embellir la vie,
Que d'avoir fleuri de modeste amour
La route plate
Que souliers lourds
Ou légers ont suivie;
Il n'est gloire que d'embellir la vie.

Ah! camarade prêt hier au sacrifice
De tout l'espoir dont ton être était plein,
Rappelle chaque jour à ton fils
Quel est celui qui l'empêcha d'être orphelin,
Quel est celui qui délivra la troupe humaine
De si pesante peine,
Et que par la chanson, le livre et l'écritoire
Il s'en aille à jamais de mémoire en mémoire,
Et de bourgade en ville,
Le nom de messire Neville
Chamberlain.



Et moi qui ne suis qu'un humble écolier
Dans le beau métier de votre Shakespeare,
Moi qui mêle au meilleur le pire,
Je voudrais à mon tour, messire,
Vous remercier.

D'abord pour qui je chéris plus que tout,
Pour ceux qui dorment sous mon toit,
Pour tous ceux dont le visage m'est doux,
Puis pour ceux de mon village sarthois
Maître Amelin, maître Brossard, maître Gauthier
Pour tous ceux que j'aime,
Pour mes frères de France
Et pour mes cousins d'Angleterre,
Pour ma famille de Bohême,
Pour tous ceux dont vous avez fait taire
L'affreuse transe,
Pour tous ceux dont vous avez eu pitié,
Messire, je vous envoie merci,
Et pour ceux d'Allemagne aussi.

A vous enfin, Madame,
Qui avez fièrement conforté
L'obstiné pèlerin dans ce drame,
A vous enfin, Madame,
Je veux ce merci répéter,

Mais si ma voix n'est rien, écoutez
Tous les enfants d'Europe en ce moment chanter!

Et si dans mon émoi
Je n'ai pas su trouver tout ce qu'il fallait dire,
Si par erreur ou par oubli
J'ai sans le vouloir failli,
Messire, tenez compte au moins de mon désir
Et pardonnez-moi.

Octobre 1938.

TRISTAN KLINGSOR.

POUR HUMANISER L'HOMME...

—

On peut douter que les mots « humanisme » et « humaniste » aient été jadis employés aussi fréquemment que de nos jours et par des partisans plus divers. On a parlé d'un humanisme technique, d'un humanisme moderne, d'un humanisme nouveau, d'un humanisme méditerranéen. Peut-on donc concevoir plusieurs humanismes? et (ajouterons-nous) se pourrait-il que l'humanisme ne fût pas d'origine méditerranéenne.

Je ne pense point me tromper en supposant que si l'on a éprouvé le besoin d'ajouter à un mot courant des épithètes diverses, c'est que ce mot avait paru ambigu à ceux qui l'employaient. Personne ne semble plus disposé à tenir pour définitive l'acception qui faisait de l'humaniste exclusivement le personnage familiarisé avec les textes grecs ou latins; nous souhaitons tous que le mot comporte une définition plus précise et plus large; nous voulons que, dans l'humanisme, entre une notion d'humanité et non pas seulement une académique conception du monde classique.

On doit pouvoir satisfaire tous les humanistes en disant qu'ils sont tous à la recherche de l'homme et de l'humanité à travers les textes qui leur en fournissent la représentation. Ainsi conçue, s'agirait-il de la découverte de l'homme par l'homme, de la connaissance de l'homme par l'homme? Il est clair que les études des savants sollicités par les textes anciens seraient sans objet apparent si elles ne consistaient pas, en effet, en une tentative indéfinie de révélation. Dans les écrits des poètes et des historiens, nous cherchons les messages de ceux qui nous ont précédés sur la ronde machine, et dans les commen-

taires des philosophes nous espérons trouver le secret de leurs comportements.

En limitant un peu arbitrairement le choix des textes étudiés aux seules lettres gréco-latines, selon l'exemple des érudits de la Renaissance, nous avons restreint le champ même des humanités, le champ de nos recherches et expériences. Et c'est pourquoi des contemporains ont demandé que place y fût faite aux précisions fournies par la science, tandis que de plus hardis proposaient de comprendre dans un humanisme dit moderne tout ce que les auteurs non encore classiques ont pu élaborer sur la nature de l'homme.

Il s'agissait moins pour eux, on l'a bien senti, d'une étude gratuite, d'une sollicitation désintéressée, que d'une recherche à tendance sociale; ils croyaient, ils croient sans doute encore, à la possibilité d'amender l'homme par l'homme, de le civiliser toujours davantage, de l'approcher d'une humanité idéale, imperfectible, et, non sans mysticisme peut-être, ils souhaitaient, ils souhaitent que, désormais, l'humanisme soit une science capable de former des éducateurs, eux-mêmes chargés de placer leurs concitoyens dans la position la plus accessible au bonheur ici-bas. C'est, je suppose, à ces apôtres que le grand écrivain suisse Ramuz fait allusion quand il dit, quelque part : « L'humanisme remplace Dieu par l'utilité sociale, mais il y faut une transformation totale de la société, et d'abord il faut y croire. »

Or, je ne pense pas que l'humanisme ait pour fin de remplacer Dieu; mais, avec ou sans Dieu, il doit exister une manière d'être honnête homme, une manière d'être lucide, une manière de ne point s'abuser sur soi-même ni sur autrui et c'est probablement parce qu'ils le croient que des individus de tous âges proposent d'introduire un peu plus d'humanisme dans leurs rapports. « L'homme, dit Ramuz, est discontinu dans un monde discontinu », et il ajoute, fidèle à son idée : « Dans l'homme comme dans le monde, c'est Dieu qui, jusqu'à présent, a introduit la continuité. » Ne peut-on donc concevoir une morale qui serait acceptée par l'homme même sans l'inspi-

ration divine et qui créerait entre les sociétés et les époques justement cette continuité que je préférerais de nommer constance, — et qui n'est peut-être point aussi absente qu'on le veut bien dire, parmi nous?

Jusqu'à présent, c'est par l'éducation, par ce qu'on nommait précisément les humanités, que le sens de l'universel a été révélé, que la continuité humaine a été assurée. S'il y avait discontinuité, c'est qu'il y aurait vacance de l'éducation. Le monde n'est pas discontinu : il évolue selon les lois qui le dirigent et qui n'ont jamais changé; ce sont les hommes qui varient, dans leurs sentiments ou leurs fois, et non pas le monde. Encore l'homme lui-même demeure-t-il sujet à des contingences invariables et qui le recréent sans cesse tel qu'en lui-même, déjà, le passé, si souvent, l'a changé. Il y a probablement moins de discontinuité entre l'homme d'hier et d'aujourd'hui, soumis au même climat, qu'on n'en constate entre celui d'ici et celui d'ailleurs. Ce que Ramuz appelle discontinuité n'est sans doute que relativité. Et l'humanisme a justement pour fin de nous enseigner la relativité de l'homme par rapport à lui-même, sans mettre la Divinité en cause. Georges Duhamel l'a énoncé bien mieux que moi :

> Au fur et à mesure qu'il se développe, le grand discours sur l'homme devient aussi, naturellement, un discours pour l'homme. L'œuvre des humanistes, de siècle en siècle, s'accomplit en œuvre humaine. Que ce beau trésor s'enrichisse et s'élève, c'est le vœu de tous les bons esprits.

Pour qu'il s'enrichisse, il convient de ne pas lui assigner de rigides frontières. Mais, surtout, il faut que l'humanisme soit considéré d'abord comme la conscience de l'humanité, — comme une conscience collective et constante, nous invitant à faire triompher toujours notre pensée sur nos instincts ou réactions. Et, sans le vouloir, voici que je reproduis ainsi une définition qui, jusqu'ici servait, à peu près, à situer l'hellénisme; c'est qu'entre l'hellénisme, d'où l'humanisme est né, et l'humanisme lui-même, il ne peut pas y avoir d'essentielles

différences. Nous conserverons, dans l'humanisme, toutes les notions que l'hellénisme a rendu classiques, — mais en les réintégrant dans nos façons de penser, c'est-à-dire dans nos façons de vivre, si nous sommes vraiment des gens dont la pensée commande les actions; et ce sera là une originalité, car, pour les humanistes d'hier, l'héritage hellénique demeurait surtout livresque. Ainsi ferons-nous entrer également dans la notion d'humanisme l'art d'aimer son prochain, c'est-à-dire de le considérer comme un autre homme, égal et semblable à nous-même. Nous nous souviendrons qu'entre telles recommandations de Sophocle et les pensées de Pascal, plus d'un rapprochement (j'allais dire plus d'un rapatriement) serait légitime. Pour l'un comme pour l'autre, c'est aux inspirations divines que l'homme doit sa lucidité. On a pu écrire que, pour Socrate, l'homme est une sorte de temple qui renferme en lui un dieu! ce dieu ne serait autre que la personnalité humaine; et Platon a comparé l'âme humaine à un oiseau enfermé par punition — c'était déjà la conception du péché originel — dans la prison du corps. Et, déjà aussi le relativisme auquel je faisais tout à l'heure allusion, était défini par Protagoras : « L'homme est la mesure de toute chose ». Leçon première dont nous pourrions, dès maintenant, conclure que la machine, d'invention récente, eût été pour les Grecs et serait pour l'humaniste à la disposition de l'homme, au lieu que l'homme fût subordonné à la machine qu'il a créée. S'il y a quelque chose qui ne nous satisfait point, ce n'est pas par la faute des machines mais soit parce que l'homme a mal vu, soit parce qu'il a mal compris, soit parce qu'il se comporte mal... c'est-à-dire inhumainement. Comme l'hellénisme, l'humanisme nous invite à toujours nous efforcer de mieux comprendre et de mieux nous comporter. Pour se mieux comporter, pour moins se tromper, il faut se mieux connaître et mieux connaître les autres, et c'est le fameux impératif : « Connais-toi toi-même », parce que pour comprendre son prochain, il faut surtout se comprendre et se maîtriser soi-même. L'homme idéal ne serait pas celui qui aurait éliminé Dieu

mais celui qui serait parvenu à ressembler à l'être parfait. Cet enseignement hellénique devrait être le fondement même de l'humanisme, — qu'il envisage un Dieu révélé ou un Dieu inventé pour servir de modèle. Mais l'hellénisme — et pour cause — ne nous apprend pas à mépriser ce qui n'est pas lui. Il ne nous conseille pas de rejeter de l'humanisme ce qui n'est point directement issu de la Grèce. Et c'est pourtant ce que nous avons fait, au nom d'un classicisme de plus en plus dépourvu de vitalité. Ainsi, la pédagogie officielle ignore-t-elle la Bible comme elle ignore l'Islam.

Le christianisme se proposait d'unir les hommes, tous les hommes en une même foi. Quelques siècles plus tard, comme ce merveilleux objectif demeurait à atteindre, l'Islam s'épanouissait à la faveur du même rêve. On ne voudrait choquer personne en constatant à regret que l'union demeure à faire; peut-être les prophètes ont-ils oublié que les religions et les sociétés doivent être conçues à l'intention des hommes et que ce ne sont point ceux-ci qui peuvent être réformés pour que vivent les institutions et les églises. Mais cette union, qui n'a jamais été accomplie dans l'univers et qui ne le sera peut-être jamais, ne serait-il pas sage, à l'heure où nous sommes, d'en rechercher les conditions? et serait-il impertinent de prétendre que celles-ci se trouvent principalement réunies dans cette doctrine sans cesse enrichie, sans cesse élargie, que nous évoquons sous le nom d'humanisme?

L'humaniste est moins celui qui lit que celui qui s'interroge et qui cherche : Qu'est-ce que l'homme? D'où vient-il? Que fait-il? Quel sera son avenir? Qu'est-ce qui le détermine? Quelles sont ses possibilités? Comment agit-il? Et c'est pour répondre à ces angoissantes questions que la lecture des témoignages anciens ou contemporains et de tous les pays s'impose à la relativité de son esprit.

Le fait que l'on ne puisse se désintéresser de l'avenir réservé à celui des habitants du globe que nous appelons l'homme nous oblige à nous renseigner sur sa condition réelle. Les textes, les mémoires, les aveux nous ins-

truisent de son comportement habituel, à différentes époques, sous différentes latitudes. Mais, pour nous renseigner sur les facultés physiques et intellectuelles dont son organisme et son cerveau sont capables, il faut interroger le physiologue, le biologiste, et toutes les sciences intéressées à son évolution et à sa manière d'être. Si l'animal demeure aujourd'hui semblable à ce qu'il fut, il ne s'ensuit point qu'il ne se soit pas produit de transformations dans les conditions de l'activité humaine. Ces transformations s'accomplissent chaque jour davantage, insensiblement, sous nos regards. M. Paul Valéry en a signalé quelques-unes : plus de terres libres, plus de continents à explorer, plus de conquêtes à entreprendre, plus de possibilité d'expansion à distance pour les individus ni pour les peuples, — en dehors de celles qu'offrent encore les combats qui ne constituent qu'une forme collective de l'homicide; plus de loisirs intérieurs, plus de statisme : le chômeur lui-même est condamné à certains rites administratifs, quotidiens; la loi compte les heures de labeur et mesure l'effort à fournir; la liberté totale de la pensée est devenue impossible, sous nos climats. Notre sensibilité est sans cesse éprouvée par de nouvelles odeurs, par des éclairages violents, par des trépidations turbulentes, par des stimulants énervants, par de tapageuses propositions, par des discours et des orchestres continus, par d'aveuglantes suggestions, par l'indiscrétion de l'univers aboyant dans notre propre chambre. Nos aînés, nos ancêtres n'ont rien soupçonné du traitement ainsi infligé aux muscles, au système nerveux, à la raison de nos contemporains. On peut se demander si nous résisterons à cette conjugaison de supplices, plus ou moins voluptueux, ou si nous sombrerons dans une démence tendant à devenir de plus en plus générale, à se normaliser, à se fondre dans la nature de l'individu moderne.

Nul, si ce n'est l'humaniste, n'envisage de traiter, de soigner, d'éduquer l'esprit, de le protéger contre les fureurs de l'embiance.

C'est un problème nouveau, en face duquel, pourtant,

bien d'autres, parmi ceux qui accaparent l'attention, semblent éternels, un problème dont la solution risque précisément de mettre fin à cette continuité des hommes dans le monde et les siècles dont on parlait tout à l'heure, et de rendre définitivement irréalisable leur union.

Et pourtant, voilà vingt-quatre siècles, Platon étudiait déjà telles questions demeurées actuelles. Et, déjà, il découvrait que le bonheur des hommes ne dépend point tant des contingences sociales ou mystiques que de la qualité de la personnalité. Chacun est l'artisan éducable de son sort physique; les accidents de l'existence sont secondaires. Il appartient à chacun de dominer moralement ce qui constitue sa matérielle activité; le secret de son bonheur réside en son esprit.

Il importe de protéger la personnalité de l'individu si l'on veut assurer son bonheur. Lui confère-t-on des droits? Il faut lui en assurer non seulement la jouissance, mais le mettre moralement en état de les exercer. Il faut le protéger. Contre qui? Quel est donc le plus grand ennemi de l'homme, sinon lui-même? Le protéger contre l'homme, contre soi. Lui faire une conscience qui soit une cuirasse. L'homme est faible, il est sujet aux tentations; il est sujet aux convoitises du prochain; il lui faut l'armer contre le prochain et contre sa propre nature. Comment? en les lui faisant connaître; en lui inculquant ce sentiment, cette certitude, qu'il est en son pouvoir de discerner le mal du bien, de se surveiller soi-même afin de ne jamais se placer dans une position critiquable par les autres, dégradante pour soi. Et tout cela, sans doute est-ce bien la leçon du christianisme; mais c'est aussi celle de Platon — dont M. Gabriel Boissy, avant moi, a pu décréter l'actualité. En sorte que l'humanisme dont nous nous réclamons est aussi bien le fils de Platon que celui de Jésus. Boissy a pu écrire :

> Ayant créé, du moins dégagé la Personne humaine, Platon ne pouvait plus lui interdire l'épanouissement infini en Jésus-Christ ou en tout autre Fils d'Union suprême (...) Comme au temps de Platon, nous attendons Dieu, la résurrection du Dieu dont nous serons dignes.

Je préfère postuler la résurrection de l'Homme; la résurrection de Dieu dépend de la volonté des hommes. Ceux qui ont été capables de le concevoir l'eussent été, aussi bien, de l'inventer. Inventons un Dieu d'union, un Dieu Homme auquel nous voudrions ressembler. Mais, surtout, restaurons en chacun de nous la conscience de la dignité dont il n'appartient qu'à chacun de nous de se montrer capable; efforçons-nous d'être les images, les identités du Dieu-modèle, au lieu de nous satisfaire des caricatures d'un Dieu-gendarme, régnant par des interdictions que les despotes reprennent à leur compte mais que le culte de la liberté n'admet point.

Pour persuader l'homme que son bonheur consistera à faire abandon de sa libre personnalité, à devenir une chose, un rouage, une unité dans la collectivité sociale, une machine à obéir et un agent d'exécution soumis aux séductions de l'argent, on a essayé de l'assurer — comme dit encore Gbriel Boissy — par « d'inhumaines rigueurs contre l'humaine faiblesse de l'homme dépourvu d'une vie intérieure compensatrice et correctrice. » Ce sont de « pathétiques essais pour le bonheur terrestre, pour une justice absolue, immédiate et automatique, qui s'appellent le bolchevisme, le fascisme, le racisme. Nos contemporains, imbus de vitesse et de pragnatisme, ne pouvaient plus infiniment attendre Dieu »... Autour des besoins de la cité, ils ont tenté d'agréger les individus. Et si nous nous demandons pourquoi ces tentatives nous paraissent à nous, hommes libres, un peu barbares ou mécaniques, indésirables, c'est parce que notre sentiment, notre éducation, notre religion en sont un peu heurtés. Ces tentatives représentent un idéal absolument contraire à celui que nous ont transmis les Grecs; on cherche à faire des hommes pour les sociétés et non pas des sociétés à la mesure des hommes, comme s'il s'agissait de remplacer des consciences par des rouages. On ordonne des gestes, des mœurs, des idées, des cultes qui restreignent la personne, qui blessent son indépendance, qui tendent à l'annihiler, à la mécaniser, à l'étatiser.

C'est — dit le Dr Carrel — une erreur de croire que les

possibilités d'adaptation des animaux humains à ce qui n'est pas la nature soient infinies. Et, d'autre part, on redoute de voir, suivant la formule de M. Claudel, l'individu réduit au rôle « d'élément attelé par la contrainte à un système... »

Quand la loi de l'Ensemble est ainsi posée en principe, la liberté de l'individu, l'appel de sa part à un droit personnel quelconque est non seulement un danger, mais une absurdité et un scandale. Défense de parler, défense d'écrire, défense de savoir, défense de penser hors de la norme. (Paul Claudel, *Une saison en Enfer*).

Dans les pays où l'éducation s'est transformée en propagande impure, on impose aux êtres des sacrifices que leur bonne volonté ne saurait plus consentir dans la liberté parce qu'on a laissé prescrire la notion de philanthropie, la notion grecque, humaine, chrétienne de la fraternité, de la solidarité. Cette notion, cette conscience, l'humaniste entend la restaurer. Aux mesures de contrainte éditées au nom d'un idéal collectif, aux dogmes enseignés par la suggestion, il préfère des mesures d'éducation capables de fortifier les individus dans une discipline intellectuelle librement acceptée. A la crainte des lois et des régimes qui abolissent toute indépendance d'esprit, il préfère le sentiment du devoir. Pour lui, le contrat social est un pacte auquel chacun doit apporter son adhésion réfléchie et non pas un aquiescement obtenu sous la menace de rigueurs souveraines.

A tous ceux qui s'inquiètent et qui, chaque matin, redoutent d'assister à leur propre déchéance ou à la faillite de la nation et qui sont enclins à acclamer le premier sauveur venu, sous n'importe quel uniforme, à ceux qui parlent d'ordre mais ne savent penser sans haine, l'humaniste propose une doctrine qui ne fut pas seulement celle des Grecs et des Chrétiens, mais qui a été édifiée, puis enrichie, puis propagée par tous les philosophes et tous les poètes et qui apparaît comme la doctrine de toutes les conciliations par excellence.

Pour l'humaniste moderne une première tâche s'impose : adapter notre manière de vivre à notre nature et pour cela étudier d'abord cette nature de l'homme dans sa totalité. L'homme est encore inconnu, dit Carrel, qui ajoute en substance : Si nous voyons bien que certaines choses ne lui conviennent pas, nous ne savons pas encore exactement ce qui lui convient :

Nous nous nourrissons au hasard, sans connaître les effets de notre nutrition sur notre santé physique et morale. Nous sommes éduqués au hasard ou d'après des systèmes arbitraires. Nous essayons d'augmenter le poids de nos nourrissons, sans savoir si le plus lourd des bébés devient le meilleur des adultes. Nous admirons l'homme grand et musclé, sans savoir si l'agrandissement du squelette est bon ou mauvais. Nous devons donc nous atteler à la science de l'homme. Avec la puissance des armes scientifiques dont nous disposons, nous devrions pouvoir faire une civilisation de surhommes au lieu d'une civilisation décadente. Et songez, par exemple, aux progrès qu'on obtiendrait pour la paix des peuples si l'on savait stabiliser le système nerveux des individus.

Cette « science de l'homme » qui est l'humanisme même, en son relativisme, — sera révélée par un travail de synthèse, qui sera long et pénible, mais qui est indispensable. Il faut réunir toutes les connaissances fragmentaires que nous avons sur l'homme et orienter les recherches scientifiques dans cette direction (dit encore Carrel). Il faut être spécialiste si l'on ne veut pas risquer de devenir touche-à-tout. Mais il ne faut pas être spécialiste, parce que c'est l'homme tout entier qui est important. Il faudra des institutions nouvelles pour rassembler et faire la synthèse de toutes ces données éparses. Il faudra surtout que l'on se penche sur toute la réalité de la nature humaine en rejetant délibérément les doctrines et les synthèses. Car s'ils ont parfois une part de vérité, ils tronquent toujours le réel. Lisons en nous ce que nous sommes, au lieu d'imaginer des systèmes. L'observation scientifique conduit à la vérité. Et la vérité, une fois trou-

vée, s'impose d'elle-même. « C'est une aberration de vouloir découper l'homme en tranches comme on l'a fait jusqu'à présent. C'est tout l'homme qu'il faut voir. »

L'humaniste accompli serait celui qui, initié à toutes les sciences, à toutes les civilisations, à toutes les morales, pourrait enfin comparer, estimer, juger et comprendre, pressentir l'homme. On envisagera peut-être, un jour, la création d'une institution où, à l'abri des besoins, trente ans durant, des éducateurs, des clercs, des humanistes pourraient se préparer à initier d'autres éducateurs, à former des humanistes aptes à conseiller le législateur, à introduire dans la vie sociale à défaut de certitudes un peu de rectitude et de grandeur.

Mais, en attendant, pour que l'humanisme ne déçoive personne, pour qu'il soit bien le contenant de toutes les tolérances et de toutes les charités, il importe qu'il ne soit restreint, en son magnétisme spirituel, par aucun exclusivisme. On ne peut concevoir une doctrine d'union, fondée sur le libre arbitre, qui demeurerait fermée aux propositions fraternelles des races voisines. On ne peut pas plus concevoir un humanisme établissant entre les hommes ou les climats des hiérarchies d'origine qu'on ne peut concevoir une doctrine de libération intellectuelle proclamant la supériorité de telle ou telle culture. Il s'agit d'étudier l'homme, tous les hommes, et non pas tel d'entre eux, ni telle catégorie. Il s'agit du bonheur de tous et non de quelques-uns. Il faut tendre à toujours plus d'intelligence, c'est-à-dire à toujours plus d'universalité. L'union souhaitable ne peut se réaliser contre qui que ce soit; elle doit, au contraire, s'établir avec tous ceux qui seront capables d'en approuver les vertus. L'éducation qu'il faut donner aux hommes ne les instruira point dans le sentiment de leur inégalité; elle ne se fondera point sur les accidents inéquitables du sang; elle n'enseignera pas aux apprentis le dédain des uns pour les autres.

On ne saurait concevoir un humanisme impérialiste. Quiconque s'attribue la possession ou le monopole d'une région de la pensée ou d'une parcelle de continent, fût-ce

en esprit, fût-ce en symbole, tend à dominer quelque chose ou quelqu'un. Aucune mer n'est la propriété de personne. La Méditerranée, par exemple, qui fut le lac propagateur de toutes les mythologies et de toutes les philosophies, le lac du négoce, le lac des stratégies et des aventures, le lac des légendes et des mystiques, la Méditerranée n'est pas plus latine qu'elle ne fut hellénique, pas plus chrétienne qu'elle n'est sémitique, pas plus *nôtre* qu'elle n'est *vôtre* : elle est le symbole même de l'universalité, entre trois continents, entre deux Océans, entre toutes les époques et toutes les races. C'est la mer humaniste par excellence. Nous y voyons le mer de tous les espoirs parce que les conciliations qu'elle a permises dans le passé demeurent en elle, virtuelles, dans l'espace du présent. Elle unit des hommes ataviquement, intellectuellement, idéalement apparentés, mais qui s'ignorent et auxquels on n'a guère enseigné avec succès que la haine les uns des autres. Là s'impose le premier effort de conciliation ou de réconciliation. Le mot d'ordre parti de l'un de ses rivages, accepté par les autres, deviendra ensuite la loi universelle. Et voilà pourquoi on nous a parlé d'un humanisme méditerranéen, — alors que celui que nous avons hérité d'Homère et de Virgile était déjà né de chants méditerranéens. Mais nous l'avions oublié, l'enseignement de ces chants. Nous l'avions oubliée la parenté des peuples assemblés autour de cette mer. Nous l'avions oubliée, nous ne savions plus voir en elle qu'un champ de rivalités. Nous l'avons peuplée d'escadres et cerclée de batteries. A la place des apôtres, se dressent des bouches à feu. La mer d'où sont sorties toutes poésies et toutes raisons risque de devenir l'oubliette de l'humanité. Le berceau des civilisations est menacé de devenir le tombeau de toutes les espérances humaines parce que, là où s'était installée la paix, nous avons laissé rétablir le fanatisme là où les dieux vivaient dans l'irréel et dans l'éternité nous avons, sous d'autres noms, permis le retour de l'esclavage.

Rétablir l'homme dans sa dignité, lui rendre sa personnalité, lui réinculquer la conscience de ses devoirs,

chasser le loup qui est en lui, voilà le rôle des humanistes. L'armer, le fanatiser, lui enseigner l'art de tuer par ordre, de se grouper pour menacer, de penser par ordre, de haïr par ordre, voilà le stigmate des barbares.

Il s'agit moins de prendre position que de préparer des éducateurs qui, à leur tour, en formeront d'autres; ce sera une œuvre de très longue haleine; l'humaniste n'intervient pas dans le gouvernement immédiat des peuples : son ambition est impersonnelle; elle intéresse l'avenir et se dérobe à tout intérêt momentané, particulier; l'humaniste n'est ni un opportuniste, ni un jouisseur, ni un profiteur; il est le messager inconnu des époques. Les moines copistes qui nous ont conservé les classiques n'ont pas laissé de noms. L'humilité est la condition du travail désintéressé. Je ne puis croire qu'un humaniste devienne jamais chef de quoi que ce soit; il trahirait sa conscience de clerc; il prendrait parti; il cesserait d'être un arbitre. Il oublierait que « l'humanisme doit être traité non pas comme une discipline ajoutée à d'autres, mais comme une formation extraite de toutes les disciplines » (J. Marouzeau). J'ai envie d'ajouter : non pas une religion superposée à d'autres, mais une croyance en l'homme, formée de toutes les expériences religieuses. Non par une morale nouvelle, mais une synthèse des morales chroniques ou climatiques dont nous avons conservé le souvenir.

Et, pour terminer cet exposé trop long par une pétition pratique, on émettra le vœu que soit, sans trop de retard, envisagée la création d'un établissement de haute culture, de culture désintéressée, à l'abri des propagandes, où, vingt-cinq, trente ans durant, des savants complets, des humanistes accomplis, seraient formés aux frais des sociétés, afin de pouvoir à leur tour éduquer plus tard des maîtres capables d'enseigner à la fois la science de l'homme et la science de vivre à de nouvelles générations, capables de comprendre la distinction nécessaire entre l'homme concret et l'homme-humain, l'homme apte à recevoir la nature comme il reçoit l'existence et non comme un système. Il serait beau qu'une telle entreprise

fût l'œuvre de l'Institut de France et qu'elle fût édifiée dans une île, à l'abri des passions du siècle, dans la paix retrouvée des éléments dont la pensée des hommes fût toujours vivifiée, au sein même de cette mer qui, sur des rives favorisées par un climat déjà éprouvé, a pour nous préparé la synthèse des mythologies, des connaissances et des civilisations successives ou contemporaines : la Méditerranée (1).

JEAN DESTHIEUX.

(1) Le 14 juillet 1870, à son ami Erwin Rohde, Nietzsche écrivait : « Nous sommes peut-être au commencement de la fin ! Quel désert ! Des cloitres vont devenir nécessaires. Et nous serons les premiers frères. » (*Vie de F. Nietzsche*, par Daniel Halévy, p. 78).

LA POLITIQUE INDIGÈNE EN ALGÉRIE

CONFLITS RÉCENTS ET CAUSES PROFONDES

—

La question de la politique indigène s'est posée en Algérie dès 1830; mais pendant cent ans, elle ne s'est posée qu'entre dirigeants français qui se demandaient quelles directives suivre. Il semble que c'est vers 1931 que des mouvements d'opinion ont révélé chez les indigènes des sentiments les amenant à des manifestations qui ont surpris les colons; l'un d'eux écrit : « Quand nous sortions des assemblées, Français et indigènes, nous nous promenions ensemble, nous nous arrêtions dans les cafés; on fraternisait. Des indigènes avaient des amis personnels parmi les Français et réciproquement. Vous le savez tous. Aujourd'hui ce n'est plus cela, ce sont deux camps séparés, les indigènes sont d'un côté, les Français de l'autre; jusqu'en 1931, pas la moindre difficulté entre nous (1). »

On donne parfois à ce changement d'attitude une cause en quelque sorte occasionnelle et individuelle. Un gouverneur général de l'Algérie, qui a succédé en 1925 à M. Steeg, s'est trouvé en conflit avec la section des colons aux délégations financières algériennes; il s'est appuyé sur la section indigène; le conflit s'est accentué. Les représentants des colons ont demandé son rappel à M. Poincaré, président du Conseil, et à M. Sarraut, ministre de l'Intérieur. Son départ le confirma dans ses

(1) Cf. *La crise de l'Afrique du Nord*, Paris, Le redressement français, 1935, p. 190.

sentiments et il prend, dès lors, comme tremplin auprès des indigènes, un slogan : « être électeurs et nommer des députés comme les colons, tout en gardant le statut personnel des musulmans ». Il retourne en Algérie en 1931, accompagné de quelques-uns de ses collègues du Sénat et fait acclamer son programme à Bône, à Constantine et ailleurs; le mouvement est lancé. il dépose en 1932 deux projets au Sénat, l'un relatif aux élections aux délégations financières d'Algérie, l'autre relatif aux élections des conseils municipaux, des conseils généraux et aux élections législatives. Les deux projets se caractérisent par la composition d'un corps électoral mi-partie français, mi-partie indigène; les musulmans seront au début une minorité, un certain nombre d'entre eux seulement y étant inscrits; les colons craignent que dès aujourd'hui les indigènes votent selon des directives qui ne seraient pas françaises et que plus tard ceux-ci puissent devenir la majorité. En 1933, à propos de la mise à l'ordre du jour de ces projets, des incidents surviennent pour en exiger le vote; 850 élus indigènes démissionnent en Algérie. L'agitation s'accroît en 1934. Les ulémas prennent parti. Un prédicateur, El Okbi, prétend faire servir la chaire des mosquées à la politique; de jeunes indigènes, comme Ben Djelloul, tiennent de nombreux meetings. Le 5 avril 1934 éclate à Constantine une émeute anti-juive, avec grande effusion de sang. Aux élections locales, les partisans de cet agitateur remportent de grands succès : le 1er février 1935, les indigènes, aidés cette fois par des tirailleurs indigènes, massacrent à Sétif des juifs et la police qui vient au secours. Le Gouverneur général doit prendre de sévères mesures de sécurité.

Mais le calme ne renaît pas. Les candidats indigènes adoptent comme plate-forme électorale le nouveau slogan; les rapports se tendent entre indigènes et colons; et voici que le gouvernement français accepte de présenter à la Chambre un projet de loi introduisant dans le corps électoral, pour les élections au Parlement, des indigènes musulmans gardant leur statut personnel.

M. Sarraut, ministre de l'Intérieur, le défend devant la commission de la Chambre; des centaines de démissions se produisent alors, en 1938, en Algérie, mais cette fois d'élus des colons. En 7 ans, l'agitation n'a donc fait que croître et a eu pour résultat de dresser souvent les uns contre les autres colons et indigènes.

§

Nous n'entendons pas diminuer l'importance de ces facteurs occasionnels, ni nier celle que les initiatives d'un ancien Gouverneur général peut revêtir pour assurer à ses idées l'appui de la masse des indigènes; mais nous croyons que l'acuité du problème indigène en Algérie provient d'éléments permanents. C'est un legs du passé, de cent années de politique; un milieu a été créé, qui favorise l'éclosion de ces conflits. Pour y porter remède, il faut en examiner les causes profondes.

Esquissons donc ce qu'ont été en Algérie les agitations électorales, les mouvements indigènes, les interventions internationales, la position des juifs indigènes et la crise économique; ce tableau fera comprendre l'extrême complexité du problème actuel.

L'Algérie est aujourd'hui la résidence d'environ un million d'Européens, la grande majorité étant devenue française; on a accordé en 1848 (2), au temps où l'on concevait la politique algérienne et coloniale comme devant être une politique d'assimilation, des droits électoraux à cette population. aussi bien dans le cadre corporatif et local qu'au Parlement français. Des périodes électorales fréquentes secouent ainsi l'Algérie; en 1934-1935, par exemple, il y eut des élections aux Conseils Généraux, aux Délégations Financières, aux Chambres de Commerce, aux Conseils municipaux, comme d'ailleurs, pour les indigènes, aux djemaas des douars. A l'origine, ces élections à des corps non politiques étaient assez calmes; aujourd'hui, la politique s'est glissée en toute chose. La crise a accru le nombre des mécontents.

(2) Arrêtés des 9 et 16 décembre 1848.

L'Afrique du Nord a toujours été, dès la domination romaine, le pays des rhéteurs; les cerveaux s'échauffent et les luttes deviennent violentes; quand ce sont les élections des députés, la bataille ne connaît plus de bornes. La surenchère est générale et ces périodes électorales sont le meilleur bouillon de culture pour faire éclore toutes les agitations d'origine intérieure ou extérieure. Ces luttes sans merci, au cours desquelles les Français s'insultent, se déchirent, se vilipendent, constituent la méthode la plus parfaite pour arracher aux Français leur prestige, c'est-à-dire le grand moyen d'action d'une métropole sur des populations coloniales et islamiques. « Dieu a aveuglé les Français; ils ne respectent plus leurs chefs; le moment de les jeter à la mer est venu », écrivait en 1871 Mokrani. Le jour où le prestige est évanoui, le musulman se redresse et méprise son vainqueur. A la fin du XVIIIe siècle, les luttes entre grands blancs et petits blancs à Saint-Domingue, au temps d'un gouvernement incapable, ont provoqué leur massacre général par les mulâtres et les nègres.

On ne peut inventer un système plus sûr pour affaiblir l'élément français aux yeux des indigènes que d'étaler le spectacle de déchirements politiques.

Mais l'observateur note en même temps les réactions des colons français : ils ont la psychologie des pionniers, la confiance en eux-mêmes, le sentiment de leur valeur personnelle, souvent même la pensée que leurs initiatives en ont fait des Français « majorés ». S'ils n'avaient eu, comme leurs voisins de Tunisie et du Maroc, des institutions représentatives que dans des cadres en quelque sorte corporatifs, peut-être ne s'en plaindraient-ils pas; mais, depuis 1848, une situation de fait a été créée; des habitudes se sont enracinées; peut-on les extirper, faire table rase d'un passé, même si ce passé est entaché d'erreurs et de contradictions? En tout cas, on peut croire que les Français d'Algérie n'accepteraient pas la suppression des périodes électorales, malgré leurs agitations catastrophiques, si cette suppression prenait à leurs yeux le caractère d'une régression.

Certains techniciens des affaires musulmanes, tel M. A. Bel, ancien Directeur de la Medersa de Tlemcem et arabisant émérite (3), n'ont pas craint cependant, dans l'intérêt de la paix et du maintien de la domination française, de préconiser la suppression des élections politiques en Algérie. De telles initiatives se heurteraient aussi aux intérêts d'une carrière que la crise ne fait que développer en Algérie, celle de ceux qui exercent le métier de politiciens. Trop souvent ceux-ci se voient fermer les autres carrières, où ils ne peuvent se distinguer; la suppression des élections politiques pourrait créer une contre-offensive de ces « sans solde ». Pour toutes ces raisons, une modification de cette nature — qu'on la souhaite ou non — ne serait réalisable que dictée par un pouvoir exécutif très fort, ou par des événements de force majeure, guerre ou révolte. On entend dire malheureusement par des connaisseurs, faisant autorité en Algérie, que des institutions adaptées à ce pays ne pourront y être établies qu'après que des actes graves auront alarmé et converti l'opinion.

§

Si la situation en Algérie est si délicate, c'est que l'ordre français a permis aux indigènes de s'accroître, de deux millions au début du XIX[e] siècle, à six millions environ. L'Algérie méditerranéenne est un pays où il y a sept indigènes pour un Européen; c'est donc, par essence, une colonie, et c'est pourquoi les mesures d'assimilation édictées en ce pays en 1848 sont si contraires à la nature des choses qui, un jour ou l'autre, imposera la soumission aux faits.

Voici donc une énorme majorité indigène, qui assiste aux disputes électorales des Français; quelle politique indigène ceux-ci vont-ils poursuivre? Dans le passé, l'ignorance des réalités a engagé les dirigeants français dans les voies les plus opposées : tantôt on rêve d'assimilation, tantôt d'empire arabe. Le résultat en a été en tout cas le développement d'une population indigène

(3) *Dépêche Algérienne*, 3 mars 1935.

sans traditions autres que religieuses. Presque tous les cadres sociaux ont été brisés; on se trouve aujourd'hui devant une poussière de fellahs dont un trop grand nombre sont misérables. Le colon et le fellah font assez bon ménage; le riche indigène est souvent plus dur que le riche colon; les mesures qui ont appauvri les indigènes n'ont pas pour origine l'avidité des colons, mais la politique ordonnée de Paris, inspirée par des hommes d'affaires locaux puissants liés à des hommes politiques, qui ont enlevé aux indigènes leurs moyens originaires d'existence à la faveur de la liquidation des propriétés collectives et de la suppression de la juridiction du cadi. Les fellahs ont été exploités par la tourbe des hommes d'affaires; le colon a été, au contraire, le plus souvent son défenseur et son ami.

A côté de cette masse de paysans et de travailleurs indigènes, y a-t-il cependant une élite? La France s'est servie en certains cas des familles ayant une influence traditionnelle, mais, en dehors des territoires du Sud, cette action a été discontinue et surtout inexpérimentée. Aujourd'hui se forment de nouvelles couches composées d'indigènes ayant étudié dans les institutions françaises et c'est ici qu'est le drame. Ces nouvelles couches se rattachent à deux courants : les uns sont de jeunes intellectuels de toute origine, instruits par la France; ils sont en petit nombre encore, fonctionnaires indigènes, avocats, médecins, journalistes, ingénieurs, professeurs, politiciens; en général, ils n'ont pas d'autre tradition que celle du cadre familial musulman, ils sont parfois ambitieux et certains se voient déjà les chefs de six millions d'indigènes; leur degré d'assimilation intellectuelle et sociale est très difficile à préciser et l'observateur doit être prudent à ce sujet. Un fait en témoigne: tout indigène algérien peut demander sa naturalisation et devenir pleinement citoyen français, sur simple demande, mais en acceptant les lois civiles françaises; c'est-à-dire qu'il doit non renier sa religion musulmane, mais renoncer à son statut personnel, par suite à certains droits reconnus à l'homme dans l'Islam : le père

peut obliger sa fille de 13 ans à épouser l'homme qu'il a choisi; l'homme a le droit d'avoir plusieurs femmes; il peut répudier sa femme; l'hérédité est réglée par le Coran. La différence essentielle entre le droit français et ce droit coranique, ce sont ainsi les privilèges de l'homme par rapport à la femme et la conception que ces privilèges ne sont pas concédés par l'Etat, mais par la religion. Ces pratiques sont d'ailleurs d'origine arabe et non berbère, la femme jouant un rôle important chez ces derniers. Ces jeunes intellectuels ne pourraient-ils pas renoncer à ces privilèges, se faire naturaliser, tout en gardant la religion musulmane, comme les juifs indigènes gardent la religion juive? De fait, le nombre des naturalisés indigènes musulmans est infime; bien mieux, le milieu indigène algérien considère le naturalisé français comme un « renégat » et demande qu'on lui interdise l'accès, vivant ou mort, du cimetière musulman.

Parmi ces jeunes intellectuels indigènes, les uns sont portés vers l'opposition à la France, mais d'autres seraient plutôt favorables à une collaboration, tels de nombreux fonctionnaires musulmans. L'état d'âme de ceux-ci est assez complexe. Voici, par exemple, l'un d'entre eux, ayant terminé ses études à la Faculté de droit de Paris, qui publie sa confession (4) : il est hostile au mouvement néo-wahabite, aux mouvements fanatiques des marabouts; il a horreur du fanatisme. Mais « ma vie familiale s'est organisée dans le cadre traditionnel de mes ancêtres »; il ne peut renoncer à son statut personnel, car dans l'Islam, la loi religieuse et la loi civile « sont invinciblement et éternellement liées parce que révélées »; on ne peut exiger du musulman « la séparation toute occidentale de la Foi, reléguée dans le domaine intime, et de la Loi qui, dans la conception latine, reste chose purement civique ». C'est pourquoi, aux yeux des commentateurs les plus libéraux de l'Islam, la naturalisation paraît une apostasie; et plus encore à la

(4) Voir la longue lettre d'un fonctionnaire algérien musulman parue dans *L'Afrique française*, renseignements coloniaux, avril 1935, p. 25 à 30.

masse des musulmans : « Nous sommes esclaves du milieu. Nous sommes gens pour qui l'opinion est toute puissante ». Et il cite la phrase de Renan : « Chez les musulmans, celui qui pratique sa religion est le galant homme; celui qui n'est pas bon musulman ne saurait être une personne comme il faut. » Enfin, les rares naturalisés sont accueillis par les Français « avec une méfiance réticente ».

Il réclame avec force qu'on impose à des musulmans choisis la naturalisation; « Nous aurions dit alors aux intransigeants : cette naturalisation, nous ne l'avons pas voulue, on nous l'a conférée, car nous ne pouvions moins faire que de nous y résigner. C'est certes une petite hypocrisie, mais elle arrangeait bien des choses. » Et il ajoute : Si le dogme musulman reste immuable, le droit musulman ne l'est pas; il s'adapte aux conditions des pays, il s'est créé en pays musulman un droit séculier à côté du droit coranique. En Turquie, la loi du 30 avril 1917 institue la non-validité du mariage forcé, ce qui met fin au droit du Djebr (droit de contrainte matrimoniale exercée par le père sur l'enfant)' et autorise la femme à ne contracter mariage qu'en stipulant que, si le mari veut prendre une seconde épouse, l'un des deux mariages est nul de plein droit, ce qui est la fin de la polygamie. La Perse, en septembre 1931 a voté une loi règlementant le mariage et le divorce; dès 1921, le droit du djebr a été supprimé en Afganistan, de même en Egypte par la loi du 11 décembre 1923; le décret-loi égyptien du 10 mars 1929 restreint le droit de répudiation du mari et donne à la femme le droit de divorcer. D'autre part, si la Convention de Bourmont de 1830 stipule que « l'exercice de la religion mahométane restera libre », elle a été toujours interprétée comme permettant de légiférer sur des questions de droit civil connexes à la religion musulmane. En Algérie, le droit musulman est devenu une exception applicable au statut personnel. Pour le surplus, l'assimilation de l'indigène et du Français est complète : ainsi, en matière de droit pénal, commercial, immobilier. Même en matière de

statut personnel, la loi du 2 mai 1930 et le décret du 19 mai 1931 modifient la situation de la femme en Kabylie : celle-ci hérite et peut demander le divorce, alors que jusqu'alors la femme kabyle était, en droit, « simple chose négociable, transmissible par héritage », comme suite à une coutume établie depuis 1748. D'ailleurs, en Kabylie, le français devient langue courante, « l'arabisation, d'ailleurs superficielle, disparaît de jour en jour », et ce fonctionnaire algérien musulman propose que la France fasse une expérience en Kabylie qui serait la suite de ces deux lois, en décidant que les médecins, avocats, instituteurs kabyles soient d'office citoyens français et soumis au Code Civil français, que toute titularisation dans un emploi indigène rende automatiquement le Kabyle citoyen français avec toutes ses obligations. Il conclut : « Vous n'entendrez pas une protestation, car nous voulons être des vôtres, mais par une *douce violence* — et vous examinerez ensuite à la lumière des conséquences l'éventualité de généraliser la réforme. »

§

Un autre courant est celui des ulémas, parmi lesquels des rénovateurs de la foi musulmane, alliée parfois aux néo-wahabites et à la propagande panislamique, font opposition aux éléments sages. Ce sont ceux-là qui, lors du voyage du ministre de l'Intérieur, M. Marcel Régnier, en Algérie au début de 1935, ont réclamé la liberté religieuse, la liberté scolaire et la liberté de la presse, libertés que la France respecte en Algérie, accordant même la liberté d'écrire des pamphlets anti-français, qui ne devraient jamais être tolérés dans un tel milieu. Ces hommes s'appuient surtout sur certaines tendances xénophobes des éléments religieux intransigeants et leurs prêches peuvent constituer de très dangereuses armes d'agitation.

Ainsi, au-dessus de masses pauvres et désencadrées, à côté d'indigènes riches et satisfaits, ces nouvelles couches prétendent devenir les nouveaux dirigeants. Cepen-

dant, ni ceux formés à l'Occident, ni ceux inspirés par l'Orient ne s'assimilent; ils sont unis les uns aux autres par un vieux ciment musulman, hostile à l'emprise européenne. On ne peut que constater le fait; la cause est très difficile à discerner : il y a eu en Afrique du Nord, à côté des Européens et des juifs, les Arabes et les Berbères. Les premiers sont des sémites venus d'Orient, et l'on comprend qu'ils soient inassimilables; mais les seconds paraissent bien être la vieille population autochtone, une population méditerranéenne, probablement d'origine ligure et ibère, qui paraît s'être romanisée jadis, puis islamisée. Pourquoi ne s'européanise-t-elle pas aujourd'hui? Est-ce l'effet de sa nouvelle religion? Duveyrier, qui a vécu assez longtemps avec les Touaregs berbères Azdler, avant leur contact avec l'Europe et leur conquête par les Turcs, soutient qu'il y a en Afrique du Nord et au Sahara deux tendances opposées chez les musulmans et il croyait que l'on devait favoriser la confrérie tolérante des Tidjani et ceux de même opinion contre l'intolérance des Senoussi, panislamique, turcophile et anti-française. Il croyait que l'on pouvait s'appuyer à cet effet sur une interprétation du Coran parfaitement admissible. D'autres ont remarqué que les musulmans de Turquie ont, sous le régime laïc et antireligieux de Mustapha Kemal, accepté de renoncer à leur statut personnel et à leurs coutumes; qu'ainsi l'islam, adopté par la race turque, n'avait pas empêché cette adaptation; à quoi il avait répondu que cette renonciation n'avait eu lieu que par la contrainte d'un pouvoir très fort. Faudrait-il en conclure que, si les Arabes, de par leur race, sont inassimilables, les autres races qui ont adhéré à l'islam ne s'en détacheraient et ne se réassimileraient à d'autres peuples que par la force? Toutes les opinions émises à ce sujet ne modifient pas les réalités : la nouvelle génération musulmane des jeunes intellectuels d'Algérie prétend à la direction de la population indigène sans s'assimiler à la civilisation française. On comprend que certains esprits s'inquiètent de voir la France fournir une instruction qui se tourne

contre la métropole. Mais il faudrait se demander si la France n'a pas eu le tort de les abandonner à eux-mêmes, de ne pas les suivre, les guider, savoir choisir les plus remarquables, leur faire une place, en les contrôlant. En même temps elle conserverait des contacts étroits avec les éléments religieux musulmans, avec l'étude de l'islam et avec la société indigène.

§

La France enfin se trouve en présence d'agitateurs internationaux, auxquels elle donne parfois libre carrière. Ces masses indigènes sont à la fois ardentes et apathiques; elles bondissent dans le carnage et retombent dans le silence. C'étaient autrefois les marabouts qui les entraînaient à la guerre sainte et au pillage; elles semblaient tout d'un coup enivrées, comme en transes, et se ruaient sur leurs proies. Aujourd'hui, ce sont des chefs improvisés, qu'on peut souvent soupçonner d'être agents de propagandes étrangères allemande (5), communiste ou islamique, qui se rejoignent dans l'action. Chaque période électorale, chaque crise, chaque grève, constitue un tremplin pour lancer leurs appels. L'autorité française a plus d'une fois laissé faire, sous couleur de respect de la liberté politique, religieuse ou syndicale. C'est souvent à Paris même que s'organisent ces groupements anti-français, sous le regard nonchalant des autorités et parfois avec la sympathie d'hommes politiques soit ignorants, soit serviteurs de groupes nord-africains, qui leur apporte en France l'appui d'hommes résolus. Voici, par exemple, un extrait du texte d'une carte postale éditée à Paris en 1935 et répandue au prix de 1 franc chez les nord-africains : « Pour la patrie et la religion islamique, la liberté, *l'indépendance absolue* et la défense de nos chefs emprisonnés sans motif et sans cause — car leur péché, c'est d'exister (6). »

(5) « Quand aux efforts allemands, je dirai simplement que les intrigues germaniques en Afrique du Nord sont arrivées à égaler, sinon à dépasser en virulence celles qui précédèrent le coup d'Agadir. » (M. Ladreit de Lacharrière, *La crise de l'Afrique du Nord*, p. 89.)

(6) Voir la photographie du document, dans *l'Afrique française*, Renseignements coloniaux, avril 1935, p. 24, et l'article A *l'assaut de l'Afrique française du Nord*.

C'est aussi à Genève et en Orient que se trouvent les inspirateurs de ces campagnes, tels l'émir Chekib Arslan, le syrien Djabri Bey. Ils ont constitué auprès de la Société des Nations une délégation dite syro-palestinienne qui cherche à unifier la politique musulmane et à lui assurer des appuis. La Grande-Bretagne l'a soutenue de ses fonds pour fortifier aux Indes les musulmans contre les Hindous de Gandhi, mais ces mêmes fonds ont servi à favoriser l'agitation en Algérie et la politique anti-française de cette Délégation (7).

Mais ces influences extérieures à l'Algérie n'y auraient guère prise si, à la faveur du déclin du prestige français que nous avons d'abord indiqué, elles ne profitaient des agitations indigènes intérieures de jeunes intellectuels et d'ulémas que nous avons signalés et que le « slogan » d'un ancien Gouverneur Général a stimulés. Mais toutes ces causes réunies n'auraient pas réussi cependant à créer aussi rapidement une situation qu'on doit sérieusement considérer, s'il n'y avait tout au fond le double problème de la situation économique actuelle de la population musulmane et de ses rapports avec les juifs indigènes.

§

Quand en 1892 Jules Ferry, président de la grande commission d'enquête sénatoriale sur l'Algérie, disait : « On ne comprend guère vis-à-vis de ces trois millions d'hommes (les indigènes) d'autre politique que la compression. On ne songe sans doute pas à les détruire, mais on ne se soucie ni de leurs plaintes, ni de leur nombre qui semble s'accroître avec leur pauvreté », à quoi visait-il? A réformer une politique sociale qui déracinait le fellah, lui enlevait ses terres, en faisait un ou-

(7) Son organe *Nation arabe* a consacré son numéro de septembre-octobre 1934 à l'Allemagne; la France y est chargée de toutes les responsabilités; Chekib Arslan s'est lié avec l'Italie, a pris contact avec les délégués du Gouvernement italien en avril et en septembre 1934, a visité l'Erythrée et à son retour adresse ses félicitations au gouvernement italien et ajoute : « Toutes les oppressions des colonialistes ne comptent guère auprès de l'oppression française. » (*La Crise de l'Afrique du Nord*, p. 38 et 39.)

vrier sans épargne, voué à la misère à la première crise économique. Tant que dura la prospérité, que le colon produisait et vendait à bon prix, il était heureux d'employer cet ouvrier agricole. Mais arrive la crise économique; les producteurs algériens sont fortement frappés, la sécheresse sévit dans le sud; le fellah est malheureux; le mécontentement couve de partout. Les débiteurs musulmans sont traqués par leurs créanciers et ceux-ci sont souvent des juifs indigènes; de là une source permanente de mécontentement des fellahs musulmans contre ces juifs et contre ceux regardés comme leurs alliés, les Français. Jadis, dans la société algérienne, le Turc était le dominateur, l'Arabe et le Berbère figuraient au second plan, le juif était le colporteur, le prêteur et le courtier, mais les musulmans lui tenaient la bride haute. Dès 1830, les Français se servirent des juifs indigènes comme intermédiaires auprès de la population, les Turcs étant partis. Ces juifs eurent les coudées plus franches sous l'ordre français. Industrieux et épargnants, ils s'enrichirent plus vite. Surtout hommes d'affaires, ils servirent les hommes d'affaires; mais ce furent les décrets de 1870 qui assurèrent le déséquilibre social entre les deux éléments indigènes.

En cinq mois, 58 décrets bouleversent l'organisation de l'Algérie. On en fait des départements français. Le décret du 24 octobre 1870 assimile et fait électeurs 33.000 juifs indigènes. Presque aussitôt commence le pillage des biens des tribus, à la faveur de la loi Warnier de 1873. « On voit s'abattre, dit avec raison M. Augustin Bernard, sur les douars une nuée d'hommes d'affaires... La loi profita aux usuriers de toutes races, Européens, juifs et musulmans, beaucoup plus qu'aux vrais colons. » Ainsi, au même moment les indigènes sont de fait discriminés : les juifs deviennent électeurs, entrent au jury et profitent de la loi de 1873 qui favorise le partage des terres des tribus. En 1882, 1884 et 1889, on enlève au cadi la justice indigène, notamment en ce qui concerne les litiges sur les immeubles; les malheureux indigènes ne savent comment se défendre devant le

juge français dont ils ne connaissent ni la loi, ni la langue. « Les populations se trouvent ainsi livrées à la tourbe des agents d'affaires (8). »

C'est ainsi qu'en une douzaine d'années après 1870, non les colons, mais les hommes d'affaires et les juifs indigènes, s'enrichirent prodigieusement aux dépens des fellahs; ceux-ci n'étaient pas électeurs, les autres l'étaient et les influences électorales travaillèrent dans le même sens.

Un formidable déséquilibre apparut entre les deux éléments sociaux indigènes; les métiers d'intermédiaires, par exemple celui de courtier en blé, furent presque tous occupés par les juifs indigènes. Aussi entre les uns et les autres s'allume la haine et les Français passent pour les alliés d'un des camps. En 1936, dans les villages de colonisation de l'intérieur, les colons m'indiquaient qu'après l'échauffourée antisémite de Constantine du 5 août 1934 et les troubles de Sétif du 1er février 1935, les juifs indigènes de l'intérieur commençaient à prendre peur et à préparer leur départ. Si les troubles avaient duré une semaine de plus, tous s'apprêtaient à gagner les ports pour y être sous la protection de la police française, redoutant la colère des indigènes musulmans.

§

Cette esquisse du milieu social algérien montre l'extrême difficulté dans laquelle se trouve un Gouverneur général pour y manœuvrer. Le passé l'accable de ses imprévoyances et le présent ne lui procure que des points d'appui insuffisants, s'il veut remplir son rôle d'arbitre.

Une des questions du jour est la question des droits électoraux des indigènes musulmans : en 1919, M. Jonnart, Gouverneur général, a fait accorder, en remerciement de leur concours pendant la Grande Guerre, la qualité de citoyens à certaines catégories de musulmans; la loi du 4 février 1919 et le décret du 6 février créent en

(8) Augustin Bernard : *Histoire des Colonies Françaises, I : l'Algérie*, p. 400, 401 et 411.

quelque sorte le statut du « citoyen indigène ». Celui-ci garde son statut civil musulman et devient électeur non aux élections législatives, mais pour se faire représenter aux délégations financières, aux conseils généraux, aux conseils municipaux; ce privilège est accordé aux indigènes âgés de 25 ans, ayant servi dans l'armée française pendant la guerre et étant ou diplômés, ou commerçants, ou fonctionnaires. C'est ainsi que sont devenus électeurs environ 100.000 indigènes pour les délégations financières et 400.000 pour les conseils municipaux et les djemaas de douars, qui symbolisent les libertés locales indigènes.

Aujourd'hui se trouvent en présence les points de vue les plus divers : les uns, — qui ne font pas partie des milieux politiques, — souhaitent la suppression des périodes électorales, du moins quand il ne s'agit pas de représentations locales ou corporatives; les seconds demandent le statu quo (9), certains trouvant même que la réforme de 1919 a été trop étendue; d'autres souhaiteraient seulement une représentation indigène par élection à plusieurs degrés à la « Commission des Affaires Musulmanes » créée à Paris par le décret du 16 décembre 1931 (10). Certains préconisent l'organisation d'un corps électoral indigène spécial nommant des députés indigènes à la Chambre des Députés de Paris (11); d'autres enfin souhaitent introduire des indigènes musulmans dans le corps électoral existant pour nommer les députés d'Algérie (12).

On peut estimer que cette question des droits électoraux des indigènes n'est qu'un aspect d'un problème

(9) « Dès 1919 nous avons fait l'effort maximum. Il ne faut pas nous demander d'aller plus loin, parce que c'est impossible » (Ministre de l'Intérieur, M. Régnier, au Sénat, le 22 mars 1935).

(10) M. Augustin Bernard.

(11) M. Morinaud par exemple, qui préconise l'organisation d'un corps électoral musulman, distinct du corps électoral judéo-chrétien.

(12) « L'extension progressive des droits civiques à tous les indigènes évolués, sans renonciation au statut personnel... j'estime que dans chaque collège électoral, avec le système que je présente, il y aurait pour la première consultation 5 à 600 nouveaux électeurs seulement d'origine musulmane. » (M. Viollette, séance du Sénat, 21 mars 1935.)

beaucoup plus grave qui engage l'avenir de l'Algérie : celui de la politique indigène en ce pays.

Une politique indigène et musulmane en Algérie doit sans doute être dirigée d'abord par des conceptions politiques; mais quelles que soient ces conceptions, rien d'heureux ni même d'acceptable ne pourra se produire à l'égard des indigènes, si l'on n'introduit pas en Algérie de profondes réformes dans la vie administrative, sociale et économique.

L'Algérie a besoin de reviser sa politique indigène, non tant sur le plan politique que sur le plan économique et social; mais, pour ce faire, un outil est nécessaire que la France n'a pas donné à l'Algérie, du moins dans les territoires civils, je veux dire : une administration algérienne.

L'Algérie forme toujours trois départements français, ayant à leur tête des préfets et des sous-préfets venant de France et y retournant; les affaires administratives sont traitées sous leur aspect politique; l'Algérie est, à vrai dire, dirigée de Paris et le gouverneur général est souvent de fait impuissant. M. Lépine, doyen de la Faculté de Médecine de Lyon, écrivait en 1935 :

Nous ne saurions assez déplorer que derrière ces représentants de la France au Maroc, et au-dessus d'eux, le pouvoir versatile et ignorant de l'opinion publique française et surtout d'un Parlement vraiment trop peu renseigné, ait exercé à titre permanent une pression destructrice de toute autorité. Cette instabilité morale dans laquelle nos résidents généraux ont vécu, ces intrigues et ces affaires qui, dans l'atmosphère de Paris, tournaient autour de leur œuvre, sont parmi les causes majeures du malaise actuel.

Combien plus vraies encore ces constatations sont-elles en Algérie! La réforme doit commencer par en haut; il faut choisir pour diriger l'Algérie un homme ayant autorité, imbu de la conception du bien de l'Etat, ayant le sens arbitral, possédant la connaissance ou le goût de la politique indigène. Il doit être assuré du pouvoir effectif de direction et demeurer à son poste pendant de nom-

breuses années. Il ne convient pas d'énerver son autorité par des interventions venues de Paris, mais de le bien choisir et de lui faire confiance. On a au contraire le plus souvent créé l'anarchie, au sens originaire du mot, en émiettant en Algérie l'autorité gouvernementale française.

L'administration française devrait être placée uniquement sous ses ordres et formée spécialement à sa mission. Un administrateur français en Algérie doit être préparé par ses études à la vie économique et sociale de ce pays, à la politique musulmane et indigène. Chaque chef doit pouvoir donner à la plupart des affaires des solutions immédiates et souvent orales, que réclament un pays de colonisation et une population indigène. Aux formalités bureaucratiques et écrites, il convient de substituer fréquemment l'action rapide d'un chef en contact personnel avec la vie locale.

Pour former ce corps d'administrateurs français connaissant les problèmes algériens, la colonisation et les indigènes, il faut leur inculquer la haute pensée de leur devoir d'Etat. Leur mission n'est pas de préparer des opérations électorales, mais d'être l'arbitre impartial entre les intérêts privés des colons, des musulmans et des juifs indigènes et de faire prévaloir l'intérêt national. Ce corps, sous les ordres exclusifs du gouverneur général, devrait donc être spécialisé à l'Afrique française. A côté du gouverneur général, une direction permanente très fortement organisée serait composée des plus remarquables spécialistes des problèmes indigènes et musulmans, dont les inspections permettraient de suivre les besoins temporels et spirituels des populations africaines, notamment les questions concernant la religion musulmane, les confréries, les terres, la justice, l'éducation, la maison, l'assistance, les soins médicaux. Ce corps d'administrateurs et cette haute inspection des services administratifs indigènes auraient, en un mot, comme fonction essentielle, de garder le contact personnel avec les indigènes. A Alger et à Ouargla, un groupe de consulteurs des problèmes musulmans servi-

raient à la fois de guides et de contrôleurs à cette jeunesse administrative française qui serait formée dans la compréhension de l'Islam, pour diriger ces populations musulmanes et les amener à la France, non par des luttes politiques qui divisent, mais par une coopération économique et sociale qui rapproche (13).

Cet instrument forgé, les réformes sociales et économiques dans la vie indigène seront possibles. Si l'Algérie possède un chef, un corps d'administrateurs compétents, une inspection des services administratifs indigènes bien formée, un groupe composé de consulteurs faisant autorité, les rapports avec les indigènes se modifieront. La paix française leur a donné l'ordre, la sécurité, la santé publique, des possibilités de vie économique; elle leur a permis de se multiplier. Dans un quart de siècle, on doit prévoir une Afrique du Nord peuplée de 20 millions d'indigènes; la conquête pacifique des âmes est essentielle; pour y parvenir il faut suivre une double voie; il faut associer l'élite indigène à la direction du pays et assurer une vie prospère à la masse.

Laisser des indigènes faire des études secondaires ou supérieures, leur donner des diplômes, sans les associer à l'œuvre française, là est l'erreur; la mission des administrateurs français est d'attacher à la fortune de la France les descendants des familles indigènes ayant une importance sociale et les jeunes indigènes cultivés. Pour ce faire, il faut maintenir un contact personnel avec eux, les suivre, les guider, leur assurer des débouchés dans des postes administratifs, judiciaires, scolaires, intellectuels, artistiques, agricoles de l'Algérie. Il faut créer une véritable coopération franco-indigène et leur témoigner

(13) Il convient de mentionner l'organisation à Paris de cours et conférences sur l'Islam destinés aux administrateurs civils et militaires en pays musulmans. Il est prévu un cycle d'études de trois mois groupés au printemps; le premier a eu lieu en 1937 et aboutit à l'octroi d'un brevet de hautes études d'administration musulmane. Cette institution a été créée après les premières réunions d'un organe de coordination gouvernementale, dit *Haut Comité Méditerranéen*, fondé en 1935, muni en 1937 d'un secrétariat permanent, qui absorbe la commission interministérielle des affaires musulmanes, en créant une commssion d'études composée d'éléments administratifs et techniques, auxquels sont adjoints les anciens membres indigènes de la commission interministérielle.

de la considération; il faut conquérir leur confiance et, pour commencer, ne pas laisser végéter et rejeter parmi les mécontents ceux que nous avons formés, mais qu'on a oubliés. Pour réussir cette entreprise, des administrateurs de haute classe sont nécessaires; que l'Algérie en ait moins, mais qu'ils soient de qualité, par un bon recrutement de ces « contrôleurs civils algériens ».

La première réforme sociale indigène, c'est donc l'utilisation satisfaisante de la jeunesse indigène cultivée. En 1920, le maréchal Lyautey écrivait à propos du Maroc :

> Nous avons à former un jeune personnel gouvernemental. Il existe dès maintenant des jeunes gens parlant le français, intelligents, ambitieux, à utiliser, si nous ne voulons pas les voir dériver ailleurs à notre grand détriment.

En Algérie, le même problème se pose; mais il faut que cette jeunesse soit formée, appréciée et choisie avec grand soin et selon les aptitudes de chaque indigène par des français d'élite; il faut bien se persuader que l'importation de fonctionnaires venus de France, sauf pour les postes de commandement, ne doit pas être exclusive et devrait être précédée, le plus souvent d'une période d'adaptation. Telle doit être la coopération avec l'élite de la jeunesse indigène.

A la masse indigène, il faut assurer des décisions promptes et équitables, une justice rapide, peu coûteuse et comprise des indigènes. Il importe de leur redonner des terres qui leur ont été trop souvent enlevées par des hommes d'affaires grâce aux lois sur la division des propriétés indigènes collectives. Il faut les défendre contre les exactions des usuriers par des organisations coopérative et de crédit agricole; développer tout ce qui concerne l'hygiène de leurs maisons, les services médicaux et hospitaliers. Le médecin de colonisation peut jouer un rôle considérable par son contact avec le peuple indigène; il est probable qu'une action persévérante dans le domaine de la vie pratique menée par des administrateurs ayant compétence et conscients de leur rôle pourrait avoir en quelques décades une action décisive.

§

L'œuvre française en Algérie est grandiose; ne la diminuons pas; reconnaissons aussi les considérables difficultés auxquelles se sont heurtées les dirigeants français au XIXe siècle : ils n'avaient plus l'expérience de la politique indigène et ils se sont trouvés en Algérie, après le départ des Turcs, en présence d'une population privée d'un coup de ses dominateurs, désencadrée et morcelée en petits groupes. Faute de mieux, ils ont dû souvent communiquer avec cette population par l'entremise des juifs indigènes. Mais la France a donné des habitudes de prospérité et de sécurité à la masse, de l'instruction et des idées nouvelles à l'élite. Elle doit réadapter l'Algérie à ces faits; sinon les indigènes oublieront les bienfaits anciens; ils ne penseront plus qu'à la vie facile que la crise leur a fait perdre, ou aux espérances que la France a éveillées et déçues. L'Algérie française a été construite; il faut maintenant refaire dans ce cadre l'Algérie indigène.

GABRIEL-LOUIS JARAY.

DANTE

ET L'APOLOGIE DE L'EMPIRE

—

Les fascistes italiens mettent un certain orgueil à se réclamer de Dante comme du plus illustre de leurs précurseurs. Le nom du poète est évoqué avec une pieuse admiration chaque fois qu'un orateur officiel rappelle dans un discours le souvenir des ancêtres dont le génie a honoré le passé de l'Italie. M. Mussolini lui-même a bien souvent chanté la louange de celui grâce à qui le prestige de la langue italienne s'est répandu dans le monde. Mais si les fascistes s'inclinent avec respect devant le génie poétique de Dante, s'ils célèbrent avec ferveur la richesse littéraire de ses imaginations, il faut noter cependant que ce qu'ils admirent le plus, dans l'œuvre du maître médiéval dont ils se proclament si fièrement les disciples, c'est la partie de cette œuvre où se dessine avec un magnifique relief le rêve politique du poète. Ce n'est pas qu'ils dédaignent chez Dante le ciseleur de sonnets, le génial imitateur de nos troubadours, ils en reconnaissent même les grandes qualités, mais préoccupés comme ils le sont par le problème politique, il est bien naturel que leur attention se tourne surtout vers les travaux du Dante théoricien.

Ces travaux, le *Banquet* et la *Monarchie*, n'entreront jamais dans la catégorie des livres qu'un lecteur aime à feuilleter pour son délassement. Dante les avait écrits dans la période pathétique et douloureuse de son exil, et cela explique qu'ils se présentent sous une forme si sévère. Le sujet traité, surtout dans le second de ces ouvrages, prête d'ailleurs aux plus graves méditations :

l'art de gouverner les empires et les cités ne demande-t-il pas aux écrivains qui en posent les règles un autre souci que celui, tout littéraire, de plaire et d'amuser? Il n'est donc pas surprenant que pour tracer sur le papier ses vues politiques et esquisser pour l'avenir la figure d'une Italie puissante, orgueilleuse et dominatrice, le poète ait fait accueil, avant de prendre la plume, à une Muse un peu sourcilleuse.

Les rêves ambitieux que Dante formait pour le peuple italien, qu'il aurait voulu toujours plus digne de son lointain et glorieux passé, rejoignent sur le plan de l'actualité les desseins impérieux du fascisme. Si l'on recherche les idées et les sentiments qui mettent en communion le poète du moyen âge et les doctrinaires qui se disent aujourd'hui ses continuateurs, on trouve tout d'abord une profonde admiration pour César. Le Duce a toujours associé dans un même mouvement de déférence, le souvenir de César et celui de Dante : toutes les fois que, reportant sa pensée vers les hommes dont le nom a retenti avec éclat dans le passé italien, il rappelle dans ses discours l'œuvre du dictateur romain ou celle du maître médiéval, son éloquence prend le ton lyrique de l'incantation.

Dante a dessiné la physionomie historique de César dans plusieurs de ses écrits, mais c'est au sixième chant de son *Paradis* qu'il a fait du rival de Pompée la peinture la plus poétique. Onze vers (61-72) lui ont suffi pour résumer dans un étonnant raccourci les aventures de l'Impérator, onze vers qui ont la concision et la majesté scripturales d'une épigraphe.

L'épisode nous représente Dante au moment où, guidé par Béatrice, il vient d'arriver au deuxième ciel, séjour de ceux qui ont eu l'esprit toujours tourné vers le bien pendant leur passage sur la terre. Le poète y rencontre l'ombre de Justinien qui, en l'honneur de son visiteur terrestre, retrace en quelques traits expressifs et vigoureux les fastes de l'histoire romaine. L'empereur légiste évoque en présence du poète le vol magnifique de l'Aigle, symbole du génie politique romain, il en énumère avec

orgueil les conquêtes depuis les commencements de la ville éternelle jusqu'à cette heure triomphale où le glorieux insigne fut confié aux mains de César, un peu avant que la République ne touchât à son crépuscule. Quel admirateur du poète n'aime à se souvenir de ce passage où la brillante odyssée de l'Aigle est mise dans tout son jour? « Ce qu'il fit après être sorti de Ravenne et avoir franchi le Rubicon fut d'un tel vol que ni langue, ni plume ne pourraient le suivre. Puis il dirigea ses armées vers l'Espagne, ensuite vers Durazzo, et il frappa un tel coup à Pharsale que le Nil brûlant en ressentit la douleur. » Transposée d'une langue dans l'autre, cette page, même si la traduction essaye d'en épouser le sens littéral, perd un peu de sa concision et de sa musicalité. Dans sa brièveté, elle pique cependant l'attention du lecteur par la clarté qu'elle jette sur les idées du poète à l'égard de César.

Si l'on compare ces idées avec celles que Dante a exprimées sur le même sujet dans les autres parties de son œuvre, on acquiert vite la certitude que, pour lui, la personnalité de César est la plus noble incarnation du génie romain, et que le génie romain a une mission, celle de commander au monde. Le poète a la ferme conviction que les grands hommes sont les vrais créateurs de l'histoire. C'est une thèse que Carlyle reprendra et développera quelques siècles plus tard dans son livre sur les Héros. On sait que, d'après cette thèse, l'humanité ne serait qu'une pauvre argile que les grands hommes ont seuls le pouvoir de façonner à leur gré. L'image que Dante se faisait des esprits supérieurs, les seuls dignes de dominer leur temps, est un premier croquis de celle que s'en font aujourd'hui les théoriciens du fascisme. La preuve en est dans l'égale admiration que le grand poète du moyen âge et ses disciples actuels ont dédiée au souvenir de César.

Les dirigeants italiens n'ont jamais dissimulé leur préférence pour les formes césariennes de l'Etat. Cette préférence explique d'ailleurs leur sévérité pour les doctrinaires du matérialisme historique, qui refusent de

voir en César un héros de la volonté ou un surhomme capable, par la seule force de son génie, de faire mouvoir les foules à sa guise. La croyance des fascistes à la nécessité des chefs les oblige à condamner l'œuvre des historiens qui contestent l'influence des grands hommes sur l'évolution politique des masses. C'est que leur pensée, comme celle de leur ancêtre Dante, est très souvent tournée vers l'époque de César, époque si mouvementée, si dramatique, et pour eux toute dorée de gloire, où le peuple dont ils se flattent de descendre a manifesté sa grandeur avec le plus d'éclat. Il n'est donc pas étonnant que l'interprétation dantesque du caractère de César leur apparaisse comme la seule exacte. Il n'est pas étonnant non plus que le gouvernement italien commémore pieusement le retour des ides de mars et témoigne ainsi, selon des rites officiels, de sa déférence envers l'homme d'Etat qui avait rêvé pour Rome d'un empire universel.

L'admiration pour l'œuvre de César implique le culte de la ville éternelle, dont l'Impérator avait composé la physionomie politique telle que nous l'a transmise la tradition. Dans la pensée de Dante, le culte de Rome ne signifie pas seulement le culte de la cité en elle-même, de sa valeur archéologique ou de son prestige spirituel, il signifie aussi et surtout le culte du peuple romain envisagé comme le peuple choisi par les Dieux pour commander aux autres. L'espoir de suprématie temporelle que le poète avait conçu pour son pays se retrouve aujourd'hui dans le rêve de prééminence européenne dont s'enchante la pensée des fascistes. Comme Dante au moyen âge, les fascistes imaginent pour l'Italie une organisation modelée sur celle de l'empire romain avant sa décadence.

Dante est bien obligé de reconnaître cependant, au moins dans son for intérieur, que la suprématie temporelle de Rome s'est fondée sur le pouvoir de l'épée, ce qui se concilie mal, chez un chrétien comme lui, avec le sentiment de la justice : pouvait-il oublier que la domination d'un peuple s'instaure le plus souvent sur la défaite ou la servitude d'un ou de plusieurs autres? Il

a sans doute prévu l'objection qu'on pouvait lui faire à ce sujet, et il semble bien y répondre par avance quand il explique, dans le livre II de sa *Monarchie* et dans le livre IV de son *Banquet*, que si l'empire a été donné à Rome, c'est par un décret de la Providence, ce qui paraît lever à ses yeux toutes les difficultés : il est persuadé que la Providence ayant délégué au peuple romain son pouvoir sur la terre, elle ne saurait rien permettre qui soit en contradiction avec sa haute justice et sa haute sagesse. Sous les apparences de la force, le peuple qu'elle a choisi pour la remplacer en ce monde ne saurait donc exercer son autorité qu'avec douceur et pour le plus grand bien politique de ceux sur qui cette autorité aura à s'exercer. Dante est d'ailleurs convaincu que les Romains, « la fleur de la race latine », ont mérité la suprématie non seulement parce que la souveraineté divine en a décidé ainsi, mais aussi parce que leurs vertus politiques et morales les en rendaient dignes. Tous ces aphorismes doctrinaux montrent à quel point il était envoûté par ses souvenirs d'histoire.

L'apologie de César et le culte de Rome devaient fatalement conduire le poète à l'impérialisme. C'est un mot qui a dans les cœurs et dans la mémoire de certains peuples une pénible résonance, car il a servi d'enseigne à une nation dont la politique agressive a abouti aux tragiques événements de 1914. On ne peut songer sans tristesse aux ruines que cette politique a laissées sur notre sol, aux œuvres d'art dont elle a insulté et mutilé la beauté auguste : il est fâcheux qu'en notre temps la civilisation ait de tels reculs. Et quand on est un admirateur de Dante, on ne se rappelle pas sans étonnement que le plus grand esprit du Trecento, tout chrétien qu'il fût, a esquissé une théorie impérieuse où l'on découvre comme une préfiguration de ce que Nietzsche devait appeler un jour « la volonté de puissance ». La théorie est établie avec une concision toute dantesque dans le septième chant de l'Enfer. Interrogé par le poète sur l'étrange pouvoir de la Fortune qui se joue des empires et des hommes, son maître Virgile lui fait cette réponse :

« Celui dont la science s'élève au-dessus de tout a créé les cieux et leur a donné un conducteur : il a soumis de même les vaines splendeurs à un chef et ministre qui, de temps en temps, transfère de nation à nation et d'une race à une autre race les biens périssables. *C'est pourquoi tel peuple commande et tel autre languit.* » Aux yeux de Dante il n'y avait donc pas d'autre alternative, pour une nation, que celle de commander ou de languir, d'être suzeraine ou vassale. C'est le principe même de l'impérialisme qu'énonce le dernier vers du passage que nous venons de citer, vers que les fascistes pourraient inscrire en exergue au fronton de leur œuvre politique, car ils n'en touveront pas de plus énergique pour caractériser leur doctrine et leur action.

Comme on comprend que les dignitaires du fascisme fassent, dans leur pensée, une si grande place au souvenir du poète! Les principales idées politiques que Dante a exposées dans ses ouvrages didactiques : le césarisme, le culte de Rome, le souci de donner à l'Italie la forme majestueuse de l'empire, ne les retrouve-t-on pas dans l'œuvre qu'ont accomplie et qu'accomplissent chaque jour les dirigeants du pays voisin? Il est donc logique que les hommes d'Etat fascistes, tout en admirant dans leur grand précurseur l'orfèvre ès belles rimes, accordent cependant une attention plus soutenue aux écrits du théoricien.

Les admirateurs de Dante n'ont pas oublié la façon touchante et solennelle dont les fascistes ont manifesté leur piété pour la cendre du poète qui repose à Ravenne : ceux-ci ont créé une zone de silence autour du tombeau en décrétant que tout trafic de voitures serait interdit dans les rues qui avoisinent le monument. Ainsi les pèlerins qui viennent rendre visite à l'ombre du poète pourront méditer et se recueillir sans être dérangés par le bruit des klaxons et des moteurs. Les rumeurs modernes font un tel contraste avec ce que l'on sait de Dante, réputé de son temps pour être un grand silencieux, que le geste du gouvernement italien est apparu comme l'hommage le plus digne du poète.

MAURICE VALLIS.

LE CONSERVATOIRE NATIONAL
DE MUSIQUE ET D'ART DRAMATIQUE
HIER, AUJOURD'HUI ET DEMAIN

—

Une institution nationale existe, une des trois grandes Ecoles de l'Enseignement Supérieur des Beaux-Arts Français, — le Conservatoire National de Musique et d'Art Dramatique, qui vit, en ce moment, sa cent quarante et troisième année d'existence, ayant été fondé officiellement par décret de la Convention le 16 Thermidor an III, soit le 3 août 1795. En fait, il est un peu plus âgé, puisque ce Conservatoire républicain prolongeait, en la transformant, l'Ecole royale de chant et de déclamation, ouverte sur initiative du baron de Breteuil, ministre de la Maison du Roi, le 1er avril 1784.

En cet état de cause, le Conservatoire serait donc âgé de cent cinquante-quatre ans. Et, pour ceux qui le connaissent bien, il apparaît, — malgré les apparences de cet âge, — comme magnifiquement jeune.

Les dictionnaires de la langue française affirment que son nom se doit ainsi traduire : « Etablissement fondé en vue de propager une science, un art, de former certaines spécialités, telles que la musique, le chant, les sciences applicables à l'art et à l'industrie. »

La définition n'est pas absolument complète : il s'en faut. Il conviendrait sans doute d'ajouter diverses indications, par exemple celle-ci : qu'une telle Ecole est, aussi, destinée à conserver dans leur pureté native, et à faire connaître à ses élèves, la collection des chefs-d'œuvre nationaux, — que par conséquent elle est un musée,

une bibliothèque, un laboratoire en même temps. Par suite, une telle institution d'enseignement poursuit une double tâche : elle fait connaître le passé et ses expériences; elle prépare l'avenir et ses possibilités.

Ceci parce que, suivant la définition du bon vieux Laharpe, « les Beaux-Arts voulant être plus sentis que démontrés », le rôle d'une Ecole d'Enseignement Supérieur des Beaux-Arts, en fait, est de fournir une *documentation d'instruction* aux jeunes gens pourvus par la nature de *dons spontanés.* Sans cette chose mystérieuse dans ses origines : le *don,* point d'artiste; mais sans ce travail d'*instruction* apporté aux jeunes gens doués, point d'artiste complet.

Cette indication première domine tout : le Conservatoire ne fabrique pas des *talents,* comme un cordonnier fabrique des chaussures ou un boulanger des petits pains; il donne gratuitement aux jeunes gens *doués,* à des degrés d'ailleurs divers suivant les sujets, tous les éléments venus du passé et susceptibles de les aider à créer leur avenir et l'avenir de leur art.

C'est tout. Et c'est immense.

Aussi une telle Ecole, si noble dans ses attributions, se voit obligée d'être quelque chose d'infiniment vivant. Elle doit marcher sans cesse avec le progrès, être toujours d'actualité, se modifier au jour le jour, et, suivant une formule philosophique qui est belle et juste, faire comme la Nature elle-même, c'est-à-dire « se dépasser sans cesse en s'enveloppant ».

Même lorsque l'on a cent cinquante ans bien sonnés, on peut être de son temps. Il faut que l'on soit de son temps. Et c'est pour cette raison que, en ce moment même, d'une manière tout à fait officielle, une Commission ministérielle vient d'achever de tracer les grandes lignes d'un statut nouveau pour le Conservatoire évoluant dans le monde moderne.

Ne parlons pas de « réforme », ni même de « réorganisation » : ces mots auraient ici je ne sais quel sens péjoratif tout à fait déplaisant. Nommons cela : évolution, mise au point, aménagement, croissance : tous les

mots qui vous viendront à l'imagination, pourvu que ces mots donnent l'impression que le Conservatoire est un être vivant, plein de santé, d'originalité, de verve qui, dans l'élan des temps présents, veut continuer de remplir avec une ardeur extrême la mission dont le chargea la Convention sur le rapport enthousiaste de Marie-Joseph Chénier : donner à l'avenir le tremplin du passé.

Cette Commission, qui vient de terminer ses travaux, ne s'est pas occupée seulement du Conservatoire : avec un sens très juste des réalités, elle a uni dans le même faisceau d'efforts les trois grandes Ecoles de l'Enseignement Supérieur des Beaux-Arts : le Conservatoire, l'Ecole des Beaux-Arts et l'Ecole des Arts Décoratifs. Trois maisons qui sont sœurs et dont la plupart des maîtres sont liés par la fraternité nouée à la Villa Médicis, puisque beaucoup d'entre eux sont Prix de Rome ou de l'Ecole d'Athènes.

Et l'idée est venue, — très juste, — de constituer une Faculté des Arts qui, composée de ces trois illustres maisons, formerait une belle unité de recherches et de travail.

Il ne faut plus ici qu'une volonté à exprimer, celle du Parlement : nul ne saurait douter que, dans l'intérêt supérieur de l'Art français et des étudiants peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, décorateurs, musiciens, chanteurs et comédiens, la chose ne soit réalisée tout prochainement.

C'est une nécessité d'ordre national.

Dans cette Faculté des Arts, chacune des trois Ecoles gardera naturellement la parfaite autonomie indispensable à sa vie propre.

Quelle sera ici la part du Conservatoire, — puisque c'est de lui que nous parlons aujourd'hui?

D'abord une question de mot.

Elle peut paraître superficielle à certains : elle est très importante en réalité.

Il est indispensable que le terme « Conservatoire » devienne un terme officiel réservé aux deux seules Ecoles Nationales de Paris qui devraient être titulaires du droit

exclusif de le porter : celui de Musique et d'Art Dramatique, et celui des Arts et Métiers.

A l'heure présente, le mot « Conservatoire » peut être utilisé par n'importe qui; c'est un « nom commun » auquel on ajoute ce que l'on veut. D'où des confusions de terminologie, des erreurs, des amphibologies, dans l'esprit plus principalement des étrangers.

Le mot « Conservatoire » doit devenir un « nom propre », et par conséquent une « propriété exclusive ».

C'est un pavillon sur une Ecole : ce pavillon doit être national.

Un mot, oui. Mais il est, comme disait Kipling, des « maîtres-mots » : le mot « Conservatoire » est un de ceux-là.

Ce mot, — ce titre de gloire, nous avons le droit de le dire, — couvre une maison dans laquelle plus de quatre-vingts professeurs et plus de neuf cents élèves s'adonnent à l'étude théorique et pratique de la musique sous toutes ses formes, — composition, voix et instruments, — et du théâtre sous toutes ses expériences, — chant, danse, mime, tragédie, comédie, — avec le soutien d'une certaine culture générale envisagée sous l'angle pratique et professionnel nécessité par les besoins d'élèves destinés à de certaines besognes exclusivement artistiques.

Dans les limites de ce plan de labeur, on travaille beaucoup, régulièrement et très-bien au Conservatoire National de Musique et d'Art Dramatique.

Un usage humoristique et plus que séculaire veut que, chaque année, vers la fin de juin et le début de juillet, une série d'articles paraissent qui déversent sur le Conservatoire, ses maîtres et ses élèves, des tombereaux de critiques ironiques. Ces critiques sont faites en vertu d'une manière de rite auquel on ne saurait manquer sous peine d'être accusé de « pompiérisme ». Elles se copient d'année en année... depuis le Directoire! Car les maîtres et les camarades de Talma se sont entendu reprocher exactement les mêmes choses, presque dans les mêmes termes. Les régimes se sont succédé depuis l'Empire premier; mais les moqueries ne se sont pas rajeunies.

Pourquoi? Oh! pour cette raison bien simple que voici: personne ne s'est jamais avisé que le Conservatoire est une Ecole, que ses travaux sont scolaires, que ses exercices sont scolaires, que ses concours sont scolaires, — que ses diplômes sont scolaires, — et que, par conséquent, ses *étudiants* sont des *élèves,* — qu'un *élève* est un *débutant,* — qu'un *débutant* est forcément quelqu'un qui *essaie,* — et que, dans toutes les professions imaginables, quelqu'un qui *essaie* n'est pas forcément un génie...

Sous ce prétexte que les concours du Conservatoire sont publics, — ce « public », qui est invité, veut absolument que chaque année on lui présente une collection de prodiges, une sélection de merveilles, un bouquet de splendeurs. Et comme on lui montre de jeunes étudiants, enthousiastes de l'art qu'ils exerceront plus tard, mais angoissés par les terreurs du concours, peu maîtres de leurs nerfs, placés dans des conditions matérielles périlleuses, — ce public s'étonne, s'exclame, et rend l'Ecole responsable de la déception qu'il éprouve. Ne sachant rien de ce qui s'est passé, durant l'année scolaire, dans l'intérieur du Conservatoire, ni les efforts, ni les recherches, ni les tâtonnements, ce public ne comprend pas pourquoi le jury prend telle ou telle décision basée précisément souvent sur une scolarité que lui, jury, connaît et apprécie.

Songez donc qu'en un laps de temps qui varie entre six et quinze minutes, chaque candidat doit, — instrumentiste, chanteur, comédien, — donner toute la mesure d'une âme et d'un cœur. Et ceci dans une atmosphère terrible de nervosité, d'angoisse profonde, avec la sensation, fausse bien entendu, mais atroce, — qu'il joue sa vie et son avenir. Il est pris entre deux camarades aussi bouleversés que lui et qui passent l'un avant, l'autre après, à la même cadence et dans les mêmes affres. Songez donc à tout ce qui, durant ces minutes, peut faire perdre au candidat les trois quarts de ses qualités : le « trac », l'horrible trac qui paralyse les doigts, étrangle la voix, — un trou de mémoire, — un vertige, — un faux-pas, — un geste malheureux, — un éternuement, — un battement de

cœur impossible à dompter, — une poussière : un rien, et tout est par terre. Songez que, au théâtre ou au concert, l'artiste arrivé, maître de son art, a tout un morceau, tout un acte, toute une pièce pour rattraper, masquer, compenser une défaillance ou une erreur, pour redevenir lui-même... Ici, le candidat, jeté par exemple en plein milieu d'une situation de théâtre quand il prend une scène de sommet dans une pièce, a de six à quinze minutes pour se hausser au paroxysme d'une crise et bouleverser un auditoire tout prêt à ne rien lui passer! Il y aurait de quoi faire rentrer sous terre l'artiste le plus illustre et le plus puissant!

Les candidats aux concours du Conservatoire sont des élèves qui passent un concours de fin d'études : n'en demandez pas davantage, — et c'est déjà formidable... Mieux : c'est unique. Car quel est l'étudiant que les usages soumettent à une angoisse publique pareille? quel candidat à Normale, quel élève sortant de Polytechnique, quel admissible à l'agrégation se voient invités à traiter leur question d'examen dans des conditions pareilles?

On répond à cela : mais les élèves du Conservatoire, futurs interprètes de concerts ou de théâtre, doivent s'accoutumer au public. D'accord, — mais à la condition que le public considère en eux des élèves, étudiants à fin d'études, et n'exige pas d'eux ce qu'il n'exigerait jamais des artistes les plus arrivés et les plus rompus à toutes les gymnastiques d'un art que ces étudiants commencent seulement de servir avec une foi, une ardeur et une magnifique ingénuité de néophytes.

Cette indication donnée, — et elle est essentielle, — il est parfaitement évident que, comme toute institution, le Conservatoire est perfectible et que, même, il est indispensable de le perfectionner sans cesse : car qui ne se développe pas s'arrête.

Et si le Conservatoire *conserve* le passé artistique de la France, encore doit-il vivre « dans le siècle » et de son temps.

C'est là précisément le plus puissant des motifs qui ont

déterminé la création de la Commission de développement qui vient de terminer ses travaux.

Car, ici, il convient d'avouer que, depuis un certain temps, nous nous étions laissé dépasser, — en ce qui concerne l'organisation matérielle, — par les étrangers.

Le « moral » du Conservatoire, sa ferveur artistique, son enthousiasme, ses méthodes techniques étaient restés les mêmes. Et le rayonnement de sa haute culture faisait et fait toujours de lui la plus noble maison de musique et de théâtre qu'il y ait dans le monde.

Mais le « matériel » n'est pas à la hauteur de ce « moral ».

Ceci vient de la désaffection singulière que les services financiers de l'Etat français ont toujours manifestée à l'égard du Conservatoire, — la seule maison de France pour laquelle il n'y ait jamais le moindre petit grain de mil dans aucun budget.

Parlant à la Convention afin de défendre une création qui lui tenait au cœur, mais qui ne plaisait pas à certains de ses collègues, Chénier, afin d'enlever les suffrages de ces hésitants, avait eu ce mot évidemment diplomatique, mais malheureux : « Citoyens, nous vous promettons que le Conservatoire ne coûtera pas cher! »... Fatale parole, que les ministres des Finances depuis cent et des années se repassent successivement comme règle de conduite ne supportant aucune exception!

Qu'il s'agisse de chauffage, de l'achat des partitions, des traitements du corps enseignant, des bourses des élèves, — le Conservatoire est régi suivant une avarice qui dépasse en parcimonie les pires subtilités de tous les Harpagons, celui de Molière, celui de Plaute et celui de *l'Avare Chinois* dont notre maître André Antoine nous révéla jadis l'épouvantable pingrerie.

Le Conservatoire ne coûte pas cher, ah non!... Et pour l'équilibre des finances publiques, il eût été à souhaiter que dans pas mal de services on appliquât aux dépenses la vingt-cinquième partie des sévérités sous lesquelles plie la Maison Nationale de la Musique et de l'Art Dramatique français, dont les professeurs sont moins payés qu'un

chef piqueur de pavés de la Ville de Paris, dont les élèves ne reçoivent que quelques maigres bourses notoirement insuffisantes et dont les classes ne possèdent pas même le matériel dont on dote la plus modeste des écoles primaires.

Aussi est-on douloureusement impressionné quand on fait le tour des Conservatoires étrangers et que l'on voit ces palais dont l'équipement souligne la détresse de l'Ecole de la rue de Madrid.

L'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, les Etats-Unis, Vienne, Munich, Moscou, présentent des édifices où tout est mis en œuvre pour assurer aux étudiants de la musique et du théâtre la possession et l'usage des matériels les plus modernes, les plus riches, les plus perfectionnés: bibliothèques, salles de projections, costumes, instruments, décors, éclairages, accessoires, autant de documents incessamment renouvelés suivant les techniques les plus proches de la réalité en service dans les théâtres. Parfois même, en certains pays, le Conservatoire est en avance sur la technique théâtrale et instrumentale, et donne le ton.

Il ne s'agit pas de changer le « moral » de notre Conservatoire, qui est excellent et très français.

Il s'agit de donner à cette « force morale » l'outillage moderne grâce auquel le rendement de notre chère et illustre Maison sera, du jour au lendemain, décuplé.

C'est uniquement, ici, une question de statut, et une question d'argent.

Au budget de 1938, le Conservatoire est inscrit, au chapitre du Matériel, pour une somme de 60.200 francs.

Si extraordinaire que cela paraisse, vous avez lu exactement le chiffre : *soixante mille deux cents francs*.

C'est la somme avec laquelle une administration entière, un corps enseignant de 84 professeurs et un effectif scolaire de plus de neuf cents étudiants doivent se procurer les objets de toute nature nécessaires aux études de composition, d'instruments, de chant, de danse, de comédie.

Que voulez-vous faire avec une somme aussi minime, — tranchons le mot, aussi inexistante?

Or, tout est à faire dans ce chapitre particulier : mise au point moderne de notre grande Ecole.

Et c'est ce « tout » que le projet d'aménagement va devoir envisager, et faire admettre par l'administration des Finances.

Non seulement, il y a toutes sortes d'améliorations à apporter à l'immeuble actuel de la rue de Madrid : mobilier, éclairage, installation technique des classes existant actuellement et qui sont absolument nues. Mais il y a à prévoir du neuf, et beaucoup de neuf : le terrain nécessaire existant et parfaitement vide, derrière les bâtiments présents, il n'y a pas à chercher bien loin ce que l'on a sous la main.

Or que manque-t-il?

D'abord, et avant tout, des classes d'opéra, d'opéra-comique, tragédie et comédie, — c'est-à-dire des studios équipés avec plateau, projecteurs, minimum de décors modernes et magasin d'accessoires suffisants pour que les professeurs possèdent un minimum de sièges, armes, meubles, objets anciens et modernes nécessaires afin que l'apprentissage de la mise en scène ne se déroule plus dans le domaine des abstractions, que l'épée de Siegfried ou le sceptre de Pyrrhus ne soient pas remplacés par un parapluie, les gobelets de Fantasio par un morceau de papier, et le trône du roi Lear par un tabouret de piano, — pour qu'aussi les élèves apprennent à se maquiller, à draper un péplos, à porter une couronne, pour qu'enfin les jeux de lumière et l'usage des praticables ne soient pas des inconnus.

Ensuite, les collections nécessaires, — livres, gravures, projections, films, — installées dans une ou plusieurs salles de travail à destination spéciale et permettant l'étude de l'histoire, de la géographie, de l'archéologie, de l'histoire de l'art, appliquées directement et professionnellement à la mise en scène dramatique et à l'étude des pièces du répertoire : un vrai laboratoire est ici indispensable.

Encore la création de services nouveaux qui tiennent compte de l'invasion dans l'art dramatique de toute la

technique moderne dont une bonne part ressort du domaine de la mécanique. Ici, outre les classes de régisseurs, comme Silvio d'Amico en a organisées à Rome d'une manière si remarquable, il faut créer des travaux pratiques sans lesquels nos jeunes artistes arriveront mal armés dans leurs carrières : l'enregistrement phonographique, l'étude de la phonétique, le maniement du cinématographe, celui de la radio et de la télévision, avec tout ce qu'entraînent ces expressions artistiques nouvelles, depuis les surprises des ondes jusqu'à la pratique de certain exercices physiques réclamés par les metteurs en scène, — voilà quelques-uns des enseignements nouveaux qui doivent, de toute nécessité, prendre place dans le Conservatoire élargi et mis à l'unisson de la vie moderne. Sans compter qu'il n'existe aucun motif raisonnable pour que, à côté des artistes de concerts et de théâtres, on ne fasse pas, comme à l'étranger, une place aux sections d'éclairage et de décoration, auxiliaires de plus en plus actifs de la mise en scène moderne.

Enfin, en sus de la vieille et acoustiquement parfaite, mais scéniquement vétuste, salle de l'ancien Conservatoire, l'Ecole doit posséder une salle personnelle moderne comme celle qu'à Rome toujours, Silvio d'Amico a organisée et placée sous le vocable d'Eléonora Duse. Cette salle, pourvue de tous les équipements les plus récents, serait à la fois la salle des examens et la salle des exercices d'élèves.

« Mais c'est un palais que vous demandez! s'exclameront certains.

Eh bien, pourquoi pas?... La Sorbonne et ses annexes, les Instituts, ne sont-ils pas des palais? Pourquoi les Beaux-Arts ne jouiraient-ils pas des mêmes avantages que les Lettres, les Sciences et la Médecine? Parce que, en 1795, Chénier a promis à la Convention que le Conservatoire « ne coûterait pas cher »? La promesse est plaisante; et puis, assez lointaine pour qu'il y ait prescription.

D'ailleurs, ce que font les Allemands, les Italiens, les Russes, pourquoi ne le faisons-nous pas? Qui nous en

empêche?... Des municipalités de villes de la Seine, Suresnes la première, ont construit des écoles primaires où rien ne manque, ni dans le domaine pédagogique, ni dans le domaine physique, — de la bibliothèque à la piscine, de la géographie à la chimie, du cinéma aux sciences naturelles. L'Etat peut bien faire pour son Ecole supérieure Nationale de Musique et de Théâtre un effort similaire.

Il semble d'ailleurs qu'un tel aménagement aurait pour corollaire nécessaire la transformation des concours : la formule du morceau ou de la scène de quelques minutes, apportée en costume moderne, dans une atmosphère sans aucun rapport avec celle du théâtre, est évidemment vétuste.

En ce qui concerne par exemple les comédiens, on comprendrait beaucoup mieux une formule comme celle que je propose ici.

Le concours de tragédie-comédie tel qu'il se pratique aujourd'hui, c'est-à-dire le défilé individuel, chacun dans une scène détachée (quand ce n'est pas un amalgame de scènes cousues au gros fil entre elles sans souci de la pièce et de son développement), serait remplacé par la mise en scène complète de quatre œuvres intégralement représentées, avec costumes, décors, éclairages : une tragédie, une comédie classique, une farce classique et une œuvre moderne. Ces quatre pièces seraient choisies de telle sorte que chacun des étudiants concurrents, triés sévèrement sur le volet, et ramenés à un minimum des meilleurs élèves chaque année, aurait à jouer un rôle, plus ou moins important, dans chaque pièce, mais susceptible de mettre en valeur ses qualités, voire l'utilisation de certains défauts (ce qui arrive), sa manière de porter le costume, de se maquiller, d'aller, de venir, d'écouter, d'être tantôt premier rôle, tantôt deuxième plan, — bref, de montrer sous quatre aspects différents son emploi et son utilité.

Ces quatre pièces seraient jouées en huit jours, une tous les deux jours; et le huitième jour, le jury décernerait non plus ses prix et ses accessits qui, malheureu-

sement, ne donnent, en fait, droit absolu à rien, — mais une « licence de comédien » dont la possession devrait assurer, — comme il est fait en Italie et en Russie, un engagement immédiat pour un minimum de temps donné.

Evidemment l'idée peut paraître audacieuse. Elle constituerait un bouleversement complet dans des habitudes séculaires. Mais le monde artistique a singulièrement évolué depuis quelques années. Et on ne voit pas très bien quels avantages la France tirerait de laisser son admirable engin de travail qui s'appelle le Conservatoire continuer d'appliquer des systèmes qui n'ont plus cours nulle part. A la force morale magnifique que représente le Conservatoire National, appuyé sur cent cinquante ans de gloire et d'expérience, donnons la force matérielle qui assurera à cette illustre maison la possession de ce premier rang international qui a été, est encore malgré son outillage défectueux, et doit rester avec un équipement neuf, celui de notre Ecole Nationale Supérieure de Musique et d'Art Dramatique.

GEORGES G.-TOUDOUZE.

LA PROPAGANDE MYSTIQUE DES COMMUNISTES EN 1848

Dans l'un de ses ouvrages destiné à exciter l'envie chez les ouvriers, dans son *Histoire du Socialisme* (T. I, p. 543), le franc-maçon Benoît Malon dit en son langage fanatique, à propos du mouvement social qui aboutit à la convulsion de 1848 : « Malheureusement le néo-christianisme empoisonnait ce renouveau socialiste. » C'était, à son sentiment, une « époque d'orgie spiritualiste ».

Ce fut, en effet, un lieu commun de la littérature de cette période, d'affirmer que le Socialisme découle logiquement du Christianisme. Et socialistes ou communistes pensaient, à l'exemple du conventionnel Barère, que Jésus-Christ a été le « législateur de la démocratie ». Ils rivalisaient de zèle en s'efforçant d'en persuader l'opinion publique. Dans l'entraînement prétendument mystique, maints esprits d'origine aristocratique, plus ou moins responsables des conséquences tragiques qui résultent fatalement de telles propagandes, vinrent leur donner un appui vigoureux en déclarant que l'Histoire par les explosions populaires tourne un feuillet de l'Evangile. Il fallait achever, disait-on, la Révolution de 1789, qui aurait été le prélude de la réalisation sociale de l'enseignement de Jésus. On adorait Jésus, Rousseau et Robespierre, ces trois noms, proclamait Laponneraye, « qui marchent inséparablement et qui se déduisent logiquement les uns des autres, comme les trois termes

d'un théorème ». Un autre auteur, prêtre défroqué, qui, a composé une Histoire de la Classe ouvrière, répétait : « Spartacus, Jésus, Rousseau ont été les personnifications historiques du triple idéal que l'humanité a tour à tour poursuivi (1). »

Toute une littérature, composée de textes isolés, empruntés aux écrits apostoliques ou patristiques, exalta à l'envi cete doctrine. Et ce fut comme une mise en demeure adressée aux catholiques de se prononcer en faveur du Communisme, au nom même de leur foi religieuse. S'ils ne consentaient point à devenir communistes, ils n'étaient plus que fripons ou niais, exploiteurs hypocrites ou radoteurs de vaines prières. Dès lors, ils ne méritaient plus que l'injure, et surtout la spoliation qui rétablirait l'ordre selon un absolu divin entrevu par Babeuf (2).

Examiner l'un de ces pamphlets, c'est les connaître tous. Les textes sont rassemblés en une sorte de florilège que divers auteurs se passent les uns aux autres. C'est un bien commun qu'ils s'approprient. Il y en a d'honnêtes, je veux dire que certains auteurs avouent leur larcin. Parmi les plus célèbres de ces recueils citons celui du carbonaro Et. Cabet, que Proudhon, un jour d'indulgence, appelait le « patriarche des imbéciles ». Cet ouvrage, le *Vrai Christianisme*, aurait coûté au plagiaire

(1) Robert (du Var), *Education nationale de l'homme et du citoyen*. P. 12.

(2) Au cours de ces lignes nous nous servons indifféremment des termes de *socialistes* et de *communistes*, qui étaient, dans le langage de l'époque, très généralement équivalents. Ce n'est que plus tard que des dialecticiens introduisirent une distinction entre le socialisme doctrinaire et le socialisme révolutionnaire ou communisme proprement dit. Le communisme n'était pas, d'ailleurs, la théorie la plus redoutable à cette époque. Proudhon se plaisait à en compter de 100 à 200 mille. Statistique ridicule! Il n'en est pas moins vrai que le premier banquet des communistes remonte au 1er juillet 1840. Ceux qui y participèrent étaient au nombre de 1.200. Ils considérèrent comme un événement mémorable le fait d'avoir pu se réunir. En réalité, cet acte merveilleux passa inaperçu. Tout se borna à une manifestation vulgairement bachique. On porta de nombreux toasts, un peu plus stupides que de coutume. Aucun — chose bizarre — n'est de caractère mystique. — Rrappelons les grandes lignes du programme d'un socialiste doctrinaire, Louis Blanc : remplacer la Banque de France par une banque populaire au service du prolétariat. Etatiser les chemins de fer, les mines, les assurances, ouvrir des entreprises étatisées... En un mot, étatiser le crédit, l'industrie et le commerce.

de l'utopie icarienne, plus de douze années de travail (3). Il aurait eu pour son élaboration de nombreuses conférences avec l'un de ses amis « profondément, assure-t-il, instruit dans l'Evangile ». Citons celui de V. Meunier, qui attira l'attention soutenue d'un philosophe qui resta toute sa vie d'un sectarisme fiévreux, Ch. Renouvier, quoique ce choix de textes ait été recueilli sans examen critique; celui de F. Chevé, esprit à la fois exalté et incohérent. Il se croyait catholique parce qu'il était révolutionnaire. Un jour, il veut se faire moine, et le lendemain, on le rencontre disciple de Proudhon. Ces publicistes, dont la nocivité ne fait aucun doute pour un historien, sont, en réalité, copistes d'un Villegardelle et d'un Simon Granger. Ce Granger, qui fut l'éditeur des œuvres de Blanqui, est peut-être de tous ces pamphlets l'auteur du plus perfide. Toutes ces éruditions, comme on le pense bien, sont d'une médiocrité désolante, malgré un succès — c'est étrange à dire! — qui dure encore.

Sous prétexte que le Christianisme a rénové le monde, on ne remarque certainement pas assez que son fondateur ne s'est point présenté en réformateur social. Il n'a proposé aucun changment de structure, pour adopter le jargon actuel. Il n'a pas été un chef d'agitation populaire. Il a aussi bien accepté la forme politique de son temps qu'il a admis l'inégalité des conditions. Et l'on chercherait vainement dans l'Evangile un mot contre le droit de propriété. Le cruel et vénal Pilate ne trouvait rien de coupable chez cet accusé. Assurément, la colère de Jésus s'est élevée contre les abus, sa miséricorde s'est émue en présence de la situation misérable des foules.

Quelques traits rapides du tableau évangélique suffiront pour montrer le libre usage de l'argent aux premières heures du Christianisme.

Simon-Pierre et André sont propriétaires d'une maison (*Mc*, 1, 29; *Mt.*, 8, 14), Jacques, fils de Zébédée et Jean

(3) Cabet ayant lu, pendant son séjour à Londres un ouvrage de Lord W. Carisdall, il en fit un extrait qu'il adapta, puis il le publia sous le titre de *Voyage en Icarie*, en 1842.

son frère se livrent à l'industrie de la pêche. Ce Jean possède encore un « chez lui » à Jérusalem (*Jn*, 9, 27). Et Zébédée a même des employés à son service pour son commerce (*Mc*, 1, 20). Après la mort de Jésus, Jacques et Jean retournent à leurs filets (*Jn*, 21, 5), Marthe, elle aussi, est propriétaire d'une maison (*Lc*, 10, 38), Jeanne, femme de Houza (probablement sa veuve), l'intendant de Hérode Antipas, Suzanne, Salomé (probablement devenue veuve également), mère de Jean, et d'autres pieuses femmes subviennent, selon une coutume juive (4), aux nécessités du prédicateur itinérant. Celui-ci avait formé avec ses apôtres une petite communauté qui possédait une bourse, avec laquelle ses membres achètent ce qui est nécessaire à l'existence, tout en pratiquant l'aumône. A l'heure de la trahison de Judas, quelques-uns des disciples pensaient que le Maître veut signifier à celui qui tenait la bourse d'acheter ce qu'il fallait pour la fête (*Jn*, 13, 29). Zachée est un riche, c'est un chef de publicains. Cet homme opulent, dont la fortune est certainement le produit de l'exaction et de la rapine, reçoit Jésus chez lui. Touché par le mystérieux accent d'une parole divine, Zachée se décide à distribuer la moitié seulement de ses biens, et à réparer le tort qu'il a professionnellement fait. Le Christ le félicite en raison de son repentir, il ne lui ordonne pas de se dépouiller complètement (*Lc*, 19, 1 et sq). Joseph d'Arimathie est un membre du Sanhédrin, l'Evangile qualifie ce personnage officiel d' « homme bon et juste. » (*Lc*, 23, 56). Nicodème, notable du parti pharisien, est riche; il prit la défense de Jésus. Celui-ci ne l'a point repoussé en raison de sa situation sociale. Marie verse sur les pieds de Jésus un parfum de grande valeur. L'un des disciples insinue qu'on aurait pu en tirer un bon prix, afin de le donner aux pauvres. Jésus louange le geste de Marie. Le Maître a préféré au don pour les pauvres un acte de piété envers sa personne... En somme, nous constatons qu'il est fait, comme nous l'avons déclaré, un libre usage de l'argent.

(4) Saint Jérôme remarque (*adv. Jovin.*, ch. 25) : *mulieribus quæ juxta morem judaicum magistris de sua substantia ministrabant.*

On ne trouvera pas, dans tout l'Evangile, ni chez les Apôtres, ni chez les Pères de l'Eglise, l'éloge de la pauvreté en soi. D'ailleurs, le terme de *pauvre* n'y a pas absolument le sens que nous lui attribuons aujourd'hui. Il a un accent religieux qu'il a perdu. Un René Ménard est aussi stupide que beaucoup d'autres : il se figure que Jésus est suivi par des « gens sans aveu » et par des « filles perdues ».

Jésus n'est point venu établir une théorie économique. Il se montre assez rude pour renvoyer à leurs intérêts pratiques ceux qui le prennent pour un arbitre de législation sociale. A celui qui le prie de faire observer à son frère la loi de succession selon la coutume, Jésus répond qu'il n'est pas un juge ou un répartiteur (*Lc*, 12, 13-14). Il est évident que tout démontre, dans l'Evangile, que le régime économique sous lequel vivaient les Juifs était celui de la propriété la plus absolue. Que Jésus ait reconnu comme légitime la possession et la multiplication des biens, cela découle des enseignements qu'il a énoncés dans ses paraboles, et, quelle que soit l'interprétation qu'on leur donne, on peut se reporter à ce propos à la parabole des talents, à celle des mines, à celle de l'économe infidèle (5). Dans la parabole de la vigne, notamment, le propriétaire paie aux ouvriers un salaire à sa convenance, d'une façon tout arbitraire. S'il est permis de considérer la similitude de *Matthieu*, 13, 21, comme la formule générale de la doctrine de Jésus, même dans son application d'économie sociale, nous conclurons qu'il fait reposer le progrès sur le principe de l'évolution graduelle, et non sur celui de la convoitise, de la révolte et de la spoliation.

Jésus n'est pas un démagogue. Il n'a pas cherché à exploiter la misère du prolétariat de son temps. S'il adresse aux riches de véhémentes apostrophes, que les socialistes ont tant de fois mises en relief avant et après

(5) Des exégètes se demandent, en présence des paraboles qui ont des éléments communs, s'il ne s'agit pas d'une seule parabole, rapportée avec des variantes selon les évangélistes. Ils ignorent, entre autres choses, qu'on lit dans le Talmud la même parabole rapportée au nom du même rabbin, mais avec diverses particularités.

1848, il continue l'œuvre des prophètes de l'Ancien Testament, et, dans ses invectives les plus énergiques, il n'y en a pas une qui attaque le droit de propriété, pas une qui réclame l'égalité des conditions, ou pis encore qui ordonne de se soumettre au joug d'une règle commune. Même dans ses menaces, il n'y a aucun élément de revanche matérialiste. C'est dans le sein d'Abraham que Lazare le pauvre est vengé.

Et pourtant à quel auditoire parlait-il? On oublie trop que les conditions de la main-d'œuvre en Palestine, au temps de l'Evangile, étaient des plus précaires. Un employeur, ayant un travail à faire exécuter, embauchait des gens qui étaient inoccupés. Le travail, une fois terminé, les ouvriers ayant été payés à la fin de chaque journée, il ne devait plus rien. Celui qui avait travaillé temporairement se retrouvait en chômage, c'est-à-dire dans la même misère qu'auparavant. Et, d'après l'épître de saint Jacques, nous voyons que les employeurs ne respectaient pas toujours leurs engagements. Il arrivait qu'ils ne payaient pas le salaire convenu (6).

C'est dans la Judée, et surtout à Jérusalem, que s'amassait la foule des prolétaires. Cette capitale — qui était une forteresse — avait une valeur économique particulièrement importante du fait qu'elle était un centre religieux. Là, s'élevait le Temple desservi par un nombreux sacerdoce, corrompu, vénal, fastueux, exigeant, puissamment riche; là se déroulaient des fêtes, à la fois sacrées et nationales. Périodiquement, ces fêtes, par le nombre incalculable de pèlerins qu'elles amenaient, produisaient une grande prospérité. Après la dispersion des millions de visiteurs, c'était naturellement la crise. La misère, en Judée, était de toute évidence un mal social bien plus profond qu'elle ne l'était, même en 1848, en Occident (7). Elle s'accentuait en raison de ce que la Palestine se trouvait sous la domination étrangère. La classe des artisans

(6) Il est assez curieux que saint Jacques et le Sepher ha-Zohar aient des expressions identiques à ce sujet.

(7) Un rabbin, qui était très estimé par le peuple, Haninah ben Dosa, marié et père d'une fille, vivait de quelques caroubes par semaine. C'était l'un des chefs du mouvement nationaliste, le précuseur de Rabbi Akibah.

et des paysans était opprimée également par les Juifs riches qui cherchaient, par intérêt, à flatter le pouvoir dominant, afin d'éviter la violence fiscale. Elle était opprimée par une administration qui allait jusqu'à répandre ses agents chez les fermiers pour en exiger des contributions exceptionnelles, dont le produit était distribué aux faméliques des cités.

Jésus a flétri la thésaurisation, la source impure (quand elle l'était et l'est souvent) de la fortune, le danger des richesses, l'oppression des pauvres, l'égoïsme, l'injustice sous toutes ses formes, il n'a point édifié sa communauté sur une base communiste. Et lorsque les Socialistes se complaisent à citer, soit l'épisode du jeune homme riche à qui Jésus conseille de tout donner aux pauvres, soit celui des *Actes des Apôtres* concernant la vie des premiers fidèles, et qu'ils ajoutent ironiquement que c'est une impudence de souligner qu'on devra distinguer entre le précepte et le conseil, les Socialistes et leurs congénères n'étalent qu'une profonde ignorance, incurable, des faits historiques.

La première Communauté, ou église chrétienne, a été fondée dans un pays où il existait déjà d'autres communautés, des fraternités, celle des Pharisiens, celle des Esséniens, pour ne citer que les plus connues, comme il existait, d'ailleurs, des associations de métiers, des corporations, dirions-nous, où l'entr'aide était un devoir.

Les premiers chrétiens constituèrent donc un *kahal,* c'est-à-dire une communauté. Le code de ces assemblées, déjà existantes, comprenait des degrés par lesquels l'associé (le *haber*) devait passer pour atteindre le sommet de l'idéal. Il était tenu d'observer certaines prescriptions qui devenaient de plus en plus rigoureuses à mesure qu'il s'élevait dans la hiérarchie spirituelle, telle que le concevait sa fraternité. Relativement à l'établissement primitif de la communauté apostolique, on oublie que le fait de passer d'une profession confessionnelle, d'une religion à une autre, n'était pas en Orient une chose indifférente, par rapport aux conditions de la vie quotidienne. Celui qui abandonnait le conformisme de ses

compatriotes, qui étaient en même temps ses coreligionnaires, pouvait avoir, par suite de son changement, à supporter de terribles conséquences, soit dans ses biens, soit même dans sa personne. Il fallait donc, de toute nécessité, créer une caisse commune. Ne se rappelle-t-on pas le serment par lequel une quarantaine de Pharisiens jurent de ne prendre ni nourriture ni breuvage avant d'avoir assassiné le « transfuge », le converti sur la route de Damas, saint Paul? Celui-ci, ayant son neveu dans la même fraternité, eut connaissance de cette horrible conjuration. Dès cette époque, un tel fait avait dû se produire plus d'une fois, les règlements des fraternités furent modifiés. De plus, en donnant au jeune homme riche le *conseil* de tout quitter, Jésus créait l'occasion de critiquer le formalisme rigide du Pharisaïsme. Lorsque, plus tard, un Rabbi Yeshebab distribua tous ses biens aux pauvres, le patriarche Gamaliel II lui fit remarquer qu'il contrevenait aux ordonnances rabbiniques d'après lesquelles il n'était permis de disposer que d'un cinquième de ses ressources pour les bonnes œuvres.

Cette caisse commune une fois créée, s'imaginera-t-on légèrement que l'argent recueilli de la société jérusalémite était distribué sans discernement, ou proportionnellement au nombre des associés? Il est assez remarquable qu'il s'agit surtout, quand il est question de la répartition des aumônes, de veuves. Il y avait encore les besoins de l'apostolat auxquels il fallait subvenir. Il est bien certain que les prédicateurs de la nouvelle religion ne pouvaient généralement compter que sur la participation de la caisse commune. Au surplus, ces prédicateurs, allant répandre la parole en des milieux hostiles, savaient parfaitement quelle devait être l'issue de leur propagande. Aussi n'avaient-ils pas à se préoccuper de se créer des ressources quotidiennes, et encore moins d'une retraite pour leurs vieux jours. Le martyre, et non point la régence de la Banque de France, pourvoyait à la solution de ces questions matérielles. Tous les chefs de la Communauté chrétienne abandonnèrent donc leurs

biens personnels. Cette coutume a persisté fort longtemps chez les évêques (8). Nous constatons, par conséquent, que la condition particulière et passagère de la fraternité de Jérusalem fut exigée par les nécessités du moment. Je dis passagère, puisque, à l'occasion de la mort de saint Etienne, après un jugement illégal, une rigoureuse persécution s'éleva contre les Chrétiens qui habitaient Jérusalem, contraignant ceux qui purent s'échapper à se disperser (les apôtres exceptés) à travers la Judée et la Samarie. Persécution au cours de laquelle, d'ailleurs, les Chrétiens furent complètement dépouillés.

Tout ce que l'on peut dire, c'est que, abstraction faite des exigences de fondation, sous l'impulsion enthousiaste de la première heure, il y eut chez les premiers fidèles, dont la fraternité fut bientôt numériquement supérieure à celle des Pharisiens, une ferveur qui se traduisit en actes de la plus vive générosité. La croyance et la charité étaient communes, mais nullement la propriété des biens. En outre, quelle qu'ait été la forme sociale de cette première communauté de chrétiens, eût-elle été aussi communiste que les Socialistes, et même certains auteurs non socialistes, le prétendent, ce qui n'a pas été, l'abandon des biens était absolument volontaire, et nullement soumis à l'obligation d'une loi, et encore moins exigé par la menace criminelle d'aventuriers devenus chefs d'Etat.

Saphrie et Ananie étaient libres, et l'Apôtre le leur fait observer, de garder leur fortune, ils n'en auraient pas moins été chrétiens. Les apôtres attirèrent sur eux la punition céleste, non point pour n'avoir pas donné tous leurs biens, mais pour avoir menti. Comme le remarque justement Barbeyrac (*La morale des Pères*, p. 206, 1728) : « pour ceux qui gardaient leurs biens, ils pouvaient avoir des raisons de ne pas les mettre dans la communauté, sans être d'ailleurs moins charitables » (9).

(8) C'est, en effet, le concile d'Antioche (341), qui permit aux évêques de conserver leurs biens personnels.

(9) Je cite Barbeyrac parce qu'on a récemment prétendu qu'il était un précurseur des théories « mystiques » du communisme.

Les écrivains socialistes dont les préjugés excluent toute analyse scientifique des faits historiques, en citant toujours le fameux passage des *Actes des Apôtres* concernant la vie des premiers fidèles négligent le passage de ces mêmes *Actes,* d'après lequel « les disciples envoyèrent, chacun selon ses moyens, une aide aux Jérusalémites ». Voulant trop prouver, ils exploitent un argument qui se retourne contre l'efficacité de leur propre doctrine. Lorsque la disette survint (vers 48), et que les saints frères de Jérusalem eurent à en souffrir durement, ils furent bien aises de s'adresser aux communautés chrétiennes qui avaient des facultés d'argent.

Aucune église, en quelque temps et en quelque pays que ce soit, n'a été fondée sur la discipline communiste. Il est arrivé que l'une ait secouru l'autre. Il faut lire saint Paul pour se convaincre avec quel souci, quel scrupule, il sauvegarde la liberté de chaque donateur. « Volontairement », « selon vos moyens », telles sont ses expressions. Certes, on le sent heureux si sa demande pressante a déterminé chez les fidèles un écoulement généreux de libéralités. Toutefois, il répète que « chacun donne, comme il l'a résolu en son cœur, non avec regret, ni par contrainte ». On me permettra de rappeler comment saint Paul entendait organiser les collectes. Ce détail archéologique me paraît intéressant, et le texte de sa lettre (*I Corinth.*) présente certaines difficultés de traduction. A mon avis on doit lire : « quant à la collecte au profit des saints,... que, le premier jour de chaque semaine, chacun de vous mette de côté une part de ce qu'il aura gagné, la mettant dans le trésor, de telle sorte qu'on n'attende pas mon arrivée pour faire la quête ». C'était la méthode juive que l'apôtre voulait introduire chez les chrétiens de la Diaspora, avec cette nuance qu'à la synagogue, le jour du Sabbath, on promettait seulement de donner à la collecte. On payait plus tard. Quelquefois on oubliait de souscrire à son engagement. En tout temps, il y avait, d'ailleurs, à la synagogue un tronc pour les aumônes.

Maints passages des écrits de saint Paul prouvent

abondamment qu'il n'y eut pas la moindre trace de communisme chez les premiers chrétiens. En voici un très remarquable (*Rom.*, 15, 25) : « présentement, je monte à Jérusalem pour aller secourir les saints. Car la Macédoine et l'Achaïe ont bien voulu se mettre à contribution en faveur des pauvres d'entre les saints de Jérusalem » (10). Quelle politesse dans le langage de ce fondateur d'Eglises !« Je ne dis pas cela pour donner un ordre... c'est un avis que je donne... selon vos moyens », dit-il pour solliciter les dons.

Le Christianisme s'est affirmé si peu comme le bouleversement de la société contemporaine, que ses organisateurs n'ont encouragé nullement l'émancipation des esclaves. Je n'ignore pas les discussions qui se sont produites à ce sujet. Il n'est que trop visible que les gens qui ont contredit la thèse que je viens d'énoncer, et que je pourrais appuyer des plus respectables autorités, ont confondu l'idéal plus ou moins rapidement atteint par le Christianisme avec l'attitude primitive de ses fondateurs, nécessitée par les circonstances, et conformément à son essence doctrinale. Chez les Juifs, d'ailleurs, les esclaves, qui formaient un sixième de la population, faisaient partie de la famille. Et la punition qu'ils redoutaient le plus était d'être renvoyés. A la 7e année de leur service, maints esclaves exprimaient le désir de ne pas changer de maître. Nous sortirions de notre sujet en nous laissant entraîner à traiter de ce grave problème. Notons cependant que, même encore d'après le Droit Justinien, l'esclave ne pouvait entrer dans le sacerdoce chrétien qu'avec le consentement de son maître.

Revenons à la question proprement dite du Communisme, en relation avec la doctrine chrétienne, telle que la posait les gens de 1848. Un document légué par l'antiquité est d'une telle importance que des hommes qui ont la prétention d'être instruits, un haut magistrat (Et. Cabet) par exemple, auraient dû s'interdire de soutenir qu'il y a quelque identité entre le Communisme et le

(10) Si le lecteur constate quelque différence avec d'autres traductions, il est prié de se reporter au texte original.

Christianisme. Ce document est décisif. Il s'agit de l'anecdote rapportée par Eusèbe, d'après Hégésippe, écrivain de race juive, converti au Christianisme. L'empereur Domitien, qui mourut assassiné en 96, ayant eu connaissance de l'existence de descendants de saint Jude, proche parent de Jésus, que des langues malveillantes avaient dénoncé comme issus de la race de David, les fit mander. Ce monarque redoutait de la part de ces héritiers de lignée royale une entreprise politique contre son autorité, c'est-à-dire qu'il craignait que cette attribution davidique servît de prétexte aux Juifs pour organiser un mouvement séditieux. Ayant demandé aux deux hommes dénoncés s'il était vrai qu'ils fussent de la postérité de David, les petits-fils de Jude le reconnurent. L'empereur les questionna au sujet de leur fortune; ils montrèrent leurs mains calleuses, et ils répondirent que leurs biens consistaient en quelque trente-neuf arpents de terre, qui valaient neuf mille deniers. Ils ajoutèrent que chacun d'eux en possédait la moitié, et que le revenu de ces terres leur servait pour acquitter les impôts et pour subsister en les cultivant eux-mêmes. Après les avoir encore questionnés sur le « royaume de Jésus-Christ », Domitien renvoya les petits-fils de saint Jude, modestes propriétaires dont l'autorité impériale et l'ordre social n'avaient pas à s'inquiéter.

Ce document est d'une telle précision qu'il terminerait aussitôt toute discussion, dès qu'elle est amorcée, pour les gens de bonne foi. Mais ce qui empêche de croire à l'honnêteté ou à l'intelligence des Socialistes, c'est leur persistance à affirmer leur théorie. Après l'avoir soutenue en invoquant les écrits évangéliques, ils ont prétendu faire collaborer les Pères de l'Eglise à leurs erreurs. Citations sur citations, les Pères deviennent, à leur appel, les théoriciens du Communisme, les avocats de l'illicité de la propriété individuelle. Ne perdons point le temps à justifier la courageuse éloquence de ces vénérables orateurs. Pour violentes qu'elles soient, les critiques des Pères sont bien fondées. Toutefois, on ne doit pas fausser leur doctrine, ni trahir leurs intentions. Ils

ne sont point, en effet, des dilettantes de l'émeute, ils ne sont point des virtuoses de la spoliation. Les Socialistes ont obstinément fermé les yeux, en composant leurs florilèges démagogiques, sur les textes qu'il faut connaître pour avoir des harmonieuses doctrines sociales des Pères une exacte science. Ils enseignent que « le vrai pauvre de Dieu est celui qui l'est dans le fond de l'âme et non celui qui mendie ». (Saint Augustin, *in Psalm.*, 131); qu'un « pauvre rempli d'avarice, qui souhaite de devenir riche et qui porte envie aux riches, est un riche au regard de Dieu, et toutes les malédictions fulminées contre les riches tomberont sur lui ». (Saint Augustin, *in Ps.*, 83). Ils enseignent encore que « ce n'est pas l'argent que l'on condamne dans un homme riche, mais l'avarice seulement ». (Saint Augustin, *in Ps.*, 51). « Avoir des richesses n'est pas de soi-même un vice, c'est l'amour des richesses. » (Saint Gregor., *Mor.*, c. 17). De siècle en siècle le même enseignement est répété. « Ce n'est pas l'indigence ou la pauvreté qui est une vertu et qui nous rend agréables à Dieu, c'est l'amour de la pauvreté. » (Saint Bernard, *Lettre* 100)... Nous pourrions aisément reproduire une longue chaîne de telles citations.

Curieuse et funeste époque que la période qui vit éclore ces nombreux pamphlétaires qui, se maquillant en fins connaisseurs de l'Evangile, dressaient en réalité une machine de guerre contre l'Eglise et contre la Société! Afin d'attirer les mauvaises passions de leurs auditeurs crédules, en même temps qu'ils étalaient une prétendue science des doctrines patristiques d'après laquelle les Pères favorisaient la théorie communiste, les prédicants utopistes affirmaient que les pasteurs de l'Eglise auraient introduit un enseignement nouveau, contraire à l'esprit du Christianisme primitif. Cette déformation se serait produite lorsque les riches auraient fait partie de la communauté chrétienne, tout d'abord composée uniquement de pauvres. Il est vrai que les auteurs de cette découverte ne s'entendent guère sur la date à laquelle se serait produit ce changement doctrinal. En fait, nous avons affaire à de grands ignorants.

Au moment que l'Eglise chrétienne devint officiellement reconnue, et qu'il lui fut permis légalement de posséder, elle se révéla fort riche. Elle accumulait des trésors depuis trois siècles, et, de ses richesses, le jour où était promulgué l'édit le monde fut ébloui (11). Ces biens, au surplus, avaient été mis en valeur par l'intermédiaire des banquiers. En raison de ce que l'on considérait que la fortune devait se déterminer en fonction sociale, il resta difficile aux riches de se faire agréer comme prêtres. Et, bien que l'entrée des pauvres dans le sacerdoce diminuât le paupérisme, le code Théodosien eut des raisons de limiter le nombre des prêtres.

Curieuse et funeste époque, celle où des politiciens osaient appeler « règne de Jésus-Christ » le siècle qui défigurait la doctrine enseignée par le Christ! Epoque où il se vendait en 15 jours plus de 10.000 exemplaires de l'*Esclavage moderne,* de Lamennais, livret qui est un appel à l'insurrection! Epoque où l'Evangile n'était plus qu'une caricature démagogique, où les Pères de l'Eglise devenaient les adjudants de Spartacus, où le « Véritable Christianisme » était celui de l'Evangile commenté par Babeuf, le « grand Babeuf », comme l'appelle un illustre rhéteur, Jaurès! (*Compte rendu officiel du IVe congrès socialiste de Tours,* p. 44. Séance du 2 mars 1902.)

Curieuse et funeste époque, celle au cours de laquelle se publiaient des diatribes prétendument évangéliques dont chaque phrase était illustrée d'un texte ecclésiastique! C'était à croire que tous les annonciateurs de l'Ere nouvelle avait approfondi, pendant de longues veilles, les sciences bibliques. Certes! on connaissait encore mieux l'art de travestir les citations. Dans une proclamation du 12 mai, adressée à propos du coup de main de 1839, signée de Barbès, Blanqui, Laponneraye et d'autres, nous lisons cette vigoureuse apostrophe : *Peuple, lève-toi, et tes ennemis disparaîtront comme la poussière devant l'ouragan.* N'avons-nous pas lu une chose analogue quelque part? La Bible dit, en effet : *Que Dieu*

(11) L'édit d'après lequel il fut permis à l'Eglise de posséder légalement date de 321.

se lève, et ses ennemis disparaîtront... Comme s'évapore la fumée, tu les disperses! (Psaume 68, d'après l'hébreu). Quelle science opportune chez les fabricants de barricades! D'où vient-elle? Ne cherchons pas longtemps la réponse. Cette proclamation est également signée de Lamennais. Et depuis longtemps, même lorsqu'il était l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence,* cet agitateur connaissait la méthode pour tronquer ou falsifier les textes.

Curieuse et funeste époque où trop d'esprits n'avaient plus conscience de l'aristocratie spirituelle du saint Evangile, et qui l'avait transformé en instrument de propagande à l'usage d'une clientèle à séduire. Babeuf chantait le 17 fructidor, an III : *Allez, enfants de la Patrie, Le jour du peuple est arrivé.* Et l'on trouvait juste ou habile de se joindre au chœur de l'église communiste, quitte, par une palinodie répugnante, à se retirer, le moment venu, par crainte des responsabilités (12).

Villegardelle, Granger, Cabet, Considérant, Chevé, Esquiros, V. Meunier, de Mortillet et d'autres, cœurs généreux, dira-t-on suivant le lieu commun, personnages de second plan en tout cas. Ne cherchons pas quant à présent si de plus importants doctrinaires ne furent pas contaminés, constatons seulement que la tradition présentant le Christianisme comme la cause logique du Socialisme et du Communisme a survécu. Les E. Pelletan, V. Schoelcher, F. Huet, Laveleye, Courcelle-Seneuil et d'autres l'ont perpétuée. Et s'il venait à l'esprit de quelqu'un assez curieux de savoir comment il se fait que, loin d'avoir été éphémère, cette aberration a toujours ses croyants, il observera, non sans tristesse, que des hommes tenus pour les plus éminents n'ont pas eu, à ce sujet, d'autre sentiment que des publicistes d'intelligence corrompue, de bonne foi douteuse et de science dépravée. N'est-ce pas Renan qui prétendait que « le Christianisme est une immense révolution sociale où les rangs sont

(12) Après avoir publié toute une littérature d'émeutier, Lamennais rédigea, en 1847, une lettre qui fit le tour de la presse, pour signifier qu'il était l'adversaire des « systèmes socialistes ». Il les condamnait comme devant amener « une servitude telle que le monde n'en a point encore vue, qui réduirait l'homme à n'être qu'une pure machine, un pur outil, etc.»

intervertis » (*Vie de Jésus,* 13e éd., p. 133), qu'il fut « avant tout une révolution économique » (*Marc-Aurèle*, p. 598)? N'est-ce pas Renan qui traitait saint Paul de « compagnon du tour de France... qui sème dans les cœurs, avec son évangile, le mépris de l'ordre social et de l'ordre économique existant alors »! Cette idée est si prépondérante chez Renan qu'elle a fortement imprégné la composition de ses *Origines du Christianisme...* Mais pour celui qui étudiera la transmission de cette tradition jusqu'à nos jours, il y aura des surprises. Plus tard, c'est avec stupeur qu'on rencontre des membres de l'Institut, des professeurs d'économie politique au collège de France ou ailleurs qui la propagent. L'un de ces « Maîtres » sera assez favorisé pour avoir son œuvre traduite en plusieurs langues, et, résultat inattendu, pour être félicité même par des catholiques, qui plus est des catholiques se donnant pour les meilleurs gardiens de l'observance orthodoxe.

Le 25 avril 1848, quelques femmes socialistes organisèrent un banquet afin de commémorer la naissance de Jésus-Christ. On commença par la lecture du Sermon sur la Montagne, on chanta l'hymne à la fraternité, enfin on porta des toasts. L'un d'eux fut porté : au *Christ, père du Socialisme!* Trop de gens qualifiés d'éminents auraient pu participer à cette fantaisie d'amazones, à la table d'honneur. Mais c'est avec peine que l'on constate qu'il s'est trouvé des agrégés de l'Université pour ne point se soucier de vérifier leur documentation de source impure; ils renforçaient ainsi, contre leur désir intime, les propositions mensongères de ceux que Proudhon appelait les « exploiteurs de la crédulité publique », c'est-à-dire les Communistes. Le bon sens n'a pas été mis partout en faillite. Ce n'est pas encore universellement que s'est vérifiée la prévision du même Proudhon, lorsqu'il disait, un jour de lucidité : « les Communistes seront des huîtres attachées côte à côte, sans activité ni sentiments, sur le rocher de la fraternité ».

Le rêve de la « fraternité », tel que l'avait exprimé dans une abondante littérature aux apparences mysti-

ques les hommes de 1848, fut interrompu par le massacre. Issue fatale que n'avait point envisagée M. le vicomte de Chateaubriand, lorsque, prenant des attitudes de prophète, il annonçait la résurrection du peuple-Christ en un style de n'importe quel démagogue : « la liberté, écrivait-il dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe,* crucifiée sur le Calvaire avec le Messie, en descendra avec lui, elle remettra aux nations ce nouveau Testament écrit en leur faveur et jusqu'ici entravé dans ses clauses. » Il l'est encore, il l'est de plus en plus. Depuis ce temps, l'image du « divin socialiste de Nazareth », du « Jésus prolétaire » s'est fanée. La situation devint plus nette. On n'invoqua plus l'Evangile afin de justifier une politique révolutionnaire. Heureusement. Car, pour me servir du langage de saint François de Sales : « l'Ecriture n'est pas une étoffe qu'il soit loisible de tailler à son gré pour s'en faire des parements à sa mode ». L'expression de « divins dogmes de 1789 » se périma, on lui substitua celle d' « immortels principes ». Et encore ce mot empathique d'*immortels* n'était-il peut-être pas assez laïque pour tel humble collaborateur du groupe fraterniste de l' « Atelier », mort questeur du Sénat, après avoir trôné comme vice-président de l'Assemblée nationale, et de mystique devenu anticlérical forcené, toujours au nom des intérêts du peuple.

PAUL VULLIAUD.

LES PIERRES PARLENT

CABRERA ILE MAUDITE

—

C'est le nom d'un îlot de l'archipel des Baléares, à dix-sept kilomètres au sud de Majorque. Cabrera a une réputation sinistre depuis les guerres du premier Empire. Des milliers de soldats français, suisses et italiens au service de la France, y furent déportés, après la capitulation de Baylen en 1808.

Les touristes qui visitaient ce paradis des Baléares, avant la guerre civile d'Espagne, négligeaient Cabrera. Ignorance ou indifférence? L'une et l'autre. Palma et ses vieux palais, la chartreuse de Valdemosa avec ses souvenirs de Chopin et de George Sand, le port de Soller et sa conque profonde, la presqu'île de Formentor, couverte de pins qui embaument, la vieille cité de Pollensa aux maisons brunes constituaient, à elles seules, des attractions si célèbres que Cabrera passait inaperçue. Aujourd'hui, les Baléares, redevenues une des clefs de la Méditerranée, se sont cuirassées de fortifications, hérissées de batteries et servent de bases aux sous-marins et aux avions; les touristes n'y sont plus admis. Et qu'est devenue Cabrera, au cours de ces derniers mois? A coup sûr, avec sa précieuse rade intérieure, un abri pour une flottille.

En 1932, le pèlerin d'histoire passionné que nous étions y vécut une journée inoubliable. Jamais il n'éprouva à ce degré la sensation des « Pierres qui parlent », tellement le site correspond en tous points aux descriptions des infortunés prisonniers. Mais combien les impres-

sions ressenties eussent été plus fortes encore, s'il avait eu connaisance du remarquable ouvrage que M. Geisendorf-Des Gouttes vient de publier sur cette lamentable histoire (1).

Les détails inédits qu'il fournit, d'un puissant intérêt, ont ravivé nos souvenirs personnels.

§

Un matin féerique de mai 1932, le vendredi 27 pour être précis. Levé à l'aube, nous sommes, longtemps avant l'heure fixée pour le départ, sur le môle de Palma. Une lumière rosée baigne la ville et les montagnes au loin. Dans la rade, c'est un fouillis de petits voiliers et de barques de pêche. Sur la jetée, des voitures à quatre roues, en forme de breaks, coiffées d'une toile blanche, attendent les touristes. Le bateau de Cabrera lève l'ancre à sept heures. Nous sommes l'unique passager. Très vite la houle nous saisit et nous secoue. On passe au large de la plage des Arenal, continuée par de hautes falaises rocheuses, puis d'un phare, on double les caps Regana et Blanco; des poissons volants sortent comme un éclair des flots pour y replonger aussitôt. Après deux heures de navigation, Majorque disparaît. A l'avant du bateau, surgissent des îlots et des îles. Bientôt, se dessine, assez haute sur l'horizon, la masse de Cabrera, « comme une immense chauve-souris », dit M. Geisendorf. Un bienfaisant soleil vous réchauffe. Le bateau double une presqu'île, gardée par un fort en partie ruiné, de couleur ocre, comme les rochers sur lesquels il est construit. La houle s'apaise, une vaste anse profonde apparaît, aux eaux bleues, où mouillent une vingtaine d'embarcations de pêche. Un petit môle s'avance en pente douce dans le golfe. On aperçoit une bâtisse rouge, basse, avec des soldats. On débarque, après une traversée de trois heures et demie.

(1) *Les archipels enchanteurs et farouches*. Paris, Société commerciale d'édition et de librairie.

§

Le paysage n'a guère dû beaucoup changer. C'était à la même époque, il y a cent vingt-trois ans, aux approches de l'été brûlant. Ce jour-là, dans l'après-midi, un convoi de transports, venant de Palma, débarqua, sur la plage de la baie où nous venons d'atterrir, un premier détachement de 279 officiers et soldats prisonniers. Ces malheureux forment un amalgame pitoyable, composé de fantassins, de dragons, de soldats de la garde de Paris, de marins de la garde impériale. Plusieurs sont des conscrits de 1808, presque des enfants. Ils ont été capturés à Baylen et à Trafalgar, et depuis des mois, on les a traînés sur les routes calcinées d'Andalousie, pour les enfermer ensuite au fond de pontons étouffants. Des centaines ont déjà succombé. Les survivants, décharnés et en guenilles, rafraîchis par cette traversée, ayant repris espoir, ne se doutent pas du sort qui les attend. Ils ignorent que Cabrera — l'île des chèvres — est un rocher de dix-sept kilomètres carrés, « un désert de pierres sous le soleil africain ».

Il y avait jadis en ces lieux une végétation abondante; les chèvres ont tout dévoré. A la nuit tombante, les arrivants, abandonnés sans vivres ni boissons, à part une ration de trois jours, par les navires qui ont repris aussitôt le large, s'en vont à la recherche d'un gîte. Bien vite, ils découvriront qu'à l'exception de trois grottes, asiles de fraîcheur relative durant le jour, aucune construction n'existe pour les abriter. Ce ne sont partout que des ronces d'un vert éteint, donnant de l'enflure à qui les touche, avec quelques rares myrtes, romarins, caroubiers, arbousiers, cactus. Ils passeront cette première nuit, couchés sur le sol, autour de feux de broussaille.

Le lendemain, la joie du changement de résidence se dissipa bien vite et fit place à une sourde inquiétude. La soif, sous un soleil déjà impitoyable, commençait à les torturer. Les patrouilles, envoyées à la découverte, ne signalaient qu'une seule source. Chacun s'y précipitait. Ce fut bientôt le désordre, puis la bataille. D'autres se

mirent à déterrer des tubercules, qu'ils prirent pour des pommes de terre et qu'ils baptisèrent la « patate de Cabrera ». Or, il ne s'agissait que d'une racine vénéneuse. Dix jours plus tard, on comptait déjà quatre-vingt-trois morts.

La situation tourna au tragique, lorsque des transports espagnols débarquèrent encore cinq mille deux cent cinquante-cinq déportés, pour lesquels on ne déposa dans l'île qu'un ravitaillement dérisoire, seize à dix-huit onces de pain par jour, avec un peu de riz, de pois chiches et d'huile. En outre, les Espagnols craignaient tellement la contagion de leurs prisonniers, qu'ils s'éloignaient aussitôt d'eux comme de pestiférés. Cependant, les officiers réussirent à faire construire, avec les pierres ramassées sur le sol, une hutte en forme de tunnel, la cambuse, pour y abriter une partie des vivres de réserve. Ils eurent à protéger aussi certains malheureux, attaqués par des camarades indignes, qui leur arrachaient leurs rations.

Mais le découragement se répandait dans la colonie. Beaucoup, débiles, prêts à défaillir après avoir fait le tour de l'île et constaté sa stérilité, se voyaient condamnés à périr tôt ou tard. Talonnés par la faim, ils cachaient aux Espagnols les décès de leurs compagnons, pour continuer à recevoir la même quantité de vivres et augmenter leur part.

Tout au plus, consentirent-ils, sur les injonctions ou les supplications de leurs officiers, à remplacer les huttes d'herbe et de joncs des premiers jours par des cabanes de pierres, tant bien que mal cimentées avec de la terre sèche, et à planter des jardins. Car des pluies diluviennes avaient ruiné leurs abris primitifs. Mais, quand il s'agit d'abattre quelques pins pour ces constructions, la faiblesse des relégués, le manque d'outils leur rendit ce travail impossible.

Pour accomplir ces besognes avec quelque ordre et rendre la vie plus supportable à cette communauté de malheureux, de nationalités et de mentalités bigarrées, on créa un *grand conseil*, corps législatif, un *petit con-*

seil, pouvoir exécutif, et un *tribunal.* Ce dernier était urgent. En effet, des vols, des mutineries, des crimes, même des actes d'anthropophagie s'étaient produits. Une répression impitoyable, devenue indispensable, fut instituée. Les larcins avec récidive furent punis de mort, et de quelle mort, lorsque le forfait avait été particulièrement odieux! Des coupables furent enterrés vivants, d'autres précipités dans la mer; pour certains, on les étranglait par le garrot.

Ces rigueurs étaient d'autant plus nécessaires qu'au bout d'un certain temps les Espagnols retirèrent un grand nombre d'officiers de Cabrera, dans le dessein, peut-on supposer, de démoraliser les non gradés qui restaient.

Crainte d'épidémies, d'attaque d'escadre française sur les Baléares, de révolte des détenus, et aussi, d'impéritie et désordre des autorités, voilà les facteurs du traitement cruel infligé aux « Cabrériens ». Sourdes aux supplications de leurs victimes implorant des vivres, des médicaments et des vêtements, elles consentirent pourtant à envoyer dans l' « île maudite » un prêtre, avec le titre de « curé des prisonniers de Cabrera ». Il s'appelait don Damian Estelrich. S'il se révéla un tantinet gourmant, ironique, manquant de prudence pastorale, irascible, allant parfois jusqu'à des voies de fait, il se montra, somme toute, bon, dévoué à ses administrés et devint en réalité le véritable gouverneur de l'île. Mais ses bonnes intentions étaient, en certains moments, terriblement contrecarrées. Ainsi, un jour, après avoir obtenu de ses supérieurs, au prix des plus grandes difficultés, une chaloupe supplémentaire d'eau douce, des déportés s'en emparèrent et s'évadèrent.

On devine quelle fut la colère de la junte de Majorque à cette nouvelle. Par la faute d'une vingtaine d'entre elles, les cinq mille victimes de Cabrera se virent privées d'eau apportée du dehors et en butte au supplice terrible et croissant de la soif.

Comme on l'a dit, il n'existait que deux maigres sources, dont l'une petite et éloignée. Pour recevoir

l'équivalent d'un gobelet, il fallait souvent attendre sur place un jour et une nuit. On dut y établir un gardien, qui fut le caporal Wagré, auteur d'une relation précieuse de cet enfer. Bientôt, la soif devint un tourment épouvantable. Beaucoup, pour la calmer, gardaient dans leur bouche des cailloux ou des débris de coquillages ou se plongeaient longuement dans la mer.

La plupart, réduits à la plus dégradante et dangereuse nudité sous ce climat, en étaient amenés à la dissimuler sous des feuillages. Le scorbut fit son apparition. Pendant un certain temps, les « Cabrerais » moururent ou disparurent au rythme de quatre-vingt-six par décade et la famine régna sur l'île, si atroce à certaines périodes qu'en quatre jours elle fit périr huit à neuf cents hommes. Par quel miracle une quinzaine de femmes, cantinières ou épouses ou amies des prisonniers, survécurent-elles à cette tragédie? Sans doute, par leur énergie et par le respect et certains soins dont elles furent entourées de la part d'hommes presque revenus à l'état de sauvagerie.

Le drame devait encore durer cinq années, quelque peu atténué par une distribution de graines de choux, de pommes de terre et de tabac due au capitaine espagnol de garde dans l'île, et par l'ingéniosité des captifs. Ils sculptèrent dans le bois et... dans les ossements de leurs camarades des objets, des boutons, des castagnettes; ils tressèrent des corbeilles d'osier si réussies qu'elles trouvèrent à Palma des amateurs de plus en plus nombreux. Dans les derniers mois précédant leur délivrance, il s'était ainsi créé un trafic commercial assez rémunérateur pour écarter des plus méritants et des plus résistants le spectre de la mort, qui les avait terrifiés pendant quatre ans. Enfin, l'arrivée d'officiers restaura la discipline et l'autorité. Grâce à eux, des baraques surgirent de terre comme par enchantement. On en compta jusqu'à mille quatre cent vingt-deux; elles avaient toutes un numéro d'ordre. Mais cette accalmie dura peu. Le 29 juillet 1810, les Espagnols enlevèrent de l'île de malheur cinq cents officiers et sergents, au désespoir des mille

huit cents malheureux qui y restaient abandonnés. Les souffrances de ceux-ci devinrent horribles.

L'îlot se voyait surpeuplé par de nouveaux arrivants dont le nombre s'éleva jusqu'à six mille quatre cents soldats. La plupart, même les femmes, se traînaient sur les rochers, mourant de faim, le corps squelettique, les regards prostrés, complètement nus.

Tel fut le spectacle qui s'offrit aux yeux des marins d'une goélette de guerre française, envoyée à Cabrera le 16 mars 1814, lors de la paix conclue avec l'Espagne. L'équipage recula d'abord, épouvanté, puis s'empressa auprès des infortunés. Quand les relégués apprirent qu'ils allaient être libérés, un véritable délire s'empara d'eux. Ils sautaient, dansaient, se roulaient comme des insensés. A la nuit, — la dernière pour une grande partie d'entre eux, — ils mirent le feu à leurs baraques, puis à la maison du commissaire espagnol, comme si cet autodafé les vengeait des indicibles cruautés subies.

Parmi les trois mille trois cent quatre-vingt-neuf hommes libérés de ce lieu de tortures, certains comptaient deux mille deux cents jours de captivité.

Leur retour en France ne termina pas leur calvaire. Croirait-on qu'à Marseille le gouvernement de Louis XVIII, après les avoir mis en quarantaine à l'île du Lazaret — trop évocatrice de Cabrera — décida de les expédier en Corse! Il fallut l'intervention des femmes de Marseille et la menace de révolte de ces malheureux pour faire renoncer les autorités à leur projet. On se décida enfin, après de douloureux retards, à les renvoyer dans leurs foyers.

Vingt-deux ans plus tard, en 1836, cinquante d'entre eux, dans la misère, imploraient la Chambre des Députés, dont ils obtenaient un modeste secours.

Toute cette tragédie a été étudiée par M. Geisendorf avec un soin et une méthode impeccable, — il a été jusqu'à apprendre l'espagnol à cette fin, — revécue sur les lieux et contée magistralement.

§

Quels souvenirs allions-nous retrouver de tant de souffrances en explorant ce site, voué jadis à la malédiction de milliers d'êtres humains? Nous nous le demandions, émus, en foulant le chemin aux cailloux coupants qui longe le lagon et ses eaux bleues transparentes. Voilà déjà sur la gauche, dominant des pentes arides, parsemées de buissons rabougris faisant des taches noirâtres, deux des grottes qui abritèrent les plus malades des abandonnés. Une ferme moderne, avec jardin et figuiers, borde la route. Des champs de seigle, des figuiers, des cactus occupent maintenant l'emplacement du camp principal, aux quatorze cents baraques numérotées. On s'engage dans un vallon, qui bifurque bientôt. A l'intersection, sur une éminence, se dresse un petit obélisque, surmonté d'une croix brisée et entouré d'une grille rouillée. Il porte cette inscription :

A LA MÉMOIRE DES FRANÇAIS MORTS A CABRERA
L'ESCADRE D'ÉVOLUTION DE 1847
COMMANDÉE PAR S. A. R. LE PRINCE DE JOINVILLE

Cet hommage à ses camarades d'armes, morts oubliés dans la plus atroce agonie, est bien dans l'esprit du noble fils de Louis-Philippe. On voudrait connaître la narration détaillée de son escale dans ce lieu chargé de tristesse et en lire le récit de sa plume légère. N'y a-t-il pas quelque part un journal de bord, enfoui dans un dépôt public ou chez des particuliers, qui nous le révélerait?

Sous un soleil de feu, nous nous élevons maintenant sur des hauteurs rocailleuses. Elles aboutissent à ce qui fut jadis le cimetière et nous longeons à flancs de coteau le « vallon des morts ». Ce blé et ce seigle abondants ne bénéficient-ils pas des cendres de ces milliers de corps, qui trouvèrent leur dernier repos dans ce site de désolation. Par une marche, rendue de plus en plus pénible sous la canicule épuisante, nous frayant difficilement un passage à travers des fourrés et sur des roches

tranchantes, nous montons, nous montons toujours, espérant embrasser d'un regard l'île du désespoir.

Il nous y faudra renoncer, car nos forces commencent à faiblir et le bateau ne nous attendra pas. Tout au plus, nous élèverons-nous assez haut pour apercevoir au moins la seconde baie de l'île, la « Cala Gandulf ». C'est là qu'abordait la barque de ravitaillement, lorsque le vent soufflait trop fort. De cette anse retirée, s'évadèrent aussi quelques vaillants, que la faim et les souffrances n'avaient pas encore réduits à la démoralisation totale.

§

Une heure plus tard, le vapeur s'éloignait doucement de ce rivage où, pendant six années, des malheureux en guenilles, des spectres vivants, les vaincus de Baylen, arpentèrent, désespérés, un sol désolé. Sur notre tête, le ciel s'étendait, implacablement bleu. Cabrera, endormie sous le soleil, resplendissant mais cruel, était plongée dans le silence. A terre, on n'entendait que les appels stridents du grillon.

Le bateau démarra sans bruit; son étrave fendait l'eau tranquille du « puerto ». Il franchit la passe. Le château, demeure du curé don Damian Estelrich, apparut une dernière fois.

Bientôt, Cabrera ne fut plus à l'horizon qu'une tache sombre sur les vagues moutonnantes.

Il faudra peut-être des siècles encore pour que s'efface le renom d'épouvante qui s'attache à cet îlot perdu de Méditerranée.

FRÉDÉRIC BARBEY.

CHAMP NOIR

—

1937

NOS IMAGES

Le feuillage profond de Sompt aux belles eaux,
Perséphone! frémit toujours en ma mémoire
Fidèle, et j'entends bien l'appel, ô rose noire,
Des routes d'autrefois à mes chemins nouveaux.
Là-bas vous demeurez vivante et solitaire;
Mais déjà je vous cherche et je vous trouve ici :
Puisque je donne votre cœur à cette terre,
Vos mouvements recomposés m'ont ressaisi!
Une fille songeuse assise à la margelle
Regarde le coteau dont le mouvant dessin
Conduit une douceur encore tourangelle
A ce pays plus âpre et déjà limousin.
Mais un rythme pressant, mais d'heureuses musiques
Traversent les palais tout en flammes du soir;
Et je vais accorder mes flûtes bucoliques
A mon image, à nos images de Champ-Noir.

—

LA SAISON

Après tant de clartés, la meilleure et la pire,
L'été, soudain saisi de brume froide, expire.
Le linge blanc, au vent mouillé pris et tordu,
Ferme et barre en claquant l'horizon confondu.
Est-ce moi qui me plains, est-ce vous, Perséphone,
Ce rouvre qui gémit, ce pommier qui frissonne?
Allons-nous sans courage et sans nulle raison
Nous déchirer au vain assaut de la saison?
Mais une voix profonde parle, et nous proclame
Nous-mêmes! Maintenant, vous marchez dans la flamme.

MON EMPIRE

Légère vous marchez et je suis maintenant
Votre noble départ et votre pas sonnant.
Vous allez. Il me faut m'inscrire dans cette ombre,
Epouser votre rythme, atteindre votre nombre,
Et régler mon désir et ses secrets accords,
Mouvante amie, au jeu précis de notre corps.
Et vous dites : — Mais c'est à vous de me conduire!
— Je laisse à votre choix le soin de mon empire;
Vous le tracez sans cesse et vous avez le droit
De m'assigner un champ de rêve plus étroit
Ou plus vaste, dans l'ordre exact et nécessaire,
Selon que je vous quitte, ou bien que je vous serre.

—

L'INVENTAIRE

Mi-septembre. Il est temps que je donne mon soin
Avant la Saint-Michel à notre métairie.
Il me faut estimer toute la bergerie
Au plus juste, et la paille en meule, et tout le foin,
Les six bœufs limousins et les deux parthenaises,
Et la normande, et le cheval, et la brabant,
Et la herse et la moissonneuse. — Au soir tombant,
Attendez-moi sur la grand'route, sous les braises
Du couchant, et comptez nos peines, nos péchés
Serrés comme le grain du trèfle dans mon aire,
— Tant de bonheurs aussi que nous avons touchés.
Je viens. Attendez-moi. Faites notre inventaire.

—

LES CYCLAMENS

Souvenir attachant jamais découronné,
Un petit cyclamen, humble feu de septembre,
Brûle dans ma mémoire et je vous l'ai donné!
Près du magnolia de Sompt il était né
Craintivement, sous la fenêtre de la chambre.
Vous cherchiez, vous aimiez le nouveau cyclamen
Ouvrant parmi la mousse et le mince gramen

Son beau vol asservi comme votre pensée
A la terre là-bas que nous avons laissée.
— De vous plaire non moins soucieux et jaloux
J'ai pris ceux-ci dans le vieux bois de Puirajoux
Au long des buis glacés amis de ma jeunesse.
Ils sont à vous. A vous leur tendre aveu. Mais est-ce
Leur âme entre vos mains qui va se plaindre, ou vous?

—

VOS PEINES

Vous souffrez. Je le sais. Ne dites rien. Mais toute
Douloureuse suivez la fuite de la route...
Votre bouche sans voix, vos yeux perdus m'ont dit
L'affre sans nom de ce pénible mercredi.
Femme sensible, vous souffrez. Vous êtes forte.
Mais s'il se peut que ma présence vous apporte
Une clarté, parfois un mot de vrai secours,
Peut-être! appuyez-vous à moi de jour en jours;
Et je saurai parmi les fortunes diverses
Peut-être vous garder, vous tenir aux traverses,
Avec le bon vouloir, avec la bonne foi
D'un cœur au vôtre dû. Vos peines sont à moi.

—

LES HARPES

Une harpe dessine dans l'air
Le contour secret du silence.
P.-J. TOULET.

Amie, amie aux mains trop chaudes, mon amie!
L'angoisse se dénoue et voici l'accalmie.
Sur vos déchirements, que vous m'avez dépeints
Sans paroles, l'aurore brûle dans les pins;
Leur aiguille à vos pieds crisse comme une soie.
Nous allons, vous allez refaire de la joie.
Mais il vous faut ne pas fléchir au mauvais gré
De l'aigre vent sournois tapi dans le bas-pré;
Et vous romprez sa folle attaque, s'il s'élance,
En levant contre lui les harpes du silence.

—

VOUS DITES

C'est vous-même, c'est vous qui parlez aujourd'hui.
Vous dites : La rivière entre les frênes luit
« Bienheureuse; au barrage elle pleure sa peine.
« Vous voyez qu'elle est bien une personne humaine,
« Servante d'un plaisir ou d'un tourment nouveau.
« Devant nous c'est Persac où chanta Guy Lavaud;
« Entendez, qui resserre et qui rompt sa furie
« Dans les roches la Vienne vers la Râlerie;
« Ici veillent les deux cyprès du petit port.
« Et c'est la vie, et notre vie, et c'est la mort.
« Ami! recevons-les et que sur nous ruissellent
« Toute la joie, et la douleur, universelles. »

—

L'AMANITE

Voici l'oronge au sombre feu, le cèpe noir,
La clavaire en fuseaux, la pâturelle grise,
Les roses innocents dans le pré du lavoir,
Les petits mousserons qu'on cueille sans méprise;

Comme vos sentiments ceux-là sont bons et sûrs,
Comme mon franc désir et que rien n'adultère.
Fuyez l'ombre douteuse où croît près des vieux murs
L'amanite-panthère.

—

BOTANIQUE

Ce papillon rouge, j'ignore,
Perséphone, son nom de fleur.
Parmi les brumes de l'aurore,
Il essayait un vol trembleur.

Je l'ai pris dans l'herbe glacée
Et tout grelottant dans le vent,
Pour vous, ô mon flambeau vivant.
C'est une papillonnacée.

La botanique a sa vertu.

On dit aussi : légumineuse.
Et toi, ma haute tubéreuse,
De quelle aurore trembles-tu?

—

UN COLCHIQUE

Ce feu léger courait de l'osier à l'yeuse
Dans le pré de Sous-Roche au noble mouvement;
Moi je suis pris et traversé pareillement
Par votre flamme à vous, qui n'est pas vénéneuse.

—

L'ETE

Tendresse, vous savez maintenant que ce sol
Nous accorde à jamais la grâce sans seconde
D'entendre un chœur profond et de saisir au vol
Les musiques du monde;

Retenez-les toutes en vous, tenez-les bien,
Faites d'elles, pour moi, votre secrète lyre;
Filles d'une raison lumineuse, que rien
Jamais ne les déchire;

Et si demain aux coups serrés d'un long hiver,
La bise traîne un cri de male enchanteresse,
Gardez-moi tout l'été que vous m'avez ouvert,
Tendresse, ma tendresse.

FRANCIS ÉON.

LA TEMPÊTE

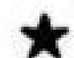
JOURNAL D'EXIL D'UNE TURQUE ET D'UN SICILIEN

—

Les sept dernières années que je viens de vivre, je les ai passées à Paris, en compagnie d'une créature plus fragile et plus pauvre que moi, une jeune femme peintre de Constantinople, issue d'une ancienne famille dévouée au Sultan et ruinée par la révolution. Cette enfant aux cheveux de corbeau, aux yeux châtains, purs et tristes, aux belles mains pâles, aux doigts minces, cette enfant discrète et sensible se nommait Halé Asaf, nom qui signifie en arabe *auréole de la lune*. Son enfance, trop heureuse et trop triste, elle l'avait passée entre Istamboul et l'île paradisiaque de Prinkipo. Son père avait de nombreuses épouses et de nombreux enfants; sa mère, Turque et séduisante et désenchantée, l'avait quittée toute petite pour voyager en Europe et, jeune encore, avait fini ses jours dans un sanatorium suisse. Ainsi Halé grandit parmi ses marâtres et ses demi-frères, sous l'autorité d'un père irascible et dominé par les femmes, souvent atteinte de graves maladies. A une telle existence s'ajoutaient les convulsions de l'Empire Ottoman, l'agonie de l' « homme malade du Bosphore », comme disaient alors les diplomates. Le père d'Halé, qui était un grand patriote, souffrait beaucoup, et sa famille souffrait par contagion; Halé, toute petite, faisait siens les malheurs de sa patrie qui, de guerres catastrophiques en tentatives révolutionnaires, aboutirent au conflit mon-

dial et à la révolution kémaliste. Née pour peindre, elle n'avait pas encore quatorze ans quand elle se rendit à Rome chez sa tante Mikri, pour y commencer des études qu'elle poursuivit, à quinze ans, dans les académies de Montparnasse, puis à Berlin. Son père, le gouvernement turc, le roi Zogou d'Albanie, qui était son ami d'enfance, soutenaient la jeune artiste — la seule femme peintre turque — pleine de promesses.

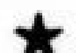
La petite Halé était alors très belle (à Berlin, aujourd'hui encore, bien des artistes s'en souviennent); un lumineux avenir s'ouvrait devant cette singulière fille d'Orient qui, en peu d'années, s'était assimilé notre monde. Elle connaissait et parlait le français, l'allemand, l'italien, le grec, le turc, l'arabe; elle avait appris le français chez les dames de Sion. Parmi ses camarades, c'était une privilégiée : souvent on recourait à elle quand « l'argent de papa » se faisait attendre et on la jalousait un peu parce qu'elle se faisait habiller par les meilleurs couturiers des Champs-Elysées. Aux fêtes de Montparnasse, on se la disputait.



Halé rentra à Constantinople peu après l'occupation de la capitale par Mustapha Kemal et elle vit partir pour l'exil ses parents et ses amis. Son père qui, sous le Sultan, avait été président de la Cour de Cassation, perdit sa place, se réfugia en Egypte, puis revint en Turquie où son grand âge lui valut d'être laissé libre, après un mois environ d'emprisonnement. Certains membres de sa famille se suicidèrent pour raisons politiques. Désormais, ce fut la pauvreté. Pour vivre, Halé fut obligée d'enseigner à l'école des Beaux-Arts d'Istamboul, puis dans le malsain faubourg de Brousse.

Quand je la connus à Montparnasse, l'été de l'Exposition coloniale, elle avait vingt-cinq ans; elle n'était peut-être plus aussi belle ni aussi forte qu'avant, mais douce et gentille, et sa conversation était des plus agréables. Quelques mois passèrent, je la perdis de vue et

j'appris par une de ses amies qu'elle était rentrée dans une clinique parisienne pour subir une opération. Je lui écrivis une lettre et lui fis parvenir un de mes recueils de nouvelles; de son lit de convalescente, elle me répondit par un billet écrit au crayon, tout illustré et fleuri de beaux dessins. Après sa sortie de la clinique, nous nous revîmes tous les jours et nous devînmes des amis inséparables. Cependant le gouvernement turc la réclamait à Stamboul. Je l'exhortai à rester à Paris : la peinture alors se vendait encore un peu, elle pouvait vivre et réaliser son rêve d'artiste. Halé fut convaincue par mes arguments et elle resta. Elle occupait une modeste chambre d'hôtel et venait peindre chez moi. Souvent je posais pour elle; peu à peu ses qualités se développèrent et en moins d'une année elle fut remarquée et accueillie avec faveur dans les meilleures galeries de Paris. Cette Orientale, plutôt indolente par nature, travailla fébrilement; elle produisit en sept ans des centaines d'œuvres appréciées et reçut à plusieurs occasions les encouragements de la presse.



Je ne me repentais nullement de l'avoir retenue à Paris, j'en étais même un peu fier puisque, grâce à mes efforts, elle avait pu trouver sa vraie voie. Mais il faut dire aussi que souvent nous nous disputions, et parfois pour un rien, et que nos disputes de nerveux pouvaient durer jusqu'à une semaine entière. Dans ces querelles, cet être fragile trouvait des énergies terribles qu'elle gaspillait contre moi; elle me reprochait âprement d'avoir bouleversé sa vie, de l'avoir ruinée, d'avoir abîmé sa santé en la forçant à demeurer sans jamais prendre de vacances dans cette ville diabolique, alors qu'elle avait une situation à Stamboul et qu'elle l'avait perdue par ma faute; elle n'avait la force, criait-elle, ni de repartir ni de rester. A ses fureurs succédaient de déchirantes crises de larmes et d'indescriptibles dépressions nerveuses. De mon côté, je sortais de là effondré, malade, avec des insomnies qui m'ôtaient toute envie de tra-

vailler. Elle me menaçait de se suicider, mais elle ne se serait pas tuée avant de m'avoir tué moi-même. Finalement l'orage passait et j'étais toujours prêt à me jeter à ses pieds et à implorer la paix, même si j'avais raison, car je sentais bien que, sans cette paix, nous étions perdus tous les deux.

Mais cette idée de la perdition ne l'effrayait pas. Sa ténacité était vraiment titanique. Quand nos rapports étaient redevenus cordiaux, elle se remettait à chanter, à travailler; elle reconnaissait, sans bien le dire, qu'au fond je n'étais pas fort méchant, que ce n'était pas un crime que de vouloir la retenir à Paris à faire de la peinture; et, de sa gracieuse petite voix, elle égrenait de pathétiques chansons d'Asie Mineure qui m'allaient au fond du cœur. Et puis, avant peu, notre caractère combatif ne tardait pas à reprendre le dessus. Pourquoi donc ne nous séparions-nous pas? En 1932, le gouvernement turc lui retira la pension mensuelle qu'elle recevait en sa qualité de professeur et qui était son unique ressource. Quant à moi,cette même année, je commis dans ma carrière une erreur qui me réduisit à la pauvreté. J'habitais alors un obscur appartement de deux pièces, rue Léopold-Robert, à Montparnasse. Feignant le courage, je dis à Halé que ce n'était pas le moment de se décourager, alors qu'elle, fataliste, était moins abattue que moi. Nous commençâmes à vivre ensemble, chez moi, où nous faisions à manger de la façon la plus économique. C'est à ce moment que je reçus la nouvelle de la mort de mon pauvre père, mort de chagrin. Je n'en dis rien à Halé : j'évitais de lui communiquer toutes mes angoisses.

J'écrivais alors sur de très minces feuillets de papier jaune.

Ces jours-ci, en remettant un peu d'ordre dans mes livres, j'ai retrouvé un de ces feuillets, portant l'écriture de Halé, et longtemps oublié. Elle s'adressait au commissaire de police de notre quartier et le priait de ne pas révéler mon nom — au cas où on l'eût appelé —

lasse et repentante de ce qu'elle avait fait, elle disait sans regret adieu à la vie. Si elle n'a pas donné suite à son désir de mourir, c'est qu'en elle, chaque jour, refleurissait l'espérance, — l'espérance illusoire — d'une vie meilleure. Si elle s'était tuée, je l'aurais crue morte par ma faute et c'est un remords auquel je n'aurais pas survécu.

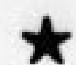
En vérité, j'ai bien peu à me reprocher. Je lui ai fait volontiers le sacrifice de sept années de ma vie, j'ai toujours évité de l'associer à mes peines et je lui ai toujours donné plus que la moitié de mon pain; sans nul souci de ma santé précaire, j'ai lutté comme un homme robuste pour améliorer et embellir son existence.



Il y avait pourtant de quoi se suicider, non pas une fois, mais cent fois; chassés de notre appartement petit-bourgeois de Montparnasse, nous allâmes échouer dans une baraque en bois près de la zone, en face de l'hôpital Saint-Joseph. Il pleuvait dans notre niche; souvent nous avons mangé l'herbe du jardin; il nous est arrivé de faire des kilomètres à pied jusqu'à une lointaine pharmacie pour nous procurer un franc par le rendu d'une bouteille vide. Plusieurs années dura ce corps à corps avec la misère, où Halé fut admirable et supporta tout avec un stoïcisme sublime. Souvent malade, elle fut soignée par moi à l'ancienne mode, mais avec scrupule, et à chaque coup j'arrivais à la remettre sur pied. Souvent elle toussait; un soir elle cracha du sang, et à cet instant-là je me sentis comme perdu avec elle; ce fut la panique, quelque chose me serrait la gorge et m'étouffait. Je me disais : Plus de doute, la pauvre fille est tuberculeuse et aura la même fin que sa mère. Et de fait elle avait l'aspect d'une malade des poumons; à Berlin elle avait eu un crachement de sang; et elle m'avait raconté que plusieurs années auparavant, en traversant l'Adriatique par gros temps pour retourner en Albanie, elle avait déjà vomi du sang.

A compter de ce jour, sa santé devint l'objet de toute

mon attention et de tous mes soins. Dès que j'aurai le nécessaire, me disais-je, je l'enverrai à la montagne; même sans argent, je ferai l'impossible pour l'y envoyer.



Enfin, au printemps de l'année qui précéda celle de l'Exposition Internationale, la vie devint un peu moins dure; nous quittâmes la zone d'abord pour Montmartre, puis pour Montparnasse, notre ancien quartier, où nous louâmes, en face du cimetière, une grande pièce cloisonnée, divisée en trois parties, plutôt humide, dont nous couvrîmes les parois mouillées avec une quantité de vieux journaux; deux fois par semaine, j'allais au marché aux fruits et je rentrais avec une pleine valise de bananes, de pommes, d'oranges, uniquement pour elle, car je ne mange pas de fruits. Je lui achetais en outre divers reconstituants, et je lui établis un régime très sévère. Pour couvrir ces dépenses, j'arrivai à ne plus pouvoir m'acheter même une paire de chaussettes, et il n'était pas question de m'occuper de ma propre santé, encore que j'eusse besoin de me soigner aussi. Pourtant mes forces ne m'abandonnèrent pas; les maladies s'éloignaient de moi ou du moins restaient latentes, et chaque matin je trouvais la force de me lever pour accomplir ma tâche quotidienne.

Halé passa un assez bon été. Elle se remit au travail et une fois encore j'eus l'illusion que la vie finirait par nous sourire. Mais maintenant que nous étions moins pauvres, maintenant que nous avions triomphé de la misère noire, il fallut reprendre notre lutte désespérée contre le mal. Au début de l'automne, Halé recommença à dépérir. Elle retomba dans sa mélancolie; elle était de plus en plus irritable; elle ne montrait plus de goût à peindre; elle ne désirait que rester couchée et elle passait tout son temps au lit, à dessiner des madones, des fleurs, des enfants sur des prairies, des paysages turcs, comme en proie aux nostalgies du paradis, de l'enfance et de son lointain pays natal. Elle me communiquait par conta-

gion sa tristesse infinie, son désespoir, dont je ne me délivrais qu'au prix d'efforts toujours plus grands. Souvent la dispute éclatait quand mes nerfs étaient à bout; presque toujours, à force de volonté, je parvenais à ramener un calme factice, calme nécessaire qui malheureusement ne durait qu'un temps très court, Halé rouvrant les hostilités sous le plus futile prétexte. Son curieux caractère lui avait valu le surnom de *Tempête;* mon ami Eugenio l'appelait « Petits chevaux circassiens »; mais dans ses bons moments elle était la *Petite Turque.*

Il faut la comprendre, me disait-on, c'est une artiste, une enfant sensible; j'entassais les bons conseils, mais je sentais qu'elle et moi, une fois la question d'argent résolue (et j'avais hâte d'arriver à la résoudre), nous devrions nous quitter, restant d'ailleurs bons amis. En attendant, je savais bien que mon devoir le plus strict était de rester auprès d'elle, de ne pas la laisser manquer du nécessaire et d'éviter les querelles le plus possible. Je me demandais si ce n'était pas parce qu'elle devinait tout cela qu'elle faisait de moi son unique cible. Je compris plus tard que la vérité était bien différente; c'est trop tard que je compris.

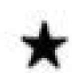
Souvent je lui disais : « Tu es seule au monde, tu n'as pas de santé, tu ne veux pas rentrer en Turquie. Moi aussi je suis seul au monde et je n'ai pas de santé. Nous sommes deux êtres faibles et pauvres, nous ne devons donc pas nous permettre le luxe de nous disputer; les querelles sont affaire de riches. Je travaille pour toi, mais pour travailler j'ai besoin d'un minimum de calme; si je tombe malade, que deviendras-tu dans une ville aussi difficile que Paris? Ne comprends-tu pas que nous devrions lutter fidèlement, côte à côte, en toutes circonstances, contre les hostilités de la vie? »

Mais elle était animée d'un esprit de destruction qui me faisait peur et qui n'était pas sans produire en moi des effets funestes. Je passai des journées entières à jouer aux échecs; des mois entiers sans me couper les cheveux, sans me soigner, si j'avais eu le goût de l'alcool je me serais enivré tous les soirs; je courbais chaque

jour un peu plus la tête sous les coups de la neurasthénie; mes sommeils n'étaient qu'une suite de cauchemars et la nuit je poussais des soupirs qui remplissaient toute ma chambre.

Je ne manquais pas d'amis qui, pour mon bien, me conseillaient de la quitter; ils voyaient mieux que moi que je courais à une fin tragique. Halé de son côté ne manquait pas d'amies qui lui donnaient le même conseil. Pour les uns comme pour les autres, il ne s'agissait là que d'une incompatibilité de caractères. Pourquoi nous rendre malheureux? Mais je savais que la séparation ne pouvait rien résoudre; je savais que l'abandonner, ç'eût été la tuer du même coup. Pauvre, seule, malade, privée de tout sens des réalités, incapable de gagner sa vie, résolue à ne plus retourner chez elle, elle n'aurait eu d'autre ressource que d'échouer dans les cafés de Montparnasse et, au régime d'un café-crème et d'un croissant par jour, elle aurait été balayée en peu de mois par la tuberculose.

Je ne la quitterai pas, me dis-je, dussé-je mourir avec elle; je ne commettrai jamais une vilenie semblable. S'il reste en moi un atome de sens moral, je ferai mon devoir jusqu'au bout.



Ainsi cette aventure légère de Montparnasse acquit insensiblement, avec les années, tous les caractères de la tragédie. Aux premiers froids, la santé d'Halé empira brusquement, à la suite d'une grippe pernicieuse. Sa toux déchirante reparut et j'eus beaucoup de mal pour arriver à la suralimenter.

Un soir, notre chat Smeraldo la griffa à l'œil gauche; en quelques jours elle eut l'œil enflé, et non seulement l'œil, mais la joue et le cou; une fièvre intense la dévorait. Je la conduisis chez plusieurs oculistes, puis chez l'illustre spécialiste Hartmann qui l'examina minutieusement et fut même sur le point de l'opérer, ayant cru d'abord à un abcès bénin. Au moment de pratiquer l'entaille, Hartmann s'arrêta, examina de nouveau l'œil

malade, d'un air plus que préoccupé, alla à sa table et écrivit une longue lettre de recommandation, adressée au chef de la clinique ophtalmologique de l'hôpital Cochin.

Après trente jours et trente nuits de lutte contre ce mal inexplicable, comme par miracle l'œil guérit. Conformément aux conseils du docteur, j'avais soigné Halé diligemment. Ce fut un mois où je dormis peu; constamment je devais éviter que le pus se répandît dans l'œil. Les diagnostics ultérieurs des docteurs ne donnaient rien de bon. La radiographie décelait dans l'organisme d'Halé de nombreux foyers d'un mal mystérieux : les poumons, le foie, la colonne vertébrale, le ventre, présentaient des taches sinistres; je ne savais que penser; je croyais qu'il s'agissait de tuberculose osseuse et j'avais déjà décidé un départ pour Berck. Les médecins ne se prononçant toujours pas, nous restâmes plusieurs semaines à attendre les résultats de leurs recherches. Entre temps, Halé éprouvait de fortes douleurs au flanc gauche et dans le bas-ventre, mais elle continua à se lever et à marcher avec un courage extraordinaire jusqu'au moment où, un soir, elle tomba presque évanouie. Je la ramenai à la maison dans mes bras, Elle se déshabilla et je m'aperçus que son torse, et plus précisément son estomac, était gonflé de façon inconcevable. Je me demandai même, dans mon désarroi, si elle n'était pas enceinte! Voyant mon anxiété, elle prétendit que ce n'était rien. Mais je ne fermai pas l'œil de la nuit et le lendemain matin, de bonne heure, je la conduisis chez un docteur italien de mes amis qui l'engagea à entrer sans délai à l'hopital pour une opération. Le professeur Lardennois fut du même avis. Je la transportai à la clinique de la rue Belloni pour la faire examiner. Il faisait très chaud dans la salle d'attente et la pauvre Halé, épuisée, perdit connaissance. Je la ranimai, je lui donnai du courage, moi qui n'en avais plus, ni de forces.

Elle ne me permit pas de rester près d'elle pendant que le docteur l'examinait; elle ne voulait pas que j'en apprisse plus long sur son mal que ce que j'en savais déjà; mais je me cachai derrière une porte à moitié

poussée et j'entendis la navrante odyssée de sa vie brève et torturée : depuis l'âge de huit ans elle avait été opérée au moins à huit reprises, par les plus grands chirurgiens d'Europe, et toujours pour le même motif, pour des tumeurs bénignes, affirmait-elle. Et les médecins approuvaient, afin de ne pas la consterner davantage.

En sortant de la clinique, elle fondit en larmes et, incapable de cacher plus longtemps son angoisse, elle s'écria :

— C'est la fin.

— Non, répondis-je, croyant moi aussi qu'il s'agissait de tumeurs bénignes, la chirurgie fait des prodiges; on t'opérera et tu guériras.

Je savais lui rendre force et espoir, je tentais d'adoucir son mal.

Les fêtes de Pâques approchaient, mais ces fêtes, elle faillit les passer à l'hôpital : elle fut admise à Broca quelques jours avant.

Les jours qui précédèrent son admission, Halé trouva l'énergie nécessaire pour mettre un peu d'ordre dans ses affaires; elle jeta ses vieilleries, réunit ses œuvres dans des cartons qu'elle ficela et mit dans un coin, avec l'inscription : *Antonio, non toccare!* Elle serra ses vêtements dans une grande valise de cuir clair. Elle semblait se préparer à un infini voyage; elle nettoya même la maison, à l'abandon depuis des mois. Tout cela elle le fit en mon absence.

Les quatre jours qu'elle passa à l'hôpital Broca, elle ne fit que pleurer; j'allai la voir jusqu'à trois fois par jour pour essayer, en vain, de la consoler et de lui rendre courage; je lui avais acheté des petites boules de coton qu'elle se mettait la nuit dans les oreilles pour ne pas entendre les ronflements des autres malades; elle se plaignait de ce que le soir, aussitôt que la surveillante avait quitté la salle, toutes les malades — une cinquantaine — en chœur et le poing levé, entonnaient l'*Internationale*.

Le dimanche des Rameaux, sans plus attendre, Halé voulut quitter Broca. Je la ramenai à la maison. Sa joie

ne dura que peu d'instants. Dès qu'elle vit que, durant son absence, j'avais tendu de papier neuf une partie de la paroi de notre chambre à coucher, elle s'assombrit, et bientôt se déchaîna en une scène de jalousie injustifiée. D'après elle, j'avais embelli le mur pour faire plaisir à mes nombreuses amies. Elle ne se rendait pas compte que les préoccupations de santé m'avaient ôté depuis longtemps tout désir d'amusement, et même de travail, et que jour et nuit j'étais obsédé par la pensée de son mal; notre altercation se prolongea tard dans la nuit; j'étais à tel point exaspéré que je me laissai aller à lui dire :

— Ingrate, je n'irai plus te voir à l'hopital; ce n'est pas la peine de souffrir pour toi.

Le lendemain matin, je me repentais de ces paroles et me reprochais de n'avoir pu dominer mes nerfs. Nous passâmes les fêtes de Pâques affectueusement; je fis tout pour la distraire; mais le lundi suivant, je la conduisis à l'hôpital Laënnec.

Mlle Greteau, secrétaire du professeur Lardennois, fut très gentille pour nous; avant midi, Halé, vêtue d'une chemise blanche, occupait une chambrette au premier étage du pavillon rouge. Les pleurs recommencèrent, mais cette fois je n'étais plus seul à la consoler; la chère Mlle Greteau se montra affectueuse et pleine de prévenances pour la petite Turque, « grande malade ». Elle avait deviné dès le premier instant le cas si douloureux, l'intelligence et la nature peu commune de sa pensionnaire.

Quelques jours plus tard, le professeur Lardennois l'opéra au côté gauche; vers midi, j'allai à Laënnec; la tête, le cœur, les jambes me manquaient; je montai les escaliers en proie à une intense terreur; la veille, Halé m'avait embrassée en me disant que c'était peut-être la dernière fois. L'opération avait réussi; de ce petit corps, le chirurgien avait tiré peut-être trois litres de pus; si Halé avait encore tardé quelques semaines à se faire opérer, elle serait morte d'infection interne; plus tard, je sus en effet que telle était la mort qu'elle attendait depuis

des années, sans jamais me l'avoir dit. En 1936 déjà, elle s'était fait examiner, en cachette de moi; elle savait ce qui lui était réservé et s'était résignée à mourir de la sorte plutôt que de recourir au chirurgien.

J'entrai dans sa chambre sur la pointe des pieds; elle était à demi réveillée, la bouche écumante et elle se lamentait faiblement. Je l'embrassai sur le front. Elle m'avait laissé son sac, ses clefs et un billet crayonné dans un italien plein de gracieuses erreurs où elle me disait adieu, me remerciant de tout ce que j'avais fait pour elle, s'excusant des tracas qu'elle m'avait causés et me conjurant de détruire tout ce qui lui appartenait, y compris son passeport, afin que ses compatriotes ne connussent jamais rien de sa fin.

Une heure après, elle me dit avec un filet de voix, dans un sourire mince et très doux :

— Je ne suis pas morte...

Ses yeux étaient limpides et purs comme ceux d'un ange ou d'un enfant.

★

Le professeur Lardennois avait accompli un miracle. Lentement, en luttant avec des hauts et des bas contre la congestion pulmonaire et la faiblesse, Halé reprit un peu de forces. Mais les heures, les jours, les semaines qui suivirent l'opération furent pour moi une indescriptible torture; tous les jours, en arrivant à Laënnec, j'étais saisi d'une angoisse et d'une peur qui littéralement m'atterraient, inexplicables l'une et l'autre puisqu'en fait l'amélioration se poursuivait avec une certaine régularité.

J'étais épuisé. Le soir je me couchais en me demandant — c'était mon cauchemar — si je ne serais par hors d'état le lendemain d'aller comme d'habitude à Laënnec. Susceptible comme elle l'était, la petite Turque aurait attribué mon absence à la mauvaise volonté, ou pis encore; il fallait lui épargner des soupçons qui auraient suffi à lui porter un coup mortel. Et j'étais seul à aller la voir, elle m'avait défendu d'amener aucun de nos amis.

Comme elle se portait mieux et devait se suralimenter, je repris le chemin du Mont-de-Piété, et je parvins à satisfaire quelques-uns de ses caprices de malade. Elle était redevenue rose et loquace, si bien que je demandai la permission de l'emmener. Mais le professeur Lardennois s'y opposa. Une autre opération, au bas-ventre, était urgente. « Urgente, disait-il, mais pas grave, une opération comme on en fait tous les jours. » Halé se résigna. Au fond, il ne s'agissait que de passer une quinzaine de plus à l'hôpital.

Je rassemblai le peu de volonté qui me restait. La vue d'un hôpital me fait mal et, malgré tous mes efforts, je n'arrive pas à surmonter le profond sentiment d'angoisse qu'elle m'inspire; je ne peux voir souffrir les autres. Une nuit, dans la chambre en face de celle d'Halé une femme de trente-cinq ans mourut du cancer; comme en un rêve affreux, la petite Turque assista à cette mort et faillit en devenir folle; le père de la morte hurlait dans l'escalier. Pendant mes visites quotidiennes, je vis deux ou trois autres femmes s'éteindre lentement.

Trois jours après la première opération, je trouvai Halé pareille à un cadavre, les mains sur la poitrine, les yeux éteints, le visage cireux; mais elle n'était qu'assoupie et, quand elle se réveilla, je crus avoir rêvé.

J'ai l'impression que j'ai vécu plus d'un mois avec la mort, au milieu d'humains atrocement pâlis, dans ce lieu des douleurs qu'est un hôpital. Parfois je réussissais à me familiariser avec la mort et avec la nécessité de la souffrance, puis, tout à coup, redevenant un homme parmi les autres, je me sentais saisi d'une atroce angoisse.



Tout paraissait aller mieux et je retrouvais un peu de sérénité quand je rencontrai un ami qui avait parlé à un des docteurs de Laënnec.

— Il n'y a pas grand'chose à espérer, me dit-il, il est à peu près certain qu'il s'agit d'un cancer généralisé.

Il m'exhortait ainsi à la résignation, juste au moment

où mon espoir était le plus vif. C'était la première fois que j'entendais parler de *cancer*; je ne voulais pas y croire et ce ne serait pas la première fois, me disais-je, que les savants se seraient trompés. Mais, à mon retour chez moi, je tombai dans une noire tristesse, présage de mort certain. Dans la cuisine, une grosse mouche bourdonnait au soleil, ce qui, suivant un dicton populaire de mon pays, est l'annonce d'une funeste nouvelle. Le soir je reçus une lettre de ma mère, accompagnée d'une « prière au pied du bois de la sainte croix ». Comme si elle savait tout de ma vie, ma mère ne manque jamais, aux heures douloureuses, de m'engager à me tourner vers Jésus. Je dormis peu et priai beaucoup. Je m'éveillai de bonne heure; une grosse araignée m'apparut sur le plafond blanc; je me rendis à l'hôpital, lourd de tous ces présages.

La petite Halé, la veille, se sentant bien, avait mangé du caviar, du poulet et des oranges. Puis elle avait tout vomi la nuit, et je la trouvai amaigrie, en larmes et en proie à de violentes douleurs d'estomac et d'intestins; elle fut mise aussitôt à la diète liquide, mais vomissements et douleurs se prolongeaient. Alors, pour la première fois, je crus au cancer; je m'informai auprès des infirmières et des surveillantes, je tâchai de comprendre quelque chose au bulletin suspendu au pied du lit; mais je n'obtins que des réponses rassurantes. Elles me donnèrent des illusions que je m'empressai de faire partager à la malade.

Sans perdre un jour, Lardennois l'opéra de nouveau. Je l'avais quittée si faible que je n'espérais plus la revoir vivante. Mais sa volonté combattait prodigieusement le mal; plus que son corps, c'était son intelligence qui survivait. Sur la pointe des pieds, je m'approchai d'elle; mon cœur n'était plus à sa place, je tremblais, une sueur froide mouillait mon front. Elle était plus froide que moi, tremblait plus que moi, se lamentait et répétait :

— C'est fini...

Avec mon mouchoir j'essuyai des taches de sang sur le carrelage. Elle vomissait même la camomille, la fièvre

montait rapidement; les pulsations se perdaient dans ses veines épuisées; ses douleurs augmentaient; elle passa un jour et une nuit agités. Je descendis pour chercher une orange; c'était lundi, les magasins étaient fermés; à un kilomètre de là je trouvai une orange. De retour à l'hôpital, je pris un couteau et coupai l'orange pour l'exprimer : elle n'avait pas de jus. Il me sembla qu'Halé l'avait remarqué; elle s'écria d'une voix très faible :

— Oui, c'est fini...

Le jour suivant, elle n'avait plus de forces, plus de voix; ses bras amaigris remuaient à peine; pourtant elle me sourit encore et ses lèvres froides et blanches me rendirent imperceptiblement un dernier baiser. Beaux et brillants restaient encore ses cheveux abondants, couleur de corbeau, et très purs ses yeux. Dans sa langue natale, elle appela encore sa mère. Sous les effets de la morphine, elle naviguait vers le fabuleux Bosphore, la Corne d'Or, l'îlot de Prinkipo aux gracieux petits ânes. Elle gémissait, et sa plainte, je l'entends encore, le soir, dans le bruit de ma porte qui s'ouvre, et le jour, mêlée aux rumeurs de la rue, aux coups de frein des voitures. C'est une plainte subtile et aiguë qui perce mon cœur.

Je ne m'éloignai pas quand on lui ôta les pansements de coton et de gaze qui lui couvraient la poitrine et le ventre. Halé qui, avec une pudeur tout orientale, avait toujours refusé de se dévêtir, même l'été au bord de la Seine, me permettait, dans sa demi-inconscience, de me rendre compte des longs martyres auquel avait été soumis, dès l'âge tendre, son petit corps harmonieux : sans parler de son sein mutilé, elle avait jusque sous le ventre de nombreuses, profondes et longues cicatrices. Je compris qu'au moins dix fois les meilleurs chirurgiens du monde avaient sur elle bravé l'inexorable destin, qu'ils avaient, à coups de bistouri, éloigné d'elle dix fois, trop de fois, la mort.

Je n'avais plus la force de rester. Je sentais que la vie d'Halé ne dépendait plus de mon amour ni de ma volonté, j'avais perdu la bataille et, chose plus doulou-

reuse encore, j'avais livré une bataille perdue d'avance, je m'étais trompé d'ennemi, combattant la tuberculose au lieu du cancer. Je rentrai, désemparé. Et moi qui jamais n'avais mis personne au courant de la tragédie qu'Halé et moi nous avions vécu seuls jusqu'alors, j'éprouvai pour la première fois le besoin de m'appuyer sur quelqu'un pour ne pas succomber sous le poids de la fatigue et de la douleur. Comme j'arrivais chez moi, je vis venir à ma rencontre un gentil ami blond, qui me sembla être l'ange descendu du ciel ou envoyé par ma mère pour m'assister; je lui révélai tout et le priai de ne pas m'abandonner.

— Tu iras demain de bonne heure à Laënnec, lui dis-je, et tu demanderas à l'infirmière si Halé a encore sa connaissance; mais n'entre pas dans sa chambre, car, si elle te voyait seul, elle souffrirait beaucoup de mon absence. Si elle est en état de me reconnaître, nous retournerons ensemble auprès d'elle.

Je n'ajoutai pas que je n'avais pas encore perdu tout espoir, que je croyais au miracle, au triomphe de l'intelligence d'Halé et de la science. Cet espoir intermittent me soutenait. En revenant de l'hôpital, mon ami était pâle et contracté par l'émotion. Halé avait perdu connaissance pendant la nuit et son état demeurait stationnaire. Stationnaire? Cela ne signifiait-il pas la possibilité de résister, de vaincre? Mais le matin suivant un pneumatique de l'hôpital m'annonçait sa mort; c'était le 31 mai. Au même moment, un groupe d'employés des pompes funèbres se présentait chez moi. Je n'eus pas le courage d'aller à Laënnec, je ne voulus pas voir son cadavre. Mon dernier souvenir est celui d'une jeune femme vivante qui m'embrassa et me sourit.

Quelques jours avant la seconde opération, elle avait dessiné pour la dernière fois, sur un léger feuillet, une madone avec l'enfant dans ses bras, parmi des fleurs et des oiseaux. Musulmane, elle avait appris de moi à comprendre et à aimer le christianisme. J'ai cela sur moi, encore.

Les amis de Montparnasse la couvrirent de fleurs; des

journaux de Paris eurent des accents pathétiques pour évoquer cette hirondelle émigrée du ciel bleu d'Orient, cette artiste sensible et d'un talent singulier, la seule femme peintre de la Turquie depuis que la Turquie existe. Nous suivîmes le corbillard modeste et rapide qui de Laënnec la transporta à l'immense et lointain cimetière de Thiais. Nous passâmes devant les cafés de Montparnasse. A ce fameux carrefour, le convoi fut par hasard arrêté; les artistes assis aux terrasses se levèrent et se découvrirent, tous amis d'Halé qui la saluaient une dernière fois. Elle traversa ainsi une dernière fois le quartier qui avait nourri en elle le feu sacré de l'art, de l'art qu'elle sentait profondément et qui prolongea sa vie sept années.

Un moine mahométan, serein et résigné, pria pour elle au pied de sa tombe, les yeux tournés vers l'Orient; nous jetâmes une poignée de terre sur la fosse, nous la couvrîmes de couronnes; puis, Paris nous sépara et je restai seul dans cette lugubre maison où Halé ne reviendra plus.

Ses objets personnels, ses vêtements ont été donnés aux pauvres; ses œuvres, le fruit de son génie et de mes sacrifices, je les offrirai gratuitement au Gouvernement turc. Je garde au petit doigt son anneau d'argent; il me guidera sur la bonne route, car il est nuit et jour devant mes yeux et présent à mon esprit.

Ainsi, seul je n'ai pas su que la petite Turque était condamnée dès l'âge de huit ans : telle est la surprise qui longtemps encore m'obsédera. D'autres savaient, à Montparnasse, qu'Halé était inexorablement minée par un cancer, et pendant sept ans, chaque jour, c'est avec stupeur qu'on la voyait sur pied et au travail.

En revenant du cimetière, on m'a tout appris. Trop tard. Personne n'avait jamais osé, je ne sais pourquoi, me faire cette confidence, et je suis à peu près sûr qu'Halé elle-même était plus ou moins consciente de son mal, car souvent elle me répétait qu'elle n'en avait plus que pour un an à vivre; mais je ne voulais pas la croire; je pensais qu'elle faisait allusion à la tuberculose et

j'étais sûr de pouvoir la préserver longtemps de la mort. Le secret fut jalousement gardé, si bien que ma surprise fut plus douloureuse. Et maintenant je comprends son infernale irascibilité, non pas due à la méchanceté. Son âme au contraire était candide, digne du plus grand amour et des plus grands sacrifices. Maintenant, je comprends la fatalité, ce sentiment du provisoire qui guidait tous ses actes, réactions logiques d'une créature qui par instinct veut vivre et par intuition sait que sa vie sera courte. Maintenant, je comprends la hâte maladive qu'elle avait de produire, d'aimer, de boire la vie, d'épuiser la vie, et aussi son profond éloignement pour tout ce qui avait trait à ses origines comme pour un arbre aux racines pourries. Si j'avais su tout cela à temps, j'aurais voulu toujours être parfait pour elle, j'aurais lutté avec plus d'énergie contre son vrai mal. Pourtant, sans rien savoir, je lui fis suivre un régime de vie si sain et si rigoureux, je lui inculquai tant d'amour pour l'art, pour la morale, pour la vie simple, je lui donnai tant de ma vie et de mon intelligence, je me sacrifiai pour elle tant de fois, je lui pris tant de ses douleurs pour les faire miennes, je fis tant pour lui donner quelque joie sans lui faire partager mes amertumes, je me privai de tant de choses nécessaires, je l'aimai d'un amour si pur, que je crois fermement avoir prolongé sa vie de sept ans et lui avoir ainsi permis de réaliser son plus beau rêve : sa consécration à l'art, qui lui procura quelque honneur et quelques satisfactions dans cette difficile capitale, Paris.

C'est pourquoi je sens aujourd'hui un grand vide dans ma tête, dans mes os, dans mes veines; c'est pourquoi je me sens comme épuisé par un effort immense, par la douleur d'avoir perdu et sa vie et presque toute ma vie, par la surprise d'apprendre que je n'avais rien fait pour combattre directement un mal que j'ignorais, et à vrai dire qu'enfin j'avais lutté contre un mal inexistant ou qui, s'il existait, était lui-même vaincu par un mal plus grand, inexorable.

Je demande la résignation un peu au fatalisme, un

peu à la morale. C'était écrit. As-tu la conscience nette? As-tu accompli tout ton devoir? Continueras-tu à l'accomplir? Es-tu finalement convaincu que tu dois vivre pour et par l'amour? De travail honnête et de discipline chrétienne? Sais-tu désormais que dans cette vie nous sommes tous comme dans la salle d'attente d'une gare? Qui prendra ce train, qui cet autre? Mais il faut que tout le monde parte. Sais-tu aussi que cette terre n'est qu'une poussière infime dans l'univers, que tu existes et n'existes pas et qu'il n'est pas de différence entre vivre un instant et vivre un siècle? Ce qui compte, c'est le devoir. As-tu fait ton devoir d'homme et devant Dieu?

Je me promets de l'accomplir jusqu'au dernier instant de ma vie, maintenant que la morale, qui est la seule foi digne, m'illumine. C'est seulement dans ces pensées que je retrouve le sommeil, le calme et le goût du travail; aussi les rassemblé-je comme les morceaux d'un cristal brisé, et ce doux travail éloigne les souvenirs douloureux qui surgissent à l'improviste des fleurs, des paysages, des oiseaux, des ciels et des eaux que peignit la créature aimée.

ANTONIO ANIANTE.

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Louis Bertrand : *Une Destinée, Mes années d'apprentissage*, Fayard. — Francis Carco : *A voix basse*, Albin Michel. — André Salmon : *Propos d'Atelier*, Nouvelles Editions Excelsior. — Gabriel de Lautrec : *Souvenirs des Jours sans Souci*, Editions de la Tournelle.

M. Louis Bertrand en arrive au cinquième tome de ses Mémoires (**Une Destinée : Mes années d'apprentissage.**) Ni la verve ni l'ardeur n'y font défaut. Et une humeur indépendante qui se donne carrière avec une visible joie.

Le début de l'ouvrage nous montre M. Louis Bertrand saisi par sa vocation de romancier et aspirant à briser tous liens. C'est avec une sorte d'allégresse farouche qu'il envoie promener l'Université. Le vertige de l'Aventure et de l'Inconnu l'attirait visiblement. Et la croyance que l'œuvre d'art réclame toutes les forces de l'artiste. Il est vrai que l'époque était plus complaisante que la nôtre à ceux qui ne craignaient point d'affronter une période de privations pour réaliser le rêve qui faisait leur raison de vivre. « Des ors », comme disait Verlaine, il en fallait alors bien peu pour subsister. Quelques milliers de francs pouvaient vous donner plusieurs années de liberté. Je crois que les temps étaient moins oppressifs pour l'indépendant, j'entends pour l'être qui, appelé par une vocation singulière, se plaçait résolument en dehors de tous les cadres et vivait en marge des choses établies. Il se peut que notre époque, à travers toutes ses épreuves, ait eu le souci louable de corriger quelques injustices, — n'empêche que pour bien des raisons, je déplore qu'elle ait rendu l'existence presque impossible à l'indépendant prêt à renoncer à toutes les choses sociales pour poursuivre quelque

énigmatique appel intérieur. De telles vocations étaient un luxe; je regrette que ce luxe soit de plus en plus éliminé du monde, car cet humble luxe m'apparaissait comme une chose bien nécessaire.

Naturellement, M. Louis Bertrand connut des moments difficiles et ses débuts rencontrèrent d'inévitables déceptions. Il salue ainsi la première : « C'était mon premier désenchantement dans une carrière qui devait m'en être prodigue. » Il est vrai que la déception et le désenchantement sont peut-être la pâture qu'offre généreusement le monde aux âmes créatrices.

Un jour, M. Bertrand entend parler de la carrière de Lemaître qui expliquait ainsi son abandon de l'Université :

> Je m'en f...! Je gagne quarante mille francs par an! Je suis officier de la Légion d'Honneur, et je serai de l'Académie quand je voudrai!

Que pense-t-il alors?

> Quarante mille francs! Je n'avais aucune idée de cette somme fabuleuse et si quelqu'un m'avait prédit que je les gagnerais un jour, j'aurais répondu que je n'en avais pas besoin. Quant à la Légion d'Honneur et à l'Académie, je n'y pensais même pas. Cela n'entrait pas dans mes réalités.

Voilà des paroles qui font plaisir, surtout celle-ci : « cela n'entrait pas dans mes réalités ». Le désintéressement attirera toujours quelques êtres qui comptent; non point parce qu'on a collé sur lui l'étiquette : « vertu morale », mais parce qu'il est la Force, l'authentique Force, celle qui permet à une âme de ne rien laisser mordre sur elle, celle qui lui fait rencontrer un jour comme récompense suprême une formule dans le genre de la formule nietzschéenne : « sans espoir et sans pitié ».

Lorsque M. Louis Bertrand, décidé à quitter l'Université, alla demander conseil à Francisque Sarcey, celui-ci lui répondit : « Ne faites pas cette sottise!... Restez-y, mariez-vous et ayez beaucoup d'enfants. » C'est un point de vue.

M. Louis Bertrand nous parle naturellement des écrivains qui, au temps de sa jeunesse, avaient la vogue. Tolstoï lui était merveilleusement antipathique. Il confesse une « répul-

sion invincible pour ce grossier génie », corsée d'une sainte horreur pour les écrivains russes qu'il nomme « ses congénères déments, pochards ou déséquilibrés ». Par contre, il fut un temps où M. Louis Bertrand se laissa piper par le clinquant et la rhétorique de Gabriele d'Annunzio. Il est vrai qu'il avoue : « tout cela risquait de me perdre, en flattant certains de mes défauts ». M. Louis Bertrand fut aussi en relations avec Heredia, Pierre Louys, Paul Adam. Il nous conte qu'Heredia gardait en réserve dans un tiroir des vers isolés, avec l'intention de les insérer dans ses sonnets à venir. Il n'était pas médiocrement fier de ce vers mirifique :

Le fils de Chrysaor et de Callirhoé...

Mettez en parallèle ce vers avec le célèbre vers : « La fille de Minos et de Pasiphaé » et vous voyez aussitôt se révéler les caractères de la musique verbale chère aux Parnassiens.

C'était le temps de la documentation qui ne plaisantait pas. Je ne sais dans quelle mesure la littérature en profitait, mais le souci de la documentation obligatoire fournissait à l'écrivain un prétexte pour se mêler, sous couleur de devoir professionnel, aux milieux les plus singuliers. Et ce n'était pas toujours dénué d'attrait. Vous verrez toutes les investigations de M. Bertrand dans les pays, les villes et les milieux qu'il considérait comme matière de documentation. A l'appétit de faire la chasse au document se mêlaient d'ailleurs d'autres tendances :

Toujours l'attrait et l'imprévu de l'aventure, une avidité presque sensuelle de dévorer des pays neufs, le besoin de voir, de me griser de voir, besoin qui m'était une volupté et une exaltation et où il entrait peut-être une fougue et une inquiétude sexuelles.

A la bonne heure! Une ardeur passionnée à la vie apporte peut-être plus de révélations en profondeur que l'attentive observation de la réalité visible.

M. Louis Bertrand a connu bien des instants d'exaltation. Au fond de lui, il est persuadé qu'en leur fond, la vie et l'homme lui-même sont choses misérables, cruelles et horribles. Il lui apparaît que celui qui ne veut point s'en conter ne peut connaître en méditant sur l'existence qu'une stupeur angoissée. S'examinant lui-même, s'interrogeant sur sa voca-

tion vraie, il en arrive à douter de sa vocation romanesque. Il croit qu'à la manière de beaucoup d'autres écrivains la forme romanesque lui fut inspirée par ce qu'il nomme « la superstition du roman »... « Un moment arrive où l'on se détache de toutes les fictions, pour ne plus s'attacher qu'au seul vrai ». Il en est aussi qui préfèrent ne pas s'arrêter à mi-chemin et qui trouvent avantage à se détacher et des fictions et du vrai lui-même.

§

M. Francis Carco (**A voix basse**) se penche lui aussi vers son passé. On a dit que le ton choisi par Baudelaire dans ses poèmes est le ton chuchoté de la confidence. C'est un ton du même genre qu'a cherché M. Francis Carco : « Il est certains aveux, dit-il, ou certaines confidences qu'on ne saurait faire qu'en baissant, malgré soi, la voix ».

Poète lui-même, c'est à la manière des poètes que M. Carco a voulu interroger ses souvenirs. Il ne s'est donc point soucié d'une reconstruction méthodique et lucidement ordonnée; il a préféré laisser affluer selon des lois subtiles et plus mystérieuses les résonances profondes des temps écoulés qui palpitent sourdement aux profondeurs de lui-même.

C'est de son inconscient, dit-il, qu'un poète tire le meilleur de lui-même : la véritable inspiration ne vient pas du dehors; elle sourd — comme une eau mystérieuse — de ces régions inexplorées que nous portons souvent sans le savoir en nous, et qu'à force de sondages nous finissons par atteindre avant d'en faire jaillir l'obscur bouillonnement. Il n'y aurait peut-être pas de poètes — dans le sens où nous l'entendons — si, depuis Baudelaire, ceux que nous admirons n'avaient point refoulé, dès l'enfance, ces élans qui, en montant à la lumière, sont d'autant plus impétueux qu'ils ont été plus longtemps comprimés. N'arrache-t-on pas le diamant aux entrailles de la terre? Et cet état de transes auquel on associait la poésie, ne vient-il pas de l'effort intérieur de celui qui, tout éveillé, plonge dans l'abîme que le sommeil recouvre de sa nappe ténébreuse. C'est ce que j'ai tenté dans ce livre.

Il faut convenir que dans cet ouvrage la prose de M.Carco est une des plus suggestives qu'on puisse rêver. Elle est toute frangée de résonances secrètes, elle éveille de multi-

ples échos lointains, elle se prolonge d'une brume vibrante de souvenirs, de nostalgie, de sensations reviviscentes, d'une sorte d'au-delà frémissant. Enveloppantes et pénétrantes entre toutes, les évocations de petites villes avec leurs brèches profondes de silence, la nappe de mélancolie qui les enserre, le rêve presque insaisissable, et lourd d'un poids d'éternité, qui sort de leurs vieilles rues, de leurs pavés, de leur torpeur millénaire, le mystère des élans et des ardeurs ensevelies et qui brûlent, invisibles. L'impondérable tissu de l'atmosphère matérielle et spirituelle qui émane des êtres et des choses et qui les baigne, M. Carco le tisse avec subtilité et puissance. Fou des poètes, il le fut dès ses primes années. Et je compte parmi ses plus belles pages celles où il nous dit le retentissement dans son âme, l'impalpable magie des poésies de Verlaine, de Baudelaire et de Francis Jammes. C'est à Lyon dans la ville des brumes et de la pluie lorsqu'il était soldat que M. Carco découvrit les plus insinuantes magies de la poésie baudelairienne :

Il me tardait de quitter la caserne, de gagner en hâte ma chambre où la logeuse avait allumé un feu de boulets dans la grille et, jusqu'à l'heure d'abandonner ce décor pourtant sans grands attraits, de me gorger d'ivresse à la lecture des *Fleurs du mal.*

Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon,

c'est à Lyon particulièrement qu'on en éprouve l'intense, l'extraordinaire poésie. J'aurais pu voguer sous la pluie, en quête d'une aventure, rejoindre au café des amis, suivre des ouvrières à la sortie de l'atelier, opérer des conquêtes... Aucun de ces plaisirs ne me tentait. Je préférais entendre le bouillonnement de l'averse contre mes carreaux, imaginer la rue grouillante, les lanternes des fiacres à travers la brume, les trottoirs que les lumières étincelantes des vitrines faisaient miroiter et flamber, humer l'odeur des femmes, franchir le seuil d'une maison close, y contempler dans un miroir le corps d'une prostituée étendu contre le mien : Baudelaire me donnait tout cela, je n'avais qu'à choisir, qu'à laisser opérer le charme et, peu à peu, je me sentais au centre d'un univers étrange où la sensualité, la tristesse, l'amour, la rêverie, le regret, s'offraient à moi dans une muette extase pleine de présences, de prolongements.

Vous verrez s'évoquer bien des souvenirs ou comiques ou

attendris ou cocasses. J'ai tout particulièrement apprécié les pages consacrées au poète Jean-Marc Bernard et à ses singulières amours. Naturellement, vous trouverez, çà et là, des indications sur l'école fantaisiste dont les adeptes « imprimèrent à la poésie cet accent de moquerie sentimentale où l'amitié provoque aux confidences, l'amour à une pudeur voilée. » Un beau livre.

M. André Salmon fait paraître une nouvelle édition de ses bien connus **Propos d'Atelier.** Je l'ai relu avec un grand plaisir. J'ai été frappé de multiples remarques d'intérêt général, de véritables aphorismes esthétiques qui gardent toute leur qualité excitante pour l'esprit. M. André Salmon possède le sens aigu de certains problèmes; il sait montrer l'arbitraire des groupements en écoles, il connaît l'insuffisance des mots en « isme », il sait à quel point les tempéraments authentiques bouleversent toutes les classifications courantes et toutes les notions qui paraissent évidentes. On prendrait plaisir à glaner maintes observations aiguës qui dépassent le cas particulier qui les a suggérées. « En 1938, Picasso n'a pas fini d'inventer, presqu'à donner à ses détracteurs l'illusion qu'il se fuit, se dérobe à soi-même »... « C'est Derain qui a le plus certainement convaincu ses contemporains de l'inanité d'une coupure comme celle qui nous valut un art de gauche opposé à un art de droite »... « L'art a besoin du ferment de l'absurde »... « Une confiance particulière doit être accordée à ceux qui se trompent parce qu'ils ont eu le goût trop rare, du risque... »... « Le cubisme lui-même n'est pas le dernier mot de l'art. Le dernier mot! Quelle absurdité. Il n'y a pas de dernier mot. »... « Nous sommes tous des débutants. Nous ne finirons pas de débuter. Pour vivre en renaissant, nous nous tuerons chaque soir ». Etc., etc...

En vérité, ce livre de M. André Salmon me paraît un vif excitant pour l'esprit. Je le considère comme un des livres que tout homme épris d'art et curieux des recherches de notre époque devrait posséder et garder à portée de la main.

M. Gabriel de Lautrec est prince. Prince des humoristes s'il vous plaît. Il nous présente ses **souvenirs des Jours sans souci.** Vous pensez bien qu'il ne peut s'agir des jours d'aujourd'hui. M. de Lautrec a connu Verlaine. « Sa conversation,

nous dit-il, n'avait rien de transcendant. Les vrais poètes ne sont poètes qu'au moment de la poésie. Le reste du temps ils se reposent. » La remarque est judicieuse, elle est souvent vraie. M. de Lautrec connaît toutes les turpitudes de la vie de Verlaine, mais il nous rappelle que « le gavroche impénitent avait le plus grand respect pour le poète qu'il portait en lui ». Au temps de sa jeunesse, M. de Lautrec n'a pas ignoré les jours sans pécune. Il les évoque sans la moindre amertume et plutôt avec une nostalgie souriante. Le temps du *Chat Noir*, c'était le bon temps puisqu'il était jeune. Il y eut aussi le temps de *la Petite Semaine* où collaborait Roland Dorgelès, et qui nous vaut de plaisantes anecdotes. Et puisque M. de Lautrec est prince des humoristes, demandez-lui une pertinente définition de l'humoriste (p. 91) et même un plaidoyer pour l'humour qui a l'honneur de servir de conclusion au livre.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Charles-Adolphe Cantacuzène : *Les Dernières Aurores*, Alb. Messein. — Elie Marcuse : *Silènes;* « Editions de la Vie Réelle ». — Charles Massonne : *Tristan Fou*, « Editions du Cuvier ». — Charles Massonne : *Ubac*, « Editions du Cuvier ». — Henri Hertz : *Passavant*, « Editions de la Vie Réelle ».

N'était que, du délicieux, spirituel et allusif recueil **les Dernières Aurores,** c'est le plus haut, sans doute, le plus parfaitement soutenu, je n'oserais, bien que pour moi si émouvant, citer le poème intitulé *1936*, évoquant l'ombre à l'auteur, Charles-Adolphe Cantacuzène, aussi chère et vénérable qu'à mon cœur, du poète entre tous dont nous sommes fiers de nous réclamer, mais que le lecteur librement en jouisse et le goûte, il le jugera, comme je l'estime, une merveille :

1936

Que dirais-tu, grande ombre à l'air affable et las,
et toujours lointain, si, revenant ici-bas,
dans cette rue où l'heure encor sonne son glas
à *Condorcet*, devant toi, chars automatiques
cornaient, ô vénérable et cher faune rêveur,
les nymphes du *Printemps* broutant alors ton cœur,

à travers les brouillards dorés, fantomatiques;
que dirais-tu, voyant, sous ciel hybride et bas,
parmi les feux, les vanités systématiques,
apparaître à feu toi, radieux, Fontainas?

Je sais bien, le délicieux et fin Cantacuzène, désormais retiré, avec ses livres aimés et les écrits des sages qui ont vécu au XVIIIe siècle se fanant, parmi sa famille en sa terre natale, se plaît à évoquer, d'un trait évasif et d'autant plus significatif, les aspects, les visions qui attachent son esprit au souvenir de Paris, les images, les visages des disparus et de quelques survivants; et ces évocations ne sont pas la moins précieuse part de son œuvre, car une intime sensibilité avec une discrétion la plus mesurée s'y fond aux jeux, auxquels il se complaît tant, de faire, par l'image, le choix de ses rimes, les rapprochements verbaux inattendus, chatoyer les facettes de son esprit. Tantôt, car il me fait l'honneur de me dédier, outre le morceau que je viens de recopier, une fois encore, il m'exhorte (et je n'ai pu me conformer à ses vœux) à « nous parler de Guys, — ce spectre du dessin aux synthèses magiques » — hélas! les circonstances ne m'y ont pas amené! — tantôt à évoquer, joliment, au passé déjà, avec une pointe de tendresse railleuse, le temps qui viendra *Plus tard*

Lorsque Paul Léautaud, saint pour les saintes bêtes,
atteignit l'Empyrée et les sphères parfaites,
ce fut un hurlement de joie en l'infini :
car nul méchant là-haut, et le bon Dieu sourit...

Il y a, que je me reproche de ne pas reproduire, le fraternel, fervent sonnet adressé à notre Francis Vielé-Griffin pour avoir vu ce nom aussi cité par Verlaine dans « son étrange voyage en Hollande »; il y a tous les vers où revivent des êtres disparus, et Jean de Bonnefon, et François de Nion, l'incomparable sonnet à la mémoire du comte d'Arschot.

Gentilhomme un peu vieux mais encore si blond,
si mince, si charmant, dans ta tournure lasse,
ton nom prestigieux, Arschot, comme ta grâce,
a l'air de ressortir du Français Hamilton.

Tu dors maintenant pour un temps qui sera long,
dans ton trop séculaire hélas! et qui s'efface

domaine de Waenrode : et ta magique place
est plutôt dans mon cœur et son profond giron.

Ah! je n'ai su ta mort que tard, et ce fut certes
un bienfait pour la plus étrange de nos pertes,
cher Arschot, cher poète, auteur de pensers fins.

Je voudrais te revoir encore, cher poète,
amateur du divin; et par d'autres chemins,
je voudrais te revoir sur la même planète.

Seul, chez le divin Lélian, on trouve des sonnets composés de vers aussi naturellement simples et souples. Il siérait de signaler pourtant ces sonnets, ces épigrammes, ces madrigaux, ces inscriptions en vers de quatre, six, huit syllabes, qui souvent sont musqués, maniérés un peu, et si souriants :

Les mystères de la toilette
et ses talents très odorants
rendent douce, comme inquiète,
la longueur des premiers printemps...

ou ceci encore, si subtil, savoureux :

L'air est comme du sucre,
mais sur terre le lucre
agite ses bourdons.

Puisse l'épaisse neige
longtemps couvrir le piège
des jours que nous perdons!

« Tel scintillement de mot », déclare Charles-Adolphe Cantacuzène, « console déjà de son inefficacité ». Aussi n'hésite-t-il jamais — dans *les Dernières Aurores* ou les *Fragments* (prose) édités au même moment, il se cherche, se rejoint par tous chemins, car, pense-t-il justement, ah! « si tous ceux que je fus pouvaient revivre en moi! » — et il s'efforce, il s'y retrouve comme nous l'y retrouvons, vivace, spontané, spirituel.

« Petites boîtes telles que nous voyons ès présentes bouticques des apothecaires, pinctes au-dessus de figures joyeuses et frivoles... mais en dedans l'on reservoit les fines drogues... » Elie Marcuse rappelle ce passage de Rabelais en intitulant son

recueil de courts poèmes ironiques, de jolie et fine humeur sous leurs dehors frivoles, **Silènes.** Tantôt, dans une forme insoucieuse de rappeler ou non le haï-kaï japonais, des notations promptes et amusées :

Les hirondelles,
De leurs faucilles noires,
Fauchent les blonds rayons de lumière.
J'en recueille l'épi fructueux en mon sein;

La paille, je la vois dans l'œil de mon voisin...

Intimité, Matin aux Tuileries, les Repus, etc..., ou telle *question,* au fond, angoissante et sérieuse :

Dis-moi, — le passé n'est plus,
L'avenir n'est pas encore,
Le présent est sans durée :
Où le temps se cache-t-il?

ce *Londres* effarant sous la pluie, *Damerette,* mais aussi, parmi *les Epigrammes Narbonnaises,* cette *Frise* au clair mouvement :

Nuages, mouvantes formes,
Plastiques nuages blancs
Qui roulez au ciel, énormes!

Votre jeu fatal et lent
Va-t-il — dessus l'escalade
De ce bourg roux et sans nom
Mais pareil à ceux de l'Hellade —
Cabrer cette cavalcade
Divine du Parthénon?

Et je ne saurais omettre cette *perspective* de pure sagesse :

Prends ton parti
D'avoir à vivre
toute ta vie
avec toi-même.

Mais tremble
Que tu ne doives te rejoindre
Dans l'éternel.

N'est-ce d'une angoisse assez philosophique, un aperçu particulier, nouveau, originalement exprimé?

Dans les deux livrets récemment publiés *au Cuvier* à Villefranche-en-Beaujolais par Charles Massonne, un lyrisme plus fervent et soutenu donne le ton plus grave. **Tristan Fou,** c'est une suite de dialogues qui ne manquent ni de verve, ni de passion, ni de malice, avec des souplesses faisant songer à Francis Vielé-Griffin et du pathétique contenu et émouvant, une manière personnelle et plausible de traiter la légende. Quant à **Ubac, Vers et Versets,** on y entend, au gré de l'auteur, « jouer les trois instruments » : des poèmes fidèles au système traditionnel, syllabique :

> L'azur, au fond des avenues,
> Touché du soir, se décolore.
> Mais, dans le soir, les monts connus
> Sont beaux et somptueux encore.

Une seconde série de poèmes doit être lue comme une prose rythmée selon le nombre ou la nature, non des syllabes, mais des accents; « le reste est versets libres ». Partout les images sont justes, évoquent le paysage voulu ou les incidents avec précision. Le poète ne dédaigne aucune variété de son métier; il s'étudie, dans chaque cas, à le dominer; il s'y adapte pour le moins et en use avec une maîtrise certaine. Moins de rigueur méthodique, et l'on ne sentira plus l'effort d'une volonté consciente; cette sorte de spontanéité native ou acquise est la seule maîtrise qui manque en partie aux réalisations poétiques de Charles Massonne.

Passavant, à toutes les douanes de l'esprit comme aux barrières d'octroi, Henri Hertz acquitte-t-il les droits, ou en est-il exempt? Je l'ignore. Mais à coup sûr, la moindre chose qu'il tente, projette, écrit ou chante porte avant tout l'estampille de son intelligence singulièrement acérée, souriante et incessamment en éveil. C'est là, comme poète, l'origine et l'explication de sa faiblesse comme de sa force. Je n'en veux d'autre preuve que cette admirable pièce exceptionnelle qu'il a, dans une circonstance douloureuse, adressée à notre ami André Spire : là, pour cette fois, l'intelligence abdique, cédant le

pas à la sensibilité du souvenir et du regret; là je sens le poète dominer, et j'admire :

On ne reverra plus ses blancs gestes légers,
Dans le soleil, fruits en fleurs, neiger.
. . . .
Sur la Loire d'été dont la violence se détendait,
A une balustre blanche des roses s'accordaient.
La nuit, elle écoutait faire écho les souris
A des vers de Ronsard et aux gentils esprits
Qui, çà et là, rôdaient...

Je n'ai pas choisi ces vers pour faire en pédant remarquer ce que l'auteur a pu gagner en harmonie et en souplesse plastique faisant, contre l'usage le mot *balustre* féminin, mais parce que l'évocation de la figure, de ses gestes, de ses attitudes et du décor est, dans ce passage, d'une justesse et d'une grâce infinies. De telles qualités, dans les compositions de Henri Hertz sont trop fréquemment offusquées par le contrôle qu'on sent constant d'une faculté critique qui jamais ne désarme. Il y a de bien jolis passages cependant, dans l'amusante suite dont il délasse son voyage de reporter en Italie (1922), mais le meilleur, sauf le poème à André Spire, où il atteint par la simplicité du sentiment à de la grandeur, se rencontre aux poèmes en prose malicieux *Fables Rebelles* de la fin, qui rappellent les aspects des pages les mieux venues du *Jeu de Paradis* de naguère, ou de *Vers un Monde Volage*.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Léon Bopp : *Liaisons du monde*, I., Gallimard. — Jean Guirec : *L'enchantement de la nuit*, Albin Michel. — François de Roux : *Brune*, Gallimard. — Pierre-Jean Delaunay : *Léonie la bienheureuse*, Denoël. — Antoinette Roland : *Le tour de l'homme*, Tallandier. — René Jouglet : *Le feu aux poudres*, Grasset. — Irène Némirovsky : *La Proie*, Albin Michel.

On fait, parfois, grief à la critique de mêler des considérations morales ou politiques à ses jugements; mais il lui est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de ne s'engager point dans la voie qu'ouvrent largement devant elle les auteurs eux-mêmes. Ceux-ci, à l'heure présente, sont rarement désintéressés, il est vrai; c'est par exception que leur inspira-

tion se révèle gratuite, entendez d'ordre purement littéraire. Le problème des destinées du monde les préoccupe, et celui, en particulier, de son avenir social. M. Léon Bopp, qui écrivit successivement le roman d'un moraliste (*Le crime d'A. Lenoir*), celui d'un savant (*Est-il sage, est-il fou?*), celui d'un artiste (*Jacques Arnaut*), nous donne, aujourd'hui, le roman, non d'un politique comme il dit, mais d'un témoin ou d'un historien de mœurs, amené à faire la somme des signes moraux et matériels de décadence (d'incohérence et de corruption) qui se manifestent actuellement en France : **Liaisons du monde. I.** Il les tient pour la cause d'une révolution qui éclate avant 1940. A mon avis, les violences qui se produiront (à supposer qu'il s'en produise) ne traduiront aucune réaction contre le laisser-aller général : elles le consacreront, voilà tout. Pour avoir un sens, une révolution doit apporter une affirmation; celle que prévoit M. Bopp ne saurait être qu'une négation, sous ses apparences réformistes. Elle ne se ferait pas, comme celle de 48, au nom de la sainteté du travail, par exemple... Mais le tableau que nous trace M. Léon Bopp de l'époque actuelle, est-il fidèle? Oui; dans la plupart de ses parties, encore qu'il soit un peu confus, ou qu'il ne mette pas en place toutes les valeurs. C'est une chronique, où l'on trouve les événements en vrac, à qui fait défaut la perspective nécessaire. Les scandales Dufrenne et Violette Nozière ne devraient tout de même pas — si caractéristiques qu'ils soient — se voir placés sur le même plan que l'affaire Stavisky, à cause des conséquences qu'elle a eues. D'autre part, c'est un peu bien arbitrairement que M. Bopp cite « pêle-mêle » une quarantaine d'écrivains (parmi lesquels il me fait l'honneur de me compter), en leur reprochant de ne savoir « à quoi se raccrocher », de ne plus guère croire « à la religion, la philosophie, la science, ni même leur art, parfois », d'écrire sous l'impulsion de leur humeur ou l'influence d'un excitant... Il y a du parti-pris dans un tel jugement, une confusion volontaire; et MM. Gaxotte et Brasillach, notamment, se trouvent bien sur le plan intellectuel et politique, à l'extrême opposé de M. Malraux... Moi-même, dans mon modeste champ, j'ai bien toujours cultivé des idées auxquelles je suis resté fidèle; j'ai même tenté, en deux œuvres, au moins,

d'inspiration populaire, de vulgariser certaines données spiritualistes, des principes d'ordre et de hiérarchie... Mais M. Bopp est pessimiste. M. Bopp, qui vit, je crois, hors de France, et qui l'aime, la juge avec un désespoir impuissant, qui l'empêche de la comprendre, dans sa complexité, et de faire la discrimination nécessaire... Je veux tenir compte, pour apprécier son livre, de cet état d'esprit ou de cœur. Même si on la juge présomptueuse d'embrasser tant de problèmes — et jusqu'aux économiques — on louera la noblesse et la générosité de sa tentative. Il déploie beaucoup de bonne volonté, de courage, et des dons certains, à la réaliser. Mais son effort ne me paraît pas toujours récompensé. Il excite l'intelligence, souvent, mais il lui arrive, aussi, de manquer d'imagination — d'imagination créatrice, pour préciser. Il ne passionne pas, n'exalte pas non plus idéologiquement, sa chronique... Le réel, auquel il veut demeurer attaché, l'alourdit, le fait s'empêtrer dans mille détails qu'il s'ingénie, en revanche, à rehausser de pittoresque. Son roman a de l'intérêt; il force l'estime. Enfin, je reconnais bien volontiers qu'à cause de sa fidélité au document, tout ce que M. Bopp dit des mœurs (il en reproduit les traits avec une audacieuse franchise) est d'une exactitude qui dégage d'elle-même de l'émotion.

Le cas de M. Jean Guirec est bien curieux. Toutes les tendances intellectuelles et morales de la nouvelle littérature semblent s'être donné rendez-vous dans son cerveau (on dirait pour confirmer l'idée que M. Bopp se fait de l'homme de lettres synthétique de notre temps), et comme il a de l'invention, une imagination tournée vers le fantastique, un sens du réel poussé jusqu'à la caricature, une subtilité rusée, de la naïveté, ses romans excitent l'intérêt mais agacent un peu, s'ils ne déconcertent, en plongeant la critique dans l'incertitude... Sa nouvelle œuvre **L'Enchantement de la nuit** rappelle, à la fois, MM. Georges Bernanos et Julien Green, et les surréalistes, et les populistes... Elle est d'une intelligence fort influencée par la psychanalyse, quoique d'inspiration chrétienne, et M. Guirec en prend à son aise avec les sentiments et les actions des hommes, sous prétexte qu'ils ont des causes et des mobiles qui échappent à une observation superficielle ou

terre à terre... A la vérité, ses personnages sont tout d'une pièce, dominés par une seule manie, qui atteint à l'extravagance — et affreusement poussés au noir. Pas un individu sur qui la vue se puisse reposer un peu, parmi les comparses qu'il fait évoluer autour de Marie-Paule, son héroïne : la mère acariâtre de celle-ci, son père abruti, son frère farouche, la belle-mère vicieuse de son patron ignoble, et la femme névrosée de son patron. Pourquoi cette pieuse fille, méditative ou recueillie religieusement quoique ardente, tombe-t-elle un soir dans les bras de son patron? Mystère. Elle était « l'ennemie » des monstres ou des fantoches qui l'entouraient. Ils l'ont *eue*. Voilà. Rêve? Cauchemar? Ou bien, perversité pour perversité, « la plus funeste est, peut-être, celle du Bien » comme le dit la prière d'insérer de M. Guirec... L'étrange romanesque! Et quel désordre spirituel il révèle! Ce désordre, on le retrouve, parfois, dans le style de M. Guirec.

M. François de Roux a dessiné dans **Brune** une figure de femme complexe, nuancée, et d'une rare délicatesse. Au début, il en établit un peu lentement l'esquisse; mais, une fois rappelé le passé de son héroïne, il modèle *dans les faits*, en pleine lumière, les traits de cette amoureuse trop fidèle à ses impressions, à ses illusions de jeune fille, et qui risque, pour cette raison, de gâter sa vie. N'ayant pu épouser l'homme idéal autour de qui elle avait « cristallisé », Brune s'était mariée, un peu par dépit, avec un brave garçon qui l'adorait... Elle eût été heureuse avec lui, si elle ne s'était imaginé, en s'autosuggestionnant, en quelque sorte, qu'on n'aime qu'une fois, et qu'elle a passé à côté du bonheur. Il lui faut — malgré son honnêteté foncière — toucher de près, de trop près, la réalité, dans un coup de folie, pour comprendre, enfin, que la meilleure part lui est échue. Un choc la libère, en la tirant de son espèce d'engourdissement sensible, de torpeur d'âme. Et la voilà purgée de son fantôme.. C'est fort bien vu; sans artifice, avec une simplicité que je tiens pour le plus grand art, M. de Roux a réussi un portrait vivant où nombre de femmes, charmantes comme son modèle, se reconnaîtront.

M. Pierre-Jean Delaunay dont j'avais fort apprécié le précédent roman (*Le Maître du logis*) me semble avoir passé à côté de son véritable sujet dans **Léonie la bienheureuse.**

C'est le drame de la sainteté qu'il prétendait exposer dans l'âme d'une paysanne, mais il s'est quasi borné à nous montrer les effets du démon de midi sur l'époux de cette paysanne. Que le fils même de la pauvre femme se détourne, d'autre part, de l'Eglise, parce qu'il reconnaît que la vocation lui fait défaut, on ne voit rien là qui exerce une influence décisive sur ses sentiments religieux. Ceux-ci nous demeurent assez obscurs ou sont un peu bien sommairement définis. Le problème de la grâce est ardu; et il exige pour être exposé, sinon résolu, une expérience particulière. M. Delaunay, malgré ses dons, n'a pas évité la convention. Je songe au rôle de femme fatale irrésistiblement séduisante, qu'il fait jouer à sa charbonnière; je songe, aussi, à la défaillance — par trop prévue — de son curé... Il y a là un mélange assez facile de romanesque et de naturalisme qu'on ne peut se défendre de signaler, en toute bonne foi. Malgré l'accent qu'il a mis sur ses paysages (son roman se passe dans le Midi de la France) M. Delaunay a une revanche à prendre.

Si M. Léon Bopp avait lu le roman de Mme Antoinette Roland : **Le Tour de l'Homme,** il lui eût fourni un complément d'informations pour le chapitre relatif aux mœurs, de son livre. Il s'agit, en effet, dans ce roman des jeunes filles — des intellectuelles, pour préciser — qui, voulant se libérer de la servitude conjugale, se donnaient gratuitement aux hommes, hier encore, et formaient comme un corps franc de la prostitution.A leur dam, bien entendu. L'une d'elles, qui a été particulièrement éprouvée, nous conte ici, tout au long ses déboires, avec une sincérité aussi affligeante que désarmante, mais en farcissant, un peu trop, à mon gré, son récit, de vers médiocres. Quels aveux! Ils me confirment dans ma conviction qu'en dehors du mariage il n'est pas de salut pour l'immense majorité des femmes. Les vocations de courtisanes sont rares, comme le reconnaissait George Sand quand elle répondait à sa fille, qui la menaçait de devenir Laïs ou Ninon : « Mais, ma pauvre enfant, en serais-tu capable?... »

Part faite de l'exagération que l'on ne saurait imputer à crime à un écrivain résolument romanesque, le nouveau roman de M. René Jouglet, **Le Feu aux poudres,** nous donne l'illusion d'une peinture exacte du drame qui se joue aujourd'hui

en Asie. Les partenaires en sont, autour de l'enjeu chinois, l'Angleterre, le Japon et la Russie, — car pour la France, avec cette discrétion qui la caractérise depuis quelques années, elle demeure dans la coulisse... Il semble que l'Angleterre, représentée par le conseiller Landerdale, perde la partie, et qu'avec elle la civilisation occidentale soit compromise. Une espionne soviétique fait ce qu'elle peut pour sauver malgré lui Landerdale, car elle aime — à sa manière — cet homme de devoir, tout en haïssant ce qu'il incarne; mais il meurt sous les balles révolutionnaires. Ce héros et son adversaire implacable, mais sensuelle, sont dans la meilleure tradition du cinéma, sans doute. Cependant, les tableaux de M. Jouglet ont de la couleur et sa narration alerte tient, de bout en bout, l'intérêt du lecteur en haleine.

La Proie ne sera certainement pas comptée parmi les meilleurs romans de l'auteur de *David Golder,* Mme Irène Némirovsky. C'est l'histoire d'un jeune ambitieux, d'une sorte de Rastignac ou de Julien Sorel revu et corrigé selon les exigences modernes, et qui abandonne la plus sincère, la plus charmante des amoureuses pour épouser la fille d'un banquier, lequel mourra ruiné après avoir réduit le jeune ménage à la portion congrue. Son coup raté, notre arriviste finira par le suicide. Il y a bien de l'incohérence dans tout cela; une facilité ou un laisser-aller même, qui a recours au romanesque le plus conventionnel. Enfin, Mme Némirovsky trahit, dans la peinture de certains milieux parisiens, une inexpérience que son talent réel ne saurait nous dissimuler.

JOHN CHARPENTIER.

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

Films nouveaux. — La production de cette dernière quinzaine, assez troublée par des événements qui ont subitement privé plusieurs maisons d'interprètes mobilisés, a subi un ralentissement évident. Cependant, parmi les présentations nouvelles, il reste encore certain que le Cinéma français accentue ses progrès et domine la concurrence étrangère.

La maison du Maltais, au Madeleine Cinéma, tirée d'un roman de Jean Gignoux par Pierre Chenal, n'a pas offert un intérêt excessif, si ce n'est la vision de quelques milieux in-

digènes africains et la révélation de Dalio, qui, cette fois pourvu d'un rôle intéressant, a montré des qualités qui le poussent en avant.

Un de la Canebière, à l'Olympia, a retrouvé le succès de ces opérettes marseillaises qui triomphent maintenant aux Variétés. Alibert s'est montré des plus agréables avec une troupe de bonne humeur générale.

On a été infiniment moins heureux avec *l'Adrienne Lecouvreur,* du Marignan, dont la distribution fort vantée, avant la lettre, avait excité la curiosité. Mme Yvonne Printemps devait apapraître sous les traits de la célèbre héroïne, et Pierre Fresnay lui donnait la réplique dans le personnage non moins historique de Maurice de Saxe, à la fois Don Juan et grand homme de guerre. Le scénario, établi par Mme Simone et dialogué par François Porché, aurait pu fournir à deux interprètes, non pas moins qualifiés, mais d'encolure et de tempérament à la taille des deux protagonistes, un succès plus assuré. Malheureusement, Mme Yvonne Printemps n'a pas, cette fois, dominé la grande figure où nous admirâmes Favart à la Comédie-Française et Sarah Bernhardt; et Fresnay est un acteur moderne mal à l'aise, malgré l'intelligence et la sincérité de son jeu, sous des costumes difficiles à porter. La mise en scène, que l'on a voulue somptueuse, comme il était indiqué, ne fut pas toujours d'un goût très sûr, et, en réalité, il y eut déception.

Heureusement pour nous, il nous était réservé de voir au Colisée une production, *Entrée des artistes,* bien française, et d'une originalité évidente par le milieu. Jeanson a entrepris de nous montrer les milieux du Conservatoire et sa jeune et plaisante assemblée de futures étoiles. Et il a réalisé cette jolie idée avec un bonheur tout à fait évident. Le succès, qui a été considérable, suffit à nous assurer, pour cette période, une estime que nous commençons à reconquérir.

En face, aux Miracles, une comédie dramatique, sans grande nouveauté, a permis cependant à Adolphe Menjou de se montrer encore une fois un comédien de tout à fait grande classe. La chose est un peu gâtée par l'exhibition trop appuyée d'un ventriloque amusant, mais qui, bien qu'adroite-

ment mis en scène par John Stahl, n'aurait pas suffi à assurer la réussite.

Au Paris, une opérette bâtie à la diable, mais uniquement destinée à fournir de nombreux numéros lyriques d'Irving Berlin, a été appréciée à cause des voix des exécutants, très belles, et certains moments où un orchestre nombreux et de grande classe, bien mis en scène par Henry King, retient l'attention.

Et ce sera tout pour cette période, après que j'aurai signalé très spécialement, dans la série des actualités, les vues nombreuses réparties assez inégalement entre les différentes firmes, mais, qui, fort opportunément, ont été groupées par ordre de dates et presque d'heures dans des établissements où l'on a ainsi la série de tout ce qui s'est passé de vraiment important pendant les journées que l'on sait. Et l'ensemble de cette projection, fort importante, montre que le Cinéma, dans des occasions semblables, sera d'un intérêt considérable par la suite en montrant plus tard, dans toute l'objectivité et la sincérité des hommes et des choses, des événements historiques que l'on ne pourra oublier.

ANTOINE.

LE MOUVEMENT DES IDÉES

L'Histoire est-elle une science? — Quelques tentatives récentes et fort remarquables pour jeter un pont entre l'art et la science ont fait le sujet de ma dernière chronique. Tout en reconnaissant l'utilité de pareilles recherches lorsqu'elles ne dépassent pas les limites du bon sens, je m'efforçais de mettre en garde contre les dangers d'une certaine tournure d'esprit trop systématique, que nous voyons se mouvoir partout aujourd'hui avec une grande imprudence.

Il est, certes, fort séduisant de réduire toutes choses en formules arithmétiques : c'est autrement maniable que des réalités concrètes. Reste à savoir jusqu'à quel point cette opération est légitime et si une telle simplification que l'on fait subir aux objets ne les dénature pas complètement.

Montesquieu a déclaré, dans un livre célèbre, que tout dans la nature était soumis à des *lois*. Cela signifie qu'il y a un ordre dans le monde, que rien ne se fait sans raison; et nul

ne contredit à cette vérité. On peut dire dans ce sens que l'histoire a ses lois, comme l'amour a ses lois. Mais voyez où mènent l'abus des mots et les illusions du verbalisme : Montesquieu n'a jamais pensé que les lois dont il parlait tombaient nécessairement sous la coupe de la logique et de la déduction rationnelle; or, quand on parle de lois en mathématique et dans les sciences exactes, on n'entend pas seulement parler de rapports (cela va de soi), mais de rapports assez simples pour que leur transcription en chiffres soit possible et pratique. C'est, comme on voit, une autre affaire. La méthode scientifique, brutalement appliquée à des faits vivants, comme ceux de l'art, de la psychologie, de l'histoire, paraît donc vaine, les formules, en pareil cas, présentant trop de complexité ou trop d'inconnue pour qu'on puisse en tirer profit. Dans ces disciplines d'un autre ordre, d'un ordre humain, il faut nécessairement faire intervenir autre chose que le calcul : cet *esprit de finesse* dont parle Pascal, sans lequel il n'y a point de culture, qui saisit spontanément les rapports de *qualité*, et qui va du bon sens populaire au génie des artistes et des penseurs.

Il est assez plaisant d'entendre les abstracteurs — les esprits purement géométriques — se présenter comme des réalistes. Irrécusables quand ils demeurent dans le domaine des abstractions, on les voit, quand ils pénètrent dans le flot mouvant des phénomènes de la vie, errer aussi naïvement que les esprits les plus chimériques. Ils ont introduit en politique des confusions invraisemblables. Par exemple, en étendant telle vérité abstraite, 1 = 1 (une unité égale une unité) à l'ordre humain, on autorise des sophismes de ce genre : Un homme en vaut un autre. — Pierre est égal à Paul. — Chaque homme a droit à une part égale dans le gouvernement d'un pays. — A chaque heure de travail doit correspondre un salaire identique. — Etc...

La science *moderne* s'est donné ce caractère quantitatif; elle a obtenu d'étonnantes réussites dans le domaine des choses mesurables. Tout aussi bien, elle aurait pu avoir un autre esprit, et Bergson a pu se demander, au cas où elle aurait fourni le même effort dans la voie des recherches

intuitives, à quelles prodigieuses connaissances du mystère vivant elle aurait pu parvenir.

En fait, notre science à allure mathématique n'a pu porter que sur la matière. De là le retard, observé par Carrel, de la science de l'homme sur la science des choses, et le profond déséquilibre qui en est résulté. Instrument pour la mesure de la matière, notre science purement rationnelle n'a pu justifier son application au domaine vivant et humain qu'en posant le matérialisme comme un acte de foi.

Son application à l'histoire, c'est le *matérialisme historique* de Marx et d'Engels. Cette doctrine, comme on sait, tenant pour nulle l'influence des valeurs intellectuelles et morales, juge que les seules forces qui conditionnent l'évolution de l'histoire sont des forces économiques, c'est-à-dire des forces mesurables en quantité. De là le rôle prépondérant des statistiques, commerciales et financières, et celui des *masses* considérées quant à leur valeur productive.

La théorie est juste, dans la mesure où l'histoire subit, en effet, l'influence des causes matérielles. Elle est fausse jusqu'à l'absurde en raison de sa rigidité et de ses omissions capitales.

Je relève une critique particulièrement intéressante de ce système dans l'*Histoire des Idées au XIXe siècle* (1), où M. Bertrand Russell étudie avec une philosophie non dépourvue d'humour les variations de l'état social en Europe et en Amérique. L'auteur est un sympathisant, et même un socialiste dans un certain sens; mais socialiste ne veut pas dire nécessairement marxiste; on commence à s'en rendre compte. Le matérialisme historique est l'œuvre d'intellectuels allemands; il garde la simplicité grossière de leurs cervelles géométriques et de leurs arguments d'équarisseurs. Rien de commun avec la souplesse de la pensée française : nos plus grands raisonneurs, de Descartes à Proudhon, en passant par Voltaire, même dans leurs partis pris, ne perdent jamais complètement le contact avec les choses.

M. Bertrand Russell est donc d'avis que Marx et Engels

(1) Traduit de l'anglais par A.-M. Petitjean (Editions de la N. R. F.).

sous-estiment la puissance de certains mobiles non économiques. Il en énumère quelques-uns :

Tout d'abord, le *christianisme,* qu'il appelle assez drôlement *une survivance historique* (le besoin de respirer, je pense, en est une autre) et qui n'a point, paraît-il, fini de jouer son rôle.

D'autres mobiles d'ordre sentimental, au premier rang desquels se placent aujourd'hui les *nationalismes* et les *racismes :*

Autre point faible de la philosophie de l'histoire de Marx. Il considère que les conflits économiques ne se produisent jamais qu'entre classes. Or la majorité de ces conflits se sont produits entre des races ou des nations. Ces conflits, il est vrai, sont surtout économiques, mais la répartition du monde en nations est déterminée par des causes qui ne sont pas essentiellement économiques.

Autre insuffisance dans la théorie marxiste, dont la correction introduit encore des facteurs non-économiques :

Les modes de production, selon Marx sont les causes premières de tous les phénomènes sociaux. Mais il n'explique pas du tout les raisons pour lesquelles ils changent de temps à autre. En fait, les changements de mode de production viennent surtout de *causes d'ordre intellectuel :* j'entends par là les découvertes scientifiques et les inventions. Marx croit que les découvertes et inventions sont faites quand la situation économique le demande. Mais ce point de vue n'est pas du tout vérifié par l'histoire.

C'est ainsi que le développement de la science, après la Renaissance, a conduit à l'industrie moderne.

Vient ensuite le rôle des *grands hommes :*

Le rôle joué dans l'histoire par les individus, rôle surestimé par Carlyle, et exagéré de nos jours encore par ses disciples réactionnaires, tend d'un autre côté à être minimisé indûment par ceux qui croient avoir découvert les lois des changements sociologiques. Je ne crois pas que si Bismarck était mort tout enfant, l'histoire de l'Europe pendant les 70 dernières années eût été du tout pareille.

Enfin d'autres causes, plus mystérieuses encore que les précédentes (nous touchons ici à l'une des critiques les plus originales de M. Bertrand Russell) : *les petites forces,* éléments « triviaux et fortuits », « qui peuvent faire pencher la balance quand deux grandes forces sont en équilibre approxi-

matif. » Rappelons-nous le « nez de Cléopâtre » ou « le grain de sable de Cromwell », et ce qu'en pensait Pascal. M. Bertrand Russell nous fournit maints autres exemples. Il s'en fallut d'un rien, d'une crise de bile du ministre intéressé, que Lénine fût retenu en Allemagne, et on ne peut soutenir raisonnablement que, sans lui, la Révolution russe eût été ce qu'elle a été. — Il eût suffi d'un bon général prussien à Valmy, pour que la Révolution française fût balayée. — Exemple plus fantastique encore : on peut soutenir très plausiblement, en suivant les curieuses déductions de notre auteur, que si Henri VIII n'était pas tombé amoureux d'Anne de Boleyn, les Etats-Unis n'existeraient pas.

Que conclure de ce qui précède? C'est qu'en redonnant au sentiment religieux, au nationalisme et au racisme, aux grands hommes, aux inventions et aux découvertes, aux petits faits « fortuits » enfin, la part d'influence qui leur revient, M. Bertrand Russell réintroduit dans l'histoire les éléments *imprévisibles* qui lui interdisent d'être une science.

Marx et Engels ont cru que la logique gouverne le monde; c'est une erreur fondamentale; en vertu de cet axiome, ils ont admis que les changements se produisent en un sens qu'un homme suffisamment intelligent pourrait prédire. Aussi Marx a cru pouvoir affirmer, suivant la dialectique de son maître Hegel, qu'un conflit politique aboutirait toujours à établir un système plus développé. M. Bertrand Russell n'a pas de peine à montrer qu'au contraire, les exemples de décadence et de régression sont au moins aussi nombreux que les exemples de progrès (ruine de la civilisation mycénéenne; invasion de Rome par les Barbares; destruction des Albigeois dans le Sud de la France, etc...).

Les communistes, dit-il, affirment toujours que les conflits entre le Communisme et le Capitalisme, bien que le Capitalisme puisse remporter quelques victoires partielles, conduiront finalement à l'établissement du Communisme. Ils n'envisagent aucune autre conséquence : il y en a une pourtant tout aussi probable : le retour à la barbarie.

L'histoire n'est pas une science. Elle ne peut avoir une apparence scientifique « que par des falsifications et des

omissions ». Mise ainsi au service d'une doctrine ou d'un parti, comme l'a très bien montré par ailleurs M. Jean Grenier (2), elle n'est plus qu'une caricature de science.

On peut envisager l'histoire de plusieurs façons, déclare ironiquement M. Bertrand Russell, et on peut inventer beaucoup de formules générales assez compréhensives pour sembler adéquates, si les faits sont soigneusement choisis. Je suggère — me croie qui voudra — une autre théorie pour expliquer les causes de la révolution industrielle. l'industrialisme est dû à la science moderne, la science moderne à Galilée, Galilée à Copernic, Copernic à la Renaissance, la Renaissance à la décadence de Constantinople, la décadence de Constantinople à l'émigration des Turcs, l'émigration des Turcs au dessèchement de l'Asie centrale. Donc l'étude fondamentale pour rechercher les causes historiques est celle de l'hydrographie.

Cette théorie, après tout, ne serait pas plus absurde qu'une autre. Elle tomberait seulement dans l'erreur de toutes les théories matérialistes, qui confondent les *causes* et les *conditions*. A ce propos Socrate disait à peu près ceci (je cite de mémoire, n'ayant pas le Phédon sous les yeux) :

Ils vous disent que Socrate est assis parmi vous, parce que son corps est composé d'os et de muscles... que les os, étant libres dans leurs jointures, les muscles, qui peuvent se relâcher et se contracter, font que je puis plier les jambes comme vous voyez...; et moi je vous dis que Socrate est assis parmi vous parce que les Athéniens ont jugé bon de le condamner à boire la ciguë et qu'il a jugé bon de s'entretenir aujourd'hui de l'âme avec ses disciples.

Mais voici, en fin de compte, une nouveauté bien réconfortante : les causes *irrationnelles* reprennent leur importance en histoire; mieux encore, les causes *surhumaines*, avec ces faits fortuits, à jamais imprévisibles, qui nous viennent d'où? Du destin? Des dieux? Qui sait, de la Providence? Allons-nous voir les socialistes revenir de Marx à Bossuet?

RAYMOND CHRISTOFLOUR.

(2) *Essai sur l'Esprit d'Orthodoxie* (Edit. de la N. R. F.).

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Julien Françon : *L'Esprit des Abeilles;* préface d'Edouard Herriot; Gallimard. — Robert Goffin : *Le Roman de l'Araignée;* N. R. F.

On aurait pu croire que la question des faits et gestes des Abeilles était épuisée. Pourtant, M. Julien Françon, dans **l'Esprit des Abeilles,** conte des choses nouvelles, et du plus haut intérêt.

L'auteur n'est ni un zoologiste, ni un biologiste; c'est un ingénieur sorti de l'Ecole supérieure de l'Aéronautique. « Son livre, dit dans sa préface Edouard Herriot, ne nous apporte pas de séduisantes imaginations. Il nous offre en abondance des notes minutieuses, des données certaines, des observations méthodiques. Mais les faits qu'il rapporte et qu'il associe sont si merveilleux qu'ils ouvrent à notre esprit des horizons infinis. » Le regretté Cornetz, qui a éclairci bien des mystères du retour au nid chez les Fourmis et dont j'ai eu plusieurs fois l'occasion de parler, il y a pas mal d'années de cela, était également un ingénieur. Ferton, un commandant d'Artillerie, s'est révélé un excellent observateur des Insectes. Les mathématiciens savent souvent fort bien ordonner leurs expériences.

Le point de départ des recherches de M. Françon est le suivant. Il prend une soucoupe blanche et dépose sur elle une goutte de miel ou de sirop de sucre, dont les butineuses sont friandes, et la place à proximité d'un massif de fleurs activement visité par de nombreuses ouvrières. Les Abeilles passeront cent fois au-dessus de la soucoupe sans s'y arrêter, « sans soupçonner le trésor que représente cette goutte d'or liquide ». On voit venir une Mouche, une Fourmi, une Guêpe, mais d'Abeille point; les ouvrières de la ruche ne se laissent pas distraire de leur travail habituel.

Pour attirer l'attention de l'Insecte, un « amorçage » est nécessaire. Voici en quoi cela consiste. Lorsqu'une Abeille se pose près de la soucoupe, on l'emprisonne sous une cloche de verre. L'Hyménoptère heurte « furieusement » les parois de sa prison; il vole en tous sens, et finit par rencontrer la goutte sucrée. Aussitôt, silence absolu, calme complet : l'ouvrière qui « a immédiatement évalué l'importance de sa dé-

couverte » s'est mise au travail, et elle absorbe avidement le précieux liquide; avec un pinceau imprégné d'une certaine couleur, l'expérimentateur marque l'Insecte d'un signe, pour facilement le reconnaître. La cloche enlevée, l'Abeille repère, par des vols circulaires, l'emplacement de la soucoupe, pour y revenir ensuite toute une série de fois.

Si la distance à la ruche est grande, l'Abeille marquée revient seule, mais, lorsque le rucher est proche, elle ne manque jamais d'amener des compagnes.

Un fait très curieux est le suivant. L'Insecte semble évaluer l'importance de la provision de sucre. Plus le butin paraît inépuisable, plus l'Abeille amène des camarades au renfort. Cette « évaluation du rendement » est vraiment remarquable.

De plus, les ouvrières de renfort n'arrivent pas en troupe à la suite de l'éclaireur qui a découvert la nourriture de choix. Elles se présentent individuellement, mais avec la même précision que la voyageuse qui a déjà accompli plusieurs fois le chemin. Ceci montre l'exactitude des renseignements topographiques qui leur ont été fournis.

D'où cette conclusion : les Abeilles communiquent entre elles.

Par une série ordonnée d'expériences simples, l'auteur s'efforce de la confirmer. On dissimule un morceau de sucre imbibé d'eau dans des boîtes, où on peut accéder par une « porte chatière », ou bien un tunnel, une cheminée. Une fois qu'une Abeille a appris à découvrir le butin, d'autres arrivent isolément, et, sans le guide, le trouve immédiatement.

Revenons maintenant à l'expérience initiale. Si on déplace la soucoupe pendant que l'Abeille retourne à la ruche, même à une petite distance, elle ne la retrouve pas. Il y a dans l'espace un « point déterminé » A qui l'attire. D'autre part, si on emprisonne sous une cloche l'Insecte au moment où en A il recueille, sur la soucoupe, le liquide sucré, et qu'ensuite on déplace le tout (soucoupe, Abeille, goutte sucrée) jusqu'en B, après avoir enlevé la cloche, l'Abeille revient ensuite non en B, mais en A, et cela même si on répète l'expérience toute une série de fois. Ce n'est qu'après bien des voyages que l'ancien souvenir est aboli.

Il y a encore des expériences intéressantes au sujet de la distinction des couleurs par les Hyménoptères.

La sincérité de l'auteur est évidente. Nulle fantaisie, nulle hypothèse hasardeuse. Certains reprochent à M. Julien Françon son anthropomorphisme : il y aurait quelque chose de commun entre l'Abeille et l'Homme : intelligence? langage? Attendons les critiques des spécialistes.

§

Dans les livres de M. Robert Goffin, *le Roman des Anguilles, le Roman des Rats,* **le Roman de l'Araignée,** il y a plus de poésie, et aussi de fantaisie.

Voyons l' « envol » des jeunes Araignées.

Celles-ci grimpent sur les herbes à une certaine hauteur, arrivées en des points éventés, elles tissent des sortes d'ailes, sur lesquelles le vent a prise.

Qu'on ne vienne pas dire qu'il n'y a ici que de l'instinct dans ce phénomène si complexe. L'instinct peut agir au fond de l'araignée lorsqu'il s'agit de tisser; mais quand il faut calculer la qualité et la dimension du fil, la force de résistance, quand il faut l'organiser en fonction des courants d'air chaud, qu'il y a lieu de connaître et dont il faudra domestiquer les effets, lorsque pour la première fois et sans aucune éducation, l'araignée cherche un point surélevé et qu'elle organise volontairement cette délicate rencontre du fil, du courant d'air chaud et de la hauteur voulue, pour servir une fin profonde de l'existence des araignées, qui osera me prétendre qu'il n'y a là qu'un geste mécanique?

C'est là l'éternelle antienne en faveur de l'intelligence des animaux.

L'auteur s'extasie également devant la « merveille extraordinaire de la toile », « miracle inexplicable ».

Nous sommes devant l'énigme de la toile comme les araignées sont devant les constructions des hommes. Ce sont les œuvres de deux manifestations intelligentes, qui n'ont rien de commun.

Mais nous sommes prévenus : il s'agit d'un « roman ».

GEORGES BOHN.

FOLKLORE

Alexander Haggerty Krappe : *The birth of Eve.* Gaster anniversary volume, London, Taylor's foreign press, in-8°, p. 311-322. — Georges Dumézil : *Contes lazes.* Travaux de l'Institut d'Ethnologie de Paris, t. XXVII, gr. in-8°, 133 p. — Nicola Borrelli : *Tradizioni aurunche.* Roma, Luigi Proja, in-12, VIII-193 p. — Adolf Spamer : *Weihnachten in alter und neuer Zeit;* coll. *Volksart und Brauch,* Iéna, Eugen Diederich, in-12 carré, 98 p., 33 ill.

Périodiquement renaît la discussion d'un passage étrange de la Genèse qui signifierait qu'avant Adam et Eve, individus sexuellement différenciés, Iahvé avait créé un être bi-sexué, qui se serait reproduit par parthénogénèse. Un argument de plus est que le mot hébreu de Gen. II, 21, qui a été traduit par *côte,* doit se traduire par *côté :* l'être androgyne primitif aurait donc été sectionné, déterminant ainsi **la naissance d'Eve** et celle d'Adam, qui rappelle un dessin, de Caran d'Ache je crois, où un nègre demandait à son chef si pour obtenir des demi-vierges il fallait couper les filles verticalement ou horizontalement.

Donc Krappe, auquel on doit déjà un grand nombre d'articles de folklore et quelques livres importants, a repris toute la question et établi une bibliographie depuis Lenormant jusqu'à maintenant. Dépassant le monde sémitique et gréco-romain, il constate que dans la mythologie sanscrite aussi le premier être est nommé *Jumeau, Yama;* les théologiens hindous se demandèrent comme de juste si à *Yama* (masculin) il fallait adjoindre *Yami* (féminin) ou *Yima* (Persans). Chez les Germains primitifs, le premier homme est nommé *Tuisto,* qui se rattache à *tvistr* (bipartite), *Zwist* (querelle entre deux personnes) et la série *dvis* (védique), *bis* (latin), *zwis* et *zwei* (germanique). Donc le premier être selon cette mythologie était lui aussi double. Le Yama sanscrit trouve son équivalent scandinave dans le géant *Ymir,* de la série *jumis, gemellus, jumeau,* et *binats* (roumain), *besson* (français), *Zwilling* (jumeau) et *Zwitter* (androgyne, hybride, en allemand).

Comme on ne trouve pas cette idée, ou ce mythe, d'un être premier double et bisexué chez d'autres peuples sémitiques que les Juifs, on doit supposer qu'ils l'ont emprunté

à ce qu'à défaut de mieux on nomme la mythologie indo-européenne. En reprenant un à un les arguments de Krappe, je ne vois pas ce qu'on pourrait lui objecter.

Si les Juifs perdent Adam et Eve, ils ont de nos jours de quoi les remplacer avec Marx le Prophète et ses disciples. Mais je me demande si cette découverte savante passera dans nos catéchismes. Et si Hitler annexera la Bible, puisque le mythe racial fondamental est « aryen ».

§

Georges Dumézil a obtenu ses **Contes lazes** à Constantinople d'un jeune Laze de Batoum qui avait grandi à Arhavi et appris le dialecte de cette localité. Quelques textes sont peut-être originaires d'autres régions, ou de Constantinople même. Ils sont tous donnés en dialecte, en traduction mot à mot, et en traduction suivie. Dans l'introduction, Dumézil s'est donné la peine (elle n'est pas petite, je le sais par expérience) de situer chacun des épisodes d'après les deux catalogues de Stith Thompson. Le résultat est, je crois, concluant : cette désarticulation ne sert pas autant qu'on le croirait à l'étude comparative des contes populaires, moins que le système d'Antti Aarne, plus simple et plus intelligible. En fait, les contes I (le tueur des divs); III (les djinns au moulin); IV (version du Petit Tailleur de Grimm); V (le prince et la fille du vizir); VI (Of).; VII (la Fille-Roi); VIII (le prince dans le monde souterrain) sont des contes merveilleux proprement dits, comme nos contes de fées; le conte II, intitulé Aventures, est une sorte de randonnée à extension illimitée; le conte IX, le Revenant, est un récit facétieux du même type que nos fableaux du moyen âge; le conte X, les Hommes-Loups, est un fragment de récits semblables aux nôtres sur les loups-garous; le conte XI est une bonne description des cérémonies du mariage que pour ma part je n'aurais pas nommé conte, mais mis dans une section documentaire avec les suivants : XII, une histoire de mariage; XIII, la maladie et la mort; XIV, le vêtement des lazes. Puis viennent XV, une gaudriole qui paraît être plutôt une devinette énumérative; et XVI, un jeu enfantin par questions allitératives.

On possède si peu de textes bien certifiés pour les peuples du Caucase que ce recueil est le bienvenu.

§

Les **Tradizioni arunche** qui ont été recueillies par Nicolà Borrelli proviennent en majeure partie d'un petit village de la Campanie (ou Terra di Lavoro), Piedimonte di Sessa. Plusieurs fragments avaient paru dans des journaux locaux d'accès difficile même pour des Italiens; Borrelli les a repris, développés et classés méthodiquement. Comme moi, il a commencé sa carrière scientifique par la numismatique et tout compte fait, je crois que cette science dresse admirablement à examiner les petits détails minutieusement, tout en obligeant à acquérir des connaissances historiques, géographiques et économiques précises. A condition, bien sûr, de prendre la numismatique au sens large et non pas seulement du point de vue de la simple collection. Ma numismatique savoyarde m'a conduit à étudier à fond le peuple savoyard; celle de la Campanie a amené Borrelli à s'intéresser aussi à la vie des paysans de sa région. En tout cas, je lui envoie d'ici un double témoignage de sympathie.

Chaque chapitre est suivi de notes historiques et comparatives, avec l'explication des termes dialectaux. En voici la liste : le pays et le peuple; les légendes locales; les jeux des adultes; le carnaval et le carême; les mois et leurs dictons; les cérémonies de Pâques; l'été et les chansons d'amour; les fêtes de la moisson; les vendanges, avec chansons; l'olive et l'olivier dans les traditions populaires (très intéressant pour une comparaison avec la Provence); les chants d'amour et de désespoir; le cycle de Noël : à la Saint-Sylvestre, emploi du *cri de la belle-mère,* utilisé de la même manière rituelle en Flandres (rommelpot) et Wallonie, avec l'invocation :

Buco-buco, santa Solevièsto
E nui cantammo prièsto
Fa prièsto e fa mi currènno
Ca nui amm' a i' cantenno.

Dialecte plutôt difficile, n'est-ce pas?

Le chapitre XV traite de la médecine populaire (avec in-

cantations); le suivant, des pronostics et de la divination. Une bibliographie personnelle de 301 numéros termine cette monographie bien faite. La préface de Pietro Fedele montre combien le folklore est encore peu cultivé en Italie, ou du moins insuffisamment reconnu par les milieux officiels. On m'affirme, mais je n'ose croire la chose vraie, que maintenant dans ce pays le mot *folklore*, parce que d'origine anglaise, est boycotté (allons donc : encore un mot anglais!); et que par ordre, on a repris les deux termes antérieurs de *traditions populaires* et de *démopsychologie*.

§

Le petit livre sur **la Noël anciennement et de nos jours** porte la signature d'Adolf Spamer auquel on doit déjà des travaux de folklore allemand considérables. Il s'agit donc plutôt d'une mise au point de problèmes et de faits complexes que d'une vulgarisation. Tour à tour sont étudiés : la mort de l'hiver et le solstice; la fête de Noël proprement dite (chrétienne); les crèches; les *Christ-comœdien* des protestants; la magie des branches et l'arbre de Noël. Les faits sont, comme de juste, allemands de préférence; 32 photos bien venues les illustrent. Mais le dernier chapitre donne aussi sommairement des comparaisons mondiales (diffusion au loin par les missionaires; arbres de Noël-ersatz; variation des décors, etc.).

On pourrait en France aussi reprendre ce sujet un peu mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici (Mgr Chabot; Muller; Le Goffic; etc.) et tenter d'indiquer avec précision les variations de cette grande fête selon nos provinces.

A. VAN GENNEP.

EXOTISME ET QUESTIONS COLONIALES

Albert Duchène : *Histoire des finances coloniales de la France* (Payot). — Yves Châtelain : *La Vie littéraire et intellectuelle en Tunisie de 1900 à 1937* (Geuthner). — Mme Barrère-Affre : *Le Village de Toub* (éd. du Moghreb). — Paul Hazoumé : *Doguicimi* (Larose). — *Revue de Madagascar* (Imprimerie Officielle de Tananarive). — Urbain Faurec : *Tourisme à Madagascar, Guide du voyageur* (Imprimerie de l'Imérina).

Une des faiblesses de l'élite française, dues même à ce que les belles forces ne lui manquent pas, tient dans sa paresse à prendre connaissance de l'histoire des finances, alors qu'elle

sait tout le prix de l'argent pour toutes les défenses nationales. Cependant, ses grands auteurs préférés, de droite comme de gauche, Balzac comme Zola, se sont passionnés pour cette histoire et ses héros. La négligence est encore plus accusée dans le monde colonial : cependant les finances, qu'on appelle couramment en Europe le nerf de la Guerre, sont pour l'Empire la colonne vertébrale de la Paix elle-même. Fort à propos, M. **Albert Duchêne,** qui est une Eminence de ce monde colonial, directeur politique au Ministère, puis Président de la Banque de l'Afrique Occidentale, membre de l'Académie des Sciences Coloniales, auteur de plusieurs livres réputés sur *le Ministère des Colonies depuis Richelieu* ou *Les Rêveries de Bernardin de Saint-Pierre,* a dépouillé force traités, décrets, archives et graves papelards pour nous composer le tableau le plus ordonné possible de notre anarchie financière. Il commence par nous révéler à quel point l'incurie dépassait même la gabegie dans l'ordonnancement des dépenses causées par les conquêtes de Louis XIV et les défaites de Louis XV : notre premier empire d'outre-mer fut une architecture d'expédients, et c'est la raison de son effondrement, dû exclusivement aux parcimonies des Gouvernements qui faisaient la guerre sans savoir faire de budget. André Maurois, de son côté, ne nous montre-t-il pas, dans son *Histoire de l'Angleterre,* que Pitt nous battit avec de l'or, de l'ordre, un calcul énergique et indéfectible? La Restauration et la Monarchie rétablirent l'ordre, mais furent aussi avares d'or. Il faut rendre à la Troisième République cette justice qu'elle n'a pas inventé la fameuse méthode des « petits paquets », mais elle abusa de cette parcimonie avec plus d'éclat; cependant le financement de ses conquêtes coloniales fut infiniment plus hardi, éclairé et conscient que celui de la conquête de l'Algérie, dont la Banque fut si tardivement fondée avec des prêts à la petite semaine. Elle créa une sérieuse, et même vigilante, comptabilité. M. Duchêne ne médit pas autant que nous de l'improvisation ni de l'impréparation de maints Directeurs des Finances de nos plus vastes Possessions qui furent de simples administrateurs recuits dans le jus d'emprunts arriérés, mais il ne cache guère tout ce qui apparaît de sordidement inexpert dans

l'organisation financière de notre Empire. La constitution générale de son crédit est un bâtard élevé à l'école buissonnière sous la tutelle d'un Parlement qui a voté dix fois le «Crédit Colonial» sans jamais le faire sortir des limbes des cartons verts. Le chapître final de l'aide de l'Etat aux Colonies appelle une vraie Révolution, — qui ne soit naturellement pas faite par les communistes du Grand Gâchis.

Il faut se féliciter de voir un haut fonctionnaire, par le fait de l'honnêteté et de l'érudition de ses ingénieux travaux, mettre le feu de la science dans cette brousse qui tient du maquis. Voici maintenant un professeur agrégé qui va sortir du troupeau de *l'Alma Mater,* parfois volontiers assez marâtre pour la littérature contemporaine, et consacrer aux œuvres des auteurs, voire des amateurs, de la Tunisie, un gros traité nuancé de toutes les tendresses de la bienveillance. *La Vie Littéraire et intellectuelle* de M. **Yves Châtelain,** honoré du Prix de Carthage et des lauriers d'une préface du général Paul Azan, est à son tour une révélation, mais de Père Prodigue : si le ministère de l'Education Nationale se montre aussi ingrat envers la littérature coloniale que le Ministère des Colonies envers la production impériale, cela ne semble guère nuire à la fécondité intellectuelle des Français et des Arabes de la Régence. Après avoir lu M. Châtelain, le public ni le Parlement ne peuvent plus ignorer que nos colonies et nos protectorats produisent autre chose que du sucre, du riz, et les bananes de Gratien Candace : elles fournissent un très grand nombre d'auteurs à nos catalogues. En un demi-siècle la Tunisie est devenue un intense foyer intellectuel, où resurgissent les ferveurs et les talents de la Carthage d'Apulée et de saint Augustin. La gloire couronne déjà, peu d'années après sa mort, un noble poète infirme; les suffrages des jurys ont mis en vedette les Arthur Pellerin et les Groisard; le puissant succès du *Prince Jaffar* de Georges Duhamel atteste que les célèbres écrivains de la Métropole ne dédaignent pas plus qu'au temps de Victor Cherbuliez et de Paul Arène de contribuer à la connaissance du pays et de notre œuvre, baptisée par André Demaison « la revanche française de Carthage ». Ce scrupuleux et chaleureux volume de M. Châtelain, dru de faits et d'idées, doit être recherché par

toutes les bibliothèques de l'Empire. Oserons-nous ajouter des facultés et lycées de la métropole?

Le Maroc est moins fertile en essais qu'en romans. « Les Editions du Moghreb » de Casablanca qui nous ont déjà donné tant de beaux auteurs, de Charles Diégo à René Guillot, nous « sortent » cette fois une femme de beau talent : **Mme Barrère-Affre.** *Le Village de Toub* est particulièrement attachant, écrit non par une touriste, mais par l'épouse d'un colon qui a pénétré avec subtilité la psychologie de la population berbère et du paysage de l'Atlas. Magali Boisnard elle-même n'aurait pas mieux fait vivre un village meskine, de plus en plus déserté pour la plaine. L'alpestre et rude montagne garde les troupeaux et les femmes, également enserrés dans ses cases pour boucs sous les souffles âpres qui se ruent de haut et tournoient au-dessus des abîmes et des torrents. L'héroïne, ses parents, le berger épris d'elle, sont hantés d'instincts brutaux et splendides comme ceux des vautours qui planent implacablement, seigneurs de ce repaire romantique de fauves.

La littérature d'Afrique Occidentale est encore plus riche, si abondante que Roland Lebel a pu lui consacrer un volume très fourni à en faire le tableau. Les livres d'indigènes, tous exclusivement formés par notre école primaire, y sont déjà nombreux. *Doguicini,* du dahoméen catholique **Paul Hazoumé,** est un événement dans l'histoire de notre Littérature comme de notre Colonisation : il ouvre l'ère attendue où des écrivains d'une conscience enfin ordonnée et forte se lèveront des élites lentement constituées par nos hiérarchies scolaires. Avec un didactisme substantiel et esthétique, M. Hazoumé, — pour le moment attaché au Musée de l'Homme, au Trocadéro, — a pris pour sujet son pays, sa race; par les données les plus précises des archives, de l'ethnographie et de l'art, il fait revivre les mœurs des cours royales avant la pénétration française, comme il compte ensuite s'instituer l'historien de Béhanzin. Effrayante vie dans sa farouche majesté à emblème de crâne et couleur de sang : celui des sacrifices d'hommes quasi journaliers. Sans voiler cette atrocité rituelle, l'auteur exalte le caractère cornélien des Daho-

méennes pour lesquelles il demande à la France consécration historique, amitié, voire amour.

Madagascar est loin de livrer une littérature indigène de ce suc, de cette virtualité. Cependant, du Général Galliéni à M. Cayla, les grands chefs n'ont cessé de stimuler et favoriser toutes productions autochtones. M. Cayla a créé les Salons Malgaches auxquels il n'a pas ménagé les récompenses et achats, comme cette opulente **Revue de Madagascar** qui est un exemple de mécénat d'Etat. Le dernier volume en est consacré, pour son centenaire, à Alfred Grandidier, admirable type du voyageur et ethnographe français qui se voue à l'illustration des indigènes. Quand le plus petit voyage à l'intérieur de la Grande Ile représentait déjà un acte de courage, Alfred Grandidier l'a traversée de part en part durant des années, couchant sur le sol et vivant à la malgache, bravant constamment la fièvre et la mort, pour recueillir tout ce qui put lui servir ensuite à Paris afin de constituer la psychologie et l'histoire des races, zoologie, botanique, géologie. Sous la direction érudite de Raymond Decary, les savants de l'*Académie Malgache*, son éminent président Fontoynont, le Père Poisson et autres, ont consacré chacun un chapitre à montrer que partout Grandidier avait été l'initiateur fécond. Le Gouvernement Général, qui a les plus belles initiatives intellectuelles, va lui faire élever un monument.

Urbain Faurec, conservateur du Palais de la Reine devenu musée historique, publie sous le titre *Voyage à Madagascar* un *Guide du Tourisme 1938-1939,* illustré de remarquables photographies. Avec une curiosité chaude et du pittoresque, il précise les moyens de communication, dénombre les grandes routes et leur agrément, offre des itinéraires, décrit « Tananarive, capitale imprévue », Tananarive gardienne du passé malgache et centre d'excursions, Tamatave riche en histoire, Diégo-Suarez et son Cap d'Ambre au climat si frais, Majunga, Tuléar, Fort Dauphin, le pays des herbes géantes, les Comores, et il voue même d'amicales pages à la Réunion. Par son cachet artistique ce Guide sort de l'ordinaire des œuvres administratives.

De l'Ile voisine de la Réunion, l'hommage cette fois va à Pierre Mille, Président de la Société des Auteurs Coloniaux

et père de types inoubliables, de Barnavaux à Parthounet. En effet la gouvernante, Mme Truitard, peintre de talent original et savoureux qui a en deux ans créé là-bas, outre des œuvres d'assistance sociale, un club littéraire, des bibliothèques et des Sociétés artistiques — souriante fraternité de la charité et de l'intellectualité — vient d'instituer le Prix Pierre Mille (6.000 francs) pour le maintien et la pureté de la langue française. Ce prix, réservé aux originaires des deux Iles Sœurs, La Réunion et Maurice, à condition qu'ils y résident, est destiné à l'édition en France du meilleur volume choisi par un jury de belle qualité. Cette nouvelle création de l'Ile des Poètes contribuera heureusement à sa réputation de foyer de rayonnement français dans l'Océan Indien et à une plus étroite liaison avec la littérature métropolitaine, qui doit devenir avec plus de puissance une littérature mère.

MARIUS-ARY LEBLOND.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

Le culte des saints. — Plus je poursuis ces études sur le rapport de la littérature et de l'hagiographie, plus je découvre combien, pour celui qui est soucieux d'exposer la vérité catholique, cette question des saints est importante. Le culte des saints est, en effet, celui qui s'est le plus déformé, et en même temps celui par lequel le plus grand nombre d'âmes a été consolé, et maintenu dans la foi catholique et la fréquentation des églises.

A bien réfléchir, il ne pouvait pas en être autrement. Pour les simples, qui sont la majorité, heureusement, et d'ailleurs les seuls qui seront sauvés, car ils sont exempts du péché fondamental d'orgueil, pour ceux qui n'ont pas l'esprit métaphysique et auxquels les subtilités de la théologie et de l'exégèse — encore heureusement — sont étrangères, le commerce des saints est le plus facile et le plus familier, parce qu'ils ont été des hommes, qu'on se représente aisément leurs vertus, qu'ils ont été dans la vie, comme nous, et que ce sont des protecteurs individuels et collectifs auxquels il est à la fois commode et doux de s'adresser. Qu'on les invoque mal, qu'on se trompe d'adresse, en les invoquant directement, alors qu'ils ne sont que des intercesseurs, qu'on abuse des

grâces matérielles sollicitées d'eux, alors que le véritable chrétien ne doit avoir en vue que les biens spirituels et la vie future, la vie éternelle, qui est la seule, c'est une autre affaire. Je ne fais pas, en ce moment, de la théologie, je fais de l'histoire, et je constate que le culte des saints est sans doute ce que la multitude des simples a gardé le mieux des habitudes catholiques de pratique et de dévotion, et peut-être par les soins des ordres mendiants, si attachés à ces dévotions et à leur propagande, et c'est d'ailleurs pourquoi la France du XVIe siècle, si peu théologique, a résisté à la Réforme.

On comprend très bien ainsi que l'Eglise ait à ces saints, si puissants sur le troupeau des petits, une certaine reconnaissance et qu'elle entretienne soigneusement leur culte. D'ailleurs sa pensée, à l'origine de la civilisation chrétienne, a été une des plus hautes et des plus salutaires qui soient, lorsque, indépendamment de toute notion de contemplation et de mystique, elle a donné des saints pour patrons à toutes les corporations d'artisans, à commencer par saint Joseph, le père nourricier de Jésus, celui que son divin fils n'avait pas dispensé plus que les autres de la loi essentielle du travail — et qu'elle a sublimisé aussi ce labeur si rude et si pénible qui est le lot des hommes depuis la perte du paradis terrestre, et qui, accompli dans l'humilité et la joie, est l'instrument de leur rédemption.

Que peu à peu la liste des saints se soit allongée d'une façon peut-être insuffisamment critiquée, que des dévotions se soient instaurées par l'usage que l'Eglise a toléré et même encouragé, pour des patrons de diocèse, et de paroisse, très chers aux fidèles, que la liste des miracles attribués à ces saints contiennent, à côté de faits établis, d'autres qui sont moins certains, qu'importe? L'Eglise avait-elle la possibilité de faire régner la loi d'une critique sévère dans un ensemble de dévotions touchantes, émouvantes, qui maintiennent les foules dans une relative, mais précieuse ferveur? Il lui suffit que ceux qui doivent savoir sachent, et qu'elle rappelle le principe essentiel qui sépare le culte catholique des saints du paganisme assez grossier où il risque de revenir, et auquel nous avons déjà fait allusion.

§

Car, cela dit, que sont les saints? Des hommes qui ont été le modèle des chrétiens. Il y a des saints controuvés, assurément, et aussi des saints authentiques qui n'ont pas été canonisés, et il est bien certain que, lorsque nous prions les saints, lorsque nous invoquons leur intercession, nous faisons appel autant à ceux dont les mérites éminents nous protègent qu'à ceux qui figurent dans un catalogue nécessairement incomplet et prêtant à discussion. Des raisons multiples de temps, d'opportunité, de place, font que tel saint a une fête importante, que tel autre n'est rappelé qu'en quelques lignes d'une épître, que les rituels d'ordre célèbrent des saints que le commun des paroissiens ignore ou oublie. Qu'importe encore? Je ne veux point consacrer cette modeste étude aux règles de la critique hagiographique. Je ne veux même pas examiner comment on devient un saint officiel, et quelle est la procédure actuelle de canonisation, qui, pour prudente et circonspecte qu'elle soit, comporte une part importante de hasard et de chance, et je ne veux pas faire davantage allusion aux exigences matérielles, considérables, de ces procès. Je veux simplement dire brièvement quel est le culte des saints, ce à quoi un catholique doit croire, et comment il doit y croire.

Nous devons croire à la communion des saints, c'est-à-dire à ceux qui se sont signalés par l' « héroïcité » de leurs vertus. L'Eglise exige, pour les canonisations et les béatifications, des miracles établis, et l'héroïcité des vertus. Laissons de côté les miracles — qui sont ce qui frappe le plus, évidemment, l'imagination des foules, mais qui ne sont, évidemment aussi, qu'une conséquence de l'héroïcité des vertus. Or, cette héroïcité peut consister aussi bien dans la pratique éminente de la chasteté, de la pauvreté, dans l'apostolat des missions, que, plus simplement — et plus héroïquement peut-être — dans l'humble acceptation quotidienne, et constante, de toutes les croix, de toutes les épreuves, de toutes les expiations de la vie. Cette humilité est l'expression de la sainteté, beaucoup plus que les sensationnelles macérations, qui procèdent de la nécessité de crucifier et de mater la

chair : c'est le rachat par excellence du péché d'orgueil, qui est le péché fondamental; c'est la vertu qu'avec une héroïcité constante a pratiquée sainte Thérèse de Lisieux, pour le salut des âmes et l'amour de son prochain. C'est la présence continuelle sur le calvaire douloureux de Jésus-Christ. C'est l'amour et la charité, que le moyen âge a traduits dans le geste si frappant du baiser aux lépreux, c'est-à-dire aux plus misérables des hommes, c'est-à-dire à l'incarnation vivante de Jésus sur le calvaire. La « petite voie » de sainte Thérèse, d'ailleurs, Bossuet l'avait splendidement définie déjà. « Nous pouvons trouver le martyre au milieu de la paix du monde. Quand Dieu nous éprouve par la souffrance, si nous l'endurons chrétiennement, notre patience et notre humilité nous tiennent lieu de martyre. »

Donc, héroïcité des vertus, voilà ce qui caractérise le saint à la communion de qui nous devons croire. C'est un article du symbole. Nous devons croire à cette communion des saints, à leurs mérites réversibles sur les âmes déshéritées qui n'ont pas acquis de mérites pour, et auxquelles il sera moins demandé, parce que d'autres, par la pratique de la divine charité, auront plus donné pour eux. Le culte de la Vierge, lui, est très distinct et très déterminé. Nous devons obtenir par elle toutes les grâces, toutes les miséricordes divines, parce qu'elle est notre mère, et parce que, lorsque Jésus a pardonné à ses bourreaux, il a dit à sa mère, en lui montrant les hommes : « Voici vos enfants », et sa vie divine, jusqu'à la fin des siècles de péché, se passe à intercéder pour eux, mais elle est aussi la dispensatrice des mérites des saints, parce qu'elle est leur reine, *regina apostolorum, patriarcharum et sanctorum omnium,* et c'est par elle aussi, puisque c'est par la communion des saints, que s'accomplit cette réversibilité des mérites qui est un des plus hauts enseignements du catholicisme. Prendre sur soi la tentation excessive d'une âme, expier les fautes qu'elle n'expie pas, c'est la fonction héroïque des ordres réparateurs et contemplatifs qui sont par définition, par essence, peuplés de saints. Réversibilité, non sur telle ou telle âme déterminée, car Dieu est, en dernier ressort, le seul maître et le seul juge, mais sur l'ensemble des âmes misérables, qui errent dans le péché et

dans la nuit, et qui prient et qui expient sans le savoir peut-être puisque d'autres prient pour eux, et que d'autres ont expié pour eux. Telle est la communion des saints.

PIERRE DE PRESSAC.

LES REVUES

Esprit : M. Emmanuel Mounier, après la capitulation de Munich, pousse l'appel : « France, réveille-toi! » — *Cahiers de France* : le mariage du peintre Utrillo; un poème qu'il a écrit pour louer Suzanne Valadon. — *Bretagne* : M. Marcel Longuet évoque les représentations de « La Révolte » de Villiers de l'Isle-dAam, le fils du poète, la « Sixtine » de Remy de Gourmont. — *La N. R. F.* : Vienne sous la botte. — Mémento.

Le cauchemar est dissipé. A quel prix? L'honneur n'est sauf nulle part. L'abaissement des hommes est général — à la mesure de leurs conducteurs. Les uns et les autres ont perdu la notion de la valeur intelligence. Ils exagèrent le prix de la force. Le monde souffre de ce renversement; et, surtout, la malheureuse Europe. Il ne faut pas désespérer cependant. Le réveil sera magnifique. Les libertés ressusciteront partout. On a évité les sacrifices humains. Cette épargne constitue une richesse que rien ne saurait remplacer. Ces existences sauvées du massacre possible fructifient dès maintenant. Au lieu d'un Adolf Hitler, l'Allemagne aura un nouveau Gœthe. Rome, au lieu de singer la rudesse et la violence qui aboutirent à la liquéfaction, pour des siècles durant, de l'empire en une poussière de républiques, de seigneuries, de duchés, Rome reconstituera l'union italienne dans le travail, oubliées les rodomontades haineuses d'un aventurier hâbleur.

L'alerte fut chaude. M. Emmanuel Mounier juge les hommes de premier plan de ces journées-là qu'il appelle « Lendemains d'une trahison ». C'est le titre de son article d'**Esprit** (1er octobre) consacré à un examen de la crise.

Au premier plan, trois hommes. L'homme du *sept* février, le lâcheur des lendemains de catastrophes, ce taciturne à la bouche molle que les amateurs physionomistes ont pris pour un chef. A côté de lui on ne sait quel sinistre entrepreneur de pompes funèbres, qui suivait sans doute ces messieurs pour les formalités. Le troisième faisait jusqu'ici dans le Machiavel doucereux et distrait; on ne savait guère autre chose de lui sinon qu'en deux ans ses renseignements ne lui avaient pas permis de se faire une opinion

sur les bruits d'intervention étrangère et de bombardement de villes ouvertes en Espagne. Nous lui en voudrons plus qu'à tout autre. Nous l'accusons d'avoir volé un grand geste pour en tirer une ignominie. Nous l'accusons de nous avoir dérobé deux heures d'espérance dans une semaine qui n'en était pas généreuse, pour n'avoir joué, finalement. qu'un petit bourgeois anglais, sentant venir « dans tous ses os » l'agonie de son univers, et partant remettre son parapluie, comme l'épée du monde bourgeois, à la merci d'un croquemitaine.

Un conseiller municipal de Paris n'en a pas moins eu l'idée absurde d'appeler « rue Neville Chamberlain » une des voies de notre ville. Un renchérisseur proposa une « rue du 30 septembre » pour commémorer la date du succès des fascismes italo-germains par l'intimidation des démocraties franco-anglaises.

M. Emmanuel Mounier voit l'avenir très sombre et le dit sans détour. Il appartient à un groupement d'hommes qui raisonnent. Il est écouté. Son opinion est représentative.

L'humiliation de la France — écrit-il — peut dater en même temps le réveil de la France : à condition que par la blessure de la faute une grâce radicalement neuve ait pénétré. Mais, attention! Nous voici dans un état de désespoir et de réprobation voisin de celui que l'Allemagne connut en 18. La mystique du réveil national, si ce pays n'est pas exténué, va surgir avec violence de tous côtés. Tout espoir est permis si ce réveil se fait avec sérieux et maîtrise, dans la ligne de nos vocations les plus constantes — les plus constamment trahies — dont le sens de la personne et de la liberté est une pièce maîtresse. Jamais cependant, à cause de notre fatigue même, de nos déceptions accumulées et du sentiment de notre humiliation, la tentation du fascisme ne se présentera plus virulente que cet hiver. Il faudra une résistance peu commune à ce pays pour ne pas se laisser entraîner au mirage de l'adversaire qui l'a dominé en même temps qu'il le poussait à sa chute, qui le pressera de tous côtés et continuera quelque temps sa prestigieuse carrière. Une excitation patriotique sommaire, s'assurant la complicité d'un désir de réhabilitation rapide et facile, peut nous détourner de la méditation historique qui s'impose à nous et servir, aujourd'hui plus qu'hier, tous les détournements des intérêts établis ou des ambitions naissantes. Des aventuriers croiront ce désarroi propice à tenter leur chance. La moindre maladresse, la moindre outrance des forces ouvrières sera facilement présentée à l'opinion

comme un acte de trahison nationale pour lui faire accepter la mise en veilleuse des libertés sociales. Les jeunes Français qui nous lisent peuvent croire que ce n'est pas sans émotion que nous leur traçons ce tableau. Le seul fait d'en joindre les pièces leur prête une fatalité qui effraie... Jeunes camarades à qui nous disons nous aussi : « France, réveille-toi », pensez que nous devrons nous cramponner de toutes nos forces au volant de notre action pour qu'elle ne nous entraîne pas dans les régions mortelles où depuis vingt ans chaque peuple désespéré a vainement réfugié son désespoir. Mais si jamais notre tâche s'est précisée avec une urgence éclatante, c'est bien dans cet instant critique.

« L'initiative créatrice des nations libres » devra, selon M. Mounier, avant tout « mettre sur pied » une Europe « durable » sous la condition du désarmement. Utopie, objecteront quelques pessimistes. Qui aurait cru, voilà seulement 10 ans, qu'en 1938 le Reich aurait conquis l'Autriche et démembré la Tchéco-Slovaquie, sans avoir employé les armes? Croire à la possibilité du désarmement, c'est y aider déjà.

En attendant, *Esprit* ouvre une « enquête sur les partis » et fonde *Le Voltigeur,* journal bi-mensuel, pour préciser son action politique.

§

Un rédacteur qui signe J. S. donne aux **Cahiers de France** (octobre) un article pour servir aux « futurs biographes de Suzanne Valadon et d'Utrillo ». Il contient les paroles prononcées par Mme Lucie Maurice Utrillo aux obsèques de la morte, sa belle-mère, — une confession très émouvante où l'on entendit cet aveu :

Un soir de novembre, en 1919, alors que déjà torturée par votre art et celui de votre fils, j'errais à la découverte de votre atelier, dans une rue où les poules picoraient et entraient en caquetant sous votre porche, je vis venir dans ma direction d'un pas alerte une femme si jeune, si svelte que je la pris pour une enfant. Vous aviez un carton à dessin sous le bras qui paraissait de votre taille....

Vous vous arrêtez devant moi. Quelle intuition vous y avait conduite?... Celle du mystère qui régit les grands actes de notre vie. Vous me souriez avec tant de bonté que je m'enhardis à vous adresser la parole :

— Madame Suzanne Valadon, sans doute?

— Certainement, madame...

— Mon nom ne vous dira rien. Je suis Mme Robert Pauwels.

— Bien au contraire, votre nom est connu dans le milieu de la peinture.

Vous me conviâtes à monter dans l'illustre grenier de la rue Cortot, où dans l'ombre de cette fin de jour Maurice Utrillo, assis près de la cheminée, leva la tête qu'il tenait dans ses mains, geste qui lui est familier et que vous avez immortalisé dans le beau portrait de famille. Il m'enveloppa d'un regard si doux, d'une mélancolie si profonde, que dès cet instant, je fus prise pour lui d'amitié, celle qui devint si grande par la suite et qui, un jour, devait s'illuminer d'un tendre amour...

Longtemps plus tard, clouée dans votre lit à la clinique chirurgicale de Neuilly, alors que j'étais à votre chevet, je vous entends me dire : « Que deviendrait mon pauvre Maurice si je venais à mourir? C'est le souci de tous mes instants... Auprès d'êtres semblables, il n'y a qu'une femme et surtout l'amour, qui puissent avoir raison... »

Spontanément je vous dis : « Je suis prête à devenir cette femme...
— Vous feriez ça?... »

Et à travers vos larges verres cerclés d'écaille, je vis vos beaux yeux bleus s'humecter de pleurs. Dans cette petite chambre, si blanche et si modeste, quels instants pathétiques n'avons-nous pas vécus, seules, toutes les deux?...

Ce sont ces instants, c'est leur souvenir qui, ce soir, me monte en bouffées...

Par un juste équilibre des choses d'ici-bas, c'est moi qui fus encore choisie par le Destin pour vous fermer les yeux. Quel rôle m'était dévolu! Quel rare privilège Dieu m'a-t-il accordé!

A ces paroles, J. S. joint de publier les vers ci-après, qui émanent de M. Maurice Utrillo :

SONNET

dédié à feu ma chère mère Suzanne Valadon.

Créature d'élite et de bonté imbue,
En ce monde elle fut l'âpre vérité nue,
Lors, prodiguant le bien d'un sûr discernement,
Aux humbles accordant son parfait dévouement.

Le Dieu suprême enfin de l'éclatante nue
Lui donna en apport sa naissance venue,
Ce Don divin de l'Art, toutes choses traçant,
En infaillibles traits de pinceau, enchantant.

Las! le sort fut cruel à l'âme disparue
Qui de mille tourments fut la proie ingénue,
Me chérissant toujours de son doux cœur aimant.

En ce jour d'avril tendre à sa fin, las! venue,
Je déplorai du Ciel cette Loi inconnue,
Emportant ici-bas bonheur en un instant.

§

M. Marcel Longuet, dont nos lecteurs savent le beau dévouement à la haute, pure et très chère mémoire de Villiers de l'Isle-Adam, contribue au n° d'hommage de **Bretagne** (15 octobre) au grand Breton — par quelques pages qu'il intitule : « A propos de *La Révolte* ». Il énumère la suite des représentations qui suivirent, à de si longs intervalles et pour de si brèves séries, la création de la pièce, au Vaudeville (de la Bourse) le 6 mai 1870, par la belle Fargueil et Delannoy, un fort honnête acteur. Il rend un juste hommage à Mme Segond-Weber qui fut une admirable Elisabeth à l'Odéon en 1896, puis en juin 1914 à la Comédie-Française.

On a toujours coupé dans *La Révolte,* dès la première, — remarque M. Longuet. A cet égard, la Comédie-Française passa toute mesure en 1930. Un seul critique, conspué par les générations 1900-1914 pour son manuel, ses pages sur Verlaine, Mallarmé et les vraies lettres, M. René Doumic, rendons-lui cet hommage, distingua l'amputation. Il consigna dans la *Revue des Deux Mondes:* « il fallait jouer intégralement *La Révolte* ou ne pas la jouer.. » Mais Remy de Gourmont a subtilement décelé les causes hostiles : le mépris de Mme Elisabeth pour l'argent. C'est bien cela qui heurta le fameux public « de la Bourse et des Boulevards ».

M. Marcel Longuet, vers la reprise de la pièce à l'Odéon, « nouait sur les bancs d'un collège une forte amitié avec Victor Villiers de l'Isle-Adam », le fils du poète. On devine qu'il était gentiment intervenu pour que la pièce fût jouée au théâtre, plus souvent qu'on ne le faisait. Il écrit :

Parmi de vieux papiers, je retrouve le billet que voici :

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON
SECOND THÉATRE FRANÇAIS
—
Direction
—

Paris, le 15 février 1897.

Monsieur,

Je suis très sensible à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, au nom d'un groupe de jeunes littérateurs.

La Révolte n'est certes pas abandonnée, mais cette pièce a déjà été donnée aux abonnés et *Le Chemineau* va tenir toute la soirée.

Ce n'est donc qu'un peu plus tard qu'il sera possible de donner satisfaction au désir que vous avez bien voulu m'exprimer.

Veuillez, Monsieur, recevoir l'expression de mes sentiments les plus empressés,

PAUL GINISTY.

M. Marcel Longuet, rédacteur à l'*Idée*, 250, rue Saint-Jacques, Paris.

Temps charmants où le directeur du second Théâtre Français répondait de sa main à un inconnu et, ce qu'il ignorait, à un moins de seize ans comme le fils de Villiers.

De ce dernier, son camarade d'adolescence écrit :

Nature exquise, loyale et généreuse, passionnée de littérature, qui s'en alla prématurément.

Qu'il est troublant et inspire de regrets, ce témoignage de l'amitié juvénile montrant le fils de Villiers épris de littérature, malgré la misère infligée à son père par une époque indigne de son génie!

M. Marcel Longuet signale un chapitre de la *Sixtine* de Remy de Gourmont où l'auteur raconte, en 1890, une représentation de *La Révolte* :

A peine le rideau levé, la houle déferle.

— Le public semble inquiet, dit Sixtine. On jurerait qu'il ne comprend pas.

— En attendant qu'il se révolte. Il est permis de maudire l'argent, non pas de le mépriser. Comment voulez-vous, continua Hubert, inciter des hommes à la moquerie de la secrète quintessence de leur idéal? Ironiser le lucre au théâtre, c'est blasphémer Dieu dans une église.

Suivent les envolées lyriques devant un auditoire épais.

Sixtine se pencha attirée par le magnétisme des nobles paroles, puis se renversa sur son fauteuil, songeuse, les doigts frémissants, sentant l'impérieux désir d'une main qui eût enveloppé la sienne. Sans remuer la tête, elle tourna les yeux vers Hubert : il écoutait, moins ému que fasciné... Le même frisson esthétique, à la même seconde, les secoua : leurs respirations se précipitaient, ils avaient pâli, leurs lèvres, comme pour de muettes exclamations, s'entr'ouvraient.

La salle stupéfaite. Nouvelle vague de fond.

Entragues emporté par un mouvement de colère, bien peu dans le caractère de ses tous les jours, interpelle ainsi un siffleur :

— Monsieur, vous êtes un malfaiteur!

Le coquin se contenta de hausser les épaules, tout en serrant sa clef.

Ils quittent le théâtre sans entendre la pièce suivante. Selon le jeu subtil de l'allusion mallarméenne, au cours du chapitre le nom de Villiers de l'Isle-Adam n'est nulle part prononcé, mais le roman inscrit au feuillet liminaire une dédicace à la mémoire du maître. Sixtine Magne interroge : qui est l'auteur?

— Il est mort, dit Hubert, c'était le plus noble écrivain de ce temps. La moitié de la jeune littérature le reconnaissait comme son maître. Il y avait dans son œuvre des pages d'une magnificence et d'une pureté de langue incomparables. Vraiment, il donnait l'impression de deux âmes de Gœthe et d'Edgar Poe fondues en une seule et logées dans le même être.

Si peu connu, comme quelques autres contemporains, et d'Entragues d'achever :

...Mais quand les voleurs de gloire auraient épuisé leur viager, ceux-là entreraient dans la maison, le parchemin d'immortalité à la main, en chasseraient les intrus.

M. Marcel Longuet achève son intéressant article par ces lignes :

J'assistais à la reprise du Théâtre Antoine, en 1899, aux côtés de Victor Villiers de l'Isle-Adam. Au milieu du drame, son voisin de gauche, un quadragénaire replet, se leva la face empourprée, claquant son fauteuil. Le fils de Villiers — qui ressemblait tellement à son père — s'effaça, poli et narquois. Relisons les altières paroles qui closent la préface : « D'ailleurs, que nous importe même la justice!... Celui qui, en naissant, ne porte pas dans sa poitrine sa propre gloire, ne connaîtra jamais la signification réelle de ce mot. »

§

M. Marcel Arland consacre une partie de sa « Chronique de Vacances » — **la Nouvelle Revue française** (1er octobre) — à Vienne. Il y est venu, de Prague. Telles sont ses impressions de voyageur :

Je m'attendais certes à une atmosphère toute différente, mais non pas à tant de gêne, tant de stupeur, tant d'étouffement. Déjà, à quelques lieues de Vienne, comme la voiture s'était arrêtée en pleine campagne, loin de toute maison, un soldat accourait de je ne sais où et saluant, joignant les talons : « Défense de s'arrêter. » Mais Vienne du moins dont on m'avait vanté la nonchalance et le libre esprit? Hélas! je ne m'y sentais pas sans doute dévisagé, guetté, jugé comme dans l'odieuse et laide Nuremberg; mais c'était pis : regards qui glissent, silences, hésitations, comme si une crainte et une honte constantes pesaient sur la ville. Dans les magasins et les hôtels, l'image de Hitler se dressait non plus comme celle d'un

chef, mais d'un maître et d'un juge. Et les pancartes aux devantures : « Maison aryenne », « Front allemand du travail », « Juifs indésirables », ce n'était point par quelque insolente fierté qu'elles frappaient, mais comme des gages éperdus de bonne volonté dans la servitude. Je demandai au gérant de mon hôtel, à la fin d'une conversation qui ne m'avait pas semblé tout à fait vide : « Et Schuschnigg? » Il s'étrangla, fit un geste évasif et détourna la tête. C'était le jour où le délégué à la propagande, recevant des journalistes étrangers, leur disait de l'ex-chancelier : « Il a trahi l'Allemagne. » Et rougissant d'une sainte honte : « Nous ne supporterons pas qu'après avoir scandaleusement vécu en concubinage, il épouse sa maîtresse. »

J'entrai ce soir-là dans une salle d'actualités. Les trois-quarts du programme étaient consacrés à Hitler. « Vont-ils applaudir? » me demandais-je. Non, un instant seulement, comme un enfant que le Führer venait d'embrasser claquait des talons et repartait au pas de parade, j'entendis quelques rires complaisants. Mais voici de nouveau Hitler, à Stuttgard; il n'a rien dit (c'est Gœbbels qui parlait); simplement, à la fin, il se dresse au bord de l'estrade, et toute l'Allemagne pâmée crie vers lui. Des centaines de jeunes filles se précipitent dans l'arène, pleurent, se pressent, s'écrasent, mains tendues vers leur dieu, qui sourit, qui se baisse, tendre et rude, touche une main, une autre, allons! une autre encore, débordé par ces folles implorations. Cette fois, dans la salle, c'est un lourd silence. Je regarde mes voisins : les visages sont fermés, les mains s'effacent; on regarde, on accepte, mais la bienheureuse pénombre permet encore de ne pas participer.

Dans une telle atmosphère, l'ancienne capitale a vu disparaître tout ce qui faisait sa qualité : subtile indolence, goût du plaisir, légèreté du geste et du désir. Les prudents bavardages de quelques Français aux terrasses restent sans écho. Et la figure même de la ville, ses parcs, ses promenades, ses palais, ses cafés, ce n'est plus qu'un vieux visage sur un corps apeuré, un rappel gênant, une conscience dont on se détourne. Le baroque de l'exquise Dresde reste plaisant, celui de Prague éclate de force, celui de Vienne a pris je ne sais quelle allure lamentable. Pays abandonné et conquis, pays de femmes qui appellent et redoutent la défaite : décidément je respirais mieux, même en Allemagne.

§

MÉMENTO. — *Revue de Paris* (1er octobre) commence « Nature de Paris » de M. Francis Carco qui se raconte et raconte la grand' ville dans des pages d'une intense beauté. — De M. Paul Chauveau,

un « Alfred Jarry » où la Mère Ubu est identifiée pour avoir été Mme Joseph Venel, née Maria Barthe, qui « régentait avec une sévérité parfois excessive », la « classe des minimes » du lycée de Laval, où comptait le futur poète. S'il est exact d'écrire que Jarry, arrivant à Paris, y fréquenta aussitôt au *Mercure*, ce ne fut qu'après avoir assisté aux réunions, dans un café du faubourg Saint-Honoré, près de la rue Royale, où Remy de Gourmont, P. N. Roinard, Edmond Girard et moi-même (très infime) préparions les numéros des *Essais d'Art libre* qui vécurent peu.

Revue des Deux Mondes (1er octobre) : Cécile qui donne son nom au nouveau roman de M. Georges Duhamel : *Cécile parmi nous* — en est le personnage que l'on sent le plus proche et le plus choyé de l'auteur. C'est une Pasquier. Son mari lui dit qu'elle est « la première claveciniste et pianiste du siècle. » Lui, c'est un philosophe sollicité d'écrire à la N. R. F. Il est antipathique à Laurent Pasquier chez qui la jalousie fraternelle semble agir. Il s'attire cette réflexion de Cécile, parlant de son mari et de son frère : : « Vous êtes, et c'est triste, ce qu'on appelle des hommes intelligents. Comment peux-tu trouver étrange que je désire autre chose? » Elle prie. A l'église de la rue Brémontier, elle s'offre à Dieu. Elle y met des conditions. C'est très humain et naïf. Chez elle, plus tard, « d'une voix presque insensible », elle parle ainsi : « Seigneur, pardonnez-moi; je n'aime pas l'intelligence. »

La conversion de Cécile pourrait en annoncer une autre : dans le siècle celle-ci.

Le lys rouge (n° 23) contient de nombreux dessins et vignettes d'Anatole France présentés par M. Claude Roger-Marx dans un article très brillant d'où il appert que l'écrivain fut un collectionneur qui achetait avec un minimum de précaution des faux Tintoret, Rembrandt, Rubens, Ingres, Prud'hon et autres.

Etudes (5 octobre) : « La donation d'Alexandre VI » par M. J. Lecler. — « L'Irlande », par M. Victor Billard. — « La lumière du sous-sol », par M. H. du Passage, à propos de la C. G. T.

La N. R. F. (1er octobre) : « Les grandeurs libres », de M. Jean Giono, des pages d'une magnificence lyrique incontestable, où se lit cette affirmation :

> Aucun régime politique n'a pu donner aux hommes en mille ans la millième partie du bonheur que leur donne une nuit de sommeil.

Un vivant, coloré, sincère, exact, « Gabriele d'Annunzio » par M. André Suarès, qui a réussi là un des meilleurs portraits issus de sa plume.

Le Divan (sept.-oct.) publie un bel adieu à Paul Arbelet, le stendhalien, — des « Poèmes » de Mme M. Boidin, « Fragments trégor-

rois » de M. Pierre Hepp et, de M. Gilbert Charles : « Lieux communs. »

La Grande Revue (septembre) : « M. Naph s'en va-t-en guerre ». par M. G. Delbourg. — De M. Marcello-Fabri : « Regards sur le destin des arts ». — « Paysages suburbains », poème de M. Maurice Fombeure.

Les cahiers de la jeunesse (15 septembre) : Numéro sur le Congrès mondial de la jeunesse à New-York.

Pavés de Paris (23 septembre) : « Le risque et l'occasion », « Juifs et Italiens », par M. Emmanuel Berl.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES HEBDOMADAIRES

Gringoire : Adrienne Lecouvreur fut-elle empoisonnée? — L'Aventure : Mémorial de la ligne Jean Mermoz. — André Derain. — *Le Temps Présent :* Silhouettes d'hommes d'Etat. — Le dernier message d'Alain Fournier. — *Je Suis Partout :* Le rapport de Lord Runciman au premier ministre britannique. — Une histoire de la Critique d'Art.

Dans son numéro du vendredi 7 octobre, **Gringoire** donne un intéressant article de M. Léon Treich : *Adrienne Lecouvreur fut-elle empoisonnée?* En voici l'essentiel. Le film d'Yvonne Printemps et Pierre Fresnay, scénario de Mme Simone et dialogue de François Porché, est l'occasion de ce rappel du mystère entourant la mort de la célèbre comédienne.

Adrienne Lecouvreur avait pour amant le maréchal de Saxe qu'elle avait ravi à la duchesse de Bouillon, une grande dame fort légère de la cour; après maints efforts pour reconquérir le beau soldat, la duchesse aurait profité d'une longue absence de ce dernier pour faire porter à la comédienne, de la part de son amant absent, un coffret de fleurs magnifiques, sous les pétales desquelles était dissimulé un poisson subtil. Adrienne Lecouvreur, dans sa joie de recevoir ce délicieux gage d'amour, aurait pris les fleurs et les aurait serrées sur son cœur, respirées à pleine bouche; le poison aurait fait son œuvre presque immédiatement. Et la malheureuse actrice aurait succombé.

C'est à peu de choses près la thèse qu'avaient déjà adoptée Scribe et Legouvé dans la pièce qu'ils écrivaient voici une centaine d'années sur Adrienne Lecouvreur, et aussi Sarah Bernhardt dans la comédie qu'elle composa sur la même comédienne. Mais en réalité, que se passa-t-il? Crime vraiment? ou simplement mort naturelle? Il semble bien, si délicates que soient les histoires d'empoisonnement, il semble bien qu'on puisse conclure en ce dernier sens.

Sans doute, les contemporains conclurent presque unanimement à l'assassinat. Mais on peut déjà noter qu'ils se contredisent dès qu'on cherche à les pousser quelque peu. Tel parle d'un coffret plein de fleurs, tel autre d'un simple bouquet, un troisème accuse une bonbonnière et des pastilles de chocolat, un autre incrimine des biscuits, etc... Comment coffret, bouquet, pastilles ou biscuits parvinrent-ils à Adrienne Lecouvreur? Mêmes incertitudes parce que mêmes contradictions. Et par ailleurs, on a un témoignage de grande valeur, parce qu'émanant d'un homme dont l'esprit critique est légendaire, de Voltaire tout simplement. Voltaire qui était l'ami d'Adrienne et qui assista à ses derniers moments, demanda, devant les fâcheux bruits qui circulaient, une autopsie; comme il dit lui-même dans une de ses lettres : « je la fis ouvrir ». Et il suivit l'opération avec l'attention qu'on devine : la conclusion des hommes de l'art fut formelle, inflammation aiguë, détestable état intestinal et arrivé à son point extrême; au vrai, Adrienne Lecouvreur succomba, comme le soutient le regretté docteur Cabanès, à une entérite chronique de forme particulièrement maligne et qui provoqua peut-être une affection du péritoine. Déjà, en 1725-1726, elle avait failli succomber à cette même entérite, suivie de dysenterie et toute sa correspondance indique que la maladie ne l'avait point abandonnée depuis cette grave crise.

Comment prit corps dès lors le bruit d'un empoisonnement? C'est toute une histoire et légèrement rocambolesque. On sait qu'Adrienne Lecouvreur mourut en 1730. Dix-huit mois plus tôt, elle avait reçu d'un correspondant anonyme une mystérieuse demande de rendez-vous au Luxembourg. Attirée comme toute femme par l'intrigue, elle s'était rendue à ce rendez-vous, y avait trouvé un petit abbé, bossu, maigriot, l'œil mauvais et faux, nommé Siméon Bourret et qui lui avait fait confidence d'une extraordinaire affaire : lui, Bourret, avait reçu proposition de la duchesse de Bouillon d'empoisonner Mlle Lecouvreur. Une boîte de pastilles préparées à cet effet lui avait été remise; il avait touché déjà le prix de son crime. Puis, soudain pris de remords, il avait enterré les pastilles à un endroit qu'il désigna à Adrienne et où on les retrouva en effet. Et il venait mettre en garde aujourd'hui la comédienne. Celle-ci haussa les épaules, mais n'en prévint pas moins la police qui fit le nécessaire, quoique sans grande conviction. Bourret fut enfermé à Saint-Lazare. Comment s'y prit-il, quelles confessions nouvelles fit-il? On ne sait. Toujours est-il qu'il fut libéré en septembre 1729, à nouveau arrêté en janvier 1730. Si vaillante que fût la maîtresse du maréchal de Saxe, le souci de cette bizarre aventure, joint à un état de santé toujours très médiocre, la força à

s'aliter en octobre 1729. Elle relevait à peine de maladie qu'un incident scandaleux l'éprouva encore : jouant *Phèdre* le 10 novembre à la Comédie-Française, elle apercevait dans une loge sa rivale, Mme de Bouillon, qui ricanait; elle fit quelques pas vers la grande dame et lui jeta en plein visage les vers fameux :

> ...Je ne suis point de ces femmes hardies
> Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
> Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

Le parterre, très au courant des petits potins, comprit aussitôt l'allusion et se dressa, applaudissant à tout rompre; les courtisans au contraire soutinrent la duchesse en sifflant et tapant de la canne sur le parquet. La Comédie-Française dut faire des excuses par la bouche de son doyen. Bourret en profita pour renouveler ses accusations. Puis tout finit par s'apaiser de nouveau.

§

A la même page, M. Jean-Gérard Fleury continue son *Mémorial de la Ligne Jean Mermoz, l'Aventure*. Nous en détachons les deux passages suivants, sans commentaires qui en affaibliraient le tragique.

— Je sais bien, avait dit Mermoz à Daurat, tout ce que l'on risque à partir sur l'Océan, à voler un jour et une nuit avec un seul moteur. Si j'échoue, nos amis d'Amérique du Sud verront que nous avons fait un effort digne de la confiance placée en nous. Notre sacrifice servira. Si je réussis, nous avons définitivement gagné la partie; nous n'aurons plus qu'à préparer les traversées suivantes avec sécurité par des multimoteurs.

OCÉAN ET CORDILLIÈRE

Dans toute l'Amérique du Sud, ce fut du délire. On s'arrachait les enveloppes transportées par le *Comte-de-la-Vaulx*. Les foules voulaient acclamer Mermoz et ses compagnons Dabry et Gimié.

Les gouvernements l'invitèrent à des réceptions officielles.

— Mais je n'ai qu'un vieux costume qui s'est fripé sous ma combinaison de cuir.

— Venez avec ce vieux costume ou votre combinaison. Cela nous est égal.

Tous trois descendirent à Rio, à Montevideo, à Buenos-Aires, défilèrent dans les autos pavoisées, présidèrent des banquets, inaugurèrent des clubs, des stades, des écoles. Pendant deux semaines, ils furent soumis au régime des galas.

Le 31 mai, ils se retrouvaient à Natal. Personne n'avait jamais

tenté la traversée de l'Atlantique-Sud dans le sens Brésil-Sénégal, et Mermoz voulait effectuer le voyage de retour le 8 juin, jour de la pleine lune.

Le Laté 28 avait été soigneusement revu, le moteur avait été dégroupé. Quelques essais donnèrent satisfaction au pilote.

Au jour fixé, Ville apporta du Sud 150 kilos de courrier. L'atmosphère était chaude et lourde.

— Pas de chance, murmura Mermoz, l'air n'est pas porteur et, en outre, le vent souffle du sud-est et n'est pas dans le sens de la rivière. Le décollage sera dur.

A 11 heures du soir, le *Comte-de-la-Vaulx* fut remorqué jusqu'au point où le rio, envahi par les palétuviers, laisse dépasser des racines et des bancs limoneux. Une lumière pâle frappait les façades des maisonnettes étagées entre les cocotiers sur la colline de Natal.

Le moteur gronda et l'appareil fit jaillir sur le fleuve deux grandes gerbes argentées. Il pencha à gauche : un rapide coup de volant le redressa. Le flotteur gauche s'était enfoncé, freinant la machine... Il avait pourtant résisté à la lourde charge de cinq tonnes et demie. Mermoz stoppa et appela la vedette.

Il fallut recommencer la tentative. Huit fois, dans la nuit, il tenta d'arracher ses flotteurs collés à la surface. L'hydravion courait à une vitese folle, entouré du halo blanc de l'écume qu'il soulevait. Aucune manœuvre n'arriva à déjauger les flotteurs, à les arracher de leur glu.

Les remous blanchissaient les rives d'une subite marée et, réfractés, s'entre-choquaient sur l'estuaire, dans une tempête en miniature.

— Emplissez les réservoirs, dit Mermoz aux manœuvres. Nous recommencerons dans la fraîcheur de l'aube.

C'était la saison des vents côtiers et une brise contraire soufflait encore quand, après trois heures de sommeil, il reprit ses commandes.

Dans cette journée, il fit quinze tentatives. Il avait tenté d'alléger sa charge, d'abandonner 200 litres d'essence, de prendre le vent de côté en modifiant l'orientation du départ. L'appareil, plaqué sur le rio, refusait de se cabrer. Les flotteurs, aspirés par l'élément liquide, faisaient corps avec lui et des efforts surhumains n'arrivèrent pas à rompre ce maléfice.

Les 10 et 11 juin furent consacrés à l'examen de tous les organes du moteur et de la cellule. Le 12, le vent, toujours contraire, soufflait en tempête.

— Essayons encore, fit Mermoz.

Douze fois, ce jour-là, dans le fracas des pleins gaz, dans une

crispation de tous ses muscles, il creusa d'un aride sillon la surface agitée du rio Potingui.

— Cela fait trente-cinq tentatives. Jamais l'appareil ne décollera ici. Nous avons tout essayé.

§

Dans le même numéro, le poète René Kerdyk parle avec émotion du peintre Derain et note de façon amusante son amour pour la place Saint-Germain des Prés. C'est à la fois tendre et gai.

Il a quitté la rue Bonaparte où, chaque matin, suivi d'un grand berger belge, il faisait, en tanguant, sa promenade. Il goûtait fort ce découpage du vieux Paris, cette tache d'ouate grise qui coule à pic vers les quais. Il s'est senti dépaysé à Montsouris. Il a regretté Mazarine, Jacob, Seine, André-des-Arts, ces douces rues où chaque boutique de relieur ou d'antiquaire parlait à son imagination et retenait son regard. Mais il y revient. Il reprend sa ronde. Il ne se lasse pas de ces terrasses fleuries l'été, de cet enchaînement de balconnets, de vitres teintées, de toits tournants, plongeant vers des courettes silencieuses.

A peine Derain a-t-il tourné la rue Bonaparte, pour déboucher place Saint-Germain-des-Prés, qu'une ligne de mitraillettes se démasque, qu'une armée de jolies femmes et de jeunes gens monte à l'assaut de ce bastion. Derain ne résiste pas. Il s'abandonne. Il est habitué à cette escrime. Il est assez sensible à ces égards. C'est son point faible. Il fera son choix tout à l'heure, à temps voulu, car nul plus que lui n'est décidé à se laisser mettre le grappin dessus, nul n'est plus difficile en ses sympathies, soucieux de sa liberté, de la qualité de son plaisir.

Voilà le peintre installé à sa terrasse favorite, bien en équilibre sur la chaussée, à la table qu'il occupe depuis vingt ans. La chaise craque sous son poids. Il est heureux. C'est le bon moment de la journée.

Le feutre baissé, l'œil lourd et fixe dans un visage gras, l'air un peu d'un acteur d'autrefois, du grand comique triste de caf' conc' avec son double menton, Derain écoute. Il allume vingt-cinq cigarettes l'une après l'autre. Il rit aux mots drôles, s'ils se présentent. Il goûte les discussions surréalistes et recherche la bagarre des opinions. Pourtant, il est rare qu'il y prenne part. Il veut être arbitre et juge les coups.

. . . .

C'est l'avant-guerre, l'époque de la galerie Kahnweiller, rue Vi-

gnon. Epoque heureuse. Il faut jouir de la vie par tous les bouts. Et, avant tout, déborder d'originalités jusqu'en sa tenue, et terrifier le bourgeois. Un genre néo-pictural s'impose. Les gros vêtements écossais, les pattes d'éléphant, la casquette à carreaux des entraîneurs de boxe. Etrange affirmation sportive qui va jusqu'à l'allure, la carrure, les roulements d'épaules, tout cela qui sent à plein nez son *sparring-partner*, son vrai-de-vrai. Il importe d'avoir connu la sensationnelle équipe que formaient alors Braque, Picasso, Vlaminck et Derain pour estimer ce qu'avaient, en apparence, de « pas commode » ces champions de l'art nouveau.

§

M. Weyergans, qui publie dans le **Temps Présent** le dernier message d'Alain Fournier, note justement combien il est difficile d'expliquer Alain Fournier. « On le *sent*. On hume son texte comme on hume un verre de gros vin paysan, on devine le *ton* de ses pages.. et on l'aime. » C'est un hommage de qualité rendu à la figure « fidèle » de l'écrivain, à qui le chroniqueur du *Temps présent* reconnaît la sujétion humble et amoureuse aux choses de la terre.

Puisque donc nous avons récemment fêté le 25e anniversaire du Grand Meaulnes, tous ensemble, mes frères qui l'aimez sans relâche depuis la quinzième année, redisons-nous les uns aux autres nos raisons de l'aimer, lui, qui nous a rendu l'espérance, lui qui était dans cette vie « comme quelqu'un qui va s'en aller », et qui nous a fait goûter à la joie terrible de vivre.

. . . .

Certains diront que Fournier a pris cette simplicité chez Jammes. Rien n'est plus faux. D'ailleurs, il avait lui-même prévu le danger. ... La simplicité de Jammes a quelque chose de voulu, elle fait partie de son langage poétique, de cette espèce de trame qu'on découvre toujours chez un grand écrivain, après une longue pratique de son œuvre. Chez Fournier, on ne voit pas immédiatement la simplicité. Elle est dans la façon qu'il a de regarder les choses.

. . . .

La pureté de son cœur n'avait plus de place dans ce monde. Il ne lui restait plus que la mort. « Je voudrais que dans le livre que j'écris, il y eût, de plus en plus pénétrant, ce goût de la mort entré dans mon royaume. »

Le *Temps présent* présente également des *Silhouettes d'Hommes d'Etat*, comportant un portrait avec légende, ac-

compagné de vingt à trente lignes de texte, pourrait-on dire : explicatif. La première silhouette est celle du chancelier Hitler : *Hitler ou l'orateur.* La deuxième : *Neville Chamberlain ou le marchand.* La troisième : *Mussolini ou le journaliste.* La dernière : *Edouard Daladier ou l'agrégé.*

§

Je Suis Partout publie le texte officiel du rapport de Lord Runciman au Premier ministre britannique. Ce n'est pas à nous de donner même des extraits abondants de ce document de première importance, des coupures pourraient trahir la pensée du médiateur. C'est une chose à lire en entier, dans le calme, pour en apprécier l'impartialité et la conscience.

Plus loin, M. François Fosca parle avec finesse et autorité de la critique d'art à propos du livre de M. Venturi : *Histoire de la Critique d'Art,* qui vient de paraître à Bruxelles.

. . . .

Lionello Venturi étudie en même temps aussi bien que des critiques comme Diderot et Fromentin, des historiens comme Burckhardt et les philosophes qui ont traité d'esthétique pure comme Kant et Hegel. Tout cela représente une somme de lectures prodigieuse; mais l'auteur domine toute cette érudition avec une aisance qui est bien agréable et son exposé demeure d'une clarté parfaite.

Je voudrais pouvoir commenter longuement ce livre, et cela m'est malheureusement impossible ici. Je peux du moins griffonner en marge quelques réflexions. Je suis heureux de voir que tout en étant très dur pour les peintres préraphaélites (trop dur même, à mon avis), Venturi rende justice à Ruskin, que l'on traite d'habitude en France avec un mépris excessif. Ruskin a énoncé pas mal de sottises et d'erreurs, c'est entendu; mais ses écrits comprennent aussi des pages d'une rare compréhension, où se révèle un vrai critique d'art. D'autre part, je regrette que Lionello Venturi n'ait pas accordé une place plus importante aux Goncourt; leur goût avait ses limites, mais ils possédaient une sensibilité artistique et une intelligence des ressources que l'art offre à l'artiste, qui leur a permis d'écrire ce livre capital, un des chefs-d'œuvre de la critique d'art française, *Les Artistes du XVIII*[e] *siècle.* Enfin, pour liquider ces réserves, qui d'ailleurs ne portent que sur des nuances, je ne crois pas que, quoi qu'en dise Venturi, les travaux

de Chevreul aient eu sur les peintres une véritable influence. Quoi qu'il en soit, voilà un livre qui mérite d'être chaleureusement recommandé; et même lorsqu'on ne partage pas les idées de l'auteur, son intelligence lucide et vive suscite bien des réflexions.

SYLVAIN FORESTIER.

LES JOURNAUX

La Colombe est revenue (*Paris-Soir*, 1er octobre). — Paris en liesse (*Le Temps*, 1er octobre; *le Journal*, 1er octobre). — Prague en pleurs (*le Journal*, 4 octobre). — Une opinion (*le Matin*, 5 octobre). — Les écrivains sous les drapeaux (*le Temps*, 26 septembre; *les Nouvelles Littéraires*, 1er octobre). — Mussolini « deus ex machina » (*Excelsior*, 1er octobre). — Guerre décommandée ou Apologie pour le téléphone (*l'Intransigeant*, 3 octobre). — La maison de Verlaine à Londres a été démolie (*les Nouvelles Littéraires*, 1er octobre).

Y a de la joie? Mais oui. *La Colombe est revenue.* Sous ce titre, Mme Colette chante dans **Paris-Soir** l'*Alleluia* de la Paix. Les jours étaient noirs,

n'oublions rien de ce mercredi passé, [le mercredi 28 septembre] dont un ciel bas couva la première et funeste moitié. Pour ce qui fut de la seconde, je veux me persuader, je me persuade que l'homme policé, remanié par les siècles, éloigné de la vigilance sensorielle, redevient, si l'urgence douloureuse, si le péril le rejettent à son état primitif, le subtil égal des êtres qu'il a cessé de comprendre, qui savent prévoir les froids, les crues des fleuves, les séismes. Vers le milieu de la journée, ce mercredi-là, un miracle progressif sembla soulever les nues, en même temps qu'il desserrait les cœurs, qu'il permettait à nos poitrines les grands souffles exténués, préludes du repos...

Vers la même heure...

Vers la même heure, par les fils sonores, par les airs porteurs de paroles, nous vinrent les nouvelles, la nouvelle propre à surprendre, à glisser en nous la merveilleuse mollesse de l'espoir. Vers la même heure, soit. Mais vous ne m'ôterez pas la certitude que Paris douloureux, télépathique, tout entier digne d'une telle prémonition, reçut, avant tout message, l'avertissement. « Respire, cœur navré de joie! », s'écrie Lorenzaccio, libérateur. Un orage gris et lent, qui roulait là-haut, fondit, refoulé par l'azur.

C'est que le mot magique, le mot-slogan planait : *pacta-quatre... Pac-ta-quat'* chuchotait l'horloge, image du Temps. *Pacta-quatre,* prononçaient gravement mais avec un sourire en réserve, les amantes, les mères. Et bientôt les syllabes de gros-

sir, toutes rumeurs fondues, épaulées, alliées... PAC-TA-QUA-TRE... Mais ferait-il l'unanimité, ce pacte? Si l'un des quatre, mauvaise tête...

Le vendredi 30 septembre, le *pactaquatre* était signé. Le Président du Conseil quittait Munich, la Paix dans sa poche. Paris serait-il moins chaleureux que Munich, où les sujets de M. Hitler avaient acclamé le représentant de la France? Le Bourget donna le ton :

Lorsque M. Daladier apparaît à la portière de l'avion, [relate **le Temps**] s'élève une immense ovation, faite de reconnaissance pour la paix retrouvée et d'espérance pour l'avenir subitement éclairci.

Et Paris de sauter au cou du messager : **le Journal** écrivait :

Spectacle inattendu [pourquoi « inattendu »?] et presque impossible à imaginer, à moins de l'avoir vu de ses yeux, c'était, hier, la foule qui, tout le long du parcours que devait suivre la voiture de M. Daladier revenant du Bourget, s'était massée dans la rue de Flandre, d'abord, le long de la rue Lafayette ensuite, et enfin sur les boulevards. Au carrefour de la rue Drouot, de la rue Montmartre et de la rue Lafayette c'était une véritable cohue qui, sur quatre et cinq rangs de profondeur, difficilement maintenue par un service d'ordre renforcé à la hâte, attendait la voiture du Président du Conseil, criant : « Vive Daladier! Vive la paix!... »

Enfin, M. Daladier apparut, debout dans sa voiture. La circulation fut complètement interrompue; la foule forçant les barrages, envahissant la rue, escaladait le marchepied de la voiture, criant encore et toujours : « Vive la paix! », « Vive Daladier! »

Pareil mouvement de joie ne s'était pas produit depuis certain 11 novembre. Cette fois-là pourtant il me souvient qu'une femme, que recouvrait le voile des veuves, disait, devant le spectacle d'une foule ivre de bonheur : « Mais nos morts? Qui donc pense à eux? » Le 30 septembre, qui a pensé aux Tchécoslovaques? J'entends : pour des raisons tout humaines, non pour des raisons de parti.

J'ai quitté Prague en pleurs et j'ai trouvé Paris en liesse, relate M. Jacques Perret, envoyé du *Journal*. Qu'importe en effet cette imperceptible altération d'une frontière née caduque quand l'Europe, encore tremblante, délire d'allégresse au seuil d'une nouvelle paix éternelle?...

Il y a bien, par là-bas, ce mauvais bruit de bottes qui retentit sur les nouvelles routes généreusement ouvertes à la plus grande Allemagne et ce ferraillement massif des crosses de la Reichswehr qui sonnent sur les bivouacs encore fumants de nos « jeunes et fidèles alliés », mais c'est un murmure anodin facilement couvert par les fanfares...

Les fanfares auxquelles répond l'hallali.

Et maintenant, c'est la curée. La Pologne a déjà happé son morceau et les Hongrois montrent les dents, tandis que Paris sonne du cor pour célébrer la paix.

§

La paix n'a pas que des amis. Ou plutôt : tout le monde n'est pas d'accord sur la façon de faire la paix. A ne considérer que les compatriotes de M. Chamberlain, M. Duff Cooper a ses idées là-dessus, et M. Attlee également, qui disait, à la Chambre des Communes, le mardi 5 octobre (nous empruntons la citation au **Matin**) :

— Hitler a remporté un véritable triomphe. La cause de la démocratie ou de la civilisation s'est vu infliger une défaite terrible. Les Tchèques sont les sauveurs de la paix de l'Europe. Ce sont eux seuls qui ont fait le sacrifice. Le fait qui domine la situation est que la carte d'Europe a été modifiée de force par la menace de guerre de M. Hitler.

Mais quoi! fallait-il recourir aux armes? fallait-il que se prolongeassent les affres du pire, l'état de choses dont la presse, — quand ce n'était pas la radio, — apportait les prodromes : ces clichés, ces récits qui déjà semblaient consacrer le retour des mauvais jours : départs de réservistes, mesures de précautions, etc. D'autres images s'imposaient où l'esprit surexcité voyait des cadavres par monceaux, des ossuaires pulvérisés pour mieux faire place à des ossuaires toujours plus grands. A ne parler, les yeux tendus vers tous ceux dont un appel par voie d'affiches décidait du destin, que des écrivains, combien, du coup, tomberaient, et quel Péguy, quel Louis Pergaud, quel Sylvain Royé faudrait-il qu'on pleurât? Il n'est pas sûr que les morts, tous les morts, et de tous les pays, là-haut où les frontières sont inconnues, n'aient pas été se jeter aux pieds de Dieu, et tels que la guerre les avait faits :

hâves, mutilés, tout saignants, pour clamer, — et quelle prière! — qu'il ne fallait pas que d'autres fussent voués aux misères qu'ils avaient si terriblement connues. Et voici Dieu qui devant le geste de supplication des moignons levés, inspire aux maîtres de l'heure une rencontre... Ce « réveil des morts », le voilà, le vrai miracle.

Le plus ancien capitaine de l'armée française pour la date de nomination à ce grade, disait *le Temps*, le capitaine Wunstel, touché par le rappel immédiat de certaines catégories de réservistes, a rejoint, ce matin, à Courbevoie, son centre de mobilisation d'infanterie : saint-cyrien d'origine, cet ancien officier de carrière avait quitté l'armée après la victoire de 1918. Le capitaine Wunstel est, en littérature, le romancier Pierre Chanlaine, vice-président de la *Société des gens de lettres* et de l'*Association des écrivains combattants.*

Dans cette mobilisation partielle, qui s'est effectuée au cours des jours passés, nombreux sont les écrivains et les artistes, écrivait M. Charles Kunstler dans **les Nouvelles Littéraires.** Tel rédacteur en chef, comme Paul Marion, de *la Liberté*, s'en est allé vers l'Est, vêtu d'un uniforme de maréchal des logis, alors que trois de ses collaborateurs revêtaient leur tenue d'officier, François Hulo et Roger de Lafforest, — le jeune auteur de *Kala-Azar* — celle de lieutenant d'infanterie, Hervé de Kerillis celle de capitaine aviateur.

L'Intransigeant et *la Croix* ont vu partir leurs « chefs des informations » : Asté d'Esparbès et Alfred Michelin, suivis de plusieurs rédacteurs. Officier d'état-major en 1914, Alfred Michelin fut prisonnier de guerre en Allemagne, en même temps que Mgr Gerlier, cardinal archevêque de Lyon, qui n'était alors que séminariste.

Directeur des informations, lui aussi, au journal *le Matin*, Sam Cohen est parti. Deux rédacteurs de son service l'ont suivi : un vétéran de 1918, le caporal J.-H. Morin, et le lieutenant Georges Vogt, tandis que *le Petit Parisien* voyait s'éloigner six de ses rédacteurs, notamment Wertheimer, A. Ravaut, Yves Dautun et Bénazet, qui parlait, chaque jour, devant le micro du *Poste Parisien*, à des millions d'auditeurs; le critique d'art de *Paris-Soir*, Pierre Barotte, devenait brigadier dans une formation motorisée, et Gautier, de *l'Epoque*, soldat au 91e d'infanterie. Rédacteur au même journal, Paluel-Marmont reprenait l'uniforme de capitaine qu'il avait si longtemps porté.

Au moment où Pierre Daninos, de *Paris-Midi*, et cinq ou six

rédacteurs du *Jour* répondaient à l'ordre de mobilisation, un nombre à peu près égal de rédacteurs de *l'Ordre* et du *Temps* accomplissaient les mêmes gestes. Le sergent René Saide partait pour la ligne Maginot; Alfred Silbert et Louis Balsan troquaient leurs vêtements civils pour l'uniforme; Guy Laborde, auteur d'un livre plein de verve : *les Pendus au réverbère*, s'enveloppait du manteau de maréchal des logis de spahis.

Grand blessé de guerre, le lieutenant Pierre Héricourt, de *l'Action française*, demandait à repartir.

Quant aux hebdomadaires, signalons *Pour Vous* et *Je Suis Partout*, dont les rédacteurs en chef René Lehmann et Robert Brasillach sont : le premier, capitaine dans un régiment de tirailleurs marocains; le second, lieutenant sur la ligne Maginot. A *Gringoire*, André Lang, J.-P. Maxence et André Cœuroy sont partis. Ont fait de même aux *Nouvelles Littéraires*, nos collaborateurs et amis Francis Ambrière, Georges Mongrédien, Claude Carcopino, Etienne Gillon, R. de Berval.

Bien d'autres noms seraient à citer, d'André Thérive à Henri Massis. Autant d'appelés qui bientôt avaient regagné leur foyer. Ne faut-il pas se réjouir que ce soit là tout le *Bulletin des Ecrivains 38* ?

Et ne faut-il pas se réjouir, aussi, que la « querelle d'amoureux » qui divisait France et Italie ait trouvé à le céder à une légitime entente?

Sans l'intervention, en dernière minute, de M. Mussolini (qui, par téléphone, décida le chancelier allemand à lancer mercredi ses invitations à une conférence à quatre), écrit M. Marcel Pays dans **Excelsior,** dix millions d'hommes se heurteraient dans une mêlée sans précédent historique.

Aussi :

Vive le téléphone!

exclame, dans **l'Intransigeant,** M. Louis Latzarus.

J'ai souvent maudit les ombres de M. Graham Bell et de ce Français dont naturellement j'ai oublié le nom qui inventèrent le téléphone. Je soutenais que cet appareil trouble inutilement la vie, qu'il multiplie la hâte frénétique de ce temps, nous impose une perpétuelle violation de domicile, supprime les lettres charmantes que nous pourrions recevoir et savourer tranquillement. Chaque fois que la sonnette retentissait, je levais au plafond un regard désolé, je soupirais, et mon front, qui n'a pas besoin de nou-

velles rides, se plissait vilainement. Mais voilà que, maintenant, je regarde avec sympathie ce pied, ce cornet, cette petite roue, ces fils. C'est à eux que nous devons la paix, si vous voulez bien y réfléchir.

Comment, en effet, les Quatre ont-ils pu se réunir promptement à Munich? Parce que M. Mussolini, ayant décroché son récepteur, a demandé la communication avec le Führer et lui a dit... Au fait, que lui a-t-il dit? Nous n'en savons rien exactement, c'est l'affaire des historiens qui le rapporteront bien ou mal. Mais nous connaissons le résultat, qui importe seul. Aussitôt après la conversation, les invitations étaient lancées et la mobilisation allemande était décommandée.

§

Décommandée, la guerre. Va-t-on pouvoir, enfin, revenir aux ris, aux travaux et aux jeux de la « chose littéraire » ? se passionner pour ceci ou cela, pronostiquer que le prix Goncourt, ou tel autre, s'il ne va pas à M. Jean-Paul Sartre, ou à M. André Dudognon, ou à M. Pierre-Jean Launay, ira à M. Léo-Paul Desrosiers, l'écrivain Canadien-français, l'auteur des *Engagés du Grand Portage?* entretenir mille controverses, échanger mille fléchettes autour d'un Huysmans, ou d'un Villiers, ou d'un Verlaine?

Un jeune Anglais, M. V.-P. Underwood, qui prépare une étude sur Verlaine en Angleterre, a confié aux *Nouvelles Littéraires* comment il a appris la disparition d'une maison bien chère aux fidèles du poète :

Un après-midi à Londres, il y a deux ou trois semaines en allant chez un ami, je m'engageai dans une des rues qui débouchent sur *Tottenham Court Road,* quartier de restaurants français et italiens. Machinalement, je regardai la plaque. C'était *Howland Street.* Je pouvais jeter un coup d'œil sur un des lieux célèbres de cette rue un peu déchue de sa gloire d'autrefois, sur le n° 44, maison où deux grands poètes français, Verlaine et Rimbaud, trouvèrent un gîte, il y a exactement soixante-six ans.

Il faisait un temps superbe. Pourtant, dans la sombre *Howland Street,* j'affrontai bientôt une sorte de brouillard sinistre et malodorant. Inquiet, je pressai le pas, cherchant à percer le nuage qui déposait partout, tel un volcan engloutissant une ville, une funèbre couche de poussière. Quand enfin, j'y vis clair, je constatai que ce que j'avais craint se réalisait : on était en train de démolir toute

la rangée de maisons, dont le n° 44 faisait partie. Il ne restait plus que le rez-de-chaussée. Les gravats pleuvaient, les poussières tourbillonnaient, et des mains sacrilèges touchaient à la plaque. Jadis bleu et or, elle était à présent toute noire.

A quoi servent, Seigneur, les inaugurations! Cette plaque avait été inaugurée, en grande pompe, en 1922, par l'ambassadeur de France, et par M. Paul Valéry.

Au fait, que disait-elle?

Je savais qu'elle disait, sous son voile noir : « Paul Verlaine, poète français, vécut ici et écrivit ici *Romances sans paroles* — 1872 à 1873. » A vrai dire, elle était à cheval sur le n° 44 et le 46. Le numérotage ayant été changé, on ne savait au juste quelle était la bonne maison — elles étaient toutes pareilles.

La question du numérotage n'est pas sans quelque importance. Mais M. Underwood soulève une question bien plus troublante : que Verlaine ait écrit — dans la bonne ou dans la... mauvaise maison — les *Romances sans paroles*, M. Underwood « en doute un peu ».

Je crois plutôt que ce fut au café français de la Sablonnière et de Provence, dans Leicester Square, que le poète s'installait de préférence pour écrire quelques-unes de ces merveilles musicales, car la maison n'était pas très gaie. Ses hautes fenêtres, ornées de moulures, les cintres que je voyais à présent, squelettiques, derrière la plaque, étaient bien du grand architecte Adam, mais il s'y était trouvé moins à son aise que dans l'élégant Fitzroy Square, à deux pas. Demeure d'artistes du dix-huitième siècle, logement de bohèmes français au dix-neuvième, elle avait subi une déchéance progressive. Un sentiment de curiosité me poussa à y pénétrer un jour, mais l'escalier ténébreux et louche, les murs pelés, le plafond enfumé, l'odeur du moisi, le bruit de la marmaille, me firent rapidement regagner la rue.

Cher Monsieur Underwood, depuis quand le cadre a-t-il nécessairement une influence sur l'inspiration, et au point de la mettre en fuite? Prison, hôpital ou maison, où les *Romances sans paroles* ne naîtraient-elles pas?

Au demeurant M. Underwood n'en attache pas moins de prix à la plaque :

Quand je vis la plaque prête à tomber, j'allai trouver le contre-

maître, et je lui demandai de me la remettre. Je la pris, et lourde de ciment et de poussière, je l'emportai dans un taxi.

Un bureau de poste va s'élever sur l'emplacement de la maison d'*Howland Street,* la maison où Verlaine avait pris la chambre d'Eugène Vermersch, la maison où, comme on a pu le lire, Verlaine avait pour compagnon Rimbaud. La maison des *Romances sans paroles;* la maison sans plaque.

§

Il faudra apposer une fameuse plaque sur la maison de Munich.

Et durable.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Rentrée : Concerts Lamoureux et Concerts Pasdeloup. — En l'honneur de Maurice Ravel. — L'absurde rivalité des associations symphoniques.

Une lourde incertitude a pesé cette année sur la reprise de la vie musicale : jusqu'au dernier moment on se demandait si les concerts annoncés pourraient avoir lieu le samedi 1er et le dimanche 2 octobre. Mais à la salle Gaveau aussi bien qu'à l'Opéra-Comique, une assistance relativement nombreuse applaudit les chefs des deux associations **Lamoureux et Pasdeloup,** MM. Eugène Bigot et Albert Wolff, pour les récompenser de leur vaillance. La musique est bienfaisante. Elle ne donne à ceux qui l'écoutent que de sages conseils. Plus que jamais nous avons besoin de les comprendre. Sans doute *l'Héroïque* et *la Pastorale* que l'on jouait successivement aux Concerts Pasdeloup devaient aux circonstances un intérêt renouvelé. Ces pages trop connues reprenaient leur sens original. Le murmure du ruisseau, le chant des oiseaux et l'hymne d'action de grâces après l'orage de la Sixième, semblaient en vérité répondre aux accents guerriers et aux phrases douloureuses et funèbres de la Troisième. La Paix redescendue sur terre, la paix promise et rendue aux hommes de bonne volonté, comme Beethoven l'a comprise, et comme il a su en exprimer la douceur bienfaisante! Certes cette musique ressassée, c'est en ces heures de résurrection succédant au lourd accablement des jours d'attente qu'on en a le mieux

saisi le sens immortel. Elle est pareille à la paix elle-même, cette sixième symphonie; on ne mesure sa douceur qu'au moment où elle semble déjà perdue. Elle ne retrouve toute sa signification que si nous nous refaisons une âme simple, si l'angoisse nous débarrasse des complications, des préciosités de notre esprit. L'idylle au bord du ruisseau, la vision des horreurs attendues rafraîchissait soudain, par contraste, ses couleurs ternies par de trop fréquentes auditions. Et nous sentions bien que ce n'est pas la musique de Beethoven qui se fane, mais nous qui nous durcissons parce qu'il n'est pas de chef-d'œuvre qui, trop souvent donné, ne finisse par lasser ceux qui l'écoutent.

Auprès de cette musique de *la Pastorale,* au sens si clair qui, tel l'eau des fontaines, ne se laisse voir que grâce au reflet de notre image quand nous nous penchons, il y a d'autres musiques plus subtiles, mais non moins profondes. Peut-être, en apparence, le *Prélude à l'Après-midi d'un Faune* semble-t-il de propos plus frivole. Mais il se pourrait bien que ce ne soit qu'apparence. Ce paysage idyllique, cette douceur exprimée par la tendre plainte de la flûte, ces vibrations légères et ces accords arpégés pareils aux caresses de la brise, chaque année qui passe nous en fait mieux voir le prolongement éternel. A mesure que nous nous éloignons en effet de la période qui fut celle de l'éclosion, de la discussion passionnée, du combat, l'œuvre d'art s'épure et s'allège. Elle n'est plus qu'elle-même, débarrassée qu'elle se trouve de tout ce qu'y ajoutaient pour l'obscurcir ceux qui se refusaient à la comprendre, ceux dont les sarcasmes voulaient étouffer les harmonies neuves parce que cette nouveauté même leur semblait sacrilège. Elle devient classique au vrai sens du mot, cette œuvre qui passa tout d'abord et si longtemps pour dangereusement anarchique. Et comme elle s'élargit à mesure qu'elle vieillit! Mais faut-il parler de vieillissement devant ces créations immatérielles dont le propre est justement de garder sous les ans toute leur jeunesse, toute leur force, tout leur charme, comme si chaque génération les nourrissait de sa propre jeunesse, leur redonnait, en les découvrant, leur fraîcheur originelle? L'œuvre de Claude Debussy est semblable à la parole que Mallarmé prête au Faune rêvant : chaque

audition « l'éveille à la splendeur première, sous un flot antique de lumière » — lumière éternelle de l'esprit, lumière qui redonne à la *Pastorale* et à l'*Héroïque* leurs vraies couleurs, lumière qui dore les roseaux du Faune, lumière plus brillante que le soleil, plus pure, moins inconstante aussi...

Cette lumière, elle éclaire déjà l'œuvre de **Maurice Ravel;** dix mois à peine ont passé depuis que nous avons perdu l'auteur de cette merveilleuse page symphonique qu'est *Daphnis et Chloé,* par laquelle se terminait le concert Lamoureux — une page qui est bien un étincelant chef-d'œuvre, une page qui contient le « Lever du Jour » — au titre symbolique. Car le jour qui se leva lors de la première audition, en juin 1912, aux Ballets Russes qui, cette année-là, étaient au Châtelet, ce fut le jour de gloire. Certes le nom de Maurice Ravel était depuis longtemps célèbre et les musiciens le regardaient comme l'un des plus illustres de l'école française. L'auteur des *Miroirs,* de *Gaspard de la Nuit,* de *Jeux d'eau,* du *Quatuor à cordes,* de *Ma mère l'Oie,* des *Histoires naturelles,* de *Shéhérazadc* et de la *Rhapsodie espagnole* avait déjà derrière lui un passé assurant son avenir. Mais l'œuvre nouvelle apparaissait plus resplendissante encore; aujourd'hui, après plus de vingt-cinq ans, elle est aussi radieuse. Et comme le *Prélude à l'Après-midi d'un Faune,* elle semble, devenue classique et ne nous causant plus qu'un plaisir sans surprise, plus lumineuse et plus parfaite. Admirable musique, si française, si délicate, si profonde — toute pleine de trouvailles qui réjouissent les connaisseurs, toute pleine d'enchantements qui émeuvent ceux qui ne demandent à la musique que de parler à leur cœur. Et puis, avec *Daphnis et Chloé,* le *Concerto* pour piano et orchestre, que Mlle Yvonne Lefébure interpréta non seulement en virtuose remarquablement habile, mais ce qui est mieux encore, en artiste sensible, dont l'intelligence et la sûreté vont de pair; *La Valse,* cette page viennoise où nous entendons aujourd'hui l'expression de notre regret; *Ma Mère l'Oye* et *le Tombeau de Couperin;* programme dont la composition aussi bien que l'exécution parfaites font honneur à M. Eugène Bigot et à l'Orchestre Lamoureux. Chez M. Albert Wolff, avec Beethoven et Debussy, ce furent Mozart, Schubert, Brahms, que l'on honora. Mme Eli-

sabeth Schumann dans les mélodies de Schubert, de Brahms, de Mozart, retrouva le succès dont elle est coutumière. M. Albert Wolff lui aussi fut justement fêté.

Huit jours plus tard les Concerts Colonne et la Société des Concerts rouvraient. La doyenne de nos sociétés vit les débuts à sa direction de M. Charles Münch, qui, entre la *Septième Symphonie* de Beethoven et *Daphnis et Chloé* de Maurice Ravel, avait inscrit le *Nocturne* de M. Guy Ropartz, donné en première audition. Coïncidence singulière autant que déplorable, c'était le *Concert en ré majeur* de M. Guy Ropartz qui au Châtelet était offert en première audition quelques minutes après que le *Nocturne* était joué Faubourg Poissonnière, et de telle sorte qu'il fallait bien choisir. Ainsi, dès le premier jour de la saison, les associations méritent une fois de plus les reproches qui leur ont été si souvent faits. Je rendrai compte prochainement des œuvres nouvelles; mais précisément la haute estime en laquelle le monde de la musique tout entier tient M. Guy Ropartz semblait commander qu'on lui donnât plus d'égards. Parce qu'il est de ceux qui montrent dans la vie autant de discrétion que de dignité, on le tient pendant de longs mois dans le silence; et puis, tout d'un coup, faute de cette entente qui serait si nécessaire pour le bien de la musique, on donne à la même heure, en deux endroits différents, deux premières auditions de ses œuvres. Cela ressemble à une mauvaise farce. Qu'on ne dise pas que la répétition de la Société des Concerts le samedi matin est publique et que, par conséquent, il était possible d'entendre le *Nocturne* et le *Concert*. Le samedi n'est pas jour férié et le samedi matin, en dépit des « quarante heures », beaucoup de gens qui s'intéressent à la musique sont retenus par leur gagne-pain. Faut-il donc désespérer de voir jamais les associations symphoniques comprendre que leur intérêt véritable est de s'entendre entre elles au lieu de se faire perpétuellement la guerre aux dépens du public et des compositeurs — une guerre dont la musique, finalement, paie les frais?

RENÉ DUMESNIL.

ART

Salon des Surindépendants. — R. Bezombes. — Un Musée de la Demeure française.

Au parc des Expositions, — à côté de la « première Exposition internationale du Matériel d'Embouteillage », — se tient le onzième **Salon des Surindépendants.** C'est un Salon bien curieux. On hésite à le classer comme le musée d'un répertoire suranné ou comme une ébauche constructive de la peinture de l'avenir. Peut-être contient-il les deux. Nous y trouvons souvent l'influence dominatrice de Picasso, et souvent un appel à l'inspiration la plus primitive; et nous ne pouvons nous étonner de rencontrer parfois plus que des analogies avec l'art rupestre africain.

Ces amoncellements viscéraux, ces visions pessimistes, ces monstres lourds d'érotisme et d'on ne sait quelle obscure métaphysique finissent par nous communiquer une hallucination de cauchemar. Qu'il s'agisse de cette « maquette d'un mur » de Raoul Ubac, des lambeaux décoratifs d'un Hausegger, d'un Nissim, qui semblent dans leur jeunesse revêtus de la volontaire décomposition des vestiges archéologiques — qu'il s'agisse des géométries rigoureuses d'un Le Ricolais, d'un Sage Kay, nous sommes frappés d'un même désir inabouti de grandeur.

Nous noterons les scènes juives de Kirchenbaum, les toiles aux tonalités heureuses de Gaudefroy, les vives notations de Gill Lyall, les abstractions de Laure Garcin pleines de force paisible, et qui sont les seules à refléter un peu de douceur, les compositions de Karzou, hâtives et justes.

Les premières expositions de la saison se sont ouvertes dans une ville qui portait plus d'attention, dans ses alarmes justifiées aux communiqués des postes de radio qu'à la peinture, des jeunes artistes. Nous espérons que l'euphorie qui a suivi l'annonce du danger écarté aura permis au public d'apprécier à leur valeur les œuvres de **Roger Bezombes** qui expose à la Galerie Charpentier les résultats de ses travaux dans l'Afrique du Nord.

Nul pays ne pouvait mieux convenir à l'inspiration et au talent de Bezombes. Il est ami des couleurs vives et des cha-

toiements lumineux. Nous sentons son enthousiasme pour le grouillement des foules bigarrées, pour les vêtements opulents de la femme indigène ou pour la rutilence des uniformes de la garde noire du Sultan. Il nous peint le glorieux pittoresque ensoleillé de l'Afrique sans truculence de mauvais aloi. Il a le sens de la description, il peint avec une bonne foi dont nous aimons la discrétion; il ne veut rien sacrifier à la vérité, et préfère renoncer aux attitudes avantageuses plutôt que de se départir du sens du réel. Les célèbres contrastes africains des blancheurs éclatantes et des intérieurs d'ombre et de mystère ont trouvé en lui un sensible interprète.

Roger Bezombes est avant tout un dessinateur. Un dessinateur plein de talent. La plupart de ses œuvres conservent l'apparence de croquis rapides, évocateurs, tracés d'une main sûre, que la couleur vient seulement rehausser de son éclat. Nous craignions même que des qualités plus profondément picturales ne disparussent derrière cette facilité, cette exubérance du dessin : mais nous voyons apparaître dans ses dernières œuvres des recherches plus attentives dans la notation colorée; ses études à l'huile l'amènent à des évocations plus sensibles, moins extérieures. Ce jeune peintre si abondant, et dont chaque tableau dénote la passion du travail, a l'avenir devant lui. Ses dons sont trop remarquables pour qu'il ait le droit de nous décevoir.

Il ne se passe guère de semaine sans que l'on nous parle de quelque nouveau musée, dont la destination est souvent inattendue et dont la nécessité ne paraît pas toujours évidente. Bien qu'il me semble qu'on sacrifie un peu trop aujourd'hui à cette muséolâtrie, je ne puis qu'applaudir aux projets développés avec beaucoup de séduction dans la presse par MM. Marcel Raval et Georges Cattaui.

Il s'agit de mettre en valeur et de rendre accessible au public un certain nombre de demeures historiques, témoignages remarquables de l'architecture privée du Moyen-Age jusqu'à nos jours.

Plusieurs d'entre elles, qui se trouvent assemblées dans le quartier du Marais et dans l'Ile Saint-Louis, appartiennent à

l'Etat ou à la Ville de Paris. Ce sont peut-être les plus parfaites : Hôtel de Sens (xve siècle), Hôtel Lamoignon (Renaissance), Hôtel Lauzun (xviie siècle), Hôtel Rohan (xviiie siècle). Ces magnifiques demeures, chacune si représentative de son époque, seraient aménagées, décorées, meublées, garnies de bibelots, d'œuvres d'art qui en restitueraient le caractère vivant, évoqueraient le cadre de vie de ses premiers occupants.

Ce genre de reconstitution, singulièrement éducatif, est d'un grand agrément. Voilà des musées que l'on visite. Les réussites de cet ordre à l'étranger, notamment au *Palazzo Rezzonico* à Venise et au *Musée Plantin* d'Anvers, nous font croire que ces aménagements doivent être tentés parce que — s'ils sont conduits avec érudition, avec tact et avec goût — ils obtiendraient certainement un succès très vif.

Il n'y a pas à se dissimuler pourtant que cet aménagement serait assez difficile à réaliser. Il faudrait procéder à des mutations, à des échanges pour lesquels on rencontrerait des complications administratives. Mais la solution aurait au moins un avantage considérable : celui de préserver — du moins on l'espère — de la pioche du démolisseur ces hôtels dont l'entourage est menacé. Ne pourrait-on placer là une partie du mobilier qui est présenté au Louvre — ce Louvre qui serait bien débarrassé, et qui ne sait plus actuellement où accrocher ses tableaux?

Nous imaginons fort bien la promenade circulaire, à travers ces vieux hôtels parisiens, des visiteurs étrangers qui viendraient chercher les contacts artistiques les plus humains avec notre passé.

> La peinture et la sculpture sont-elles autrement explicables que comme aboutissement des éléments intimes de l'habitat quotidien? Tableaux et statues, qui semblent sans mémoire sur les cimaises des musées, retrouveront soudain leur identité véritable par la suggestion multiple du décor retrouvé.

Telle est la conclusion de MM. Raval et Cattaui. Elle est infiniment pertinente. Il est souhaitable que ce projet aboutisse.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

ARCHÉOLOGIE

ORIENTALISME. — *La donation Curtis aux Musées Nationaux.* — *Nouvelles acquisitions des Antiquités Orientales, au Musée du Louvre.* — G. Combaz : *L'Inde et l'Orient Classique*, Geuthner, 1937, 2 vol.

Le printemps de cette année sera marqué d'une pierre blanche par les Musées Nationaux. **M. A. Curtis** qui, depuis des années, réunit avec un éclectisme éclairé une magnifique collection d'objets d'art, vient de faire don à la réunion des Musées Nationaux des pièces capitales de sa collection. Je retiendrai ici ce qui concerne l'archéologie égyptienne dont l'ensemble est hors de pair. Parmi les plus belles séries, signalons les vases, soit en céramique rouge à bord noir d'époque prédynastique, soit en pierres rares dont les plus anciens spécimens remontent à l'époque thinite. La sculpture de l'Ancien Empire est représentée par un groupe rehaussé de couleur, ayant toutes les qualités des meilleures sculptures de l'époque (la princesse représentée n'est autre que la fille de Chéops, le constructeur de la grande pyramide), un fragment de linteau de mastaba où la représentation de la défunte devant les offrandes atteint une rare élégance.

A la période de transition entre l'Ancien et le Moyen Empire, peut appartenir une statuette en bois d'un personnage nu. De l'école de Tell-el-Amarna, provient un petit groupe peint représentant Aménophis IV et la reine Néfertiti. Il a fait partie, sans doute, de l'atelier du sculpteur Thoutmès et dut être trouvé bien avant les fouilles régulières dirigées sur le site. Le problème de l'art ultra-naturaliste, quoique non dépourvu de sensibilité, de l'école d'Amarna est toujours objet de recherche. On propose maintenant de voir dans la révolution religieuse du temps d'Aménophis IV un mouvement non d'origine royale, mais populaire, favorisé par le fait que le père du monarque épousa une femme qui était de moyenne condition. On aurait dans cette transformation l'équivalent de ce qui se passa à la fin de l'Ancien Empire où, après une période d'anarchie incroyable, le peuple ne retint de ses conquêtes qu'une démocratisation de la religion. A Amarna, la révolution aurait été d'emblée religieuse et d'ins-

piration populaire. La présence fréquente de petits modèles représentant des personnages de la famille royale correspond sans doute à des maquettes de plus grands monuments; cependant M. Boreux, conservateur des Antiquités Egyptiennes du Louvre propose une autre hypothèse. Il semble que sous Aménophis, le culte particulier ait eu tendance à se porter sur la famille royale, d'où, au lieu des groupes représentant les triades divines, la quantité de ceux qui sont consacrés à des triades royales, de toutes tailles, pour répondre aux besoins du laraire de chacun.

Le département des antiquités d'Extrême-Orient n'a pas été non plus oublié dans cette magnifique donation. On admirera certaines céramiques : vase en forme de silo d'époque Han, grès porcelaineux imitant des prototypes de métal qui peuvent dater de la fin des Han ou du début des Tang, vase en sablier élancé de l'époque Song. La peinture est représentée par une belle série de kakémonos japonais et chinois venant, pour certains, de l'ancienne collection Bing et datant du XVe au XVIIe siècle. Une pièce de tout premier ordre est un buste japonais de roi gardien de temple, du VIIIe siècle, d'une technique fort curieuse. Sur une toile moulée, reproduisant la silhouette du personnage, le modelé a été donné par de multiples couches de laque sculptée. Le buste, au masque léonin, est d'une facture extraordinaire et d'une vie intense. De longtemps, ces départements archéologiques du Louvre, bénéficiaires de la générosité de M. et Mme Curtis, n'avaient enregistré un tel enrichissement de leurs collections.

Le département des **Antiquités Orientales** du Louvre, après le partage entre les Etats intéressés et la France, des monuments provenant des diverses missions de l'année dernière, a reçu deux lots correspondant aux deux sites fouillés en Iraq et en Iran.

Le premier, provient de Tell-Hariri, l'ancienne Mari, près d'Abou-Kémal et comprend trois pièces importantes : un fragment de fresque représentant les apprêts d'un sacrifice, une statuette malheureusement acéphale; comme presque toute la sculpture mésopotamienne elle a subi une mutilation lors d'une invasion, incident profondément regrettable, car le fini du torse, son élégance, en font une des œuvres les

meilleures que nous ait laissées la période où elle fut créée, la fin du IIIe millénaire avant notre ère. Le troisième monument est l'avant-train d'un lion de bronze placé en saillie au côté d'une porte, comme pour en défendre l'accès. Le poids des terres a quelque peu déformé l'animal qui n'en garde pas moins fière allure. On est surpris de constater, dans sa technique, un vieux procédé qu'on remarque en Mésopotamie et en Egypte, surtout pendant la première moitié du IIIe millénaire. Pour tourner la difficulté de la fonte, l'artiste, sur une âme de bois enrobée ou non de bitume et reproduisant le modèle, a cloué de petites bandes de métal qu'il a brunies et reprises ensuite au ciselet. D'instinct tous les artisans du métal ont passé par ce stade; les têtes des lions qui ornaient le temple de Tell-el-Obeid près d'Our (vers 3000 av. J.-C.), la statue du roi Pépi (Egypte, VIe dynastie), au moins le corps, sont faites ainsi. La Grèce a connu le procédé, c'est le sphyrélaton, qui assemblait des pièces travaillées au marteau. Il y a quelque dix à quinze ans, lors de l'expostion de l'Art Nègre au Musée des Arts Décoratifs, on a pu voir un petit lion d'argent qui avait été fait pour Béhanzin, le dernier roi du Dahomey. L'auteur de cette pièce, datant seulement d'une cinquantaine d'années, avait eu recours à la même technique; des bandes d'argent ciselées, soigneusement clouées sur un mannequin composaient le corps de l'animal.

Le second lot, qui provient des fouilles du Tépé-Sialk aux portes de Kashan (Iran), se compose surtout de céramique. On y voit représentée toute l'évolution de l'industrie des vases d'argile, depuis l'époque la plus haute, jusqu'au premier millénaire avant notre ère. Dans le choix des formes, l'artiste est fréquemment hanté par son désir d'imiter des travaux de métal; quelque grossière que soit la pâte, le potier se préoccupe dès l'époque la plus reculée de la masquer par un engobe ou un lissage, et de la décorer. Parmi les objets les plus curieux provenant de ces diverses civilisations, citons les porte-silex en os. Dans une rainure ménagée dans l'épaisseur, on insérait une lame de silex pour en faire des couteaux; leur date est environ le début du IVe millénaire avant notre ère. Notons aussi certains ornements d'argent des environs de l'an 1000 avant J.-C.; ce sont, pour couvrir les

oreilles, de grandes coques d'où s'échappent des chaînettes composées d'anneaux circulaires, qui pendaient jusque sur la poitrine.

Le but du volume **l'Inde et l'Orient classique** est exposé par son titre même : mettre en lumière ce que l'art de l'Inde doit aux monuments de l'Asie Occidentale, notamment à ceux de la Babylonie, de l'Assyrie et de la Perse, et ce qui est chez lui original. Les relations entre les deux domaines, attestées pour une époque relativement basse, sont assurées maintenant pour la plus haute antiquité par les prospections de Sir Aurel Stein qui a reconnu la route, jalonnée de tépés à débris céramiques, qui unit le Sud-Est de l'Iran au Nord-Ouest de l'Inde par le Balouchistan. Dès le IV[e] millénaire avant notre ère, les caravanes suivaient ce chemin et favorisaient les échanges. Une autre circonstance a permis aux influences réciproques d'avoir un grand retentissement. Les découvertes dans le bassin de l'Indus, à Mohenjo-Daro, par exemple, ont fait connaître une civilisation ayant des rapports certains avec celle de l'Asie Occidentale du début du III[e] millénaire. Ce n'est pas qu'il s'agisse, comme on l'a parfois proposé, de faire dériver l'une de ces civilisations de l'autre; mais on peut vraisemblablement invoquer pour chacune un même ancêtre lointain, une souche commune un peu perdue de vue au cours de longues migrations, qui expliquerait les ressemblances indéniables, quoique limitées, remarquées sur les deux aires en question. Par la suite, les contacts commerciaux n'ont cessé de se produire et l'on comprend ainsi que l'art de l'Inde ait pu volontiers emprunter à celui de ses voisins de l'Ouest. Le chapiteau persépolitain à deux avant-trains de taureaux adossés, surmontant une cloche à pétales épanouis et une autre cloche campaniforme à pétales retombants, a été maintes fois imité en tout ou en partie, pour ne citer que cet apport. Par suite des influences reçues de l'Occident, de la Grèce, nombre des emprunts faits par l'Inde ne se présentent pas comme purement orientaux, mais c'est dans l'Orient seul qu'il faudra chercher l'origine des animaux fabuleux que nous retrouvons dans l'Inde. Ces rapports dont le volume consacré aux illustrations montre des exemples judicieusement rapprochés, presque à chaque feuillet, ne sont pas dé-

celables seulement pour l'époque extrêmement ancienne (par exemple la céramique primitive, les sceaux de Harappa, les figurines de la divinité féminine), puis au cours de l'histoire de l'Orient ancien; elles ont une phase tardive et brillante dans l'art hellénistique du Gandhara qui a persisté bien longtemps après qu'avait disparu la civilisation qui lui avait donné naissance. Chemin faisant, M. Combaz s'attache à faire ressortir la profonde originalité de l'art de l'Inde qui a su, à toutes ces périodes, traiter d'une façon personnelle les enseignements qu'il recevait, assimiler toutes les formules étrangères qui venaient jusqu'à lui. Ce volume écrit de façon claire et vivante, où chaque indication est appuyée par de remarquables croquis dans l'album des planches, est la contribution qu'on pouvait souhaiter à l'histoire de l'évolution de l'art dans l'Inde. Nous avons laissé de côté tout ce qui a trait aux études indianistes proprement dites, pour ne nous occuper ici que de l'aspect oriental de la question, mais l'autre partie du problème s'y trouve exposée non moins en détail, et n'est pas d'un moindre intérêt.

D[r] G. CONTENAU.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Richard Cantinelli. — Le *Mercure de France* publia jadis, à plusieurs reprises, des poèmes signés du nom de Richard Cantinelli. Certes, ils attirèrent l'attention des lettrés, mais ils laissèrent la critique presque indifférente et ne parvinrent jamais jusqu'au grand public, parce que ce poète n'appartenait à aucune chapelle, se refusait toujours à concourir pour des prix littéraires capables de mettre en vedette un jeune auteur, et continuait de vivre indépendant, comme dans une sorte de tour d'ivoire.

Richard Cantinelli fut mon camarade, aux temps lointains où nous préparions ensemble les examens de la licence ès lettres. Il resta mon ami fidèle. Et c'est pourquoi, alors que la mort l'a enlevé à notre amitié, je voudrais, dans ce même *Mercure de France,* qui l'accueillit et l'estimait à sa valeur, essayer de ressusciter sa mémoire et de dire quel poète véritable, quel artiste sincère et désintéressé il fut jusqu'à son dernier jour.

Ce Corse de haute taille, aux abondants cheveux noirs, aux yeux noirs également qui semblaient brûler d'une flamme intérieure et dont les regards vous pénétraient, appartenait à une famille d'artistes : son grand-père, qui vivait en Italie, fut lui-même un sculpteur de talent. Aussi Richard Cantinelli possédait-il, en même temps que le don de la poésie, celui du dessin et de la peinture; et je retrouvais de lui, il y a quelque temps, un dessin à la plume comparable à une eau-forte, dont il avait eu l'aimable pensée d'illustrer quelques vers qu'il m'avait dédiés.

Ces vers, ainsi que beaucoup d'autres, il les écrivait en 1891 et 1892; et un certain nombre d'entre eux parurent en 1895, dans une plaquette de moins de cent pages éditée par Alphonse Lemerre sous le titre : *Le Rouet d'Omphale.*

Je les savais par cœur pour la plupart; car, au fur et à mesure qu'il les avait écrits, il me les avait lus et relus de sa voix si chaude et si prenante, de même que je lui communiquais ceux que j'élaborais de mon côté.

Nous avions même projeté alors d'écrire en commun une comédie en vers mêlée de chant, dont le compositeur Gustave Bautz devait écrire la musique. Je n'ai conservé de cette collaboration que le prologue en vers, qui chante souvent encore dans mon souvenir et fait revivre devant mes yeux l'image de mon ami, avec son allure si fière, son âme d'artiste total et son honnêteté, si scrupuleuse qu'il se refusait tout d'abord à laisser publier le moindre de ses poèmes, tant qu'il n'aurait pas acquis la forme personnelle à laquelle il aspirait.

Nous étions encore, en effet, à cette époque, tout imprégnés de nos études classiques, bien que très éclectiques l'un et l'autre, nous enthousiasmant aussi bien pour les sonnets de José-Maria de Heredia que pour la *Chanson des gueux* de Jean Richepin ou pour les poèmes d'Albert Samain. Nous ne savions pas si nous étions parnassiens, néo-romantiques ou symbolistes. Peu nous importait! Nous aimions la poésie pour elle-même, pourvu qu'elle chantât sur nos lèvres et dans nos cœurs et nous permît d'exprimer personnellement ou de retrouver chez d'autres les sentiments que nous considérions comme l'essence même de la vie.

Des premiers vers de Richard Cantinelli, qui en grande partie restèrent inédits, j'ai conservé tout un cahier, que j'aime feuilleter de temps à autre; et j'y retrouve de petits poèmes dont il mésestimait la valeur et que je considère, pour ma part, comme dignes d'être reproduits.

Voici l'un d'entre eux, intitulé *Silence sous la neige,* et presque entièrement écrit en vers de neuf pieds, avec des rimes féminines qui lui donnent une grâce et une douceur toutes particulières :

Comme des fleurs d'amandiers, très lente,
Lente et muette, la neige tombe,
Cachant le marbre neuf de la tombe
Où, muette, tu dors, pauvre amante.

Dors, tu n'as plus froid sous la neige :
Bienfaisante, la mort te protège.

O mon âme, si laisse et meurtrie,
Vois tomber la neige et te consoles!
La neige et la mort sont tes symboles;
Sois muette comme elles — et prie.

Du Néant fait d'oubli s'ouvre la porte.
Un cœur est mort,
Ma mie est morte;
Tout dort.

Ces vers semblent exprimer un désenchantement prématuré. Mais il faut songer que nous n'avions guère plus de vingt ans alors, l'âge où la plus petite déception amoureuse prend d'énormes proportions et se traduit avec des accents dramatiques. En réalité, le cœur de Cantinelli n'était pas mort, loin de là! Il continua, au contraire, de battre avec force.

Une autre pièce inédite a pour moi un charme exceptionnel, parce que je l'ai conservée écrite de sa main, avec cette aimable dédicace :

A Jules Gondoin, son ami et violoniste ordinaire.

Nous faisions, en effet, souvent de la musique ensemble; et à cette époque je m'imaginais posséder un petit talent de violoniste amateur. Cantinelli, dont le nom à lui seul chante

aux oreilles avec des sonorités de guitare ou de clavecin, ne jouait d'aucun instrument, mais comprenait et sentait profondément la musique, dans laquelle on entend « rire les ruisseaux clairs et sangloter le vent », et qui nous dit « l'âme humaine et ses accents sans nombre ».

Voici ce petit poème, intitulé *Psychologie,* avec l'épigraphe :

Les rêves sont l'étoffe dont la vie est faite.
SHAKESPEARE.

Je rêve quelquefois d'une femme très belle
Et fantasque ainsi qu'une reine en mal d'enfant,
Qui, les soirs pluvieux, ouvrirait doucement
La fenêtre aux étroits vitraux de sa tourelle.

En bas, un violon jouerait, mélancolique,
Des airs très vieux venus des anciens troubadours.
La dame à sa fenêtre écouterait toujours
L'éternelle chanson du chanteur symbolique...

N'est-ce pas que le vent est glacé, que l'eau tombe
Si triste que le ciel semble pleurer tout bas
Sur le gazon humide et jaune? — On n'entend pas
Plus de bruit que n'en font les morts dans une tombe...

Et l'artiste se sent mourir, et sa main tremble;
Et la dame ne descend pas l'escalier noir
Et ne vient pas ouvrir, — car elle veut savoir
Quel concert font la mort et la musique ensemble.
27 janvier 1892.

Ces deux pièces ne suffiraient-elles pas déjà pour révéler le tempérament poétique de Richard Cantinelli?

Dans la petite comédie avec chant qu'il avait écrite à cette même époque, sous le titre de *Le plus fourbe des trois,* et qui, elle aussi, est restée inédite et n'a jamais été représentée, bien qu'elle fût comparable, par la forme et l'esprit, au *Baiser* de Théodore de Banville, on découvre à chaque instant de véritables perles. Et ces trois vers lancés par Pierrot ivre ne sont-ils pas amusants :

La lune, tranche de melon, m'invite à boire,
Et Sirius clignote au tréfonds du ciel pur
Comme l'œil d'un ivrogne endormi dans l'azur...

La vie, hélas! nous sépara. Je retrouvai plus tard Richard Cantinelli à Marseille, où, aux côtés d'Emile Fabre, l'auteur dramatique devenu ensuite administrateur général de la Comédie-Française, il écrivait dans un journal satirique, *Le Bavard.*

Plus tard encore, je passai avec lui quelques heures charmantes, quand il remplissait les fonctions de bibliothécaire en chef de la ville de Lyon, d'où il émigra pour prendre enfin la direction de la Bibliothèque de la Chambre des députés à Paris.

Entre temps, il avait ébauché avec Armand Silvestre un vaste ouvrage sur Léonard de Vinci, ouvrage que la mort de son collaborateur laissa inachevé. Mais jamais il n'avait cessé de s'adonner à la poésie; et sa forme peu à peu s'était affirmée, épurée et, peut-on dire, personnifiée. On retrouvait d'ailleurs toujours dans ses vers les qualités du peintre en même temps que celles du poète; par exemple dans cette courte pièce intitulée *Le Soir,* publiée jadis par le *Mercure de France :*

Je ne sais quelle brise éparse sur la mer
M'a rappelé ce soir un port qui me fut cher,
Un port étroit et bleu dans les montagnes noires
Et hautes, et griffant de fauves promontoires
L'eau calme dont l'azur reflète seulement
Une voile à mi-mât palpitant doucement,
Ou le feu d'une lampe allumée avant l'heure.
Attardée, une aile aiguë et stridente effleure
Les rochers endormis sur le rivage obscur,
Et tout, le noir village, et l'onde, et le ciel pur
Où s'effeuille du soir la couronne assombrie,
Tout, la voile battante et la lumière amie,
Attend en frissonnant l'approche inévitable
Des ténèbres, qui, sous les barques, près du sable
Rôdent, et d'un soupir régulier et constant
Etouffent peu à peu les voix du jour mourant.

Il est des poètes qui meurent sans avoir atteint — et sans avoir cherché d'ailleurs — la grande notoriété. Mais il serait injuste, quand ce sont des poètes véritables et sincères, que

leurs œuvres fussent ensevelies à jamais dans le sépulcre de l'oubli.

Et c'est pourquoi j'ai cru devoir consacrer ces quelques pages à la mémoire du poète Richard Cantinelli.

JULES GONDOIN.

LETTRES PORTUGAISES

Gonzague de Reynold : *Portugal;* Ed. Spes, Paris. — Antonio Sergio : *Democracia;* Seara Nova, Lisbonne. — Raul Proença : *Paginas de Politica*, préfacio de Camara Reys; Seara Nova, Lisbonne. — Eduardo Coelho : *As tendencias universalistas do genio portugues;* Liv. Bertrand, Lisbonne. — Agostinho de Campos : *Auto da Cananeia*, de Gil Vicente; Liv. Bertrand, Lisbonne. — Mémento.

Le Portugal est à la mode. Personne, en vérité, ne peut s'en réjouir plus vivement que l'auteur de ces modestes chroniques. Une restriction cependant : ce n'est point l'éclat incontestable de sa littérature qui attire et retient en première ligne les curiosités, mais l'expérience politique et sociale qu'il a inaugurée. Et cela dépasse notre cadre. Nous ne saurions cependant négliger de signaler ici l'intérêt qui s'attache au beau livre consacré au **Portugal** par un brillant écrivain suisse, M. Gonzague de Reynold. L'éminent penseur catholique s'est donné pour tâche de vérifier, en l'appliquant au Portugal, la méthode, la philosophie de l'histoire qu'il avait appliquées à un précédent ouvrage : *L'Europe tragique.*

Cette méthode, cette philosophie, dit-il, consiste à étudier un fait contemporain, un régime nouveau d'abord en soi et dans les détails, puis dans ses rapports avec le grand ensemble historique, où il vient de prendre sa place. J'ai choisi le Portugal, dit-il encore, parce que le régime instauré par Salazar prend date et rang parmi les tentatives d'instaurer un ordre nouveau sur les ruines du monde, notre ancien régime qu'a détruit la guerre.

Partant de Suisse, M. Gonzague de Reynold est allé au Portugal par la route. Ce faisant, il a traversé le Midi de la France, dont la romanité l'enchante, et l'Espagne dont le caractère à part le frappe fortement. Il atteint ainsi le Portugal, cette Ibérie altlantique, ce balcon sur la mer, cette Espagne océane, qui tourne le dos aux autres Espagnes, et dont la mer a aimanté les destins.

M. de Reynold s'est-il douté qu'il avait en partie suivi la

route des vieux Celtes, dont tant d'étymologies rappellent la présence en Lusitanie, et le culte qu'il garde à tout ce qui est romain ne lui fait-il pas oublier que les Celtes de Gaule et d'Helvétie avaient, avant César, une civilisation dénoncée par les travaux de l'archéologie contemporaine?

Qu'importe! M. de Reynold étudie les hommes en fonction du terroir qu'ils habitent et cultivent. Ainsi parvient-il à marquer nettement les différences qui séparent le Portugais de l'Espagnol, ce dont il convient de le louer vivement. Parlant du gouvernement de Salazar, il en fait moins une dictature qu'un régime d'autorité. De fait, Salazar est un chef très différent de Mussolini et de Hitler. Le renversement de la République n'est pas son fait personnel, et la doctrine sur laquelle il s'appuie n'est pas anti-chrétienne. Au contraire, elle s'inspire de la foi catholique et se renoue ainsi à la plus vieille tradition portugaise. M. de Reynold ne s'attarde guère à la littérature, dont il ne méconnaît pas la richesse au cours du XIXe siècle, mais qui lui donne l'impression d'être confuse et tourmentée. Il se contente, en passant, de rendre hommage au génie poétique d'Eugenio de Castro. Les hommes de la République, qu'il n'a pas connus, ne lui inspirent guère d'estime. L'impartiale histoire rendra sans doute meilleure justice aux plus désintéressés d'entre eux, que l'excès même de leur idéalisme rationaliste a pu trahir. M. de Reynold a fait le point du régime actuel, et il l'a fait avec une conviction qui n'exclut pas le charme. Nul ne nie plus, du reste, que l'essai de reconstruction sociale inauguré par Salazar mérite l'attention.

Penseur généreux et idéaliste dont l'esprit critique se plaît aux investigations politiques et sociales les plus hardies, M. Antonio Sergio envisage des réalisations d'un ordre différent. Pour lui la solution de la crise, dont souffre le monde d'après-guerre, réside dans la substitution d'un système de distribution des produits de consommation à l'actuelle méthode d'achat et vente et dans la suppression du profit, l'abondance étant devenue, grâce aux progrès de la science appliquée, la règle (*Introduction actuelle au Programme coopérativiste,* Seara Nova). Pour ce faire, l'éminent essayiste préconise la création progressive de coopératives de con-

sommation fédérées et contrôlées, dont le fonctionnement engagera chaque adhérent à rentrer en soi-même, pour n'envisager plus objectivement que l'intérêt collectif. Pour M. Antonio Sergio, l'abondance moralise. Il n'est pas sûr, cependant, que l'exaspération des besoins, par suite de cette abondance même, conduise droit au but. Mais il s'agit d'expériences, qui devront être conduites avec mesure et prudence à l'origine. Car, dit-il, il n'y a rien de plus contraire à l'esprit de la doctrine coopérativiste (**Democratie**), que l'idée de sacrifier les hommes d'aujourd'hui au bonheur problématique de ceux de demain ou à l'idée abstraite de la Nation. Ce qu'il combat, c'est la passion égocentrique. Aussi bien, place-t-il le sentiment de la volonté générale, base de toute démocratie véritable, dans la conscience individuelle, éclairée par l'esprit critique. Considérés comme consommateurs, les citoyens cessent d'être concurrents. C'est pourquoi la volonté générale doit coïncider avec la volonté des consommateurs, non des producteurs. Cependant, les consommateurs ont bien aussi leur égocentrisme d'appétits; car il est difficile d'endiguer complètement l'élan vital. Les religions elles-mêmes n'y réussissent pas. Et le brillant théoricien socialiste, qui n'hésite pas à tabler sur le perfectionnement de la vie intérieure pour la suppression des classes, met le doigt sur l'une des causes essentielles de la perte des démocraties, quand il cite cette phrase du *Contrat social :*

> Il y a bien souvent de la différence entre la volonté de tous et la volonté générale : celle-ci ne regarde que l'intérêt commun, l'autre regarde l'intérêt privé, et n'est qu'une somme de volontés particulières.

Autrement dit, la notion de quantité ne doit pas submerger la notion de qualité.

M. Antonio Sergio y a justement réfléchi. Dans l'application, nos législateurs français y ont-ils assez pris garde?

Dans la suite d'essais qu'il intitule **Pages de politique**, M. Raul Proença analyse, sous un angle analogue, d'autres idées, et s'efforce de définir ce que les Portugais ont appelé l'*Intégralisme,* doctrine apparentée, comme on sait, à l'*Action française* et dont on retrouve l'influence dans l'œuvre de Salazar. Apôtre ardent et désintéressé des idées démocratiques,

polémiste brillant, logicien subtil, Paul Proença est un patriote aux regards anxieusement tournés vers l'avenir, et d'abord il est une conscience. Aussi bien, rêve-t-il de donner pour base aux réalisations sociales qu'il envisage un certain nombre de principes universels de conscience définis par la Raison. Peut-être oublie-t-il que, si la Raison est apte à les définir, elle est le plus souvent impuissante à les imposer. Il n'hésite pourtant pas à reconnaître que l'universalisme catholique n'a rien d'incompatible avec celui de la Démocratie. Ayant pris la peine de rassembler les divers arguments de la doctrine intégraliste, il en dénonce les origines françaises, ce qui lui permet de mettre ses adversaires en contradiction avec eux-mêmes. Il en agit de même à propos de *La Trahison des Clercs* de M. Julien Benda, qu'il accuse d'avoir confondu sous le même anathème l'action sociale du Clerc, en soi-même entièrement légitime, avec la forme particulière que cette action a pu prendre chez tels ou tels clercs.

Il en résulte, dit-il, qu'une partie de l'ouvrage de Benda tend à prouver que nous devons être libéraux, tandis que l'autre interdit aux clercs d'être, politiquement parlant, quoi que ce soit. Pas même libéraux, parce que ce serait prétendre introduire l'idéalisme en un domaine où le réalisme seul dicte sa loi.

Pour M. Raul Proença la liberté ne peut résulter que de la discipline légale, et la Civilisation ne saurait se définir par une plus ou moins grande abondance de bien-être ou par le nombre des usines, mais bien dans une mise en ordre rationnelle et juridique de la Société. Les adversaires de M. Proença répondent que cette mise en ordre doit résulter de l'étude impartiale des faits et non d'abstractions logiques. Mais, en dernière analyse, ne s'agit-il pas de former des consciences, toute société devant reposer sur des bases morales soustraites une fois pour toutes à la discussion, en tant que principes essentiels, en sorte que les prescriptions légales puissent coïncider avec la notion intime de justice que chacun porte en soi. M. Camara Reys a écrit pour ces *Pages de Politique* une vibrante préface, qui rend juste hommage au noble caractère de l'écrivain.

Aimanté par ses destins atlantiques, le Portugal n'a jamais

cessé d'osciller entre la politique de *fixation,* c'est-à-dire de mise en valeur de la métropole, et la politique de *transport,* pour reprendre une définition chère à Antonio Sergio. C'est pourquoi ses meilleurs écrivains et poètes ont aisément conçu les problèmes vitaux de l'humanité sous l'angle de l'universel. C'est pourquoi également le Portugal s'est de bonne heure révélé particulièrement perméable aux influences françaises. Dans une remarquable conférence prononcée à l'occasion de la Fête de la Race, en 1937, M. Eduardo Coelho fait remonter les **Tendances universalistes du Génie portugais,** qui devaient s'affirmer lors des Grandes Découvertes, dans tous les domaines de l'activité humaine, à l'historien Orosius, qui vivait au ve siècle. Lointain précurseur de Spengler, Orosius aurait conçu les cycles d'évolution ascendants et descendants des divers peuples. Chez les Lusitaniens, le patriotisme et l'universalisme sont toujours étroitement soudés. Le même sentiment anime Viriate, Joâo de Barros, Camoens, Antero.

Citons quelques réflexions qui nous paraissent fort justes :

> La Renaissance ne représente pas une victoire sur le Moyen âge. Ce n'est pas une rénovation de la culture européenne au moyen de la culture antique, mais plutôt le prolongement de la culture médiévale, avec la contribution de l'antiquité. A cette date, grâce à la connaissance des terres étrangères, les humanistes portugais unirent l'amour de la Patrie au sentiment universel de la communion humaine. Ainsi le prestige de la dynastie des Gouveia s'est exercé même en France de façon marquante. L'observation directe introduisit, par ailleurs, dans la littérature une vigueur réaliste inconnue ailleurs en Europe.

La belle étude de M. M. Bataillon sur le *Cosmopolitisme de Damiâo de Gois* (*Revue de Littérature comparée :* numéro consacré au Portugal) vient à l'appui des assertions de M. Eduardo Coelho (*Seara Nova*).

L'éminent essayiste catalan Eugenio d'Ors rappelle Eduardo Coelho, n'hésite pas à déclarer que l'architecture manueline a provoqué l'éclosion du style baroque et placé le Portugal à la tête de la rénovation européenne en ce domaine. De même il faut voir en Francisco Sanches un authentique précurseur de Descartes.

Ces vues synthétiques nous engagent à retourner vers les grandes initiatives portugaises du xve siècle, vers ce grand Gil Vicente, initiateur du Théâtre ibérique, et dont le centenaire fut si brillamment célébré, l'année dernière.

Avec sa forte et sagace érudition, son sens critique particulièrement averti, M. Agostinho de Campos nous donne une édition critique de l'**Auto de la Chananéenne** qui peut passer pour un modèle du genre. D'abord le texte *princeps* avec l'orthographe du xv[e] siècle, ensuite le texte modernisé mais sans aucune déformation, puis de copieuses notes et d'intéressantes références aux opinions exprimées par la Critique moderne, enfin une analyse minutieuse des personnages du drame et de sa contexture scénique. Nous saisissons sur le vif les caractéristiques du génie de Gil Vicente, qui excelle à humaniser les allégories les plus sèches, en les gonflant de réalité vivante. On a relevé des analogies entre le *Grand Mystère de la Passion* de Gréban et l'*Auto de la Chananéenne*, mais le dramaturge portugais est plus artiste, plus mesuré, plus finement ironique. Plein de respect pour les livres sacrés, qu'il interprète à la demande de l'Abbesse d'Odivelas, il a fait une œuvre qui dépasse en pureté *La Vie est un songe* de Calderon, et qui, reposant sur les trois unités, serait encore aisément représentable aujourd'hui. Pourquoi ne nous la montrerait-on pas un jour?

MÉMENTO. — Le magnifique album du *Centenaire*, édité par le Ministère de l'Education Nationale, donne le texte de maintes œuvres représentées ou récitées à l'occasion des Fêtes, notamment le *Monologo de Vaqueiro*, l'*Auto pastoril portugues*, *Todo o Mundo e Ninguem*, l'*Auto de Mofina Mendes*, la *Tragicomedia pastoril da Serra de Estrella*, la *Farsa de Joao Pereira*. A plus tard, le grand plaisir d'analyser en détail le quatrième volume de *Divulgaçao musicial* de Mme Emma Santos Fonseca da Camara Reys, en grande partie consacré à la Musique espagnole et orientale. De même pour le puissant roman de Joaquim Paço d'Arcos : *Ana Paula*, profil d'une femme de Lisbonne, et pour les vibrants poèmes d'Antonio Botto : *A vida que te dei*. A plus tard également *Depois de Eca de Queiroz* par Fidelino de Figueiredo, *Resurreiçao da Vida*, poèmes d'Antonio Porto Alem, et l'analyse des revues : *Revue de Littérature comparée : Portugal*, *Revista da Faculdade de Letras de Lisbonne*. *Bulletin des Etudes Portugaises*, *Presença*, *Seara*

Nova, etc., dont l'intérêt est toujours très grand. Signalons que le Portugal s'apprête à célébrer le huitième centenaire de sa fondation.
PH. LEBESGUE.

VARIÉTÉS

Pour que M. Hitler lise Shakespeare. — Le 29 septembre dernier, lorsque M. Chamberlain, en route pour Munich, atteignit l'aéroport de Heston, il s'aperçut qu'il était attendu par un groupe considérable de silhouettes familières : tous les membres de son ministère s'étaient donné le mot, la veille, à Westminster, pour venir lui souhaiter bon voyage. Une « petite surprise », avaient-ils dit, ménagée à ce « *good old Neville* », qui avait été « *simply wonderful* ».

Pour comprendre les Anglais, il faut se rappeler qu'ils ne désertent jamais leur adolescence. Le vieil homme d'Etat, en voyant « la longue figure de Halifax plissée par une grimace de gamin » (je cite le *Daily Mail* du 30 septembre), en entendant « glousser » (*chuckle*) Sir John Simon, tandis que Belisha souriait « suavement » et que Sir Kingsley Wood s'évertuait à imiter le ludion, fut lui-même ramené soudain à ses années de collège. Ce matin de septembre, les ministres de Sa Majesté britannique n'étaient qu'une volée de potaches en gaîté. La tension qui étreignait « Neville » depuis des jours et des nuits tomba d'un coup. Il sourit largement, entra dans le jeu, s'abandonna. Bravant la loi de l'orgueil, les hypocrisies sociales et le self-control puritain, il avoua à ces « good fellows » qu'il n'était pas trop mécontent de soi! Quel scandale, si le vivace humour n'avait tout sauvé!

Depuis bien longtemps, dans toutes les nurseries, on inculque aux petits la vertu de la persévérance en leur faisant chanter : *If at first you don't succeed, Try, try, try again.* (Si vous échouez d'abord, essayez encore, encore). C'est ce refrain puéril, devenu proverbe, que Chamberlain fredonna en souriant, pour avouer à ses camarades qu'il était fier d'avoir persévéré.

Mais, tandis qu'il chantonnait cela, une pensée moins banale lui revenait à l'esprit, et il termina son petit speech improvisé sur l'espoir qu'il pourrait dire à son retour, comme

Hotspur dans *Henry IV* : « Dans cette ortie, le danger, nous cueillons cette fleur, la sécurité. » (*Out of this nettle, danger, we pluck this flower, safety*).

Pourquoi, dans cet instant de surprise et d'expansion tout ensemble, où le Premier ne pouvait ni ne désirait calculer ses paroles, cette pensée de Hotspur, entre tant de citations possibles, s'est-elle imposée à lui? On sait bien que Shakespeare est sa lecture favorite, mais, tout de même, une citation aussi appropriée ne se présente pas brusquement à moins d'un hasard miraculeux. D'ailleurs, M. Chamberlain ne semble pas citer volontiers en public. Quand il lit Shakespeare, ce n'est pas pour y « cueillir des fleurs » qu'il piquera dans ses discours, mais pour y plonger les racines de sa vie spirituelle, sinon même pour approfondir son métier de meneur d'hommes. Le mot de Hotspur devait appartenir à un cortège de pensées sourdes qui accompagnait la vie de M. Chamberlain.

Qu'est-ce donc que le *Henry IV* de Shakespeare?

Henri IV raconte l'étouffement d'une rébellion par un roi qui ne se lasse pas de négocier. Le drame comprend deux parties, de cinq actes chacune. C'est dans la première que figure le bouillant Henry Percy, surnommé Hotspur (Pique-des-deux), l'Achille de cette épopée dont Falstaff est le Thersite. Blessé au cœur par une injustice de son suzerain, Hotspur décide aussitôt d'armer contre lui, reste sourd aux avertissements de ses amis comme aux messages conciliants du roi, et rend son âme irritée à la bataille de Shrewsbury. Hotspur est tout action et tout feu. Il est « déraisonnable » et voué à périr de mort violente. Il se jette dans la rébellion pour échapper aux vengeances éventuelles du roi (de là cette image des orties et de la fleur, fraîche réminiscence des jours de Stratford), mais il s'exagère beaucoup et la profondeur et les conséquences possibles du ressentiment royal. En outre, il a très mal pris ses mesures. A la scène 3 du second acte, il reçoit une lettre d'un affilié qui le met en garde : « L'entreprise où vous vous engagez est dangereuse, les amis que vous nommez sont peu sûrs, le moment même est mal choisi, et tout votre complot est trop léger pour contrebalancer une si forte opposition. » C'est en lisant cela que Hotspur

s'écrie : « Mais moi, je vous le dis, messire le sot, dans cette ortie... »

Pouvons-nous croire que M. Chamberlain, lecteur assidu de Shakespeare, n'avait pas songé récemment à ce passage, et rouvert *Henry IV?* On a beaucoup parlé de bluff et de poker ces temps-ci. Mieux vaut dire que toute lutte comporte une part de mimétisme. Le vieil Anglais dut lutter de vitesse et d'audace avec un homme jeune, impatient et hardi, et oser, lui aussi, comme son adversaire, plonger la main dans les orties pour en arracher une fleur précieuse, de sorte qu'il pouvait s'approprier, lui vieux sage, le cri des jeunes téméraires.

Toujours dans cette première partie, à l'acte III, scène 1, c'est encore Hotspur qui parle : « Et je puis t'enseigner, cousin, comment faire honte au diable : il faut dire la vérité ». L'expression revient trois fois en cinq lignes. Telle est la force du vrai, que le diable même n'oserait plus agir, s'il ne se dopait de sophismes. Tout crime procède d'une erreur. Pour écarter la guerre, il fallait écarter tout malentendu et tout prétexte; il fallait parler d'homme à homme, prendre l'avion.

A l'acte IV, scène 3, Blunt, envoyé par le roi, essaie de faire entendre raison à Hotspur : « Je viens avec des offres gracieuses du roi, si vous m'accordez audience et respect ». Hotspur le repousse, mais Blunt reprend :

...Le roi m'envoie pour savoir la nature de vos griefs, et à quel sujet vous suscitez au sein de la paix civile une hostilité si hardie, et enseignez à ce pays docile une audacieuse cruauté. Si le roi, en quelque manière, a oublié vos mérites — qui sont, il le reconnaît, nombreux, — il vous prie de dire vos griefs, et en toute hâte vous aurez ce que vous désirez avec usure, et pardon absolu pour vous-même et pour ceux que vos suggestions ont égarés.

Un peu plus loin, au début du cinquième acte, le roi en personne réprimande le chef des rebelles, Worcester, oncle de Hotspur :

Le roi. — Ah! vraiment, messire de Worcester, ce n'est pas bien (*'tis not well*), que vous et moi nous rencontrions dans les conditions où nous nous rencontrons aujourd'hui. Vous avez trompé notre confiance, et nous avez forcé de dépouiller nos

robes commodes du temps de paix, pour écraser nos vieux membres sous le cruel acier. Cela n'est pas bien, comte, cela n'est pas bien. Que décidez-vous? Consentez-vous à délier enfin le nœud barbare de l'abominable guerre (*all-abhorred war*), pour vous mouvoir à nouveau dans cet orbe docile où vous donniez une belle lumière naturelle, et cesser d'être un météore exhalé [une comète], prodige de terreur et présage d'inépuisables malheurs pour les siècles à venir?

WORCESTER. — Entendez-moi, mon suzerain. Pour ma part, je me contenterais volontiers de finir mes années sur des heures paisibles, car j'affirme que je n'ai pas cherché ce jour de désaccord.

LE ROI. — Vous ne l'avez pas cherché! Comment donc est-il venu?

Ici intervient le plaisantin Falstaff (Il n'a pas cherché la rébellion; elle était sur son chemin : il l'a trouvée) à qui le Prince de Galles impose silence (*Peace, chewet, peace!*). Toute la scène est à lire, y compris le dernier mot du roi à Worcester : « L'offre est juste et belle (*fair*), ayez la sagesse de l'accepter ». Worcester se retire, et le Prince reprend : « Elle ne sera pas acceptée, sur ma vie. Ce Douglas et ce Hotspur, à eux deux, défieraient l'univers en armes. »

On a beaucoup remarqué certaine phrase de Chamberlain plaçant le conflit sur le terrain moral, et affirmant que, sans la liberté, la vie ne méritait pas d'être vécue. Nous trouvons à l'acte V, à la scène 2, ce cri de Hotspur :

Oh! messieurs, la durée de la vie est brève, mais cette brièveté, passée dans la bassesse (*basely*), serait trop longue, lors même que la vie chevaucherait l'aiguille d'un cadran et devrait terminer sa course à l'arrivée de l'heure.

Même acte V, scène 4, aux vers 42 et 43 : « C'est le Prince de Galles qui te menace, et jamais il ne promet sans intention de tenir. » Cela ne rappelle-t-il pas le ton de Chamberlain assurant Hitler qu'il pouvait s'en remettre à l'Angleterre?

Je ne veux pas multiplier les citations. Tout Shakespeare est plein de sentences. Il est l'autre Bible des Anglo-Saxons. Il est peu probable, au surplus, que M. Chamberlain n'ait trouvé dans Shakespeare que cet indulgent parallèle Hotspur-Hitler. Quel despote ne ferait pas songer à Macbeth, qui est qualifié de « soudain » (*sudden*), et a jeté sur l'Ecosse un

réseau d'espions? Le mépris de la guerre est-il nulle part plus insultant que dans *Troïle et Cressida?* Le culte de la paix s'est-il jamais exalté au delà de *Cymbeline?* Le roi Cymbeline triomphe des Romains, puis il déclare joyeux : « Ma paix va commencer. Caius Lucius, bien que nous soyons vainqueur, nous paierons tribut à César. »

Je crois pourtant que de tous les drames du Stratfordien, c'est *Henry IV* qui s'accordait le mieux aux pensées du Premier anglais. Le renoncement spontané aux fruits de la victoire est un degré que l'humanité n'a pas atteint. C'est seulement à la fin de sa vie que Shakespeare a osé marquer aux hommes un but si élevé. La Bretagne de Cymbeline et l'île de Prospéro ne figurent que sur la carte d'Utopie. Dans *Henry IV,* où le poète devait se plier aux rudes réalités de l'histoire, et de l'histoire médiévale, il se borne à recommander les concessions mutuelles. C'est la limite de ce que peut espérer un homme d'Etat aujourd'hui. Voici en quels termes Shakespeare s'exprime dans la *Seconde partie* de *Henry IV,* acte IV et scène 2. Comme il lui arrive souvent, c'est à un homme d'Eglise qu'il prête la voix de la sagesse. La révolte avait repris, mais les concessions du roi viennent de l'éteindre.

JEAN DE LANCASTRE, *fils cadet du roi.* — Le mot paix est prononcé! Ecoutez cette clameur!

MOWBRAY, *rebelle.* — Je m'en serais réjoui, après la victoire.

L'ARCHEVÊQUE D'YORK, *rebelle.* — Une paix est de la nature d'une conquête; car alors les deux parties sont noblement soumises, et aucune partie n'est perdante.

A peace is of the nature of a conquest,
For then both parties are nobly subdued,
And neither party loser.

Le Chancelier Hitler se plaît à invoquer l'histoire, et prétend que ses voisins la méconnaissent. Mais lui demande-t-il mieux que des arguments de tribune? L'accord de Munich n'a pas tout à fait calmé l'inquiétude du monde. Elle serait moindre si nous étions sûrs que le Führer voit l'histoire d'aussi haut que la voyait « le roi sans couronne de l'Empire anglais », pour qui toute violence paraissait un signe de faiblesse et s'apparentait au suicide.

Shakespeare vivait dans un temps au moins aussi furieux que le nôtre. Il voyait autour de lui se multiplier les fruits empoisonnés du cynisme politique. Machiavel régnait. Les idéologies servaient de masques aux rapacités; régicides et fratricides (thèmes si fréquents dans Shakespeare), guerres de religion, perfidies et trahisons, ensanglantaient l'Occident. En présence de cette sauvagerie, l'enfant du paisible Stratford, indigné, écœuré, presque désespéré, mais magnifiquement lucide, court à l'essentiel. Il faut bien qu'il amuse de son mieux des auditoires grossiers, mais il ne manque pas de leur rappeler le prix incomparable de la vie humaine. Shakespeare a l'horreur du sang versé. Idées et intérêts souffrent la discussion, mais la vie humaine est au-dessus de tout débat. « L'hérétique, déclare le poète, c'est celui qui allume le bûcher, et non pas celui qu'on y brûle » (*Conte d'hiver*, II, 3). Selon que son thème l'y invite, Shakespeare défendra telle ou telle classe d'opprimés, mais quel que soit son thème, il glorifie ou défend la vie. Pas un de ses drames où ne résonne, ne fût-ce qu'un instant, la condamnation impartiale, la condamnation automatique, du meurtre quel qu'il soit, et de sa racine invariable, la haine.

Dans sa tragédie la plus noire et la plus haletante, celle où Macbeth halluciné descend, descend toujours dans le torrent de sang qui l'emportera, Shakespeare introduit un vieux villageois qui n'aurait rien à faire dans la pièce, si le poète ne voulait lui confier son intime et perpétuelle pensée. Il la lui confie précisément parce qu'il n'a aucune part dans cette suite d'horreurs. Le vieillard paraît à la scène 4 de l'acte II, prononce neuf lignes, en quatre fois, et ne reparaît plus. Or sa quatrième intervention, que rien n'appelle, mais qui ferme la scène, consiste en ces deux vers :

God's benison go with you and with those
That would make good of bad, and friends of foes.

Que la bénédiction de Dieu aille avec vous, et avec ceux qui veulent changer le mal en bien et les ennemis en amis.

Echappée de bleu entre des nuées de tempête, fleur parfumée dans un fourré d'orties, sollicitation toujours actuelle.

ÉMILE SAILLENS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Les Amours de Napoléon III, par l'auteur de la Femme de César, nouvelle édition revue et considérablement augmentée par M. Adrien Dansette (Paris, librairie Arthème Fayard). — Maurice Paléologue : *Les précurseurs de Lénine*, Paris, Librairie Plon. — Al. Rosnier, Victor Serge et M. Wullens : *L'Assassinat d'Ignace Reiss*. Ed. « Les Humbles », cahier N° 4, avril 1938.

Il y avait une fois, à Agen, un bon jeune homme qui rêvait de grands succès tragiques à Paris. Bien qu'on fût sous le règne débonnaire de Louis-Philippe, roi bourgeois autant que citoyen, il vivait à Rome, de préférence parmi les esclaves et les malcontents. Sortant à peine du Collège, l'esprit tout plein encore des récits de Salluste et de Florus, du Plutarque d'Amyot, et de l'abbé Rollin, il ne concevait le monde que sous les espèces et apparences d'une tragédie, d'une tragédie « classique », à la Soumet ou à la Viennet, pompeuse, désuète et sonore. Il n'était pas le seul à voir ainsi les hommes et les choses. « Tout le Midi se livre à la tragédie, disait Gautier, la domination romaine y a répandu le germe de ses conceptions classiques. » Le jeune agenois qui ne doutait de rien, fit le voyage de la capitale pour y décrocher le laurier dramatique. Il allait droit au Théâtre français et y présenta son ours, qui avait 5 actes et s'appelait *Spartacus*. Les comédiens du Roi refusant de se prêter à l'entreprise du loquace séditieux, drapé dans « le linceul troué d'*Agnès de Méranie* et du *Syrien* » comme dans une toge, son mentor le conduisit aussitôt au second théâtre français où il fut accueilli avec transport. Le 8 juin 1847, *Spartacus* paraissait à l'Odéon et révolutionnait la jeunesse des écoles. Il y connut une manière de triomphe, l'auteur pareillement qui, réclamé à grands cris, fut traîné sur la scène et applaudi à outrance. Ce fracas lui devait tourner la tête, qu'il avait faible. Hippolyte Magen s'imagina que son *Spartacus* avait contribué à la chute du tyran Louis-Philippe et à l'avènement de la République. Enfant du peuple, « fils de ses propres œuvres », il se dévoua à la cause de celle-ci avec un zèle si brouillon, que lorsque deux ans plus tard elle fut à son tour renversée, le nouveau César lui fit l'honneur de le proscrire. Embarqué pour Cayenne, l'auteur de *Spartacus* fut toutefois laissé libre... de choisir le lieu de son exil. Il planta

sa tente à Bruxelles et jura, tel son héros jadis, la perte de l'Empire. Paris, à ses yeux courroucés, était la Rome de la décadence et M. Louis Bonaparte tour à tour César, Tibère et Néron. Lui-même, il se figurait être *Spartacus* et déclamait ses propres tirades :

...Tribuns, ma haine est légitime,
J'admire des Romains le passé glorieux
Mais que les descendants diffèrent des aïeux!
Des festins, des plaisirs la mollesse enivrante
A dépassé chez eux Sybaris et Tarente.
. . . .
Il est dans vos palais un refuge adultère
Consacré par le vice à Vénus de Cythère,
Où l'époux à la foi promise va mentir
Sur des lits colorés par la pourpre de Tyr
Et d'une courtisane y payant la caresse
De son épouse chaste oublier la tendresse.

Mué en pamphlétaire, le ci-devant auteur tragique resta rhéteur. En 1852, il publiait une *Histoire de la Terreur bonapartiste. Préliminaires et présages du Coup d'Etat. Complément des débauches prétoriennes à Paris et dans tous les départements. Bastilles, casemates et pontons. La nouvelle Caprée.*

On dit qu'à cette heure comme Tibère à Caprée M. Louis Bonaparte entouré de ses Séjan, de ses Atticus et de ses Nerva, médite sous les ombrages de Saint-Cloud les nouveaux projets de son ambition cruelle, soigneuse et réfléchie, écrivait, déclamait plutôt Hippolyte... Déjà les échos paisibles de ces forêts depuis longtemps muettes ont surpris les clameurs joyeuses, le choc des coupes, le refrain des chants impudiques. Mais au milieu de vos bassarides éhontées, de vos crapuleuses charmeresses et de vos accubiteurs ivres, vous venez de travailler... Monseigneur. Du sang! du sang! à Louis Bonaparte des troncs décapités et des Vénus Callipyges, — le sein nu de miss Howard et la tête hérissée de Charles!... Evohé! évohé! Lecteur, éloignons-nous de ce lupanar où la tourbe napoléonienne qui ne se désenivre pas va continuer ses perpétuels sacrifices à l'infâme Cotytto, déesse de la débauche.

Le lecteur alléché demandant au contraire qu'on l'y ramenât, Magen réédita ce libelle, qu'on eût dit traduit du latin dans le français fleuri des cuistres, sous des titres diffé-

rents : *Les deux Cours et les Nuits de Saint-Cloud, mœurs, débauches et crimes de la famille Buonaparte, depuis Lœtitia, mère de Napoléon le Grand jusqu'à Napoléon le Petit; les Femmes galantes des Napoléons, secrets de Cour et de Palais, documents et conversations authentiques.*

Ce livre ne porte aucun nom d'auteur. C'est qu'il n'appartient pas à un seul... D'anciens chambellans, des ambassadeurs, des courtisans délaissés, des complices, les coupables eux-mêmes ont fait leur part de ce travail dont une plume sans mérite a rapporté les morceaux épars et en a fondu les couleurs diverses.

assurait Magen, qui, bien qu'il ne se nommât point, se flattait d'avoir « plusieurs qualités » : celles « d'être vrai, de n'obéir qu'à la justice, de combattre la tyrannie, d'aimer le peuple et de haïr le vice ». Par une dernière métamorphose, l'*Histoire de la Terreur bonapartiste* devint, en 1863, les *Amours de Napoléon III, par l'auteur de la femme de César.* On jugera l'ouvrage par l'extrait que voici :

Les salons de l'Elysée sont splendidement illuminés, des milliers de bougies parfumées mêlent leur splendide clarté à la brillante lueur du gaz. Dans une élégante salle à manger dont le parquet est recouvert des plus moelleux tapis, se dresse une superbe table servie des mets les plus délicats, des vins les plus exquis, autour de laquelle sont rangés de nombreux et joyeux convives, près de chacun d'eux est placée une jeune femme, belle et élégante, dont les yeux brillants lancent des flammes amoureuses, dont les lèvres frémissantes distillent le sourire et engendrent le baiser : Miss Howard, vêtue d'une superbe robe noire [...] semble présider; près d'elle son Silène impérial écarquille ses yeux vitreux en contemplant la morbidesse de la gorge demi-nue de sa maîtresse [...] La piquante et lascive Mme de Solms, fait face à la princesse de la Moskowa [...], près d'elle le beau Fleury; vis-à-vis d'elle, la superbe princesse de Castiglione, nouvellement arrivée à Paris avec le signor Bacciochi, semble dominer la réunion par sa beauté antique et accabler ses rivales d'un souverain mépris. On voit que cette femme a conscience de sa beauté et qu'elle est assurée d'avance de son triomphe et de la solidité de son empire; l'égrillarde marquise de Rochefort [...] rit aux éclats avec un bel officier. Mme Lehon, placée près de son ancien amant Morny... Le juif escroc Vijera-Molina se prélasse à côté de sa maîtresse, tandis que la robuste Mathilde Demidoff donne en spectacle ses amours adultères avec M. de Nieuwerkerke, qui lui presse

amoureusement les mains [...] « O ma reine! [dit Napoléon III à Miss Howard], quand donc pourrai-je parer ton beau front d'un véritable diadème impérial, etc., etc., etc...

Juvénal de pacotille, Hippolyte Magen écrivait l'« histoire » dans le style de M. de Montépin. C'est pourtant d'après les peintures qu'il en faisait que des millions d'idiots, sachant assez de français pour se repaître de cette basse littérature, à Genève, Bruxelles, Milan, Turin et Londres se figuraient la Cour impériale.

M. Adrien Dansette vient de publier une édition des *Amours de Napoléon III*, revue, mise au goût du jour, et considérablement augmentée d'après des documents qu'on veut croire dignes de foi, car il ne les cite pas plus que ses sources « privées ». Cette nouvelle édition connaîtra le succès des précédentes auprès du gros public, qui s'imagine, ce grand benêt, que les amours des Rois et des Empereurs sont d'une autre essence que celles de l'un quelconque de leurs sujets. Le tragique de ces amours réside en ceci que Leurs Majestés ne savent jamais si elles sont vraiment aimées pour elles-mêmes. Ce n'est pas la personne d'un monarque que les femmes aiment, mais la force dont il est le symbole, sinon l'incarnation, et le prestige qui émane de lui. C'est à la force qu'elles cèdent, quand ce n'est pas à la crainte et c'est à l'amour-propre ou à l'intérêt qu'elles obéissent. Heureux à la guerre, ou en politique, les grands de ce monde ne le sont que rarement en amour. Leur sort n'est pas toujours digne d'envie : c'est celui de Sganarelle. Pour ce qui est de l'Empereur des Français, un contemporain, qui était bien placé pour en connaître — ce n'est pas Vieil-Castel — notait dans ses mémoires secrets :

Les maquereaux de N... ne manquent jamais de f... dans la voiture les femmes qu'ils sont chargés d'aller chercher pour leur maître. Celui-ci les f... dans le cabinet de son secrétaire. Les moustaches cirées avec une pâte parfumée à outrance et en robe de chambre bleue. La nuit de Lagier (1), trop cuit.

L'amour pour les rois, contrairement à la commune croyance, qui est celle de feu Magen, de M. Dansette et des

(1) Suzanne Lagier, actrice, puis chanteuse, et derechef actrice.

lecteurs de *Paris-Soir,* n'est qu'un passe-temps sans importance. S'il en était autrement, leurs royaumes, colonies comprises, auraient tôt fait de fondre dans leurs baisers, comme il est dit et montré dans la tragédie d'*Antoine et Cléopâtre,* de Shakespeare.

AURIANT.

§

C'est peut-être très ingénieux de prétendre, comme le fait M. Paléologue dans son nouvel ouvrage, **Les précurseurs de Lénine,** que Pierre le Grand est en quelque sorte le prototype de Lénine. C'est très ingénieux, dis-je, mais on a peine à prendre en considération ce propos parce qu'il pèche par sa base. De plus il n'est pas nouveau. Bien des gens avant M. Paléologue ont prétendu aussi que Pierre avait été un précurseur du fondateur du bolchevisme. C'est qu'ils n'avaient étudié que superficiellement la période de l'histoire russe où avait vécu le grand empereur réformateur. En réalité, Pierre le Grand n'est pas un cas unique dans l'histoire de son pays, et son œuvre n'est révolutionnaire qu'en tant qu'elle est la réalisation de certains courants de pensées qui avaient vu le jour dans la société russe dès la fin du XVII[e] siècle. Il est exact que les réformes de Pierre, encore qu'il soit extrêmement difficile de distinguer sa part personnelle dans ces réformes, suscitèrent, de son vivant même, de chaudes polémiques et d'âpres discussions. Le petit groupe de ses collaborateurs était de l'avis qui fut résumé plus tard par Lomonossov en ces paroles emphatiques : « Il est ton Dieu, il fut ton Dieu, Russie! », tandis que le peuple, sous l'influence d'une partie du clergé, était plutôt porté à le considérer comme une incarnation de l'Antéchrist. Mais c'est parce que les uns et les autres s'imaginaient que le tsar avait accompli un changement radical, et créé une nouvelle Russie qui n'avait rien de commun avec l'ancienne. Les uns et les autres pouvaient appuyer leurs dires sur une série de faits concrets, car il y a de tout dans les réformes de Pierre : le nécessaire et l'occasionnel, l'utile et le superflu. L'occasionnel et le superflu frappaient davantage la vue, au temps où on s'était contenté d'étudier l'histoire du règne de Pierre d'après l'ac-

tivité personnelle du tsar et le côté extérieur, si on peut dire ainsi, de ses réformes. Mais le jour où celles-ci furent placées dans le temps et le milieu, quand on les rapprocha de ce qui avait été fait auparavant, on s'aperçut que, dans toutes les manifestations de la vie politique, sociale et économique de la Russie, il existait, bien avant Pierre, ces mêmes tendances réformatrices qu'en fin de compte il avait fait triompher.

Voilà le correctif que je trouve nécessaire d'apporter aux opinions émises par M. Paléologue sur le rôle historique de Pierre le Grand et sa personnalité. Mais ceci dit, je reconnais que son petit livre est plaisant à lire, qu'il est même instructif grâce à ses à-côté qui font que son ouvrage n'est pas uniquement un manuel abrégé de l'histoire de Russie depuis le début du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours. Ainsi, combien sont savoureuses les pages que M. Paléologue consacre à l'historique et à l'activité de la police d'Etat au temps des tsars, c'est-à-dire à la célèbre *Okhrana*. Certes, l'*Okhrana* n'avait jamais atteint la dextérité et le degré de cruauté sanguinaire de la Tchéka bolchevique, et ses différents chefs ne furent jamais des tortionnaires à la manière d'un Félix Dzerjinsky ou d'un Yagoda (1). Cependant, l'Okhrana fut aussi, en quelque sorte, un Etat dans l'Etat, et M. Paléologue a parfaitement raison d'écrire :

> C'est par crainte du terrorisme que l'Okhrana maintient les privilèges d'autonomie, d'influence, de faveur, de rémunération et surtout d'irresponsabilité, dont elle jouit dans la bureaucratie impériale. Chacun des attentats qu'elle prévient ou qu'elle n'a pu conjurer démontre la nécessité de ses pouvoirs exorbitants. Au sein ou plutôt dans les bas-fonds du tsarisme, l'Okhrana s'est peu à peu développée comme un organe monstrueux, qui ne conçoit plus que ses intérêts propres, qui n'agit plus que pour ses fins propres (p. 181).

En somme, le pouvoir impérial était prisonnier de l'organisation policière qu'il avait créée pour se défendre contre les terroristes. Il était à sa merci, comme sont à la merci de la G. P. U. les dirigeants soviétiques. Evidemment, aucun gouvernement ne peut se passer de la police. Mais dans la Russie

(1) Voyez à ce sujet mon compte rendu du livre de M. Goul, *Les Maîtres de la Tchéka*, « Mercure de France », 15-VI-1938.

d'hier comme dans celle d'aujourd'hui, la police avait pris une importance démesurée, elle a joué et elle y joue un rôle de tout premier plan, à cause de l'implacable lutte que le pouvoir était (comme il l'est encore) obligé de livrer continuellement pour subsister. Toute l'histoire de la politique intérieure tsariste avait consisté à déjouer les plans des révolutionnaires et des terroristes, comme toute l'histoire du gouvernement soviétique n'est qu'une longue suite de coups de force pour se maintenir au pouvoir. Et pourquoi cela? Parce que le peuple russe est organiquement ennemi de tout pouvoir constitué, parce qu'il ne supporte un gouvernement, quel qu'il soit, que contraint et forcé. « Si le nihilisme est né en Russie, a dit Dostoïevsky, c'est que nous sommes tous des nihilistes. » Et qui dit nihilisme veut dire négation et suppression de tout. Du reste, il n'y a qu'à lire les nombreuses pages que M. Paléologue consacre dans son livre au mouvement révolutionnaire russe et à ses principaux chefs pour se rendre compte que la haine de toute autorité, de tout pouvoir, fut toujours à la base de leur programme politique. Certes, cette haine était entourée de considérations subtiles; on prétendait qu'on en voulait seulement au despotisme tsariste et que ce n'était que l'amour du peuple russe et de la liberté qui armait la main des terroristes. Mais, à travers toute cette rhétorique creuse, on apercevait très bien la face anarchique de la Russie immuable. Et voyez : ce n'est pas en tant que porteur d'une nouvelle doctrine politique, le communisme, que Lénine triompha, mais grâce à ses paroles incendiaires et à ses appels à la destruction de l'ordre et des choses établies. Mais quand il fallut appliquer le nouveau système de gouvernement, Lénine se heurta immédiatement à l'hostilité des masses russes, qui avaient cru que le communisme n'était qu'une arme destructive de toute autorité. Et ce fut la pagaille.

Si donc un homme aussi froid, aussi déterminé et dénué de scrupules que Lénine eut des difficultés à endiguer l'anarchisme russe, combien il fut plus difficile pour un être vacillant et irrésolu tel que Nicolas II de gouverner et de dominer. M. Paléologue exquisse un portrait parfaitemeint ressemblant du dernier empereur de Russie, encore qu'il oublie de souligner certains traits du caractère de Nicolas, par exemple

son penchant pour la dissimulation. Mais, dans ses lignes générales, ce portrait est tout à fait réussi. Ainsi, écrit M. Paléologue, « il (Nicolas) manque de la vertu qui est la condition essentielle du pouvoir autocratique, — l'énergie, non pas seulement l'énergie calme et froide qui cherche à persuader avant de contraindre et de sévir, mais l'énergie altière, impérieuse, agressive, tranchante, capable même de violence et de cruauté selon la formule d'un Pierre le Grand et d'un Nicolas Ier » (p. 217).

Et M. Paléologue de supposer que ce manque d'énergie de Nicolas lui venait de son extrême religiosité.

Il se sent, dit notre auteur, à toute minute sous le regard de Dieu, sous la main de Dieu. Ainsi toutes ses volontés s'absorbent et s'annihilent dans une résignation fataliste.

Mais cette résignation fataliste, c'est ce qu'il y a de plus vivace dans l'âme du Russe et c'est ce qui la caractérise le mieux. A ce point de vue, comme à bien d'autres, Nicolas était le plus russe des tsars. Et si cette résignation fit sa perte, elle fait par contre supporter à ses anciens sujets toutes les misères de leur existence. Et elles sont nombreuses, ses misères. Et il y a encore autre chose dont pas plus que d'elles on n'entrevoit la fin; c'est la férocité, c'est l'extrême intransigeance russes dans tous les domaines de l'activité humaine, mais principalement dans le domaine politique. Là sévit une sorte de vendetta dont les méfaits nous furent révélés jadis par Dostoïevsky dans son roman prophétique les *Possédés* et que nous voyons aujourd'hui s'étaler dans **l'Assassinat d'Ignace Reiss,** que nous content dans des pages dramatiques MM. Rosner, Victor Serge et Wullens. Ignace Reiss était cet agent de la Tchéka qui, pour avoir « vendu la mèche » et s'être séparé de ses anciens maîtres fut tué le 4 septembre 1937 près de Lausanne par des gens qu'on a eu beaucoup de peine à identifier, mais qui tous étaient à la solde de Moscou.

Ce crime crapuleux, par le mystère dans lequel il fut perpétré, par ses précédents et par tous ses à-côté, est ce qu'on a fait de mieux dans ce genre; il laisse loin derrière lui tous les romans policiers et tous les films d'aventure.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

Le dépècement de la Tchécoslovaquie. — La liquidation sur la base de l'accord de Munich de la situation ancienne en Europe centrale s'est poursuivie dans des conditions qui doivent donner à réfléchir à ceux qui s'imaginaient encore que seul le principe du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes était en cause dans cette tragique affaire. En réalité, on assiste au dépècement de la République tchécoslovaque contre tout droit et toute équité, et il n'est nullement démontré que le règlement ainsi intervenu soit de nature à épargner à l'Europe, même pour l'avenir immédiat, de nouveaux bouleversements. Tout crime politique finit toujours par se retourner, tôt ou tard, contre ceux qui se sont risqués à le commettre.

Les différentes zones des régions allemandes des Sudètes ont été occupées aux dates prévues et les opérations de prise de possession par le Reich étaient effectivement terminées le 10 octobre. La Commission internationale chargée de délimiter la nouvelle frontière germano-tchécoslovaque n'a d'ailleurs pas su empêcher les Allemands de commettre un nouveau déni de justice aux dépens de la République démocratique, car plusieurs centaines de mille Tchèques se sont trouvés délibérément sacrifiés aux revendications territoriales du Reich. En fait, l'Allemagne s'est annexé environ le sixième du territoire national tchécoslovaque, et elle a obtenu précisément les régions où étaient établies les industries les plus prospères qui faisaient la richesse de la République démocratique. D'un pays à large prépondérance industrielle, la Tchécoslovaquie se trouve réduite à n'être plus qu'un Etat presque exclusivement agricole, et encore les prétentions polonaises et hongroises ont-elles fortement mordu sur ce domaine en lequel se résume désormais l'essentiel des moyens qui doivent permettre à onze millions de Tchèques, de Slovaques et de Ruthènes de pourvoir à leur subsistance. Il n'est pas difficile de se rendre compte que dans ces conditions l'indépendance politique et économique de l'Etat tchécoslovaque transformé s'annonce comme devant être singulièrement illusoire, puisque ce pays si cruellement am-

puté ne pourra vivre qu'en se résignant à se plier à toutes les exigences de l'économie allemande. Aucune amertume, aucune humiliation n'aura été épargnée à un peuple n'ayant en rien démérité aux yeux de l'Europe et qui s'est trouvé, abandonné de tous, devant un puissant adversaire résolu d'avance à se montrer implacable.

On sait que le sacrifice de la Tchécoslovaquie ne s'est pas borné aux exorbitantes satisfactions à donner au Reich allemand. La Pologne, après une mise en demeure ayant le caractère d'un ultimatum, s'est servie elle-même en occupant le district de Teschen, et cela également sous le couvert du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, alors que le territoire revendiqué par le gouvernement de Varsovie est habité par une minorité d'environ 75.000 Polonais en face d'une majorité de 125.000 Tchèques, Slovaques et Ruthènes. La Hongrie, elle, a recouru à une procédure plus normale en engageant des négociations régulières avec le cabinet de Prague, ainsi que le prévoyait d'ailleurs l'accord de Munich stipulant que, si la question des minorités polonaise et hongroise n'était pas réglée par une entente directe entre les partis dans un délai de trois mois, les chefs de gouvernement des principales puissances se réuniraient à nouveau pour examiner la solution à lui donner. Les pourparlers hungaro-tchécoslovaques se sont engagés le 9 octobre à Komarno, sur le Danube, et les Hongrois, qui se trouvaient encouragés par Rome et par Berlin avant la conférence de Munich, ont formulé aussitôt des revendications excessives. Seulement, la question n'était plus entière pour eux, en ce sens qu'entre temps la Slovaquie avait obtenu un régime autonome dans le cadre de l'Etat tchécoslovaque, de telle sorte qu'elle était intéressée plus que quiconque à se défendre contre les exigences des Magyars. A Komarno, la délégation hongroise s'est trouvée en présence non plus de l'ancien Etat tchécoslovaque à prépondérance tchèque, mais d'une délégation proprement slovaque présidée par M. Tiso, chef du gouvernement autonome qui venait d'être constitué en plein accord avec Prague. Il ne pouvait donc plus être question d'arguer du droit de libre disposition du peuple slovaque, puisque celui-ci s'était déjà prononcé formellement en faveur

de son maintien dans le cadre de la République démocratique. Les autonomistes slovaques, qui ont bien pu faire le jeu des Magyars à l'époque où Mgr Hlinka faisait opposition à l'Etat unitaire à prépondérance tchèque, se dressaient désormais en adversaires irréductibles de revendications hongroises qui ne pouvaient être satisfaites qu'à leurs dépens.

Au delà du problème de la minorité magyare proprement dite, il y avait celui, d'une portée politique beaucoup plus générale, de l'absorption par la Pologne et la Hongrie de la Russie subcarpathique, afin que ces deux puissances puissent s'assurer une frontière commune et constituer, suivant la conception chère au ministre des affaires étrangères polonais, M. Beck, un bloc qui, avec le concours éventuel de la Roumanie, formerait un rempart à la fois contre l'expansion de la Russie soviétique et contre le « Drang nach Osten » allemand. C'est la presse polonaise qui a amorcé une vive campagne dans ce sens, la Hongrie, encouragée par l'Italie fasciste, se réservant de recueillir le bénéfice de l'opération si celle-ci pouvait être menée à bonne fin. Là encore, comme pour le cas de la Slovaquie, les Magyars se sont trouvés devant le fait accompli de l'institution d'un gouvernement autonome pour la Russie subcarpathique, conformément d'ailleurs à ce qui avait été prévu par les traités de 1919, de sorte que même l'organisation d'un éventuel plébiscite pour cette région devenait sans objet. Il serait difficile de soutenir, que cette revendication polono-hongroise puisse être formulée, elle aussi, au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, car la population de la Russie subcarpathique se compose, d'après les chiffres publiés, d'un peu plus de 445.000 Russes catholiques ou uniates, d'environ 100.000 Hongrois et d'un peu moins de 100.000 Juifs. La grande majorité est donc non-magyare, et il est assez naturel qu'elle préfère l'autonomie dans le cadre d'un Etat démocratique au retour à une domination hongroise qui lui a laissé les plus pénibles souvenirs.

Qu'y a-t-il au juste derrière cette singulière revendication polono-hongroise relative à la Russie subcarpathique? On voit bien l'intérêt des deux puissances à obtenir une frontière commune, de manière à développer leur politique tendant à

dresser le fameux rempart de la Baltique à la Mer Noire qui permettrait aux Etats faisant partie de ce bloc d'évoluer en toute indépendance, en dehors des autres grands groupements européens et de dominer le centre et le sud-est du Continent sous l'influence prépondérante de la Pologne. On comprend même que l'Italie fasciste encourage cette politique puisque celle-ci lui fournirait éventuellement un point d'appui contre l'hégémonie allemande dans les régions où elle a dû abandonner toutes ses positions avancées au profit du Reich hitlérien. S'agit-il, dans la réalité des choses, d'isoler totalement la Russie soviétique en la privant de tout contact avec le reste de l'Europe et d'amorcer ainsi une vaste entreprise de conquête méthodique de l'Ukraine, entreprise dont on n'a jamais cessé de rêver à Varsovie? S'agit-il de faire pratiquement obstacle au « Drang nach Osten », et alors de quelle efficacité serait ce rempart, maintenant que l'Allemagne s'est assuré, par l'annexion de l'Autriche et la destruction du bastion tchécoslovaque, de tels avantages sur le terrain qu'il semble difficile qu'on puisse encore pratiquement lui barrer la route, par la grande voie du Danube, vers les richesses naturelles de l'Orient européen? Toujours est-il que les commentaires de la presse allemande prouvèrent assez qu'un tel projet était considéré à Berlin avec la plus grande méfiance. Il serait édifiant, en vérité, pour la conscience universelle que le dépècement de la Tchécoslovaquie soit une cause de discorde pour les puissances autoritaires qui furent les complices déclarés de la criminelle aventure qui a détruit l'équilibre politique en Europe centrale et orientale. Aussi, quand la Hongrie a rompu les négociations de Komarno, sous prétexte de soumettre la question des territoires à lui céder aux quatre principales puissances, avec l'espoir que l'Italie ferait triompher sa cause, l'Allemagne, surtout préoccupée maintenant de ne pas laisser trop affaiblir la Tchécoslovaquie, qu'elle espère entraîner difinitivement dans son sillage politique et économique et de faire obstacle à la constitution d'un bloc polono-magyar, a-t-elle coupé court à la manœuvre de Budapest en écartant la procédure d'une nouvelle réunion des « Quatre » et en recommandant le retour aux négociations directes de Komarno. Il ne fut plus question, dès ce

moment, de la création d'une frontière commune polono-hongroise.

On a sauvé la paix générale — et il fallait bien la sauver — en sacrifiant la République tchécoslovaque au salut de tous. A-t-on du moins la certitude que cette paix si chèrement payée sera durable pour les peuples du Continent? On n'oserait l'affirmer. En effet, l'accord réalisé à Munich par les chefs de gouvernement des quatre principales puissances a eu un singulier lendemain. Alors que le chancelier Hitler et M. Neville Chamberlain faisaient connaître par une déclaration commune leur désir d'éviter toute guerre et leur volonté d'avoir désormais recours à la méthode des consultations pour résoudre tous les problèmes venant à se poser, le Führer allemand prononça le 9 octobre, à Sarrebruck, un discours, sur le ton acerbe qui lui est propre, dans lequel il s'en prenait violemment à l'Angleterre tout en marquant sa volonté — sans doute comme preuve de son désir de détente et d'entente — de continuer à développer l'appareil militaire allemand. Ce discours de Sarrebruck a fait comprendre aux moins avertis qu'on est encore loin du règlement général qu'il pouvait paraître raisonnable d'espérer après la conférence de Munich, et que l'heure n'est pas encore venue d'arrêter la course aux armements qui menace de ruiner toutes les nations. Déjà bien des illusions qu'avait fait naître le premier contact direct des chefs de gouvernement des quatre principales puissances se sont évanouies, et s'il faut se féliciter qu'une nouvelle guerre européenne ait pu être évitée dans les circonstances actuelles, il faut bien constater qu'on se retrouve devant de dures réalités qui ne permettent point d'envisager l'avenir avec trop de facile confiance.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Bibliothèques

Bibliothèques. Organisation. Technique. Outillage. Introduction de Julien Cain, administrateur général de la Bibliothèque nationale. Avec des illust; Denoël » »

Histoire

Etienne Aubrée : *Les Prisonniers de Malagra,* épisode de l'armée catholique et royale, décembre 1793-janvier 1794. Documents inédits. Nombr. illust. en texte et hors-texte; Perrin. 25 »

Littérature

Charles Baudelaire : *Journaux intimes.* Avertissement et Notes de Jacques Crépet; Mercure de France. 15 »

René Cabannes : *Une poignée de souvenirs.* Préface de Paul Favre; Cahiers du propagandiste, Bordeaux. 5 »

Albert Dalès : *Au film des jours;* Imp. Nouvelle, Brive. » »

Divers : *Auguste Angellier par ses amis.* Avec des portraits; Messein. » »

Divers : *Ebauches et premiers éléments d'un Musée de la Littérature,* présentés sous la direction de Julien Cain, administrateur général de la Bibliothèque nationale. Préface de Paul Valéry. Avec des illust; Denoël. » »

Elsa Fricker : *Alphonse Daudet et la société du Second Empire.* Préface de Gonzague de Reynold; E. de Boccard. » »

J. E. Gueulette : *Un magistrat du* XVIII*e* *siècle, ami des lettres, du théâtre et des plaisirs : Thomas Simon Gueulette.* Avec des illust; Droz. » »

Xavier Heydet : *La poésie du Troisième Reich;* Didier. » »

Jacques G. Kraft : *Henri Bremond et la poésie;* La Caravelle. » »

Jean Mélia : *Ce que pensait Stendhal;* Mercure de France. 15 »

Sainte-Beuve : *Correspondance générale,* recueillie, classée et annotée par Jean Bonnerot. Tome III : 1839-1840; Stock. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Ministère des Affaires étrangères. Commission de publication des Documents relatifs aux Origines de la Guerre de 1914 : *Documents diplomatiques français 1871-1914.* 2e Série : *1901-1911.* Tome VIII : *29 septembre 1905-15 janvier 1906,* Costes.

Poésie

Pierre de La Condamine : *Chants de la brume et du soleil.* Bois gravé par Noël Santon; Edit. Corymbe. 8 »

Lyse Marval : *Les clairs matins;* Le livre et l'image. 12 »

Joseph Michaud : *Humbles poèmes de mon jardin;* Soc. franç. d'imprimerie et de librairie, Poitiers. 10 »

J. Mongrolle : *Les jours se suivent;* Peyre. 15 »

Marie-Anne Moser : *« Looping the loop »*; Edit. Moser. 10 »

Lucie Rondeau-Luzeau : *Les chants de la nature.* René Helleu. » »

Jules Supervielle : *La fable du monde;* Nouv. Revue franç. 20 »

Alexandre Toursky : *La suite à demain;* La Phalange. » »

Politique

Nouvelle Constitution des Etats-Unis du Brésil; Département de Propagande du Brésil. » »

Charles Vietz : *Aspects du problème tchécoslovaque. Un corridor soviétique au cœur de l'Europe.* Avec des illust; Soc. d'édition indépendante, Genève. » »

Marcel Willard : *La défense accuse. De Babeuf à Dimitrov;* Edit. sociales internationales. 30 »

Questions militaires et maritimes

Général Maurin : *L'armée moderne;* Flammarion. 20 »

Questions religieuses

Ludovic Bron : *Sainte Odile*. Préface de Pierre l'Ermite; Edit. Alsatia. 8 »

Agnès Goldie : *Notre participation à la messe expliquée aux enfants en 9 réunions de croisade;* Edit. Alsatia. 6 »

Jacques Maritain : *Questions de conscience,* essais et allocutions; Desclée De Brouwer. » »

Roman

Henry Bordeaux : *Contes et nouvelles de Savoie;* Nelson. » »

Marie Dujardin : *Un de bonne famille;* Mercure de France. 15 »

Charles Foley : *Guilleri-Guilleri;* Nelson. » »

William Faulkner : *Le bruit et la fureur,* traduit de l'anglais et préfacé par Maurice E. Coindreau; Nouv. Revue franç. 27 »

Maurice Genevoix : *La dernière harde;* Flammarion. 18,50

Robert Goffin : *Chère espionne!* roman de l'amitié franco-belge; Edit. de France. 18 »

A. Grellot-Dumazeau : *Vieux Bourbonnais;* Crépin-Leblond, Moulins. 15 »

Franz Kafka : *Le Château,* traduit de l'allemand par Alexandre Vialatte; Nouv. Revue franc. 27 »

Georges Limbour : *Les Vanilliers;* Nouv. Revue franç. 20 »

Louis Long : *L'étoile polaire;* Debresse. 24 »

Denise Mellot : *Premier mariage;* Edit. Denoël. 18 »

Simenon : *Monsieur la Souris;* Nouv. Revue franç. » »

Jacques Vialatte : *L'œuf aux mirages;* Nouv. Revue franç. » »

Sociologie

Maxime Gorki : *La culture et le peuple,* derniers écrits; Edit. sosociales internationales.

Xavier Heydet : *L'œuvre sociale du Troisième Reich;* Didier. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Le souvenir d'Apollinaire. — Le centenaire de Villiers de l'Isle-Adam. — Villiers de l'Isle-Adam et sa veuve. — Le prix de poésie du « Goéland ». — Charles Baudelaire collaborateur de la *Revue libérale*. — Le « Musée secret » de Théophile Gautier. — Le Ministère des Loisirs prédit par Curnonsky il y a trente ans. — Cinquantenaires. — A propos de lait. — Refaire la France. — Un peu de confusion. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Le souvenir d'Apollinaire. — Des amis de Guillaume Apollinaire, ceux qui l'ont connu et ceux qui admirent son œuvre, ont pensé à rappeler son souvenir à l'occasion du vingtième anniversaire de sa mort. On sait en effet que celle-ci est survenue le 11 novembre 1918. Apollinaire peut être considéré comme une victime de la Grande-Guerre, car, engagé volontaire, il avait été blessé et trépané, et, depuis, sa santé était restée précaire; sa force de résistance était affaiblie quand vint la maladie qui l'emporta. Ce dilettante, cet artiste énigmatique, cet esprit aux chatoiements nuancés, ce cosmopolite qui se plaisait à laisser son origine dans une pénombre un peu mystérieuse, avait tout ce qu'il faut pour faire un type de charmant sceptique, qui aurait mis son élégance dans le dédain de toute conviction bien appuyée. Cependant, il a

lancé et soutenu une école d'art, et, après sa mort prématurée, il a pu être considéré comme le fondateur d'une école littéraire. Enfin, cet étranger qui semblait n'avoir pour patrie que les régions de l'intellectualité pure, a endossé volontairement l'uniforme de la foule française, et il a fait le sacrifice de sa vie sans que cela eût l'air de le changer, car, dans ses lettres du front comme dans sa chambre de Passy, il a gardé quelque chose qui le montrait toujours fidèle à lui-même : le sourire. — L. M.

§

Le centenaire de Villiers de l'Isle-Adam. — Le dimanche 6 novembre, à onze heures, sous la présidence de Mme Rachilde une plaque commémorative sera fixée 45, rue Fontaine, sur la maison où résida Villiers de l'Isle-Adam en 1888 et 1889, avant d'aller mourir 19, rue Oudinot, à l'hôpital des Frères Saint-Jean de Dieu.

Le lundi 7 novembre, centième anniversaire de la naissance du grand écrivain, les amis et admirateurs groupés par le comité du journal littéraire *le Goéland* se réuniront devant la tombe de Villiers, au cimetière du Père-Lachaise, à onze heures. Aucun discours ne sera prononcé. Une gerbe de fleurs sera déposée sur le tombeau par les soins du Comité du *Goéland*.

Le même jour, à quinze heures, ouvrira à la librairie Courville, 88, rue Bonaparte, une exposition de documents iconographiques, de livres et d'autographes de l'auteur de l'*Eve Future*. Cette exposition sera ouverte du 7 au 17 novembre inclus.

Enfin, une manifestation radiophonique a été prévue pour commémorer le centenaire.

§

Villiers de l'Isle-Adam et sa veuve. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Aux articles et notes successives parus récemment dans le *Mercure de France* à la gloire de Villiers de l'Isle-Adam et pour compléter sa biographie, qu'il me soit permis d'ajouter une petite contribution; elle peut intéresser les amis du grand Chevalier des Lettres.

En 1921, ayant publié trois contes de Villiers de l'Isle-Adam avec la reproduction de la dédicace des *Filles de Milton*, à notre ami regretté Victor-Emile Michelet, et quatre images à l'eau-forte de Henry de Groux, je reçus une petite carte de visite bordée de noir, portant la mention : *Comtesse de Villiers de l'Isle-Adam*, avec des remerciements d'une graphie très simple comme eux-mêmes. Je ne m'avisai point d'aller rendre visite à la veuve, songeant parfois aux mots plaisants du poète Duplessis-Flandre-Noblesse sur son épousée, quand une après-midi je reçus la visite d'un homme étrange de qui le portrait, le nom et la démarhe me sont encore présents. Un vieillard à la barbe blanche en collier comme la portaient les vieux marins, une petite tête avec un petit nez, mais fortement incurvé, un nez suggérant le bec d'un oiseau de proie de petite

envergure; des yeux d'un bleu clair, l'homme parlant peu et par saccades, se présentant : *Maître Philibec, homme d'affaires*. Pour justifier son titre et sa démarche, il déroula une feuille de papier-timbré in-4°, celle des grosses, sur laquelle était transcrite une amphigourique procuration par laquelle la comtesse passait à Me Philibec tous les droits présents, à venir et possibles sur les œuvres du comte. La physionomie, le nom, le papier imposaient d'emblée un personnage des louches affaires de quelque roman balzacien. Comme je lui demandais le but de sa visite, il me répondit qu'il se faisait fort, par ce papier dûment enregistré, de rendre tous servics à qui voudrait publier du Villiers. Je n'avais que faire de cette offre. Le cher Alfred Vallette suffisait à tous les besoins de ceux qui avaient recours à son expérience et à son affabilité.

Je n'eusse pas gardé le souvenir de cette visite si, quelques jours après, la mort de la comtesse n'avait été annoncée par les journaux et si un ami n'était venu me montrer sa toute récente acquisition chez un bouquiniste de Montmartre peu éloigné du domicile de la veuve. Il s'agissait d'un exemplaire sur hollande de *L'Amour Suprême* (de Brunhoff, 1886) avec dessins de Gorguet, ayant appartenu à Villiers et signé par lui. L'acquéreur était arrivé trop tard pour acheter tout ce qui venait de la même provenance, et je n'ai pas pu savoir quel rôle Me Philibec avait joué dans cette rapide liquidation. L'exemplaire portait de la main de Villiers : « *Les annotations devront être consultées pour une édition définitive.* » Elles étaient peu importantes, mais par respect pour Villiers je les publiai en leur temps, et je pense que les éditeurs en ont tenu compte dans le même esprit, sauf la visite étrange précédant la mort de la comtesse et la dispersion de ce qu'elle pouvait avoir de précieux ayant appartenu au maître vénéré créateur de tant de chefs-d'œuvre.

Voilà ce que les articles publiés m'ont rappelé et que j'envoie à votre tribune ouverte pour contribuer à éclairer l'histoire des œuvres et des hommes.

Veuillez agréer, etc.

RENÉ-LOUIS DOYON.

§

Le prix de poésie du « Goéland ». — Le prix annuel de poésie du *Goéland* pour l'année 1938 sera décerné à Rennes le 3 décembre prochain. Les manuscrits devront être inédits. Toutes les formes de prosodie sont autorisées, aussi bien que le vers libre. Les manuscrits, tapés autant que possible à la machine à écrire et en deux exemplaires, ne devront pas excéder 250 vers. (Mentionner le nom, l'adresse et, le cas échéant, le titre, qui n'est pas obligatoire.) Envoyer les manuscrits au *Goéland*, Paramé, en Bretagne (Ille-et-Vilaine) avant le 10 novembre. (*Communiqué.*)

§

Charles Baudelaire collaborateur de la « Revue libérale ». — Au moment où l'inauguration d'un monument élevé à Charles Baudelaire fixe l'attention sur le poète, il est bien intéressant de relire le chapitre des *Mémoires d'aujourd'hui*, que Robert de Bonnières consacrait à l'auteur des *Fleurs du Mal*. Dans ces pages, en date du 22 mai 1887, Robert de Bonnières publiait « une lettre inédite adressée à Taine par M. Le Barbier », directeur de *la*

Revue libérale. Cette lettre, Robert de Bonnières l'avait « trouvée jointe à un exemplaire du livre de M. Asselineau sur la vie et l'œuvre de Baudelaire ». La voici, telle qu'elle a été reproduite dans les *Mémoires d'aujourd'hui* (Paul Ollendorff, éd. Paris, 1888) :

Mon cher Taine,

Je n'ai pas encore eu l'honneur de me présenter chez M. Philarète Chasles, et je n'y mettrai pas les pieds que mon traité de rédaction ne soit signé.

Point de nouvelles d'About, s'il n'en arrive pas demain; l'*Etude sur Stendhal* sera le morceau capital du deuxième numéro de la *Revue libérale*. Baudelaire est un brave homme dont je fais grand cas; mais il frappe comme un sourd. J'ai cru qu'il m'étranglerait parce que je lui parlais de supprimer 20 lignes sur 20 pages, sans rien changer du texte.

1° *Je me mis à prier par un reste d'habitude;* IMBÉCILE ne peut pas s'imprimer dans une Revue qui débute et que le parquet surveille.

2° Un enfant de dix ans qui raconte une nuit passée *avec sa bonne*, qui remarque que ses bras et ses tétons sont plus gros que ceux des autres femmes, que ses cheveux sentent bon, etc., etc..., ce n'est pas un enfant de dix ans, c'est M. Baudelaire qui monte le bourrichon du bourgeois.

3° Enfin *les femmes qui sentent bon* et *l'autre odeur encore* de Salammbô sont des moyens sadiques que M. Flaubert (mon excellent ami) et M. Baudelaire (mon excellent ennemi) peuvent employer dans leurs ouvrages, mais une Revue doit y mettre plus de façons.

Baudelaire n'a été ni loyal ni poli. Il m'a parlé de *pionnerie*, parce que j'ai l'honneur d'appartenir à l'Ecole normale et m'a refusé brutalement des *injures indispensables.*

Après m'avoir permis de choisir les poèmes qui me conviennent, il m'a renvoyé, avec une lettre d'injures, les quatre poèmes que j'avais fait composer (4 sur 9).

Tout cela est d'une *vanité insensée.*

M. Baudelaire prétend que je me suis recommandé auprès de lui de mon ami H. Taine et de M. de Sainte-Beuve. J'ai dit simplement à M. Baudelaire que tu nous faisais l'honneur de nous confier quelques-uns de tes travaux et que M. Sainte-Beuve nous avait promis son concours, d'ici à quelques mois.

M. Baudelaire veut imposer toutes ses phrases; à quoi bon? Puisqu'il fera imprimer ses œuvres. M'as-tu forcé de publier toute la littérature anglaise?

Ici, une parenthèse :

J'ai écrit à Daniel Stern. L'estime qu'il fait de toi me donne l'espoir d'obtenir une réponse favorable, malgré mes forfaits, car je dois t'avouer que j'ai refusé une rengaine sur Jacques Cœur qui aurait écrasé trois numéros.

Et le directeur de la *Revue libérale* disait en terminant :

A bientôt, sois sage, aime-moi et défends-moi. Ton tout dévoué et très reconnaissant

ÉDOUARD LE BARBIER.

Voilà un directeur à qui Baudelaire donnait bien du souci... Excellent Le Barbier! — G. P.

§

Le « Musée secret » de Théophile Gautier.

Monsieur le Directeur,

Pour compléter l'indication donnée par M. Charles Maurras au

sujet du *Musée Secret* de Théophile Gautier (dont Paul de Saint-Victor disait : « Le Musée secret est le dernier mot de la beauté plastique... Sur des vers pareils, un duc italien du XVIe siècle lui aurait donné cent mille ducats et un sérail pour atelier, et le roi d'Espagne lui aurait envoyé la Toison d'or »), voulez-vous me permettre de vous signaler que cette pièce a également paru en 1911 dans le livre que M. Léo Larguier a consacré à Théophile Gautier (Louis-Michaud éditeur) et qu'elle avait été, *avec des variantes*, insérée en appendice au tome II de l' « Histoire des Œuvres de Théophile Gautier » par le Vte de Spoelberch de Lovenjoul (Charpentier, 1887).

Au cas où cela pourrait intéresser vos lecteurs, puis-je vous signaler que *Le Musée secret* a été écrit en septembre 1850 à Venise au cours d'un voyage que Gautier faisait avec la dame qui est l'inspiratrice de la pièce et Louis de Cormenin? Elle devait être comprise dans la première édition d'*Emaux et Camées*, mais au dernier moment, elle fut retirée. En 1876, elle fut imprimée à cinq ou six exemplaires tirés sur papier de choix des *Poésies complètes* et réservée à des amis de l'écrivain.

Je crois que *Le Musée secret* a paru pour la première fois dans l'ouvrage : *Poésies de Th. Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres*. France, imprimerie particulière, 1873 (Bruxelles, Poulet-Malassis). En 1919, en 1927, etc., la pièce a été imprimée en appendice à la fameuse *Lettre à la Présidente*.

Détail particulier encore. Lorsqu'en 1887 la librairie Conquet fit une édition d'*Emaux et Camées* avec des dessins de Fraipont, les souscripteurs reçurent en supplément une prime composée de 1-f-n-ch. et 7 pp. contenant *Le Musée Secret*.

Veuillez agréer, etc.

HECTOR TALVART.

§

Le Ministère des Loisirs prédit par Curnonsky il y a trente ans. — En ce temps-là, Curnonsky qui n'était pas encore prince des gastronomes, mais qui était un joyeux drille, auteur, en collaboration avec Toulet, de *Demi-Veuve* et, sous le pseudonyme de « Perdiccas », toujours avec le même, de ces petits livres charmants, le *Bréviaire des courtisanes* et le *Métier d'Amant*, en ce temps-là, Curnonsky, de son vrai nom Maurice Sailland (à qui Hugues Rebell dédia ses *Nuits chaudes du Cap français*), collaborait à la *Vie Parisienne*, vaticinant, moralisant à *Cur-que-veux-tu*, comme il eût dit, ce qui ne veut pas dire : à tort et à travers. C'est dans les facéties et les propos de ses clowns que

Shakespeare a peut-être mis le plus de sagesse. Or donc, dans la galante gazette fondée par Marcelin sous le Second Empire, Curnonsky écrivait à la rubrique : « A travers la semaine », le 9 février 1907 :

LE MINISTÈRE DU PLAISIR. — La récente fondation d'un Ministère du Travail aura du moins procuré quelques sinécures à des personnes soucieuses de leur tranquillité, sinon de la nôtre : mais l'on ne peut pas soutenir sérieusement qu'elle ait répondu à un besoin. Depuis que le premier homme a été condamné au travail dans des circonstances qui ne font pas honneur à la première femme, la loi du moindre effort a régi le progrès des civilisations et les pauvres humains ont cherché par tous les moyens possibles « à se la couler douce! » De là sont nés les arts et les inventions industrieuses qui permettent d'oublier parfois que la vie fut infligée au monde comme un châtiment.

Cette envie de ne pas travailler, qui fait le fond de la nature humaine, prend de plus en plus chez nous la grandeur d'une vertu nationale, et gagner sa vie sans rien faire apparaît comme l'idéal de notre joyeuse démocratie. Il est évident, par exemple, que le nombre des gens qui vivent des courses, et qui cherchent leur matérielle sur les hippodromes, l'emporte de beaucoup sur le nombre des gens qui s'intéressent à l'amélioration de la race chevaline; et l'on connaît des personnes qui n'hésitent pas à considérer le jeu comme un moyen d'existence. Les bras qui manquent par définition à notre agriculture s'emploient à cultiver les poires et notre légendaire Jacques Bonhomme se magnifie en M. Piégeois, tenancier de casino.

Or, puisque l'Etat c'est nous, les temps sont proches où nous verrons l'Etat croupier, comme nous voyons déjà l'Etat bookmaker; et, dans ces conditions, la création s'impose d'un Ministère du plaisir... à qui la besogne ne manquera pas. Il y faudra des hommes intelligents et qui sachent utiliser toutes les formes de la paresse nationale. *Les budgets de la guerre et de la marine que nos valeureux pacifistes auront bientôt supprimés serviront à convertir la France entière en une vaste hôtellerie (qu'on pourrait, au besoin, faire tenir par des étrangers). Ce besoin d'inactivité qui se manifeste dans les couches profondes du prolétariat permettra d'organiser des concours, des fêtes et des réjouissances populaires. Des loteries nationales favoriseront une répartition nouvelle de la fortune publique,* et Paris se transformera en une sorte de *Yoshiwara* idéal où tous les peuples du monde viendront pour leur plaisir et pour le nôtre... De sorte que la France se trouvera trop petite pour contenir le nombre des invités : c'est même à ce moment-là qu'il pourra surgir quelques complications. Mais nous n'y prendrons aucune part, puisque nous aurons renoncé depuis longtemps à ces luttes fratricides. Il nous restera d'avoir découvert que le travail, c'est le plaisir des autres : peut-être ne nous restera-t-il que cela... mais quelle satisfaction morale!

S'est-il seulement souvenu de cette prophétie, Curnonsky, quand le gouvernement de Front Populaire, instituant le Ministère des Loisirs, en fit une réalité? Sans doute avait-il oublié cette fantaisie ancienne. Il a tant écrit, — pas assez à notre gré. Nous attendons toujours *Le Sentier du Vice* et son *Essai d'une théorie psycho-physiologique et sociale de la centralisation,* « en préparation » depuis belle lurette. Il nous a promis ses mémoires littéraires. Nous les donnera-t-il bientôt ou faudra-t-il nous en passer comme des *Mémoires apocryphes du comte Boris Vodkinoff, traduits pour la première fois du bas-ukrainien,* sous le titre *Jus-*

qu'au sang... et dont jusqu'ici il n'a pas écrit la première ligne! Que de choses curieuses et savoureuses Curnonsky n'aurait-il pas à nous conter sur la vie parisienne et littéraire, sur Toulet, sur Rebell (son cousin, je crois), sur Willy et sur tant d'autres! — AURIANT.

§

Cinquantenaires. — Le 3 novembre 1888, décédait Charles Degeorge, le sculpteur. Il avait fait le buste d'un Henri Regnault, d'un Sully Prudhomme, etc... Le 4, c'était Maurice Richard, ancien ministre des Beaux-Arts dans le cabinet d'Emile Ollivier. Le 9, c'était la mort d'Ignotus. Sous ce pseudonyme, le baron Félix Platel avait donné de nombreux articles au *Figaro*. Sous l'anagramme d'Et. Pall, ce charmant lettré avait publié les deux volumes appelés les *Echos de Hombourg*. Ce même 9 novembre, c'était la mort de Ferdinandus, le dessinateur.

Le 14, c'était la mort de Phantasus; ainsi signait le duc de Bavière, Maximillien-Joseph, auteur de nouvelles et récits de voyages en Orient; le 16, mourait Jan Van Beers, le poète flamand; Antoine de Choudens, le fondateur de la maison d'éditions musicales dont la fortune — rappelait une gazette — avait commencé avec le *Faust* de Gounod; Arsène Darmesteter, le philologue. Edmond Gondinet, l'auteur dramatique, fermait les yeux le 19, à Neuilly; Louis Nicolardot, le 20 : ce dernier était l'auteur de *Ménage et finances de Voltaire*, d'une *Histoire de la Table* et de pamphlets dont Sainte-Beuve, Théophile Gautier étaient l'objet; le 23, Victorine Demay, cantatrice de cafés-concerts, spécialiste des chansons boulangistes.

Novembre 1888 avait vu paraître *la Fin d'un Monde*, d'Edouard Drumont; novembre 1888 avait consacré le dénouement de l'affaire Grille-Chambige. Auteur d'un roman intitulé *la Dispersion infinitésimale du Cœur*, Henri Chambige, condamné à sept ans de travaux forcés, n'a pas laissé un nom dans la littérature. Mais il devait devenir un héros de roman. — G. P.

§

A propos de lait.

Nous avons reçu la lettre suivante, datée du 5 octobre :

Monsieur,

Je lis aujourd'hui seulement la rubrique « Le Mouvement scientifique » dans le *Mercure de France* du 15 septembre 1938 et je remarque la citation suivante (en haut de la page 672) :

« Un manufacturier en manches d'ombrelles ou en boutons de culottes obtient en abondance le lait au prix de cinq sous le litre, cependant qu'il est impossible d'obtenir le même lait à moins de trente sous pour nourrir un enfant... (Mellanby, pp. 128-129). »

Il est assez surprenant que M. Marcel Boll, qui n'est pas en général si indulgent pour les auteurs analysés par lui, ait donné sans commentaires cette citation digne de figurer en bonne place dans le Sottisier universel. Je doute en effet qu'il y ait par le monde un seul industriel assez peu soucieux de ses intérêts et ignorant son métier au point de donner à ses enfants, par exemple, le même lait qu'il utiliserait pour fabriquer leurs boutons de culottes. La qualité de cette dernière marchandise ne serait sans doute pas améliorée du fait qu'il y aurait inclus la matière grasse que le lait contient normalement. Je suis certain au contraire que tous les industriels qui reçoivent un tel lait ne manquent pas, avant de le transformer en caséine, d'en extraire tout le beurre possible.

Veuillez agréer, etc...

R. DE LAULANIE,
ingénieur agronome.

§

Refaire la France. — Cette formule est actuellement le slogan à la mode, repris de tous côtés par les orateurs et les journalistes. A-t-on remarqué que c'est elle qui termine la *Débâcle,* le grand roman de Zola sur la guerre de 1870? Je crois au surplus, me souvenir de l'avoir trouvée dans un ouvrage de Jules Claretie, qui l'aurait employée une vingtaine d'années auparavant. Voici en tout cas la dernière phrase de la *Débâcle :*

Le champ ravagé était en friche, la maison brûlée était par terre; et Jean, le plus humble et le plus douloureux, s'en alla, marchant à l'avenir, à la grande et rude besogne de toute une France à refaire.

L. M.

§

Un peu de confusion. — Un grand quotidien de Paris a publié dans son numéro du 9 octobre l'écho suivant :

Le centenaire de Georges Bizet remémore cette anecdote qui tendrait à prouver que les qualités vocales d'un artiste sont parfois tout à fait indépendantes de la compréhension de son rôle.

Un des meilleurs interprètes du rôle de Don José, dans *Carmen,* était un jour félicité par des amis qui firent, toutefois, cette petite réserve :

— Vous êtes sublime de bout en bout. Mais dites-moi donc pourquoi, tandis que l'on vous chante :

Et songe bien en combattant
Qu'un œil noir te regarde,

pourquoi avancez-vous le bras, comme pour pourfendre un adversaire?

— C'est bien naturel. *Carmen m'avertit de prendre garde au taureau.* Alors, du geste, je pare et j'estoque.

L'excellent ténor croyait que « l'œil noir » appartenait au taureau, ce qui ne l'empêchait pas d'être un magnifique Don José.

Carmen m'avertit... On dirait, d'après ces lignes, que Carmen chante l'air du toréador devant don José et, le prenant sans doute pour Escamillo, l' « avertit » de songer à l'œil noir! Nous engageons nos lecteurs à chercher ce passage dans l'opéra de Bizet, et, s'ils ne l'y trouvent pas, à goûter comme il convient la spirituelle ironie de l'échotier se moquant de l'ignorance du ténor.

§

Le Sottisier universel.

Au chevet du blessé, le magistrat put identifier la victime : un certain Augustin Albertini, 31 ans, blessé de guerre. — *Excelsior*, 12 septembre.

Peut-on espérer vivre un jour deux cents ans? [Titre d'un article.] — *L'Ordre*, 10 juillet.

Diverses arrestations ont été opérées. Le plus acharné des manifestants se trouvait être un habitant de l'avenue de Suffren, qui ne voulait pas se résoudre à faire un long détour pour regagner son domicile. Rappelons à tout hasard que la région parisienne à laquelle il avait fait appel compte 4.500.000 habitants. — *L'Œuvre*, 24 septembre.

Diplôme et médaille d'argent : M. Alfred Videau, métayer depuis 1930 de père en fils. — *La Petite Gironde*, 12 septembre.

Nos gosses, il y a cent ans, fumaient le stigmate de maïs, qui n'a vraiment pas de nicotine. — *Journal du Creusot*, 14 septembre.

C'est ainsi qu'on passait à Mortain, Domfront, qu'on admirait au passage le site pittoresque du pont d'Ouilly, pour s'arrêter à Falaise et visiter son église et son très intéressant château, bâti en 1027 par Guillaume le Conquérant et dans lequel existe, bien conservée, la chambre où il est né. — *Le Grand Echo de l'Aisne*, 10 septembre.

Jeune homme 16-18 ans, sach. traire est dem. pour tous trav. pour petite femme env. Tours. — *La Dépêche du Centre*, 11 février.

MARIAGE. — Mme et M. Saoud Bensoussamm de Béni-Saf; Mme et M. Joseph Lasry; Mme et M. Jacques Gabay (de New-York) font part du mariage de leur fille Marinette avec M. Lucien Gabay. — *Oran républicain*, 7 février.

COQUILLES.

Ce dangereux bandit est chef d'une banque d'empoisonneurs de rivières, dont le siège est à Aix-les-Bains. — *L'Eclaireur de Nice*, 25 août.

§

Publications du « Mercure de France ».

JOURNAUX INTIMES, par Charles Baudelaire, avec avertissement et notes de Jacques Crepet. Un volume in-16 double-couronne, 15 francs. Il a été tiré 35 exemplaires sur verger d'Arches, dont 30 à 50 francs et 5 hors commerce.

UN DE BONNE FAMILLE, roman, par Marie Dujardin. Un volume in-16 double-couronne, 15 francs. Il a été tiré 40 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma, à 40 francs.

CE QUE PENSAIT STENDHAL, par Jean Mélia. Un volume in-16 double-couronne, 15 francs.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1938.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCLXXXVII

CCLXXXVII N° 967. — 1er OCTOBRE

CCLXXXVII N° 968. — 15 OCTOBRE

L'AGE NOUVEAU

La revue qui a *une ligne*,
et qui s'assigne *des buts*

Retour à une pureté artistique, pour aider à la relative épuration des mœurs sociales, et surtout politiques, et redonner aux élites un nouveau souci d'une éthique à elles propre.

Recherche d'une forme de spiritualité moderne, appropriée au monde contemporain quitte à opposer plus décisivement que jamais, l'idée *suprématielle* à la matière *submergeante*.

Refonte du système capitaliste, dont le sort est lié à celui de la civilisation occidentale, et dont il convient, par conséquent, de découvrir, de préciser, et d'imposer les limites.

Européanisation de l'art, pour contribuer à créer un efficace courant d'illustration et de défense de la civilisation occidentale et faciliter la formation des États-Unis d'Europe.

« L'AGE NOUVEAU » N'EST PAS,
NE SERA JAMAIS UNE « AFFAIRE »
« Une foi, notre art, et la paix »

Chaque numéro de l'Age Nouveau contient à peu près la matière d'un exemplaire du *Mercure*.

« L'AGE NOUVEAU » est vendu 6 francs en librairie.

Trois sortes d'abonnements :	*Ordinaire* sur bouffant grand tirage	*Demi-luxe* sur pur fil tirage restreint	*Luxe* sur hollande petit tirage
France et Colonies	50 Fr.	100 Fr.	200 Fr.
Union Postale	65 »	115 »	215 »
Autres Pays	80 »	130 »	230 »

Contre un carnet de timbres-poste vous recevrez divers exemplaires. Contre deux timbres-poste un numéro spécimen.

L'*Age Nouveau* fait appel à tous ceux qui écrivent et poursuivent des buts analogues aux siens.

Direction littéraire : 86, rue d'Assas, Paris VIe.
Administration et imprimerie: 24, r. J.-J.-Rousseau, Montreuil.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

PAUL LÉAUTAUD

Passe-Temps

MADAME CANTILI. — SOUVENIRS DE BASOCHE.

LA MORT DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE. — UN SALON LITTÉRAIRE.

MÉNAGERIE INTIME. — VILLÉGIATURE.

NOTES ET SOUVENIRS SUR REMY DE GOURMONT.

MADEMOISELLE BARBETTE. — ADMIRATION AMOUREUSE.

AD. VAN BEVER. — MOTS, PROPOS ET ANECDOTES.

Volume in-16 double-couronne. — Prix. . . . . 15 fr

Quand on dit que M. Paul Léautaud est un homme du XVIIIe siècle, cela signifie qu'il n' aucun souci de l'ordre et qu'il n'admet aucune limite à sa liberté de critique... Il dit le plu brièvement qu'il peut ce qu'il a à dire. Et comme il a le don, ce qu'il écrit est toujours pitto resque... M. Léautaud dit souvent tout haut ce que tout le monde pense tout bas, et cela su des matières dangereuses ou sur des gens puissants.

(BENJAMIN CRÉMIEUX. *Les Annales.*)

M. Paul Léautaud représente chez nous une des plus jolies traditions françaises, celle de nouvellistes et des mémorialistes. Il aime les petits faits vrais, les anecdotes, les traits signifi catifs, il ne redoute pas les potins. Quel dommage que sa nonchalance ne lui ait pas permis d porter son observation sur plus d'objets! C'est le Chamfort du VIe arrondissement..... Vou trouverez à la fin de *Passe-Temps* un recueil d'anecdotes, de bons mots, de maximes. Un délic

(EDMOND JALOUX, *Nouvelles littéraires.*)

M. Léautaud est l'unique matière de ses livres. Il écrit peu (du moins il publie peu), il a pe de prétentions, mais ce modeste bagage trouvera place, sans doute, et une place bien à lui, e un temps où beaucoup d'œuvres, qui font à présent grand bruit, seront oubliées.

(MARCEL ARLAND, *Nouvelle Revue française.*)

M. Paul Léautaud vient de réunir sous le titre *Passe-Temps*, des articles, des souvenir des anecdotes, de ses mots d'esprit. Il y fait vivre des types comme cette extraordinaire *Madan Cantili* avec laquelle tant d'autres que lui auraient composé un roman..... Ses *Notes sur Remy* *Gourmont* sont peut-être ce qui a été écrit de plus vivant pour fixer la physionomie de c homme secret qui eût des côtés de grand écrivain.

(GEORGES LE CARDONNEL, *Le Journal*).

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

OSWALD SPENGLER

Années décisives

L'Allemagne

t le développement historique

du Monde

Traduit de l'allemand par

RAÏA HAKEDEL

olume in-16, prix. . . . . **15** fr.

Pas d'ouvrage politique plus actuel, au moment où toutes
s nations d'Europe sont sur le qui-vive d'une nouvelle
uerre possible et où le monde entier est en voie de trans-
rmation.

HENRY MASSOUL

La Leçon de Mussolini

Comment meurt une démocratie

Comment naît une dictature

ol in-16. — Prix. . . . . **15 fr**

LA ROUTE DU LITTORAL

Service quotidien toute l'année, Nice-Marseille, et vice versa.
Départs : de Nice (gare S. N. C. F.), à 8 heures; de Marseille (gare Sain Charles), à 8 h. 15.

◆

Nice-Marseille ou vice versa. . . . . 95 f
Nice-Marseille et retour ou vice versa (validité : 10 jours). . . 155 f
Toulon-Nice et retour, ou vice versa (validité : 10 jours). . . 105 f
— Parcours partiel : **0** fr. **40** par kilomètre.
Billets spéciaux, validité : 40 jours.
Marseille-Nice et retour . . . . 158 f
Toulon-Nice et retour . . . . 121 f
— Valables :
Dans un sens, sur le paquebot « Ile-de-Beauté »;
Dans l'autre sens, en autocar S. N. C. F.

AUTRES EXCURSIONS

Excursions en autocar S. N. C. F. au départ de Nic

La grande Corniche (quotidien toute l'année) : **20** et **22** fr. Gorges-du-Lou — Grasse (quotidien toute l'année) : **30** fr. — Cians-Beuil (périodique) : **50** f — Cians-Beuil-Daluis (périodique) : **53** fr. — Nice-Peira-Cava — Sospel (péri dique) : **42** fr.

Excursions en autocar S. N. C. F. Au départ de Juan-les-Pins (services périodique

Grande Corniche (**30** fr.). — Saint-Raphaël (**30** fr.). — Gorges-du-Loup-Gras (**25** fr.). — San-Remo (**40** fr.). — Peira-Cava-Menton (**43** fr.). — Cians-Beu Daluis (**58** fr.).

Excursions en autocar S. N. C. F. Au départ de Cannes (services périodiques)

Grande Corniche (**32** fr.). — Gorges-du-Loup-Grasse (**25** fr.). — Sai Raphaël (**25** fr.). — San-Remo (**42** fr.). — Peira-Cava-Menton (**50** fr.). Cian Beuil-Daluis (**60** fr.).


TABAC D'ORIENT
RÉGIE FRANÇAISE
naja
DRANSY

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

OUVRAGES DE CULTURE LITTÉRAIRE

CHOIX DES " PLUS BELLES PAGES " DES ÉCRIVAINS SUIVANTS :

L'Arétin. — Chamfort. — Cyrano de Bergerac. — Diderot. — Gustave Flaubert. — Frédéric II — Henri Heine. — Helvetius. — Prince de Ligne. — Alfred de Musset. — Gérard de Nerval. — Rétif de La Bretonne. — Cardinal de Retz. — Rivarol. — Saint-Evremond. — Saint-Simon. — Stendhal. — Tallemant des Réaux. — Alfred de Vigny. **Format in-16 double-couronne.**

Chaque volume. . . . . 15 fr.

Maurice de Guérin. — Saint-Amant. — Théophile. — Tristan L'Hermite. **Format petit in-18 carré.**

Chaque volume . . . . 10 fr.